This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

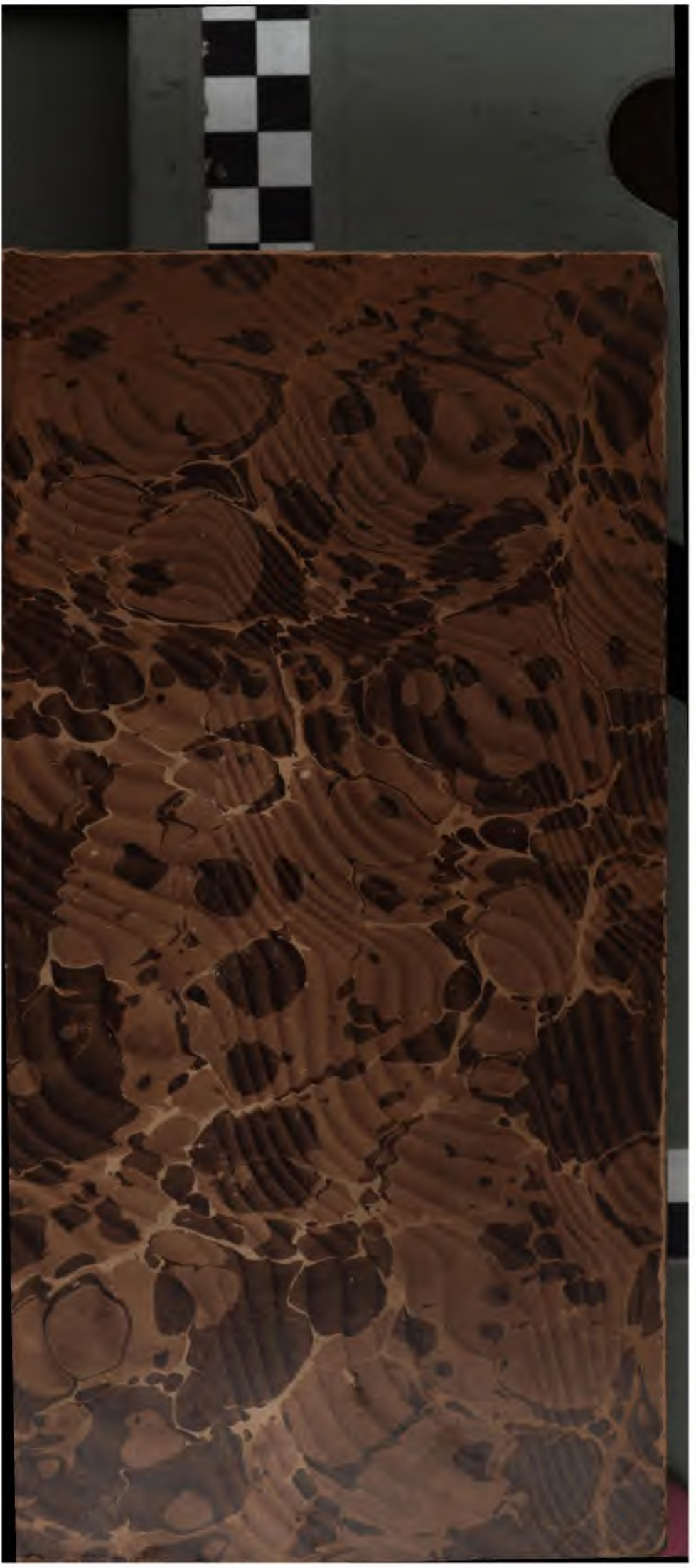
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

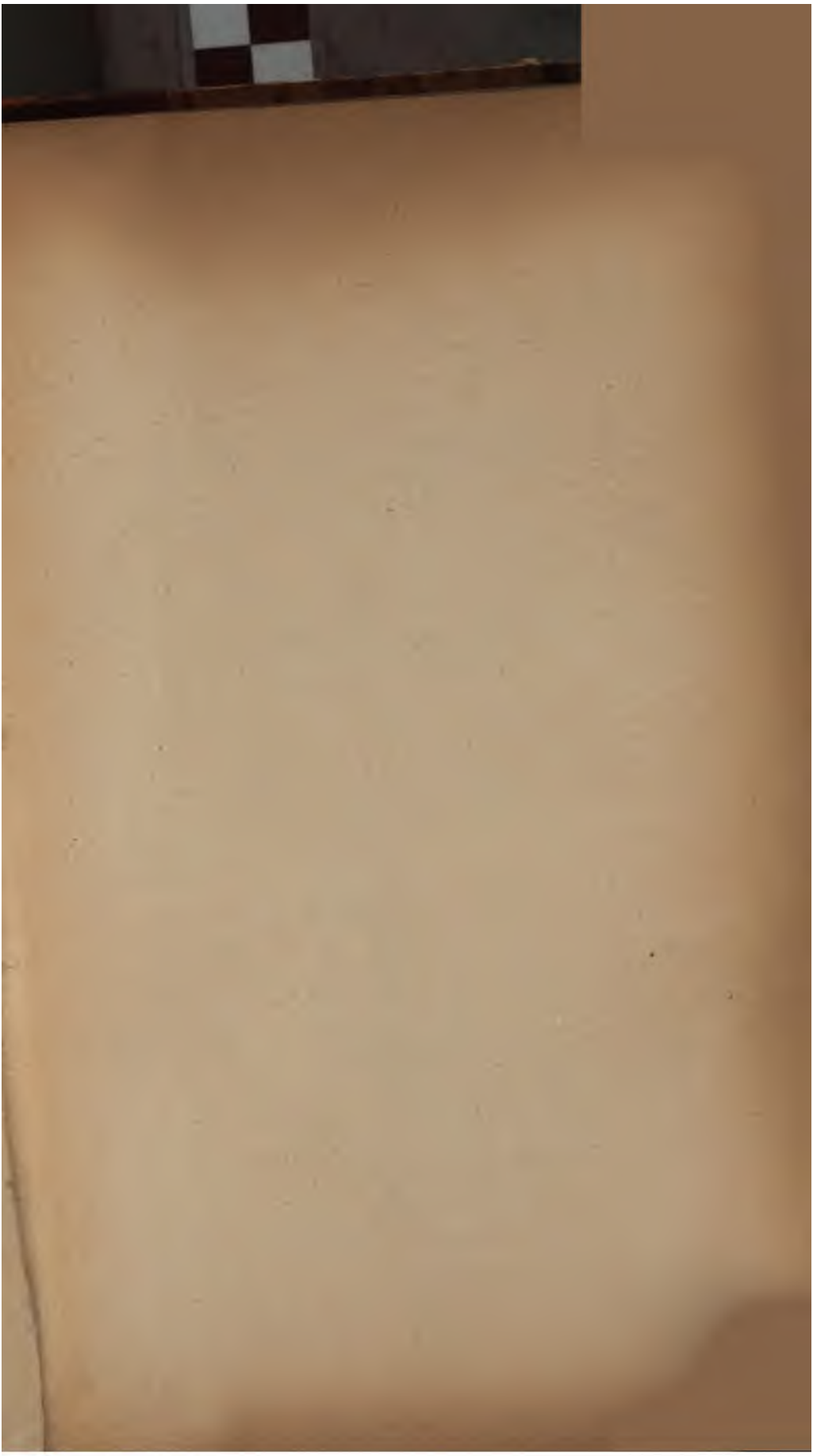
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



C
4528
5

Harvard College
Library

THE GIFT OF
HENRY GODDARD LEACH
Ph.D. 1908



CHRISTINE DE SUÈDE

ET

LE CONCLAVE DE CLÉMENT X

(1669-1670)

PAR

LE BARON DE BILDT

DE L'ACADÉMIE SUÉDOISE

Ouvrage contenant trois gravures

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1906

Tous droits réservés

CHRISTINE DE SUÈDE

ET

LE CONCLAVE DE CLÉMENT X

(1669-1670)

Qui est-ce qui lit l'histoire, si ce n'est les historiens lorsqu'ils corrigent leurs épreuves?
A. DUMAS, *Le Corricolo*, I, p 115.

PETRVS S·R·E· PRESB. CARD. VIDONVS.
CREMONENSIS. CREAT. DIE
V. APRILIS. MDCLX.

P Martyr Neri del. Obijt die 5. Ianuary 1681.

A. Clouwet sculp. Io·Iacobus de Rubeis formis Romæ ad Templum pacis cum priuil. S. Pontif.

CHRISTINE DE SUÈDE

ET

LE CONCLAVE DE CLÉMENT X

(1669-1670)

PAR

LE BARON DE BILDT

DE L'ACADÉMIE SUÉDOISE

Ouvrage contenant trois gravures

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1906

Tous droits réservés

C 4528.5

HARVARD COLLEGE
NOV 26 1921
LIBRARY
Gift of
Henry G. Leach

Published 24 January 1906.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

A

MONSIEUR LE MARQUIS PIERO AZZOLINO

Hommage d'une amitié reconnaissante

C 4528.5

HARVARD COLLEGE
NOV 26 1921
LIBRARY
Gift of
Henry G. Leach

Published 24 January 1906.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

A

MONSIEUR LE MARQUIS PIERO AZZOLINO

Hommage d'une amitié reconnaissante

PRÉFACE

Cet ouvrage se rattache au livre intitulé *Christine de Suède et le cardinal Azzolino,* que j'ai publié en 1899. Il constitue cependant une œuvre indépendante, qui peut être lue sans se référer au volume précédent. C'est une étude de mœurs diplomatiques et ecclésiastiques au dix-septième siècle autant qu'une contribution à l'histoire de Christine.

Le conclave de Clément X n'est pas un grand événement historique par lui-même. Il n'a pas eu de conséquences politiques importantes et ne nous a pas révélé de puissants caractères ou de remarquables personnages. Mais c'est un des plus longs des conclaves modernes. Il a duré plus de quatre mois, et le récit de ce qui s'est passé pendant ce temps entre les murs du Vatican nous montre — mieux peut-être que l'histoire d'aucun autre conclave — tout le réseau d'intrigues diplomatiques et personnelles qui environnait alors l'élection du souverain pontife.

Pour excuser les détails dans lesquels j'ai cru devoir entrer, je ferai remarquer que la portée de ces intrigues dépasse les circonstances qui les ont fait naître. Le principe que le cardinal Azzolino et ses amis de « l'Escadron

volant » ont soutenu dans le conclave de Clément X, celui de l'indépendance du Saint-Siège vis-à-vis des Couronnes, va, dès le temps qui nous occupe, gagner peu à peu du terrain, et finira par triompher. Azzolino, il est vrai, a perdu la bataille, mais ce sera toujours pour lui un titre d'honneur d'avoir indiqué la voie à suivre et préparé l'avènement dans la curie romaine d'une politique exclusivement dévouée aux intérêts de l'Église.

Les matériaux de cette étude ont été très abondants, et il serait difficile de réunir pour l'histoire d'un autre conclave une série de documents intimes aussi complète que celle qui nous a été conservée pour celui de Clément X, grâce à un heureux concours de circonstances. Pendant toute la durée du conclave, le cardinal Azzolino, chef du parti des indépendants, connu sous le nom de « l'Escadron volant », a entretenu une correspondance des plus actives avec Christine de Suède et avec son ami le cardinal Vidoni, sur la tête duquel il espérait placer la tiare. Une très grande partie de cette correspondance est conservée, et après de longs efforts, j'ai réussi à en reconstituer le chiffre. Les lettres de la reine sont surtout précieuses. Elle a servi d'intermédiaire à Azzolino pour ses négociations avec les ambassadeurs de France et d'Espagne, et elle a renseigné journellement le cardinal sur tout ce qui pouvait avoir le moindre intérêt pour lui, non seulement dans le monde diplomatique, mais aussi dans les salons et dans la rue. Ses espions étaient partout dans Rome, lui rapportant jusqu'aux moindres détails capables de se rattacher à la grande affaire du conclave. Sans jamais se lasser, la reine a constamment transmis à Azzolino tout ce qu'elle a cru pouvoir lui être utile. Pas une ligne qui ne soit écrite ou chiffrée de

sa main. Ses lettres sont souvent très longues, et quelquefois il y en a jusqu'à quatre par jour.

L'activité épistolaire d'Azzolino lui-même a été encore plus étendue. Non seulement il a entretenu un échange continuel de billets avec le cardinal Vidoni, mais il s'est encore donné la peine de traduire en italien pour son ami les missives de la reine.

Il y a aussi toute une série de lettres échangées entre Azzolino et Christine d'une part et le prélat espagnol Mgr Zetina de l'autre.

Pour compléter et contrôler le tableau que nous offrent ces lettres de caractère tout à fait intime, nous avons les documents officiels : les actes du conclave et la correspondance des ambassadeurs de France, d'Espagne et de Venise. Les dépêches du cardinal de Hesse, ambassadeur de l'empereur, ont été étudiées par le professeur L. WAHRMUND dans son ouvrage *Das Ausschliessungs-Recht* (1), et celles du cardinal de Médicis et des agents de Toscane et de Savoie par *F. Petruccelli della Gattina* dans son *Histoire diplomatique des conclaves* (2). J'ai profité des travaux de ces auteurs.

La correspondance entre Louis XIV et Lionne et le duc de Chaulnes, ambassadeur de France à Rome, pendant le conclave de 1669-1670 se trouve à Paris, aux archives des Affaires Étrangères, dans les tomes 208 et 209, Rome, Correspondance. — Celle du marquis d'Astorga, ambassadeur d'Espagne à Rome, avec la reine-régente d'Espagne et le vice-roi de Naples, don P. d'Aragon, ainsi que les résolutions du conseil d'État d'Espagne regardant le conclave,

(1) Vienne, 1888.
(2) Paris-Bruxelles, 1864-1866.

sont aux archives générales de Simancas, réunies dans le volume marqué Estado, legajo 3123. Les instructions données au marquis d'Astorga en 1666 font partie du volume marqué Estado, legajo 3142. Le premier de ces volumes contient aussi les lettres des cardinaux de Médicis, Raggi et Acquaviva citées dans cet ouvrage. Les dépêches d'Antonio Grimani, ambassadeur de Venise à Rome, sont aux archives de l'État à Venise, filze 174-175, nos 354-418.

Je donne ces indications ici une fois pour toutes, afin d'éviter d'avoir à les répéter chaque fois que je cite un document. Je ferai aussi remarquer que les documents des mois de novembre 1669-mai 1670 sont cités en indiquant seulement le jour et le mois sans millésime.

Les volumes C. 2941-2942 des archives du Consistoire (1), au palais du Vatican, contiennent le recueil des actes administratifs du Sacré-Collège pendant l'interrègne. Les lettres émanant du Sacré-Collège sont signées par les trois chefs d'ordre et par le secrétaire Francesco Polini. Le volume C. 2943 est un recueil des « schedarii » ou registres des votes. Il y a aux mêmes archives un volume intitulé « Anni 1670-1689. Tom. VIII. Conclave doppo la morte del Pontifice Clemente IX », mais la relation qu'elle contient n'est pas un document officiel (on parle du pape défunt comme du « vecchiarello », terme certainement peu hiérarchique) et elle a évidemment été écrite après le conclave par quelqu'un qui n'y a pas assisté. On y cite, par exemple, le cardinal Porto Carrero comme présent au mois

(1) Les portes de ces archives me furent ouvertes sur un ordre exprès de S. S. Léon XIII. J'en garde la plus vive reconnaissance à la mémoire du vénérable pontife, ainsi qu'à S. E. le cardinal Rampolla, alors (en avril 1903) secrétaire d'État, lequel voulut bien veiller à ce que l'ordre fût exécuté.

de février, tandis qu'il n'arriva à Rome qu'en avril.

Les lettres de Christine, des cardinaux Azzolino et Vidoni, et de Mgr Zetina se trouvent aux archives de la famille Azzolino, à la villa Rinuccini, à Empoli Vecchio. Elles forment trois dossiers marqués : Conclave de 1670, I-III. Il y a quatre-vingt-seize lettres autographes de la reine et vingt-sept traductions italiennes d'autres lettres d'elle, de la main du cardinal. Elles ne sont jamais signées, mais l'écriture de la reine est si caractéristique qu'elle ne laisse aucun doute sur leur provenance. Les lettres d'Azzolino sont également autographes et non signées. De celles de Vidoni il n'y a que des copies avec une marque de la main d'Azzolino indiquant la provenance. On s'est de part et d'autre rendu les originaux. Les lettres de Mgr Zetina au cardinal et à la reine, ainsi que celles du cardinal au prélat, sont autographes mais non signées (1). Azzolino s'est fait restituer sa correspondance. La reine écrit toujours en français, les cardinaux en italien, Mgr Zetina en espagnol. Un relevé des documents des archives Azzolino regardant le conclave se trouve à l'appendice, annexe n° 17. La reine, Azzolino et Zetina ont fait usage d'un chiffre, dont le lecteur trouvera également le tableau à l'appendice n° 18.

L'orthographe des lettres de la reine citées dans le texte, ou faisant partie de l'appendice, a été modernisée pour en rendre la lecture plus facile, mais je ne me suis pas permis de toucher au style. Pas un mot n'a changé de place, et les mots ou syllabes que j'ai quelquefois dû ajouter pour

(1) A l'exception de trois lettres de Zetina à Azzolino, desquelles il n'y a que des copies. Beaucoup des lettres de Zetina portent des annotations de la main de Christine.

réparer un oubli évident sont placés entre crochets.

Les conversations des personnages sont textuellement copiées des lettres de l'un ou de l'autre des interlocuteurs, et les mots ou phrases entre guillemets sont toujours empruntés aux documents. Le lecteur s'apercevra quelquefois que la reine parle un mauvais français, mais c'est le sien. Je n'ai pas cru avoir le droit de le retoucher. Si le récit perd en élégance, il gagne en sincérité.

A côté des documents proprement dits, il y a encore une source manuscrite, celle des « relations » anonymes, émanant pour la plupart de conclavistes. L'historien, généralement, y puise avec une certaine méfiance, et leur témoignage a toujours besoin d'être contrôlé. Je dois dire cependant que celles que j'ai eues sous les yeux ne me semblent pas trahir chez les auteurs l'intention de travestir les faits. La relation qu'on trouve le plus souvent dans les archives et bibliothèqnes de Rome, par exemple aux archives secrètes du Vatican (1) et à celles de l'ambassade d'Espagne (2) près le Saint-Siège, est la même qui se trouve imprimée dans *Conclave di Clemente X*, Lucerne (Amsterdam), 1672 et dans *Conclavi de' Pontefici romani*, Cologne (Amsterdam), 1691, vol. III, pp. 185-239. La bibliothèque Vallicelliana à Rome contient une autre relation intitulée *Discorso sopra il conclave di Clemente IX nel quale fu creato Clemente X* (3). La biliothèque Chigi possède une *Relazione del conclave di Clemente X* (4), émanant d'un troisième auteur. Elle garde aussi un recueil d'une valeur sérieuse, le journal du maréchal du conclave : *Index gene-*

(1) J'y ai trouvé trois exemplaires en différents endroits.
(2) E. IV, F. B., n° 234.
(3) Mss. I, 39, f^os 281-305.
(4) I. II, 49. Elle sera citée dans les notes comme *Relazione Chigiana*.

ralis omnium instrumentorum ac actorum Sedibus vacantibus marescalli Sedis apostolicae (1).

Parmi les ouvrages imprimés contemporains, je citerai, après le *Conclave di Clemente X*, déjà nommé, et les *Conclavi de' Pontefici romani*, qui en contient une réimpression, l'*Histoire des conclaves depuis Clément V jusqu'à présent*, 3e édition, Cologne, 1703. Le conclave de 1670 y est traité au tome II, pp. 555-577 (conclave XXXIII), et le récit se base sur les dépêches du duc de Chaulnes, que l'auteur a pu consulter. C'est dire que l'ouvrage a une tout autre valeur que celui des conclavistes italiens. Quant à l'*Ambasciata di Romolo a' Romani*, Cologne, 1696 (2), de Gregorio Leti, cette œuvre du célèbre pamphlétaire n'a aucune prétention d'être prise au sérieux. Elle est cependant digne d'intérêt par les pasquinades qu'elle contient.

Plusieurs auteurs modernes se sont occupés du conclave de Clément X. — F. Petrucelli della Gattina y consacre les pages 224-291 du volume III de son *Histoire diplomatique des conclaves*. Il est bien difficile d'écrire une histoire générale de tous les conclaves de manière à satisfaire la critique minutieuse de nos jours, à moins d'y consacrer tous les efforts d'une longue vie. Aussi l'auteur n'y a-t-il guère réussi, et les inexactitudes qu'on est quelquefois contraint de relever dans son récit trahissent la hâte avec laquelle le travail a été poussé. Je citerai comme exemple la page 256 du volume III, où l'auteur fait intervenir au conclave de 1670 le cardinal de Harrach, décédé en 1667, et parle du *veto* prononcé par le duc de Chaulnes contre le cardinal

(1) R. VII, A. La section qui regarde le conclave de 1670 se retrouve aux fos 89-172, *Sede vacante Clementis IX*.

(2) Il y a plusieurs éditions de l'*Ambasciata*.

Odescalchi, *veto* qui ne fut jamais donné. — L'œuvre de Charles Gérin, *Louis XIV et le Saint Siège* (Paris, 1894), est, au contraire, une série d'études aussi conciencieuses qu'approfondies, aussi utiles par la richesse des faits recueillis et établis que par l'ordonnance qui gouverne la matière. Peut-être lui reprochera-t-on quelquefois un certain parti pris, mais cette objection ne peut viser le chapitre où il s'occupe spécialement du conclave de Clément X (1). Je n'ai qu'un seul *lapsus* à y relever : lorsque l'auteur attribue, page 406, aux indépendants du Sacré-Collège l'initiative de la proposition du cardinal Altieri (2). — R. Chantelauze, dans *le Cardinal de Retz et ses missions diplomatiques à Rome* (Paris, 1879), traite aussi de notre conclave (3). Je renvoie les intéressés à la critique que Gérin (4) a faite de cet ouvrage, à laquelle je m'associe pleinement. Le livre de F. A. Trollope, *Papal Conclaves* (Londres, 1876), est d'une agréable lecture, sans aspirer à une valeur scientifique.

Aucun auteur ne saurait s'occuper de l'histoire d'un conclave sans consulter le livre classique de Lucius Lector (Mgr Guthlin) *le Conclave* (Paris, 1894). C'est un manuel indispensable et des plus sûrs. J'ai aussi consulté avec profit la belle étude de W. C. Cartwright sur la *Constitution des conclaves pontificaux* (Londres, 1858, et Paris, 1872) et les œuvres spéciales sur le *veto* de L. Wahrmund : *das Ausschliessungsrecht*, et de Lucius Lector : *Le conclave et le veto des gouvernements* (Lyon, 1894).

Je dois avertir le lecteur que j'ai dû me servir souvent, pour abréger, du langage technique du dix-septième siècle

(1) Tome II, pp. 391-408.
(2) Ils furent de fait, comme on verra, les derniers à s'y rallier.
(3) Chap. XI, pp. 481-513.
(4) *Op. cit.*, II, 406.

spécial au conclave, et je réclame son indulgence si les termes lui paraitront parfois bizarres. Ainsi le mot « créature », qui dans le français de nos jours a quelque chose de méprisant, est employé en 1670, et longtemps après, pour désigner un cardinal créé par un certain pape. L'expression « créature d'Innocent » ou d'Alexandre ou de Clément, n'a rien qui implique une dépendance répréhensible. C'est une simple indication du pontife auquel la promotion du cardinal est due, pas autre chose. L'ensemble de toutes les créatures d'un pape constitue une « faction », et le mot « factionnaire », qui évoque maintenant l'image d'une sentinelle, s'emploie au conclave de 1670 pour désigner un membre de la faction.

Il y a eu au conclave de 1670 trois cardinaux Barberino : François, Antoine et Charles ; et deux Chigi : Flavio et Sigismond, mais François Barberino et Flavio Chigi ont seuls joué un rôle important. Aussi est-ce toujours de l'un de ces deux cardinaux qu'il s'agit lorsqu'il est parlé dans ce volume de Barberino ou de Chigi tout court. Pour les autres, le prénom est toujours ajouté.

Le portrait du cardinal Vidoni placé en tête de ce volume est reproduit d'après une gravure de A. Clowet ; celui du cardinal Flavio Chigi à la page 49 d'après une gravure de J. Testana, et celui du cardinal de Médicis à la page 81 d'après Clowet.

Il m'est bien agréable d'exprimer ici la vive reconnaissance que je dois à l'illustre chef de l'École française de Rome, Mgr Duchesne, et à Mgr Guthlin, qui ont bien voulu m'aider de leurs précieux conseils ; à M. le professeur Jules Martin, de Saint-Sulpice, qui a revu mon travail avec moi ; à M. Charles Terlinden, qui m'a fourni un résumé de

son ouvrage sur *Clément IX et la guerre de Candie,* dont j'ai largement profité; à M. Louis Farges, chef du bureau historique du ministère des Affaires Étrangères à Paris, qui a fait transcrire pour moi les documents tirés des archives françaises; à mon collègue à Madrid, le baron Fr. de Wedel-Jarsberg, qui m'a rendu le même service pour les documents provenant des archives espagnoles; et à mon fils, M. Harald de Bildt, qui s'est rendu à Simancas pour examiner ces mêmes documents.

Rome, mars 1905.

CHRISTINE DE SUÈDE

ET

LE CONCLAVE DE CLÉMENT X

INTRODUCTION

I

I. Caractère général du règne de Clément IX. — Efforts du pape pour unir les puissances catholiques contre les Turcs. — Appel à la France pour le secours de Candie. — II. Retour à Rome de Christine de Suède. — Relations cordiales avec Clément IX. — Azzolino à la secrétairerie d'État.

Clément IX n'a régné que deux ans et demi, mais ce court pontificat est un de ceux qui ont laissé les meilleurs souvenirs. Le jugement de ses contemporains lui a été favorable, et la postérité n'a guère trouvé à y redire. Chose rare pour un pape, il a su se faire aimer. Et ce qui est mieux, il le méritait.

Sa carrière avait été rapide et brillante. Jules Rospigliosi, le futur pape, était entré de bonne heure dans l'état ecclésiastique et avait su se faire remarquer par Urbain VIII, qui l'envoya en 1633, à l'âge de trente-trois ans, comme nonce à Madrid, où il resta jusqu'en 1644. Rentré à Rome, il se distingua dans l'administration pontificale, fut gouverneur de la ville pendant le conclave d'Alexandre VII, et devint, après avoir reçu, en 1657, la pourpre cardinalice, le secrétaire d'État de ce pape. Ce poste, ordinairement, ne conduit pas

au pontificat. Tout au contraire. Il y est également facile de s'y créer de puissantes sympathies et de redoutables inimitiés, et plus d'un cardinal a vu le chemin du trône de saint Pierre barré devant lui par les services mêmes rendus au Saint-Siège pendant sa secrétairerie. Mais il n'en fut pas ainsi pour Jules Rospigliosi. Son passage au pouvoir, sous la direction d'Alexandre VII et aux côtés du neveu de celui-ci, le cardinal Flavio Chigi, ne lui valut que de nouvelles sympathies. Il sut gagner l'estime et la confiance de Lionne et par lui celle de Louis XIV, et conserver en même temps les amitiés qu'il avait acquises en Espagne pendant ses onze années de nonciature à Madrid; il resta l'ami des Barberini, qui avaient protégé sa jeunesse, comme celui des Chigi, auxquels il devait la pourpre, et se fit apprécier et aimer par la partie indépendante du Sacré-Collège, les cardinaux de « l'Escadron volant ».

Aussi fut-ce sans grande difficulté que les voix se réunirent sur Rospigliosi pendant les trois semaines du conclave de juin 1667. Pour une fois, la France et l'Espagne se trouvèrent d'accord, et toutes les deux se félicitèrent de son élection comme d'un triomphe de leur politique. Avant le conclave, le cardinal Azzolino, le chef de l'Escadron, avait pu dire en toute sincérité au marquis d'Astorga, ambassadeur d'Espagne (1) : « Courage, marquis, il s'agit dans ce conclave de revêtir le Saint-Esprit de la golille (2). » D'autre part le duc de Chaulnes, ambassadeur de France, qui assistait pour la première fois à un conclave, était persuadé que c'était à son appui que Rospigliosi devait son élévation, et il écrivait en annonçant l'élection à Louis XIV : « Le Roi ne fait pas plus

(1) Astorga à la reine-régente, 13 juillet 1669, citée d'après C. Gérin, *Louis XIV et le Saint-Siège*, Paris, 1894, II, 198 (Rome, 184).

(2) La *golille* était une espèce de collerette plate montée sur carton, qui était devenue, dès le premier tiers du dix-septième siècle, une des pièces essentielles du costume espagnol. C'est cette sorte de carreau de toile que nous voyons enserrer le cou de tant de personnages de Velasquez. Ce gênant hausse-col régna près d'un siècle sur la patiente noblesse d'Espagne. Voir : A. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 3e série. Paris, 1904.

absolument à Paris le prévôt des marchands qu'il a fait le pape (1). »

Ainsi les deux puissances avaient eu chacune ce qu'elles désiraient le plus : la France pouvait se vanter de voir enfin, après plusieurs défaites, un candidat de son choix arriver au trône, et l'Espagne trouvait dans le nouveau pontife un homme de bien, préféré par elle, et sincèrement dévoué aux intérêts communs de tout le monde catholique.

Les cardinaux indépendants, et surtout les cardinaux Azzolino et Ottoboni, avaient puissamment contribué à l'élection de Clément IX. Le nouveau pape les récompensa en appelant aux affaires Azzolino comme secrétaire d'État, et Ottoboni comme dataire. Son neveu, le diplomate Jacques Rospigliosi, qui devint, suivant l'usage, cardinal-patron, forma avec eux une administration éclairée, intelligente et admirablement douée pour servir les vues de Clément. Le nouveau pape voulait faire de grandes choses, car il avait une haute conception des devoirs d'un souverain pontife, et il avait besoin d'hommes actifs et remplis des mêmes sentiments que lui.

Conciliant et doux de sa nature, Clément ne pouvait voir sans douleur l'état d'hostilité dans lequel vivaient les grands États catholiques, et il usa de tous ses efforts pour apaiser le conflit entre la jeune puissance de Louis XIV et la maison d'Autriche. Grâce à un heureux concours de circonstances il put se faire le médiateur de la paix d'Aix-la-Chapelle (le 2 mai 1668) qui mit fin à la « guerre de dévolution » entre la France et l'Espagne. Après ce premier succès, les efforts de sa diplomatie tendirent constamment à étouffer les incidents que faisait naître si constamment alors la politique de cabinet. Son grand rêve était d'unir, comme jadis Pie II, les puissances catholiques contre les infidèles. Secourir l'Empereur et Venise, les deux avant-postes de la chrétienté, contre les agressions constantes des Ottomans, voilà l'entreprise à laquelle il ne cessait de pousser les princes. La Hongrie et

(1) Chaulnes au roi, 21 juin 1667. Rome, corr. 184. GÉRIN, *op. cit.*, II, 405.

Candie, voilà pour lui les vrais champs de bataille des armées chrétiennes. Il faut le dire, à l'honneur de la diplomatie pontificale, que c'est à Rome qu'on a premièrement compris toute l'importance de la question d'Orient. Que de maux auraient été épargnés à l'Europe, si la voix des papes avait été mieux écoutée!

Clément IX n'épargna aucune peine pour y réussir. Il fallait à tout prix sauver Candie, depuis longtemps menacée par les armes turques. Mais Venise était à bout de forces, l'Espagne affaiblie par la guerre et la rébellion; l'Empire, trop longtemps menacé sur le Rhin, hésitait à s'engager sur le Danube; les ressources propres du Saint-Siège ne pouvaient suffire. Il n'y avait que la France qui pût prêter un secours efficace. Aussi fut-ce de ce côté que Clément tourna ses efforts. Mgr Bargellini, son nonce à Paris, multiplia les instances et les démarches. La nation française tout entière répondit à son appel; clergé et fidèles rivalisèrent de générosité dans leurs offrandes; la noblesse guerrière, le duc de La Feuillade à la tête, s'enrôla dans des expéditions volontaires. Mais Louis XIV et ses ministres, soucieux de conserver leurs ressources pour la lutte avec la maison d'Autriche et de ménager la Turquie, qui pouvait servir un jour à leurs combinaisons politiques, restèrent longtemps sourds aux prières du pape.

Deux causes fort différentes vinrent toutefois incliner la balance de son côté. Le refus de la Turquie de renouveler les capitulations blessait en même temps la fierté de Louis XIV et les intérêts commerciaux de la France. D'autre part, « l'affaire des quatre évêques » qui se refusaient à signer le formulaire par lequel Alexandre VII avait, le 16 octobre 1656, condamné le jansénisme, menaçait de produire au sein de l'épiscopat français un schisme, que le roi désirait à tout prix éviter. A cet effet il avait besoin de l'intervention du pape, et il ne fit pas en vain appel à son autorité. Si le jansénisme ne provoqua pas dans l'Église gallicane française une crise plus sérieuse, c'est bien aux mesures connues sous le nom de

« Paix de Clément IX » que ce résultat est dû. Le pape fut blâmé alors des deux côté, par ceux qui trouvaient qu'il avait trop, ou trop peu concédé. C'est peut-être une preuve qu'il avait trouvé le juste milieu.

Toujours est-il que le calme se rétablit pour quelque temps en France, et Louis XIV témoigna sa satisfaction en promettant, en décembre 1668, l'envoi à Candie d'une puissante flotte avec un corps de débarquement. Les galères du Saint-Siège et de l'Ordre de Malte, sous les ordres du bailli don Vincent Rospigliosi, y combattaient déjà aux côtés des Vénitiens de Morosini et des volontaires de La Feuillade, mais les échecs avaient été nombreux et le besoin de renforts devenait urgent.

On perdit cependant encore du temps en négociations. Louis XIV demandait que d'autres puissances, en premier lieu l'Espagne, concourussent avec lui à l'expédition. L'Espagne, de son côté, exigeait, préalablement à l'envoi de quelque secours en Orient, l'assurance formelle de la part de Louis XIV de n'inquiéter par les armes, au moins pendant une année, aucune partie des États du roi catholique. Après bien des difficultés, Louis XIV consentit à faire la déclaration demandée, mais le gouvernement espagnol se vit tout de même empêché, par des difficultés d'argent et par la menace de troubles intérieurs, de maintenir sa promesse. Enfin, au printemps de 1669, après une série de retards, qui avaient porté à l'extrême ses inquiétudes, Clément IX eut la satisfaction de voir partir des côtes de Provence vers Candie une escadre de vaisseaux de haut bord commandée par le duc de Beaufort, une escadre de galères sous les ordres du comte de Vivonne et un corps de sept mille hommes sous le duc de Navailles. L'espoir renaissait après les angoisses de l'attente, et Clément IX goûta pour un moment la douceur de croire que le rêve de sa vie allait se réaliser.

II

C'était au milieu de ces négociations, de ces préoccupations, de ces journées où alternaient le soleil et les nuages, que Christine de Suède était revenue à Rome, le 21 novembre 1668. Établie à Rome depuis son abdication, la reine avait dû, à deux reprises, retourner en Suède pour remédier au désordre de l'administration de ses domaines et assurer la rentrée de ses revenus (1). Sa dernière absence n'avait pas duré moins de deux ans et demi, et malgré cela Christine n'avait pas réussi à faire ce qu'elle désirait pour la sécurité de ses finances. Elle avait cependant fini par obtenir le consentement des États de Suède à plusieurs de ses propositions, et après sa rentrée à Rome l'ordre se remit peu à peu dans son administration. Malgré de nombreux différends avec le gouvernement suédois, elle eut pendant quelques années la satisfaction de se sentir délivrée de ses plus graves soucis d'argent.

C'est déjà beaucoup dans cette vie. Mais pour Christine ce n'était encore qu'une considération de second ordre, et on peut bien dire que le règne de Clément IX a été l'époque la plus heureuse et la plus brillante de son existence après qu'elle eut déposé la couronne. Une véritable sympathie l'avait attachée, dès son arrivée à Rome, à celui qui n'était alors encore que Mgr Jules Rospigliosi. Tous les deux étaient épris de littérature, de musique et de théâtre. C'était lui qui avait écrit le livret de l'opéra *la Vita umana*, avec musique de Marazzoli, que les Barberini avaient fait représenter, en janvier 1655, pour fêter l'arrivée de Christine à Rome. Il

(1) J'ai donné dans un volume, *Christine de Suède et le cardinal Azzolino* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1899), un aperçu des premières années de Christine à Rome.

avait été de ses « académies » comme on appelait alors les soirées littéraires; elle avait applaudi ses sonnets, ses chansons et ses opéras. Et quand était venu le temps des affaires sérieuses, lorsque les regards commencèrent à se fixer sur Rospigliosi comme un sujet papable, elle avait, dès 1666, recommandé sa candidature à Louis XIV (1). La reine était à Hambourg lorsque lui parvint la nouvelle de l'élection de Clément, et quoiqu'elle se trouvât en pays protestant, elle n'hésita pas à manifester sa joie par un grand banquet avec illuminations et salves de canon (le 25 juillet 1667). La fête dégénéra, il est vrai, en bagarre, et il y eut des morts et des blessés (2), mais ce n'était point à Clément de lui en vouloir.

Au retour de Christine à Rome, le pape la reçut avec les plus grands honneurs, et comme marque toute spéciale de sa bienveillance il invita la reine à dîner avec lui au Quirinal. Alexandre VII avait bien donné l'exemple, treize ans auparavant, de cette infraction aux règles du cérémonial romain, qui dit en toutes lettres : « Aucune femme ne pourra jamais manger en présence du Saint-Père, fût-elle impératrice, reine, ou parente du Souverain-Pontife (3) ». Christine n'en apprécia pas moins l'attention. Ce qui lui fit peut-être encore plus plaisir, le pape lui assigna, à partir de 1669, une pension de 12,000 écus, qu'elle garda jusqu'en 1683 (4).

Mais ce qui lui était bien plus précieux qu'argent et banquets, que l'amitié même du pape, c'était de voir à la tête des affaires Azzolino, son ami et fidèle et dévoué, le seul homme qu'elle eût jamais aimé, qu'elle aimait encore de toutes les forces de son cœur de quarante-deux ans, et qu'elle devait aimer jusqu'au jour où, vingt ans plus tard, elle s'éteindrait en fixant dans un dernier regard d'adieu ses yeux

(1) *Christine et le cardinal Azzolino*, pp. 195-198, 208-210, 219-222.
(2) *Op. cit.*, pp. 375-380.
(3) Voir pour les détails : C. DE BILDT, *Un Banchetto al Quirinale*, dans la *Nuova Antologia* du 1er juin 1901. Beaucoup de journaux français et belges, entre autres *le Temps* du 5 juillet 1901 et *l'Indépendance belge* du 1er juillet 1901, ont publié des résumés de cet article.
(4) *Christine et le cardinal Azzolino*, p. 499.

sur les siens. Voir arriver l'homme aimé, quel bonheur pour une femme! Et surtout pour une femme qui se sent la vraie compagne de son ami, capable de partager ses idées, de seconder ses plans, de l'aider de ses conseils et de son expérience. Travailler ensemble quand on est deux qui se comprennent et qui s'aiment, quel bonheur et quelle force! Point n'est besoin d'être reine et cardinal pour le sentir.

Christine avait depuis longtemps les mêmes vues que Clément IX sur le péril que la puissance turque en Europe faisait courir à la civilisation chrétienne. Déjà en 1658 elle avait voulu lever un régiment pour aller combattre sous les étendards de Venise, et en 1662 elle avait envoyé le comte Gualdo en mission auprès des princes de l'Empire, afin d'obtenir des secours pour la Sérénissime République. Tout cela n'avait abouti à rien, mais cela témoignait de son enthousiasme. Et, avouons-le, aussi de la justesse de son coup d'œil. Elle resta d'ailleurs toute sa vie convaincue de l'importance pour l'Europe de s'unir contre l'invasion ottomane, et elle répéta plus tard pour la Pologne et l'Empire ce qu'elle avait tenté pour Venise. Si elle échoua, c'est qu'elle n'était plus qu'une pauvre reine sans états et sans ressources. La bonne volonté certes ne lui manqua pas.

Jamais elle ne se vit plus près de la réalisation de son beau rêve qu'en 1669. Le pape était son ami sincère et dévoué; le secrétaire d'État plus encore qu'un ami; tous les deux travaillaient pour une politique dont elle se regardait comme l'inspiratrice, et ils avaient obtenu pour gagner leur but les sympathies de l'Europe catholique et le bras de la France. Que pouvait-elle désirer de mieux? Déjà le pape et son ministre pouvaient croire que la victoire était à eux, et que la tranquillité de l'Occident et, en premier lieu, de l'Italie était assurée. Une ère de gloire et de succès semblait s'ouvrir pour la diplomatie pontificale. A l'intérieur le règne de Clément IX s'annonçait aussi prospère. Comme souverain de l'État pontifical, il s'était appliqué à diminuer les impôts tout en organisant une bonne finance. Il fut aussi exempt de népotisme

qu'il était alors possible de l'être, et on peut dire qu'il essaya consciencieusement de réaliser la devise qui ornait une de ses médailles :

Alteris non sibi clemens.

Des écrivains contemporains ont appelé le pontificat de Clément IX « l'âge d'or de Rome ». Il le fut certainement pour Christine et Azzolino. Pendant ces courtes années, ou plutôt ces mois, qu'ils allaient bien souvent regretter plus tard, ils vécurent de la vie de ceux qui croient toucher bientôt à l'idéal. Les projets qu'ils avaient formés ensemble prenaient corps et âme, leurs ambitions étaient satisfaites, leurs soucis perdaient leur gravité, et leur affection, déjà vieille de plus de douze ans, restait aussi ferme et fidèle que jamais. Pourvu que la Providence accordât une longue vie au pape et la victoire aux armes chrétiennes, ils n'avaient guère plus à désirer, jusqu'au jour, encore lointain, où Azzolino pourrait peut-être aspirer à son tour à la tiare. Hélas! si le rêve était beau, le réveil allait être dur.

CHAPITRE PREMIER

LA MORT DE CLÉMENT IX

I. Chute de Candie. — Maladie du pape. — Vacances dans le Sacré-Collège. — Position isolée du cardinal Rospigliosi. — Rivalité des cardinaux Chigi et Azzolino. — II. Dernier consistoire de Clément IX. — Ses adieux à Christine. — Mort et funérailles du pape.

I

Depuis le 1er avril 1669 les cloches de Rome sonnaient tous les soirs pour implorer l'assistance divine en faveur des vaillants défenseurs de Candie (1). François Morosini, le grand capitaine général de Venise, avait pendant deux ans fait des prodiges de valeur, pour conserver ce dernier boulevard de la chrétienté en Orient. L'arrivée des renforts français semblait promettre qu'il pourrait enfin jeter à la mer les troupes ottomanes. Malheureusement la mésintelligence s'était bientôt mise entre Français et Vénitiens. Sourd aux avis de Morosini, le duc de Beaufort avait insisté pour tenter, aussitôt après son arrivée, une sortie, dans laquelle il trouva la mort, et qui se termina en déroute (le 25 juin). Un mois plus tard, une tentative de bombardement du camp turc par les escadres alliées aboutissait à un nouveau désastre. Découragés, humiliés et impatients de la prudente lenteur des

(1) *Diario di don Giuseppe Cerrini, sacerdote romano*, 1655-1694 (manuscrit appartenant à M. le professeur G. Barzellotti à Rome). Plusieurs détails de la narration suivante sont empruntés à ce journal.

Vénitiens, le duc de Navailles et le comte de Vivonne voulurent à tout prix se retirer. Alléguant des ordres que Louis XIV n'avait cependant jamais donnés, ils rembarquèrent leurs troupes, malgré les protestations de leurs alliés, et le 31 août la flotte franéaise mettait à la voile, abandonnant la place assiégée à son sort. Vincent Rospigliosi, trop faible pour risquer ses galères contre les Turcs sans l'appui des Français, fut obligé de suivre l'exemple de Navailles et de Vivonne.

Toute résistance devenue ainsi impossible, Candie capitula le 6 septembre, après que Morosini fut parvenu, grâce au prestige que lui assurait sa glorieuse défense, à transformer cette capitulation en un traité de paix.

Les mauvaises nouvelles, d'ordinaire, voyagent vite, mais en ce temps, les communications étaient lentes, et ce ne fut que le 13 octobre qu'on apprit à Rome, par un courrier exprès dépêché de Naples, que Morosini avait entamé des négociations pour la capitulation (1). Deux jours après on recevait au Vatican les détails du désastre. Enfin, le 25 octobre, un courrier d'Otrante rendait la nouvelle publique et officielle. Quatre jours plus tard le pape donnait l'ordre de faire cesser la prière quotidienne des cloches (2).

La chute de Candie fut un coup terrible pour Clément IX. Sa santé n'avait jamais été forte. Il était atteint d'une hernie et souffrait de la gravelle. Les inquiétudes constantes dans lesquelles il vivait depuis plus de deux ans avaient fortement secoué son système nerveux. L'excès des pratiques de dévotion, dans lesquelles il cherchait volontiers sa consolation, tendait encore à l'affaiblir. Le 25 octobre il alla faire le tour des sept églises et se fatigua probablement un peu trop. Dans la nuit suivante son *aiutante di camera*, qui dormait dans la chambre à côté du pape, entendit un bruit qui ressemblait à un fort gémissement. Il entra et trouva le pape sans connaissance, « avec la bouche pleine de catarrhe ». Il fallut lui

(1) Ch. Terlinden, *Clément IX et la guerre de Candie*. Paris, 1904, p. 286.
(2) *Diario di don G. Cervini.*

appliquer des vésicatoires pour le ramener à la vie (1). C'était une attaque d'apoplexie, mais, pour ne pas inquiéter la population, on annonça seulement que le pape souffrait d'un violent catarrhe à la tête.

Clément parut d'abord se remettre, mais l'espoir ne fut pas de longue durée. Il ne se fit, d'ailleurs, lui-même aucune illusion sur son sort et se prépara vaillamment à la mort. Mieux que personne, le vieux pontife connaissait les différends qui divisaient le Sacré-Collège et les difficultés que présenterait le choix de son successeur. Il savait aussi combien serait faible à l'avenir la position de son neveu le cardinal Jacques Rospigliosi, et il désirait naturellement la renforcer. Qu'on ne l'accuse pas pour cela de népotisme! Les liens du sang qui l'unissaient au cardinal Jacques ne l'avaient jamais amené à le combler de richesses aux dépens des contribuables romains, comme l'avait fait Alexandre VII pour son neveu Flavio Chigi. Mais Jacques avait été le dépositaire et le fidèle interprète des idées de Clément IX, et le pape pouvait bien se dire qu'il livrait un dernier combat pour ces idées en créant une « faction » de cardinaux dont Jacques serait le chef et qui lui assurerait le moyen de faire écouter sa voix.

Jusqu'à présent Clément IX n'avait fait que deux créations, comprenant seulement quatre cardinaux. La première, du 12 décembre 1667, avait donné la pourpre à Jacques Rospigliosi, à Léopold de Médicis, frère du grand duc Ferdinand II de Toscane, et à Sigismond Chigi, second neveu d'Alexandre VII. Ce dernier était un jeune homme de vingt ans, qui venait d'entrer dans les ordres, mais l'usage voulait que le nouveau pape créât cardinal à la première occasion un membre de la famille de son prédécesseur, et pour le moment la famille Chigi ne pouvait présenter aucun autre candidat. La seconde fois, le 5 août 1669, le cardinal de Bouillon avait seul reçu le chapeau. Mais Médicis devait, selon les règles établies, appartenir à la faction d'Espagne,

(1) *Diario di G. Cervini.*

Sigismond Chigi à celle que commandait son oncle le cardinal Flavio, et Bouillon à celle de France. Jacques Rospigliosi restait donc seul de sa faction, un chef sans soldats.

Quand Clément IX tomba malade il y avait six vacances dans le Sacré-Collège. Il y avait aussi un cardinal créé *in petto*, le 5 août, mais pas encore déclaré. C'était l'Espagnol Porto Carrero, que Clément avait voulu nommer en même temps que Bouillon pour maintenir l'équilibre entre les Couronnes, mais dont il se réservait de rendre la nomination publique plus tard. Une nouvelle vacance se produisit le 26 novembre, par la mort du cardinal Donghi. Son décès fit une certaine impression à Rome, non pas à cause des qualités du défunt, mais parce que sa mort avait été prédite par un astrologue à la mode. Il y avait donc en tout huit vacances à combler. En décomptant Porto Carrero, qui devait aller à la faction d'Espagne, une nouvelle promotion donnerait ainsi à Jacques Rospigliosi une suite de sept cardinaux qui voteraient avec lui. Dans le langage du temps, ils seraient ses « créatures ».

Ceci était clairement dans l'intérêt de Rospigliosi lui-même. C'était aussi dans celui des cardinaux indépendants, ceux de l' « Escadron volant », et en premier lieu d'Azzolino et d'Ottoboni, les ministres de Clément IX, qu'une amitié affermie par deux ans de collaboration aux affaires liait à Rospigliosi. Ils se sentiraient ainsi plus forts vis-à-vis des « factions » anciennes, et surtout du parti Chigi. Celle-ci, au contraire, trouverait ses forces plus contre-balancées, et son chef le cardinal Flavio Chigi ne pouvait voir avec beaucoup de plaisir diminuer l'importance des vingt-quatre voix dont il disposait, et qui allaient, espérait-il, le rendre l'arbitre de la prochaine élection. Il régnait aussi depuis quelque temps une certaine froideur entre Chigi, d'un côté, et Rospigliosi et les cardinaux de l'Escadron, de l'autre. Chigi et ses amis avaient bien voté pour Clément IX dans le conclave, mais il n'avait pas été leur premier choix. Ils avaient d'abord essayé de faire élire le cardinal d'Elci, et lorsqu'ils durent renoncer à cette candidature, qui n'avait pas eu l'agrément de la France, le choix de Clé-

ment leur avait été pour ainsi dire imposé par les habiles manœuvres d'Azzolino et de l'Escadron. La reconnaissance de Clément s'était, comme de raison, en premier lieu manifestée vers les cardinaux de l'Escadron, et le parti de Chigi, quoiqu'il fût le plus nombreux, n'avait reçu que de simples marques de bienveillance, sans être appelé à exercer aucune influence sur les affaires. Chigi était maintenant bien décidé à prendre ses précautions pour que pareil accident ne se renouvelât pas après le prochain conclave. Rospigliosi et Azzolino pressentaient en lui l'adversaire qu'il faudrait bientôt combattre, et ils désiraient ne pas perdre l'occasion de faire augmenter leurs forces par une nouvelle promotion, si les forces du pape lui permettaient de tenir le consistoire nécessaire pour la création.

II

Le mois de novembre s'écoulait sans amener aucune amélioration dans l'état du vieux pontife. Il paraissait hors de question qu'il pût affronter la fatigante cérémonie du consistoire, et déjà le cardinal Chigi se flattait de l'espoir de voir son rival Rospigliosi entrer sans aucune faction dans le conclave. Au Quirinal, on espérait toujours un retour de forces, mais le 29 novembre le mal du pape s'aggrava, et on comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. A sept heures du soir le Sacré-Collège fut convoqué pour un consistoire qui se tint deux heures plus tard dans la chambre à coucher du pape. Trente-quatre cardinaux s'assirent autour du lit, et la triste cérémonie commença. La déclaration de Porto Carrero eut lieu. Puis la pourpre fut donnée aux prélats suivants : Acciaioli, auditeur de la chambre apostolique; Bonaccorsi, trésorier; Pallavicino, doyen des clercs; Cerri, doyen des auditeurs de rote; Nerli, archevêque de Florence; Altieri, maître de chambre, et

au père Bona, général des cisterciens. Enfin, rassemblant ses dernières forces, le pape prononça d'une voix faible, mais claire et intelligible, un discours en latin. Il exhorta les cardinaux à procéder à l'élection de son successeur avec toute la concorde possible, sans souci de leurs intérêts particuliers, selon les inspirations de leurs consciences et avec le seul désir de servir Dieu. Il leur demanda excuse de ses fautes et leur recommanda de choisir un pape capable de réparer les désordres que son manque d'habileté et de savoir avait pu causer (1). Évidemment le malheur de Candie occupait toujours sa pensée.

Ce fut le dernier acte public de Clément IX. Il vécut encore dix jours, tourmenté par une fièvre entrecoupée de défaillances et d'évanouissements. Mais son énergie se maintint jusqu'au bout. Le 2 décembre il reçut l'extrême-onction avec une entière présence d'esprit; puis il fit appeler ses amis autour de lui pour le dernier adieu. Christine fut parmi ceux qu'il voulut revoir, « et il lui fit un adieu le plus tendre qui se puisse, de manière qu'il tira des larmes des yeux de cette princesse (2) ».

Le 9 décembre, au point du jour, Clément IX expira après trente heures de pénible agonie. Immédiatement après, le cardinal Charles Barberino, qui exerçait les fonctions de camerlingue, se rendit, entouré de la garde suisse, au Quirinal pour constater le décès en frappant d'un marteau d'argent le front du cadavre et enlever de sa main l'anneau du pêcheur. Les grandes cloches du Capitole sonnèrent à toute volée pour apprendre au peuple la triste nouvelle. Suivant l'usage un des « chefs de région » de la ville se rendit alors aux prisons nouvelles (3) et fit mettre en liberté les trente-huit prisonniers qui s'y trouvaient. Chose curieuse, deux des prisonniers refusèrent absolument de sortir. Ils étaient enfermés pour des

(1) Grimani au doge, 7 décembre 1669. — Bourlemont à Lionne, 30 novembre 1669.

(2) Bourlemont au roi, 9 décembre.

(3) *Carceri nuovi.*

dettes assez considérables et se trouvaient évidemment heureux à l'abri de leurs créanciers (1).

Deux heures après le coucher du soleil, le cortège funèbre quittait le palais du Quirinal, la demeure tant aimée de Clément IX. Le corps reposait sur une litière ouverte pour que le peuple pût voir encore une fois ses traits. La garde des cuirassiers, bannières abaissées, marchait à la tête du cortège aux sons d'une marche jouée en sourdine. Après la litière venaient des pénitenciers, des religieux et des courtisans. Sept canons fermaient la marche. Dans toutes les rues que le cortège devait traverser pour se rendre à Saint-Pierre, une masse énorme se pressait, à pied, à cheval et en voiture. Des fenêtres ouvertes on entendait des voix priant pour le repos de l'âme du pape. De la rue, tout le long du cortège, venait un murmure de soupirs, de prières et de bénédictions. Aucune de ces explosions de haine, aucun de ces cris de vengeance qui trop souvent ont salué le passage de la dépouille mortelle d'un pape (2). Le peuple romain sentait qu'il avait perdu un souverain paternel, et il le pleurait sincèrement.

Les funérailles durèrent neuf jours, selon le rite imposant du cérémonial romain. Le troisième jour, le 12 décembre, le cercueil fut renfermé dans la niche destinée à la sépulture provisoire des papes (3). Le règne du bon Clément IX était fini.

Les contemporains furent unanimes à attribuer au chagrin de la perte de Candie la mort du pape. Le distique suivant, qui courut alors par Rome, traduit cette opinion dans le style pseudo-classique de l'époque :

Qui tumulum cernis, discas jacet in urna
Clemens; pro Creta vertitur in cinerem.

(1) *Diario di G. Cervini.*

(2) Grimani au doge, 14 décembre.

(3) Clément avait désiré être enterré dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, dont il avait été chanoine. Son corps y fut transporté de Saint-Pierre. Il avait donné l'ordre que son tombeau fût des plus simples, sans ornements et sans statues, ce qui n'empêcha pas son successeur, Clément X, de lui ériger, en 1671, le superbe mausolée d'Ercole Ferrata.

CHAPITRE II

LES PRÉPARATIFS DU CONCLAVE

I. Les partis et les Couronnes pris au dépourvu. — La famille du pape. — Position d'Azzolino à la mort de Clément IX. — Ses préférences pour le cardinal Vidoni. — Azzolino et Christine offrent leurs services à la France et à l'Espagne. — Christine loue le palais d'Angleterre. — II. Installation du conclave. — Distribution des cellules. — Entrée des cardinaux. — Dispositions organiques du conclave.

I

La mort de Clément IX était survenue au moment le moins opportun sous tous les rapports. Plus que jamais l'Europe catholique avait besoin d'un pape désireux et capable de jouer le rôle de médiateur et d'apôtre de la paix, en politique comme en religion. Personne n'était préparé à l'événement. On avait pu le prévoir, en discuter les effets; cela se fait toujours. Mais les mesures nécessaires pour assurer la transmission du pouvoir sans secousses et sans surprises n'avaient été prises d'aucun côté. Dans le Sacré-Collège les partis, comme nous allons bientôt le voir, étaient plus divisés que jamais. Les Couronnes étaient également prises à l'improviste. L'ambassadeur de France, le duc de Chaulnes, était parti de Rome en septembre 1668 et attendait en France le bon plaisir du roi pour retourner à son poste. En son absence les affaires de France étaient gérées par l'auditeur de rote, Mgr de Bourlemont (1), homme instruit, laborieux, de mœurs irrépro-

(1) Louis d'Anglure de Bourlemont, plus tard archevêque de Bordeaux.

chables, connaissant parfaitement Rome, où il était depuis 1658, mais manquant de l'autorité nécessaire à un ministre de Louis XIV. Le marquis d'Astorga, ambassadeur d'Espagne, le cardinal de Hesse, qui représentait l'empereur, et l'ambassadeur de Venise, Antonio Grimani, étaient bien à Rome, mais ils n'avaient pas d'instructions spéciales en vue d'un conclave, qu'on n'avait pas attendu de si tôt. L'ambassadeur de Portugal, don Francisco de Souza (1), n'était arrivé à Rome que le 19 octobre, peu de jours avant la dernière maladie de Clément IX. Les agents des autres États ne comptaient guère.

La famille du pape était cruellement frappée dans ses affections, comme dans ses intérêts. Clément s'était refusé à enrichir ses neveux aux dépens de l'Église, suivant le triste exemple d'Urbain VIII, d'Innocent X, et d'Alexandre VII. Les Rospigliosi se trouvaient à la mort du pape les mains nettes, mais aussi beaucoup moins riches et moins influents que les Barberini et les Chigi. Ils avaient bien reçu les charges militaires réservées par l'usage aux parents du pape. Ainsi don Vincent commandait les galères, don Jean Baptiste était général de la Sainte Église, et don Thomas châtelain de Saint-Ange, mais ces charges, d'ailleurs peu lucratives, s'éteignaient avec le règne du pape. Clément n'avait pas même voulu se mêler de négocier de grands mariages pour les siens, craignant d'être obligé de leur fournir une dot, qu'il aurait fallu prélever sur les fonds de l'État. Il comptait tout réserver pour l'entreprise d'Orient. Candie une fois délivrée, alors, peut-être, on verrait! Pendant les derniers mois de sa vie, un mariage avait pourtant été arrangé entre son neveu don Jean Baptiste et une riche héritière de Gênes, donna Marie Camille Pallavicini, qui apportait à Rome une dot considérable (2), mais ce fut sans que le pape y prêtat les mains, et les

(1) Comte de Prado et, après 1670, marquis de Minas. Il quitta Rome en 1671 et mourut à Lisbonne en 1674.

(2) « La Pallavicini n'est pas si mal faite que l'on disait, et trois millions rajustent bien des défauts du visage ». — Chaulnes au roi, 21 janvier.

noces n'eurent lieu qu'après sa mort, le 18 décembre.

Pour Azzolino et Christine le coup n'était pas moins dur. Lui tenait à sa charge de secrétaire d'État, et pour Christine le but suprême était de voir les désirs de son ami satisfaits. Pour tous les deux le conclave à venir était une grosse partie à jouer. Avoir un pape qui devrait la tiare aux manœuvres d'Azzolino, c'était assurer le maintien au pouvoir du cardinal et de ses amis de l'Escadron. Toutes leurs forces allaient se concentrer vers ce but, mais ils se rendaient bien compte des difficultés. Aussi ne fallait-il négliger aucun effort, aucune précaution. Depuis que la maladie de Clément avait fait comprendre que ses jours étaient comptés, Azzolino avait jeté ses yeux sur le cardinal Vidoni comme son successeur, et il avait obtenu en sa faveur le concours des autres cardinaux de l'Escadron. Outre les qualités personnelles de Vidoni, ce choix se recommandait à Azzolino par le fait que son candidat était une créature d'Alexandre VII, et qu'il avait été dans le dernier conclave mis en avant par la faction des Chigi. Prendre le futur pape dans le camp même des Chigi, les obliger à concourir à l'élection d'un sujet qui leur était agréable, sans être leur premier choix, persuader à la France et à l'Espagne que ce même sujet était précisément celui qui leur convenait le mieux, et que c'étaient elles-mêmes qui l'avaient, chacune de son côté, désigné aux suffrages du Sacré-Collège, voilà la tactique qui lui avait si bien réussi avec Jules Rospigliosi dans le conclave de 1667, et qu'il voulait essayer de nouveau avec Vidoni.

Christine pouvait lui être d'une grande utilité. Elle le tiendrait au courant de ce qui se passerait en dehors du conclave et lui servirait d'intermédiaire pour négocier avec les diplomates. Les relations du cardinal et de la reine étaient si bien connues qu'il paraîtrait tout naturel aux ambassadeurs de s'aboucher avec elle. Et il pouvait compter sans hésitation sur le zèle de son amie. Aucun travail ne lui serait trop difficile, aucune peine trop dure, lorsqu'il s'agirait de le servir. Il le savait bien, et les événements justifièrent sa confiance. Pas un

jour ne passa, en effet, tant que dura le conclave, sans que la reine lui écrivit, souvent deux ou trois fois par jour, de longues lettres lui rendant scrupuleusement compte de ce qui pouvait le servir. Elle prouva surabondamment toute la solidité de son affection en même temps que son énergie.

A peine la reine eut-elle pris congé du pape mourant qu'elle envoya chercher Mgr de Bourlemont pour protester de son désir de servir les intérêts de la France comme lors du conclave de 1667. Elle demanda en échange deux choses : qu'on lui indiquât précisément ce qu'on attendait d'elle, et une parfaite sincérité dans les rapports mutuels. Bourlemont répondit par un compliment, le même, assure-t-il, qu'il avait fait au grand-duc de Toscane lors du traité de Pise : « Le roi se confiait tellement en l'amitié de la reine, qu'il n'aurait point de secrets pour elle ». « Je crus devoir, ajoute-t-il, dans sa lettre à Louis XIV, avancer des compliments de cette sorte qu'on n'exécute pas à la lettre. » Il ne se méprenait cependant pas sur la valeur des offres de la reine, car il écrivit en même temps : « Le cardinal Azzolino apparemment va être le négociant du conclave et aura en main toutes les factions » (1). Bourlemont se souvenait de 1667.

La reine ne voyait pas l'ambassadeur d'Espagne, qui ne voulait pas se contenter du siège pliant que la reine faisait offrir aux représentants des souverains. Elle n'accordait le fauteuil à bras aux ambassadeurs que quand ceux-ci se trouvaient chez elle avec des cardinaux. Malgré ce petit différend d'étiquette, elle était restée en rapports courtois avec Astorga, et elle lui envoya, en même temps qu'elle faisait appeler Bourlemont, son gentilhomme de la chambre, le marquis de Tassis, pour offrir ses services à l'Espagne (2). Qu'on n'accuse pas à cause de cela Christine et Azzolino de perfidie! Toute la politique de l'Escadron volant, dont Azzolino était pour ainsi dire l'incarnation, reposait sur le principe que les intérêts de l'Église étaient supérieurs à ceux des puissances, qu'il ne

(1) Bourlemont au roi, 9 décembre 1669.
(2) Astorga à la reine-régente, 7 janvier 1670

devait y avoir ni désaccord ni conflit entre celles-ci lorsqu'il s'agissait des affaires de l'Église, et que bien servir l'Église, c'était aussi servir toutes les puissances, la France autant que l'Espagne. L'élection de Clément IX avait été la meilleure preuve de la vérité de cette maxime, et ce sera toujours un des mérites d'Azzolino et de ses amis d'avoir mis l'indépendance du Saint-Siège au-dessus de toute combinaison politique. Dans ce siècle d'intrigues franco-espagnoles, ils ont rêvé une Rome qui ne pencherait ni vers Madrid, ni vers Vienne ou Versailles, mais qui serait à tous, pour tous et au-dessus de tous. Le but était beau, mais pour y arriver il fallait employer les moyens du temps où ils vivaient. Pour avoir un pape indépendant, il fallait que les Français le crussent français et les Espagnols espagnol. Ainsi il serait à tout le monde.

Je dis ceci pour que le lecteur n'interprète pas mal ces offres simultanées de services à la France et à l'Espagne. Mais je suis bien loin de prétendre qu'Azzolino et Christine n'aient jamais fait preuve de duplicité dans leurs manèges et leurs intrigues électorales. Nous verrons bientôt de près Azzolino à l'œuvre et nous pourrons alors juger du degré de sincérité que les mœurs du temps demandaient dans les négociations du conclave.

La prudence était une des qualités dominantes d'Azzolino. Il aimait opérer en secret et ne démasquer ses batteries qu'au dernier moment. *Arcanum taciturnitatis est anima conclavis in negotio alicujus capitis;* telle était la maxime fondamentale du volume d'aphorismes politiques qui porte son nom et qui reproduit certainement ses idées, même s'il ne l'a pas écrit (1). Aussi n'avait-ce pas été sans un vif déplaisir qu'il avait appris qu'on parlait déjà de ses préférences pour Vidoni. Pendant la maladie de Clément IX, quelques cardinaux de l'Escadron, entre autres Gualtieri, étaient allés rendre visite

(1) *Candidatus papalis dignitatis ejusdemque promotor probe instructus, hoc est em:i cardinalis Azzolini aphorismi politici, 1670,* imprimé en 1691 comme préface à l'édition d'Osnabrück du *Commentarius de electione romani pontificis* de J. F. Mayer. L'édition de Hambourg et Stockholm 1690 n'a pas cette préface. Elle est probablement de Pignatelli.

à Vidoni, qui se trouvait en villégiature à Frascati. Après dîner on s'était promené en voiture et on avait fini pas passer la soirée chez la princesse de Rossano, avec laquelle Gualtieri était lié d'amitié. Rien de mal à cela, mais ce qui était fâcheux était que quelqu'un avait présenté Vidoni à la princesse en disant : « Voici le nouveau pape. » Cela avait fait jaser (1).

Ce qui rendait en même temps la chose spécialement désagréable à Christine, c'est qu'il existait depuis des années une sourde rivalité entre elle et la princesse de Rossano. Celle-ci, la belle Olimpia Aldobrandini d'autrefois, épouse d'un neveu d'Innocent X, se posait volontiers en confidente des cardinaux créés par son oncle, de cet Escadron volant dont Azzolino était le centre et que Christine considérait un peu comme son bien. Ne s'était-elle pas avisée de tenter d'enrôler le cardinal Léopold de Médicis sous la bannière de l'Escadron, lorsqu'il était venu à Rome prendre le chapeau en 1667 (2)? Elle se mêlait de bien des choses, cette princesse! Et les mauvaises langues disaient qu'elle avait été le premier amour d'Azzolino. Au moins avait-il fait pour elle de beaux sonnets. Christine ne pouvait avoir beaucoup de sympathie pour une rivale qui avait encore le tort d'avoir été très belle, et elle résolut de saisir la première occasion pour montrer qu'elle avait plus de discrétion que la princesse.

En attendant il fallait penser aux besoins du jour. Azzolino devait quitter sa demeure officielle au Vatican, et il importait de lui assurer un logement pour le cas où il ne pourrait plus y retourner. Justement une superbe maison se trouvait libre. C'était le palais au Borgo Nuovo, appartenant au connétable don Lorenzo Colonna, mais portant encore le nom de palais d'Angleterre (3). Christine le loua pour trois ans au prix de

(1) *Discorso sopra il conclave nel quale fu creato Clemente X.* Bibl. Vallicelliana. Mss. I, 39, f^os^ 281-305. — Rapport du cardinal de Médicis au marquis d'Astorga sur la personne du cardinal Vidoni, 28 février 1670, annexe à la dépêche d'Astorga à la reine-régente du 1^er^ mars.

(2) Astorga à la reine-régente, 1^er^ mars.

(3) Ce palais, attribué à Bramante, avait appartenu quelques années à Henri VII et Henri VIII d'Angleterre. C'est le palais Giraud-Torlonia actuel.

500 écus par an (1), avec faculté de prolonger le bail. Comme cela Azzolino se trouvait assuré contre toutes les éventualités. Il habita de fait le palais du Borgo Nuovo jusqu'à sa mort en 1689.

Cette location offrait un autre avantage fort appréciable. Le palais était situé dans la cité Léonine, c'est-à-dire dans l'enceinte directement soumise pendant le conclave à l'autorité du maréchal du Saint-Siège et dans laquelle on pouvait circuler sans avoir à montrer la médaille de laissez-passer exigée par les gardes des portes et ponts qui y conduisaient. Comme Christine demeurait à la Lungara, au palais Riario, un messager envoyé par elle au Vatican aurait à montrer sa médaille à la porte San-Spirito, ce qui aurait fini par attirer l'attention, tandis qu'un messager dépêché du Borgo Nuovo passerait inaperçu. La reine fit donc installer un cabinet de travail au palais d'Angleterre, et c'est de là que partirent le plus grand nombre de ses billets. Peut-être lui était-il aussi agréable de se promener dans le petit jardin qui appartenait alors au palais et duquel on pouvait apercevoir la fenêtre de la cellule d'Azzolino au conclave. Cette fenêtre était murée, il est vrai, mais aux cœurs sensibles même la contemplation du mur qui cache l'être aimé est douce.

II

Pendant que Christine et Azzolino vaquaient à leurs affaires particulières, les préparatifs du conclave allaient leur train. Les cérémonies funèbres des *novemdiali* continuaient à Saint-Pierre. Les congrégations du Sacré-Collège, qui exerçait pendant la vacance du Saint-Siège la souveraineté par l'organe

(1) Le contrat fut passé le 2 décembre 1669 devant le notaire Giuseppe Gazino. Copie aux archives Colonna, III, A. A. 72-221. J'en dois la communication au prof. G. Tomassetti.

du camerlingue et des trois cardinaux chefs d'ordre, se tenaient dans la grande sacristie de la basilique. C'est là que les ambassadeurs et autres chefs de mission vinrent offrir aux cardinaux leurs compliments et leurs vœux pour l'heureuse issue de l'élection. Fleurs de rhétorique qui ont vécu ce que vivent les roses. L'ambassadeur de Portugal eut peu de succès. Il insista pour parler en portugais, langue que bien peu des auditeurs comprenaient. C'était un vendredi et un treize!

Le Vatican était envahi par une armée de maçons, de charpentiers, de menuisiers et de serruriers, sous les ordres du grand Bernin lui-même, architecte des palais pontificaux, assisté de son frère Louis, surintendant des bâtiments, et de Carlo Fontana. Tout le premier étage s'emplissait comme une ruche des petites cellules des cardinaux, des conclavistes, des confesseurs, des maîtres des cérémonies, des médecins, des pharmaciens, des domestiques et des porteurs, de toute cette petite armée d'un demi-millier d'hommes environ qui forme la garnison du conclave. On murait les loges et les fenêtres avec d'étroits soupiraux laissant passer tout juste la lumière nécessaire; on établissait des prises d'eau, on construisait les quatre tours ou roues qui allaient être le seul moyen permis de communiquer avec le dehors. Dans la chapelle Sixtine, destinée aux scrutins, on rangeait les sièges des cardinaux avec leurs écritoires et leurs baldaquins, et on aménageait le fourneau pour brûler les bulletins de vote. La fumée de sa cheminée devait apprendre bien des fois aux Romains assemblés sur la place de Saint-Pierre que rien n'était encore fait. La *Sala Regia*, réservée aux promenades et causeries des cardinaux, gardait son aspect habituel.

Mgr Massimo fut nommé gouverneur du conclave, c'est-à-dire chef des employés et de l'économie générale. Azzolino réussit à faire choisir comme médecin son protégé Cesare Macchiati, le même qui avait accompagné Christine pendant son voyage dans le Nord (1666-68). C'était un homme dévoué, sur la fidélité duquel il pouvait absolument compter, et duquel, à l'occasion, il pouvait attendre d'utiles renseignements.

La garde du conclave et la surveillance des tours étaient confiées au maréchal du Saint-Siège, charge héréditaire dans la famille des princes Savelli (1). Le prince d'Albano, chef de cette famille, avait de suite fait enrôler deux compagnies de gens d'armes, pour lesquels des corps de garde avaient été construits sur la place de Saint-Pierre (2). L'ambassadeur d'Espagne, de son côté, faisait venir de Naples quatre-vingts fantassins et en enrôlait vingt à Rome lui-même pour la garde de son quartier (3) Plusieurs seigneurs romains suivaient leur exemple. Quelques familles en avaient le droit, d'autres se l'arrogeaient; l'interrègne était un temps d'indiscipline et de licence, pendant lequel il fallait s'attendre à toutes sortes d'excès. La coutume les excusait et les encourageait de la même impunité que celle du masque pendant le carnaval. Des chaines se tendaient dans les rues avoisinant les palais princiers, des hommes armés remplaçaient les portiers en grande livrée, et Rome prenait l'aspect d'une ville qui se prépare à la guerre civile (4).

On procéda enfin au tirage au sort des cellules. L'opinion populaire, qui se plaisait à voir le doigt du Saint-Esprit dans tous les arrangements du conclave, allait jusqu'à lui attribuer la distribution des cellules. Le sort, certainement, fit son office avec beaucoup d'intelligence. Ainsi le cardinal Flavio Chigi, qui aimait ses aises, eut la cellule n° 59 dans ce qui est à présent l'*Ufficio superiore di Computisteria*. Elle était exposée en plein soleil, au sud-ouest, et le cardinal pouvait voir, pardessus le corridor de la *Scala Regia,* une partie de la place de Saint-Pierre, où il faisait tous les jours exercer ses chevaux. Son neveu Sigismond Chigi était au n° 61, tandis que le n° 60 était presque libre, car il était destiné au cardinal Ludovisi, dont on savait qu'il ne resterait que peu de jours au conclave.

(1) Elle est depuis 1712 passée aux princes Chigi.

(2) Le journal du maréchal, un important volume, est conservé à la bibliothèque Chigi, R. VII A. (près des manuscrits grecs). *Index generalis omnium instrumentorum ac actorum Sedibus vacantibus marescalli Sedis apost.* f^os^ 89-172.

(3) Astorga à don P. d'Aragon, **9 décembre.**

(4) Cartwright, *Constitution des con-l-* ›--is, 1872, p. 48-54.

Azzolino était, sous un autre point de vue, aussi bien partagé que les Chigi. Il occupait la cellule n° 18, à côté du bastion. La fenêtre donnait sur la prolongation du Borgo Angelico, ce qui devait faciliter les communications avec le dehors. Son ami Ottoboni était à côté, au n° 19, et Vidoni, leur candidat, avait le n° 20. Le hasard avait vraiment bien fait les choses (1).

Le temps, au contraire, se conduisait très mal. L'hiver s'annonçait d'une sévérité exceptionnelle, et c'était dans toute Rome un concert de gémissements sur les souffrances qui attendaient les pauvres cardinaux dans le Vatican. Ceux qui ne connaissent pas l'Italie s'imaginent volontiers le pays « où fleurit l'oranger » comme doué d'un climat d'éternel printemps, où la neige et la glace sont inconnues. Et ceux qui n'ont parcouru les salles du Vatican que pendant la belle saison, quand le soleil, la lumière et les brises embaumées entrent à grands flots par les fenêtres ouvertes, ne se figurent pas facilement comme on peut grelotter dans ces mêmes salles toutes en pierre et en marbre, sans cheminées ni calorifères, lorsqu'il gèle dehors et que le soleil n'entre plus. La vérité est qu'à Rome le froid peut être rigoureux, qu'on y a toujours été très mal équipé pour y résister, et que le Vatican en hiver est une habitation des moins confortables. En 1669, certainement, on y était encore moins bien qu'aujourd'hui. Les moyens de chauffage étaient des plus primitifs. Les *braseros* romains en bronze ciselé sont très décoratifs, mais ils ne donnent que peu de chaleur. Il en est de même de l'humble chaufferette en majolique, dont le type, depuis des siècles, n'a pas varié. Tout cela est fort joli à voir, mais ce n'est ni commode ni chaud. C'est pourtant tout ce qu'avaient Leurs Éminences pour se garantir contre les rhumatismes et la grippe, aussi méchants au dix-septième siècle que de nos jours. Il ne faut donc pas s'étonner si les cardinaux, presque

(1) Il y a à la bibliothèque du Vatican, dans la collection enfermée dans les tiroirs des armoires basses du vestibule, quatre gravures différentes du plan du conclave de 1669-70. La meilleure est celle de G. B. Falda. Voir à l'appendice, annexe 19, la liste de la distribution des cellules.

tous vieux et plusieurs de faible santé, envisageaient sans enthousiasme la perspective de quitter leurs palais, où flamboyaient de magnifiques feux de bois, pour aller s'enfermer, peut-être pendant longtemps, dans la prison glaciale du conclave, et pour manger des repas refroidis qu'on leur apporterait chaque jour en grande cérémonie de l'autre bout de la ville. Il est vrai que les plats leurs arriveraient dans de superbes paniers, couverts de belles draperies brodées à leurs armes, et peut-être avec quelque bonne lettre cachée sous l'aile d'un poulet, mais la consolation était maigre pour ceux qui tenaient à une bonne table. Ah! on trouvait, non sans raison, que le bon Clément IX avait choisi un bien mauvais moment pour trépasser.

Les cardinaux établis à Rome étaient cependant les plus fortunés. Les autres avaient encore devant eux un long voyage par les chemins couverts de neige, et qui n'étaient pas toujours entièrement sûrs. Le cardinal Caracciolo, archevêque de Naples, fut arrêté près de Terracine, dans le pays classique du brigandage, par une bande de malfaiteurs qui le dépouillèrent d'une somme de mille doublons (1). Presque tous les cardinaux obéirent néanmoins fidèlement à l'appel du devoir. Il n'y eut que les Espagnols Moncada et d'Aragon, qui restèrent à Madrid, et le vieux Grimaldi, qui fut retenu dans son archevêché d'Aix par l'âge et les infirmités.

Le 19 décembre tous les arrangements étaient enfin terminés, et les appartements du conclave furent ouverts à la curiosité du public. Le jour suivant, avant midi, vingt-cinq cardinaux entrèrent en procession solennelle, précédés de la Sainte Croix. Trente-deux autres, Azzolino était du nombre, les suivirent plus tard dans la soirée, et jusqu'à la tombée de la nuit ce fut dans les passages du conclave un va-et-vient d'amis qui venaient prendre congé, de serviteurs qui recevaient les derniers ordres, de diplomates ayant encore une

(1) Environ 17,000 francs. Les trois cardinaux chefs d'ordre à don P. d'Aragon, vice-roi de Naples, 23 décembre 1669. Archives consistoriales, conclave di Clemente X, C. 2941.

parole à dire, et de simples badauds. Christine ne manqua pas cette occasion de venir serrer une dernière fois la main à son ami. Elle en profita aussi pour pénétrer dans la cellule de Vidoni et dire tout haut de manière à être entendue de beaucoup de personnes : « En voilà un qui n'est pas papable (1) ». C'était sa revanche sur la princesse de Rossano.

Enfin le cri *extra omnes* retentit, les visiteurs partirent, portes et tours se fermèrent, et à minuit la clôture du conclave était faite.

Rappelons ici que les dispositions organiques du conclave avaient été formulées par la bulle *Æterni Patris* de Grégoire XV, du 15 novembre 1621. La cérémonial était réglé par la bulle *Decet Romanum Pontificem* du même pape, du 12 mars 1622. Ces bulles avaient été confirmées, le 25 janvier 1625, par la bulle d'Urbain VIII *Ad Romani Pontificis*. Il devait y avoir tous les jours deux votations, et une majorité de deux tiers était nécessaire à l'élection. Les cardinaux qui n'avaient pas encore passé par la cérémonie de « l'ouverture de la bouche » ne portaient pas les insignes cardinalices, mais ils avaient néanmoins droit de vote, selon une décision de Pie V, du 24 janvier 1571 (2). C'était le cas des cardinaux de la dernière création de Clément IX.

(1) Vidoni à Azzolino, 23 décembre.

(2) Les détails du fonctionnement du conclave sont décrits dans l'ouvrage classique de Lucius Lector (Mgr Guthlin), *Le Conclave*, Paris, 1894.

CHAPITRE III

LES FACTIONS

I. La faction de France. — II. Les Espagnols. — III. Barberino et « les vieillards ». — IV. Les indépendants et « l'Escadron volant ». — V. Flavio Chigi et les créatures d'Alexandre VII. — VI. La faction Rospigliosi. — Clément IX et Mgr Altieri.

I

Les groupes ou « factions », comme on disait alors, entre lesquelles se divisait le Sacré-Collège, étaient au nombre de six. D'abord venait celle des deux Couronnes, de France et d'Espagne. Puis les créatures des différents papes, reconnaissant comme chef le neveu du pontife auquel les cardinaux devaient la pourpre, et se faisant désigner par son nom de famille. C'étaient les factions Barberino, Pamfili, Chigi et Rospigliosi. Seulement, comme Innocent X n'avait pas laissé de neveu, la faction Pamfili s'était constituée comme une association plus indépendante et avait fini par adopter le nom d'Escadron volant, qui lui avait d'abord été donné comme sobriquet. C'est ainsi que l'appelaient ordinairement même les cardinaux qui en faisaient partie.

La faction de France se composait de huit cardinaux : d'Este, Antoine Barberino, Orsini, Grimaldi, de Retz, Maidalchini, Mancini et de Bouillon. — Le chef officiel, celui auquel on confiait ordinairement pendant le conclave le « secret du roi », était le cardinal Renaud d'Este, frère du

duc Alphonse IV de Modène. Fait cardinal à l'âge de vingt-trois ans en 1641, à la demande de l'Autriche, il avait bientôt transféré ses sympathies du côté de la France. Après le conclave de 1644, Mazarin enleva au cardinal Antoine Barberino la charge de protecteur de France pour n'avoir pas assez vigoureusement combattu l'élection d'Innocent X. D'Este demanda alors et obtint à sa place la protection, c'est-à-dire le privilège, très lucratif, de solliciter en consistoire les bulles des évêchés et abbayes situées dans le royaume. Sa vénalité s'exerçait en petit comme en grand, et ce cardinal, dont on disait qu'il n'avait d'ecclésiastique que le nom, avait bientôt accumulé une très grosse fortune. Il touchait de la France une pension de 36,000 livres et les revenus de plusieurs abbayes. A ce prix on aurait été en droit d'attendre de lui d'importants services, mais d'Este avait plus de prétentions que de capacité, et il n'était ni aimé ni estimé à Rome. Ennemi personnel des Chigi, il s'était brouillé aussi avec Azzolino, qu'il avait même une fois cruellement insulté. Tout ceci le rendait peu propre à jouer le premier rôle dans les négociations du conclave, et le cabinet français avait cru bien faire en donnant plus tard « le secret » aussi à Retz, ce qui cependant n'enlevait pas à d'Este le titre de chef de faction.

Le cardinal Antoine, neveu d'Urbain VIII et frère du cardinal François Barberino, devait, comme on sait, beaucoup à la France. Protégé par Mazarin contre les persécutions d'Innocent X, il était devenu grand aumônier de France et archevêque de Reims, et il avait été pendant quelque temps, sous le pontificat d'Alexandre VII, chargé des affaires de France à Rome. Il portait le titre de camerlingue, qui lui avait été conféré par son oncle, mais comme les constitutions de l'Église ne permettaient pas de cumuler les fonctions de camerlingue avec la possession d'un évêché étranger, Clément IX avait nommé son neveu le cardinal Charles Barberino vice-camerlingue avec le droit d'exercer seul cette charge, en la présence comme en l'absence du cardinal Antoine. C'était donc le cardinal Charles qui faisait fonction de camerlingue

pendant la vacance du siège pontifical après la mort de Clément IX. Le cardinal Antoine touchait de la France une pension de 36,000 livres, qui n'était pourtant qu'une faible part de ses revenus. Il menait fort grand train à Rome et avait offert à l'ambassade de France l'hospitalité de son palais au Monte Giordano pendant le conclave. Là s'arrêtait cependant son utilité. D'esprit assez faible et n'aimant pas s'appliquer, il ne pouvait rendre que de médiocres services dans le conclave, et sa mauvaise santé l'obligea d'ailleurs bientôt à en sortir.

Moins fortuné que les deux premiers, le cardinal Virginio Orsini ne touchait qu'une pension de 11,000 livres et était criblé de dettes. Ancien officier, ayant combattu dans sa jeunesse sur les galères de Malte et sous les drapeaux de l'Empereur, poète, lettré et savant, il avait gardé sous le chapeau rouge l'insouciance des fils de Mars et d'Apollon. La protection de Pologne et celle de Portugal, que Louis XIV lui avait procurée (1), ne suffisaient pas à combler le déficit de ses revenus, et il se trouvait parfois réduit à des expédients que notre siècle qualifierait de malhonnêtes (2). Absorbé par les difficultés financières, il n'aspirait à aucune influence dans les affaires de l'Église et ne demandait qu'à mériter par son obéissance le paiement ponctuel de sa pension.

Le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, était un tout autre homme, aussi distingué comme ecclésiastique que comme diplomate (3) et administrateur, mais il avait soixante-quinze ans et avait trouvé dans son âge un prétexte pour ne pas entreprendre le voyage de Rome.

La figure du cardinal de Retz est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire d'en retracer ici les lignes. Quelle que soit l'opinion que l'on ait de lui comme ecclésiastique et

(1) La protection de Portugal valait six mille écus de rente.

(2) Il s'appropria, par exemple, une bonne partie des biens de l'hospice de Sainte-Brigitte à Rome, dont il était le protecteur par délégation du roi de Pologne.

(3) Grimaldi avait été nonce à Paris et chargé des affaires de France à Rome, combinaison assez rare.

homme politique, il faut cependant avouer que c'était un négociateur aussi habile que discipliné. Reconnaissant la nécessité de l'unité dans la direction des affaires du conclave, Retz s'est loyalement relégué au second plan et n'a visé qu'à être le fidèle et clairvoyant exécuteur des instructions de son ambassadeur, sans poursuivre des visées indépendantes. C'était donc un excellent diplomate, et la cour de France, en lui donnant une partie du « secret », lui réservait aussi la spécialité des relations avec les cardinaux de l'Escadron, de tout le Sacré-Collège les plus difficiles à pénétrer et à mener (1).

Si Retz était une force sérieuse dans la faction de France, il n'en était pas de même pour son collègue le cardinal Maidalchini, doyen de l'ordre des diacres. Créé cardinal à dix-sept ans, à la demande de sa tante, la trop fameuse donna Olimpia Maidalchini, il n'avait encore que quarante ans, mais il avait réussi depuis longtemps à se faire une détestable réputation. Ignorant, mal dégrossi, aimant la mauvaise compagnie et la débauche facile, il était devenu le scandale de Rome et de l'Église. Alexandre VII avait dû, en 1660, lui défendre de se présenter au palais apostolique ainsi qu'à toute cérémonie religieuse publique, et M. de Lionne qui, cependant, n'y regardait pas de trop près, se plaignait, quelques années après, que Maidalchini passait, en Provence, son temps dans de mauvais cabarets (2). Ce triste et ridicule personnage avait cependant compris que sa voix au Sacré-Collège avait une valeur commerciale, et il l'avait, en 1659, vendue au roi de France pour une pension de 12,000 livres.

Le cardinal Mancini, frère du beau-frère de Mazarin, aux instances duquel il devait la pourpre, valait mieux. C'était « un bon homme, pourvu qu'il ne fit rien », disait de lui Alexandre VII, qui lui avait donné le chapeau. Prêtre médiocre, nul comme administrateur, sans grande expérience,

(1) Un biographe moderne, M. R. Chantelauze (*Le cardinal de Retz et ses missions diplomatiques à Rome*, Paris, 1879) a singulièrement exagéré le rôle de Retz à Rome, On fera bien de ne consulter son ouvrage qu'avec prudence.

(2) Lionne au cardinal Grimaldi, 25 juin 1664, Rome, 159.

ne sortant presque jamais de Rome, il ne prétendait qu'au rôle de machine à voter.

Le cardinal de Bouillon représentait dans le Sacré-Collège la jeunesse et l'élégance. Issu de la noble famille de la Tour d'Auvergne, l'abbé-duc d'Albret, comme on l'appelait d'abord, avait été, à vingt-cinq ans, envoyé à Rome pour annoncer à Clément IX la conversion de son oncle, le grand Turenne. Peu après, le 5 août 1669, il recevait la pourpre que Louis XIV demandait pour lui en faisant comprendre que cette promotion devait être la récompense du secours de Candie. Je n'ai pas à m'occuper ici de ce que devint plus tard le cardinal de Bouillon. Au moment qui nous intéresse, c'était un jeune homme qui s'efforçait de jouer avec simplicité et modestie un rôle difficile, et dont les manières aimables et enjouées gagnaient facilement les sympathies de ses plus graves collègues. Il mettait dans le conclave une note de gaieté et de bonne humeur. On en avait souvent besoin.

Elle n'était, on le voit, ni bien nombreuse ni bien brillante, la faction de France. Elle n'était pas très française non plus, puisqu'elle comptait six Italiens et seulement deux Français, Retz et Bouillon. Hâtons-nous de dire que cette préférence donnée à l'élément italien n'était pas l'œuvre du Saint-Siège, qui avait toujours essayé de réserver les chapeaux dus à la France au clergé français, mais à la volonté et quelquefois au caprice de la cour de France. L'absence du cardinal Grimaldi réduisait les voix françaises à sept, et encore ne pouvait-on compter qu'à moitié sur celles des cardinaux Antoine Barberino et Orsini, que leurs infirmités empêchaient souvent de remplir leurs fonctions. Mais la faction française avait un avantage qui en valait bien d'autres. Unie et disciplinée, elle obéissait sans murmurer aux instructions données et votait comme un seul homme. Le cardinal d'Este seul s'est permis quelques rares velléités d'indépendance qui furent, d'ailleurs, bientôt réprimées.

II

La faction d'Espagne comptait dix membres : les cardinaux de Médicis, de Hesse, Sforza, Raggi, Acquaviva, Pio, Visconti, d'Aragon, Moncada et Porto Carrero.

Le cardinal Léopold de Médicis, qui la commandait, était entré tard dans les ordres. Jusqu'à l'âge de cinquante ans il était resté auprès de son frère le grand-duc Ferdinand II de Toscane, qu'il assistait dans le gouvernement, et il n'avait reçu, en 1667, la pourpre des mains de Clément IX que pour obéir aux traditions de sa famille. C'était un homme rompu aux affaires, initié à tous les secrets de la politique italienne, et de plus un érudit et un fin lettré, protecteur des sciences et des arts. Élève de Galilée, il avait consolé de son amitié les derniers jours du grand savant. Les académiciens de la *Crusca* et du *Cimento* avaient trouvé en lui un collaborateur autant qu'un patron. Il pratiquait avec une splendide générosité la belle maxime « noblesse oblige », trop souvent oubliée par les princes italiens de son siècle. Mais ce grand seigneur déguisé en cardinal n'était qu'un novice en matière ecclésiastique, et c'était la première fois qu'il se trouvait aux prises avec les difficultés d'un conclave. Néanmoins on lui avait confié le « secret » d'Espagne. Comme prince de la maison de Toscane et frère d'un grand-duc allié à la monarchie espagnole, il y avait droit. Ainsi le voulait la tradition, mais les traditions ne sont pas toujours heureuses. Qui est habitué à commander, n'aime souvent pas obéir, et la couronne d'Espagne devait trouver plus d'une fois dans le prince toscan un serviteur fort enclin à discuter les ordres reçus. Il touchait comme protecteur d'Espagne un traitement de 24,000 ducats en rentes ecclésiastiques et en plus 7,000 de droits (1).

(1) En général les pensions données par l'Espagne aux cardinaux appartenant aux premières maisons d'Italie, étaient de 4,00[illegible]

Le cardinal de Hesse était d'une naissance presque aussi illustre et il avait eu, comme Médicis, une large expérience des affaires de ce monde. Fils du landgrave Louis Ier de Hesse et de Marguerite de Brandebourg, il s'était à vingt ans converti au catholicisme, avait combattu sur les galères de Malte, était devenu amiral d'Espagne et vice-roi de Sardaigne et enfin, en 1652, cardinal. Il avait maintenant cinquante-quatre ans et représentait depuis quelque temps l'Empereur à Rome. C'était lui qui possédait au conclave le « secret » de l'Empire, mais ses instructions ne lui permettaient pas de jouer un grand rôle, car il était encore de tradition que la branche autrichienne de la maison de Habsbourg abandonnât à la branche espagnole la direction des affaires des conclaves, et les cardinaux impériaux devaient se contenter de seconder utilement le chef de la faction d'Espagne. Hesse, qui était un homme calme, droit et simple, ne faisait aucune difficulté à exécuter loyalement le pacte et donnait en ancien soldat un exemple de discipline que ses confrères n'aimaient pas toujours à suivre. Outre ce qu'il recevait de l'Empereur, il touchait de l'Espagne 12,000 ducats de rentes ecclésiastiques et une allocation spéciale de 6,000 ducats pour résider à Rome (1).

Tout autre était son confrère le cardinal Sforza. Il était chargé de la protection de Naples, qui lui rapportait un revenu de 4,000 ducats, et il avait en plusieurs occasions rempli des fonctions diplomatiques pour la couronne d'Espagne. Comme il était aussi le plus ancien de la faction, on lui avait confié le secret dans le conclave de 1667, mais cela avait mal réussi. Irascible et nerveux, Sforza s'était bientôt brouillé avec quelques-uns de ses collègues, notamment avec le cardinal de Hesse, et on avait encore eu à se plaindre de son manque de

nonces à Madrid touchaient 3,000, les autres cardinaux pensionnaires 1,000 ducats. — Instruction générale du marquis d'Astorga, 4 septembre 1666. Archives de Simancas, Legajo 3142.

(1) Trouvant ses appointements trop chétifs, il s'offrit en 1674 à entrer dans la faction française, mais Louis XIV n'accepta pas ses conditions. C. Gérin, *Louis XIV et le Saint-Siège*, II, p. 545.

discrétion (1). Maintenant il se résignait mal à se voir substitué par Médicis et répétait souvent qu'il n'était plus qu'un officier réformé. — Le cardinal Raggi, protecteur de Sicile, était un autre esprit turbulent et emporté, se querellant quelquefois avec Sforza, mais il n'aspirait à aucun rôle et ne faisait que payer fidèlement de son vote sa pension et ses bénéfices espagnols.

Le cardinal d'Acquaviva, créé par Innocent X en 1654, gouverneur du duché de Castro, était un administrateur des plus habiles, et les témoignages de ses contemporains nous le dépeignent sous les couleurs les plus sympathiques. Comme Napolitain, sujet du roi d'Espagne et détenteur de bénéfices napolitains, il avait été obligé d'entrer dans la faction d'Espagne, mais il y servait avec regret. Ses véritables sympathies étaient avec ses camarades de création, les membres de l'Escadron volant, auquel il avait lui-même commencé par appartenir.

Le cardinal Pio, créé en même temps qu'Acquaviva, et ayant comme lui débuté dans les rangs de l'Escadron, en était sorti avec un certain éclat pour devenir protecteur de l'Empire. C'était un ancien colonel de cuirassiers, ambitieux et d'humeur batailleuse, assez médiocre ecclésiastique. Dans le conclave, il était le lieutenant de Médicis, mais un lieutenant qui agissait quelquefois pour son propre compte. Il comptait succéder à Hesse comme représentant de l'Empereur à Rome et avait à cœur de mériter son avancement. Il recevait d'Espagne une pension de 4,000 ducats.

Le cardinal Visconti, archevêque de Monreale, votait dans la faction d'Espagne comme Milanais, sujet et évêque espagnol et ancien nonce à Madrid, mais il se contentait d'un rôle secondaire et se laissait volontiers guider par ses amis Médicis et Pio.

Quant aux cardinaux d'Aragon et Moncada, ils n'avaient pas jugé l'affaire du conclave assez importante pour mériter un déplacement et avaient préféré attendre tranquillement en

(1) Le cardinal de Harrach à Léopold Ier, Rome, 3 juin 1667. *Wahrmund*, p. 276.

Espagne le résultat des événements. Le cardinal d'Aragon a joué un grand rôle dans l'histoire de son pays, mais il n'apparaît que de loin dans le conflit qui nous intéresse. Le cardinal Moncada, un grand écuyer habillé de la pourpre comme vêtement de deuil après la mort de sa femme, n'a guère de place dans une étude d'histoire ecclésiastique.

Le cardinal Porto Carrero reçut, aussitôt que la nouvelle de la mort de Clément IX parvint à Madrid, l'ordre de se rendre à Rome, mais il n'y arriva qu'en avril. Nous ferons alors connaissance avec lui.

L'Espagne prétendait encore exercer une certaine influence sur les autres cardinaux sujets du roi catholique, tels que Litta, archevêque de Milan, Brancaccio, Odescalchi, Vidoni et Caracciolo, ou sur ceux qui tiraient simplement des revenus de bénéfices ou même de propriétés dans les possessions espagnoles, tels que les cardinaux Barberini, Spinola et Savelli, mais cette prétention était contestée et généralement repoussée par le Sacré-Collège. Ce fut le cas dans le conclave de 1669-1670, où ces cardinaux votèrent constamment dans leurs propres factions, malgré les ordres que l'ambassadeur d'Espagne essaya de leur donner, à plusieurs reprises.

Au fond, la faction d'Espagne renfermait de meilleurs éléments que la faction française, et malgré l'absence des cardinaux d'Aragon, Moncada et Porto Carrero, qui la réduisait à sept voix, elle l'égalait en nombre. Mais il lui manquait l'union, la discipline et la confiance en ses chefs.

III

Avant d'examiner l'état des autres factions, rappelons que les neveux des papes défunts exerçaient à cette époque dans le conclave une autorité absolue sur les voix de leurs « créatures ». Cette autorité ne se basait, à vrai dire, sur aucune

constitution écrite. Ce n'était qu'un usage, mais les usages sont souvent plus forts que la loi. Le sentiment de reconnaissance qui était censé le légitimer était sans doute fort louable en soi, et la résignation que faisaient ainsi les « créatures » de leur propre volonté pouvait paraître aussi un bel acte d'humilité chrétienne. Mais était-elle toujours compatible avec le bien de l'Église et avec le serment de ne vouloir élire que le plus digne? On commençait déjà à se le demander, et à cette question on finit par répondre non. Mais en 1670 les cardinaux neveux ou patrons commandaient encore en maîtres.

Les créatures d'Urbain VIII reconnaissaient comme chef son neveu le cardinal François Barberino. Il était vice-chancelier (1) de l'Église et doyen du Sacré-Collège. Dans les conclaves précédents il avait aspiré au pontificat, mais sa candidature avait été écartée par la France, qui ne lui pardonnait pas de ne s'être pas assez humblement mis aux ordres de Mazarin. Maintenant, à l'âge de soixante-treize ans, il savait bien que l'opposition de la France ne lui laissait plus aucune chance, mais il conservait encore quelque espoir de pouvoir faire tomber le choix sur une de ses créatures, surtout sur son ami intime le cardinal Facchinetti. Élevé dans les principes de saint François, son patron, il s'était depuis longtemps fait remarquer par une grande piété et des mœurs sévères. Ami des lettres et des sciences, aussi généreux que riche, c'était un beau type de cardinal grand seigneur. On ne pouvait lui reprocher qu'un caractère parfois difficile.

Son neveu Charles Barberino avait été créé par Innocent X, mais était néanmoins, suivant l'usage, entré dans la faction de son oncle. Il fonctionnait comme camerlingue à la place de son oncle Antoine (2), mais ne prenait pas autrement une part active aux affaires. Modeste et doux, faible de santé et sans grande intelligence, il s'effaçait volontiers devant le cardinal François. Il n'avait d'ailleurs encore que quarante ans.

(1) Le pape lui-même est le chancelier.
(2) Voir p. 30.

On appelait familièrement les autres six cardinaux de la faction Barberino « les vieillards ». Ginetti avait quatre-vingt-cinq ans, Brancaccio soixante-dix-huit, Carpegna, Gabrielli et Facchinetti de soixante à soixante-dix, et Rosetti, le plus jeune, cinquante-cinq. Aucun d'eux ne s'était fait remarquer par de grandes qualités, mais ils étaient considérés comme des hommes de bien. Gabrielli, disait-on, était surtout remarquable par sa barbe. Ginetti avait compté un moment comme papable dans le conclave précédent, et François Barberino lui avait gardé de cette rivalité une certaine jalousie. Facchinetti et Rosetti, les deux plus jeunes, avaient servi dans les nonciatures. Le premier, d'un caractère aimable et généreux, était celui qui avait gagné le plus de sympathies dans le Sacré-Collège, en premier lieu celles du chef de sa faction. On ne pouvait lui reprocher que de n'avoir que soixante-deux ans et d'être trop bien vu de l'Espagne après sa nonciature à Madrid. Il avait, en 1664, écrit une lettre « très mystérieuse » au duc de Terranova pour offrir ses services à l'Espagne (1) », mais il avait refusé de se déclarer ouvertement espagnol. Il professait au contraire la neutralité et ne touchait aucune pension. On disait bien aussi que Ginetti et Gabrielli étaient très économes, ce qui à Rome a toujours été considéré comme un grave défaut, et on reprochait à Carpegna une indolence plus débonnaire qu'intelligente; mais on les regardait en même temps comme de dignes prêtres, auxquels on pouvait sans danger confier les clefs de saint Pierre pour le peu d'années qu'on leur accordait encore à vivre.

Quant au cardinal Brancaccio, c'était peut-être le plus estimé parmi « les vieillards ». Affable et bon, de mœurs pures, aimant les lettres et les sciences, il passait pour aussi savant que pieux. Il a laissé quelques œuvres de sa plume, qui furent, il faut l'espérer, plus appréciées de son temps que du nôtre. La plus remarquable est un traité sur le chocolat, vantant les bienfaits de cette boisson. Malheureuse-

(1) Instruction générale du marquis d'Astorga, 4 septembre 1666.

ment, Brancaccio avait eu dans sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore qu'évêque de Capaccio, une querelle avec le vice-roi de Naples, sur une question d'immunités religieuses, laquelle avait menacé de dégénérer en conflit armé. Il avait été obligé de quitter précipitamment son diocèse pour se réfugier à Rome. A Madrid, où on avait la mémoire longue, on lui avait gardé rancune de l'esprit intransigeant dont il avait fait preuve.

Il y avait aussi quelque chose de plus grave. Les Espagnols avaient intercepté en 1648 des lettres de Mazarin au cardinal Grimaldi (1), où il était question de Brancaccio. On découvrit alors qu'il touchait une pension de France (2). Prendre l'argent de deux côtés n'était pas par le temps qui courait une offense bien grave, et la cour de Madrid pardonna plus tard sans difficulté au cardinal Albizzi de faire la même chose. Seulement Albizzi ne s'était pas caché de ses relations avec la France, tandis que Brancaccio en avait fait un secret. De plus Mazarin parlait de lui et de son frère Carlo Brancaccio comme des hommes sur lesquels on pouvait compter pour ouvrir des négociations avec les mécontents de la noblesse napolitaine (3). Ceci avait un léger arrière-goût de haute trahison, qui donnait, il ne faut pas s'en étonner, quelques soupçons aux Espagnols.

IV

L'unique neveu d'Innocent X, Camillo Pamfili, avait dans le temps renoncé à la pourpre pour épouser la belle Olimpia

(1) Du 16 février 1648, traduction espagnole annexée à une lettre du cardinal de Médicis au marquis d'Astorga du 20 avril 1670. (Arch. de Simancas.) — *Relazione Chigiana*, Bibl. Chigi, I, II, 49.

(2) Brancaccio avait écrit à l'abbé Ondedei de lui acheter une tapisserie avec l'argent de sa pension et de lui envoyer le reste.

(3) « Il n'y a personne, écrit Mazarin, qui ne puisse mieux traiter avec la noblesse de Naples et l'amener à nos intérêts, que ce même cardinal, des bonnes intentions duquel nous tenons de fortes assurances. »

Aldobrandini, princesse de Rossano. Les cardinaux créés par son oncle ne se trouvaient donc pas soumis à la dictature d'un neveu et jouissaient d'une indépendance souvent enviée par leurs collègues. La plupart d'entre eux avaient aussi résisté à la tentation d'entrer dans les factions des Couronnes et avaient hautement proclamé comme leur but le maintien de l'indépendance du Saint-Siège. Ni français, ni espagnols, ils se réservaient de se porter d'un côté ou de l'autre, selon que l'exigeaient les intérêts de l'Église, et cette mobilité leur avait valu, lors du conclave d'Alexandre VII, le nom d'Escadron volant, que leur donna par plaisanterie le duc de Terranova, ambassadeur d'Espagne, et dont ils se faisaient maintenant un titre d'honneur. Ils étaient encore au nombre de douze, mais six seulement étaient restés unis et se groupaient autour d'Azzolino, auquel ils confiaient volontiers les négociations avec les autres groupes. Ces cinq fidèles amis étaient Ottoboni, qui sous Clément IX avait été chef de la daterie, Imperiali, Borromeo, Homodei et Gualtieri, tous encore dans la force de l'âge et estimés pour leur énergie, leur intelligence et leur capacité. Ils avaient rempli de hautes fonctions dans l'administration politique et religieuse et passaient à bon droit pour les fortes têtes du Sacré-Collège. C'était plutôt du côté des mœurs qu'il fallait chercher leur faible, si faiblesse il y avait. Nous savons ce qu'était et avait été Azzolino pour Christine. Les mauvaises langues chuchotaient aussi qu'Imperiali et Gualtieri n'avaient pas toujours été insensibles aux séductions féminines, mais hâtons-nous de dire que la médisance n'a pas le droit d'être considérée comme vérité historique simplement parce qu'elle a vécu deux siècles.

Six autres créatures d'Innocent X, Ludovisi, Cybò, Odescalchi, Santa Croce, Spada et Albizzi, étaient moins étroitement liés à Azzolino et ne se considéraient plus comme faisant partie de l'Escadron, quoiqu'ils l'appuyassent généralement de leurs voix. Le cardinal Ludovisi a peut-être eu des qualités, mais on a surtout gardé de lui le souvenir qu'il aimait beaucoup ses aises. Telle é[illegible] différence pour

les affaires, qu'il fut longtemps impossible de le faire entrer au conclave et, une fois entré, il s'empressa de profiter de la première occasion pour en sortir sous prétexte de santé. — Cybò, au contraire, était un travailleur et il devait donner plus tard, comme secrétaire d'État d'Innocent IX, la mesure de sa valeur. Il avait eu pendant quelque temps la faiblesse d'accepter une pension française, mais il s'était plus tard tourné vers l'Espagne (1). On se plaignait de son caractère emporté, qu'on lui pardonnait cependant à cause de sa bonté naturelle et de ses qualités aimables. — Son ami intime était Benoit Odescalchi, le futur Innocent XI. On ne devinait pas encore toute l'énergie qu'il allait déployer sur le trône pontifical, mais il était déjà reconnu comme un des membres les plus dignes du Sacré-Collège. L'Espagne avait essayé de l'attacher à sa faction, mais quoiqu'il fût, comme Lombard, sujet espagnol, il avait refusé toute faveur, excepté une place de magistrat à Milan pour un de ses neveux (2). Seulement, l'austérité de ses mœurs faisait redouter sa sévérité, et on le craignait autant qu'on l'estimait. — Les cardinaux Santa Croce et Spada ont passé plutôt inaperçus; nous retrouverons rarement leurs noms mêlés aux événements du conclave.

Albizzi, au contraire, a beaucoup fait parler de lui. Il avait débuté comme avocat, s'était marié et avait eu plusieurs enfants, et n'était entré dans les ordres qu'assez tard, après la mort de sa femme. Cet ancien légiste avait la prétention d'être devenu un théologien consommé et il avait présidé la congrégation qui, sous Clément IX, avait condamné le jansénisme. Très lié avec Mazarin, il recevait depuis 1656 de France une pension de 600 pistoles et il ne méprisait pas les extras. Ainsi, une fois, il demandait le portrait du roi « avec quelque entourage de diamants » , une autre fois une tapisserie et en 1662, lors de l'affaire des Corses, il recevait « un petit supplément » pour avoir pris parti pour le duc de Créqui.

(1) Il accepta de nouveau, en 1671, de la France, une pension de 12,000 livres, qui fut portée plus tard à 18,000. Gérin, *op. cit.*, II, 468.

(2) Instruction générale du marquis d'Astorga, septembre 1666.

Il touchait en même temps d'Espagne une « pension secrète » de 3,000 ducats, qu'on lui avait laissée « pour ne pas interrompre la tranquillité (1) », même après que ses relations françaises eussent été découvertes et avouées. La France, à son tour, avait été également magnanime. En 1667, après l'élection de Clément IX, des dépêches de l'ambassadeur d'Espagne à Rome furent interceptées, comme jadis celles de Mazarin, et portées à Paris, où le fameux Rossignol, le plus habile déchiffreur de l'Europe, réussit à les lire (2). On découvrit alors qu'Albizzi était pensionnaire d'Espagne, mais on ne s'en émut pas trop. Non seulement il garda sa pension, mais il continua à figurer sur la liste des papables français. C'était, d'ailleurs, un esprit fort caustique et la plus mauvaise langue de tout le Sacré-Collège.

V

Alexandre VII avait fait cinq promotions pendant son pontificat de douze ans, et son neveu le cardinal Flavio Chigi se trouvait maintenant à la tête d'une faction de vingt-quatre créatures. Son parti était considérable non seulement par le nombre, mais aussi par la valeur des cardinaux qui le composaient, car Alexandre VII s'était constamment efforcé d'appeler au cardinalat les meilleures forces et lumières de l'Église. S'il y a eu quelques exceptions regrettables à cette règle, comme les cardinaux de Vendôme et Moncada, il faut se souvenir que leur choix a été imposé au pape par les Couronnes. Flavio Chigi, qui se voyait, à trente-quatre ans, chef de la plus puissante faction du conclave, avait débuté très jeune dans les honneurs. Cardinal-neveu à vingt et un ans, il avait été envoyé sept ans

(1) « Per no interrumpir la quietud ». Instruction générale du marquis d'Astorga, 4 septembre 1666.

(2) Gérin, II, 199.

plus tard comme légat à la cour de France pour arranger l'affaire des Corses, et il s'était, grâce à sa prudence et sa dignité, tiré avec honneur de cette difficile mission. Comblé de richesses par son oncle, il s'était montré inaccessible aux tentations des pensions et des bénéfices et avait su conserver avec fierté une position neutre entre les deux Couronnes, mais il était évident que le souvenir des nombreuses humiliations que Louis XIV avait imposées à Alexandre VII et aux siens devaient secrètement faire pencher ses sympathies du côté de l'Espagne. Pendant le pontificat de son oncle, Flavio Chigi s'était volontairement effacé, un peu par humilité et respect, beaucoup par paresse. Les affaires publiques n'avaient pas grand attrait pour lui et il préférait s'occuper de la vie mondaine, de ses collections et surtout de ses chevaux et de ses chiens. Mais dans le conclave cet homme de plaisir reprenait toute son énergie, car il sentait fort bien l'avantage d'avoir un pape qui lui permit de continuer sa vie d'oisiveté dorée, et il prétendait exercer sur ses créatures une autorité presque absolue. Et, chose étrange, il réussissait à se faire obéir. — Son cousin Sigismond Chigi venait d'être créé cardinal, à vingt ans, par Clément IX. Il devait maintenant assister le cardinal Flavio. On a conservé de lui le souvenir d'un jeune homme modeste et instruit, qu'une mort précoce arracha bientôt à ses études. Nous dirions à présent que ce n'est pas assez pour faire un cardinal, mais en 1669 on était moins avancé. En tout cas, Sigismond Chigi aidait le cardinal de Bouillon à abaisser un peu la moyenne d'âge du vénérable collège.

Les anciens diplomates étaient nombreux dans la faction Chigi. Les cardinaux d'Elci et Bonelli avaient été nonces en Espagne, Spinola à Naples, Vidoni en Pologne, Caraffa auprès de l'Empereur. Corsini était ce nonce d'Innocent X qui fut en 1652 arrêté à Marseille et séquestré dans un couvent, parce que le pape l'avait nommé et fait partir sans concert préalable avec la cour de France, ainsi que le prétendait Mazarin. Le bailli de Valençay, dont le témoignage ne peut être suspect, l'avait cependant décrit comme « fort doux,

d'un talent médiocre, incapable d'intrigues ». Piccolomini avait aussi eu des malheurs pendant sa noniature en France, car il avait été reconduit à la frontière, en 1662, après l'affaire des Corses. Rasponi avait mené les négociations de San Quirico en 1662 et conclu en 1664 avec Bourlemont le traité de Pise. Roberti et Bichi avaient accompagné Flavio Chigi dans sa légation en France, et le premier avait ensuite rempli la nonciature de Paris. Litta était archevêque de Milan, Caracciolo de Naples, Boncompagni de Bologne; Delfino, connu d'ailleurs comme le plus laid de tous les cardinaux, patriarche d'Aquilée; Barbadigo évêque de Padoue. Ce dernier n'a pas laissé de grandes traces de son activité comme cardinal, mais il faut croire que c'était un saint homme, puisqu'il fut admis en 1761 aux honneurs de la béatification par Clément XIII, son parent. Bonvisi, Franzoni, Conti et Paluzzi (le futur cardinal Altieri) avaient gagné leurs chapeaux dans la prélature. Celsi était un des meilleurs légistes de la curie, et Nini avait été le fidèle majordome d'Alexandre VII et de Clément IX. Quant à Savelli, sa promotion avait été un hommage rendu à la tradition qui voulait qu'on honorât en lui un des plus grands noms et une des plus solides fortunes de Rome.

D'Elci, Celsi et Corsini avaient soixante-dix ans, mais les autres étaient des hommes encore dans la force de l'âge, et on pouvait bien dire que la faction représentait très dignement les diverses branches de l'Église et de l'administration pontificale. Alexandre VII avait été de Sienne, et il était naturel que les Siennois fussent fortement représentés. Les cardinaux d'Elci, Bichi, Piccolomini et Nini venaient comme les Chigi de la ville aux belles tours. Les trois premiers étaient parents d'Alexandre VII, et Nini avait été son favori et serviteur intime. Ils formaient avec le Florentin Corsini un petit groupe toscan qui était dévoué corps et âme au chef de la faction et qui constituait sa véritable force.

Les sympathies françaises n'étaient pas très prononcées dans ce groupe. Les diplomates qui avaient servi en France

y avaient été plus ou moins mal traités, tandis que ceux qui avaient été à Madrid ou à Vienne avaient été comblés d'honneurs. De plus, quatre cardinaux, Vidoni, Litta, Caraffa et Caracciolo étaient sujets du roi catholique et deux ou trois autres jouissaient de bénéfices espagnols.

VI

La dernière faction, celle du parti Rospigliosi, comptait huit voix. Clément IX n'avait créé que douze cardinaux pendant son court pontificat, et de ceux-ci Bouillon militait sous les couleurs de France, Médicis et Porto Carrero étaient à l'Espagne, et Sigismond Chigi avec son cousin le cardinal Flavio. Jacques Rospigliosi, qui commandait la faction, avait accompagné en France la grande légation de ce cardinal. Après avoir été alors son maître de chambre dévoué et soumis, il se trouvait maintenant son rival. Ayant été internonce à Bruxelles, médiateur entre la France et l'Espagne à Paris, et enfin cardinal-patron sous le règne de Clément IX, son oncle, il avait acquis une vaste expérience des affaires. Son caractère affable et doux, non exempt peut-être de faiblesse, lui avait gagné de grandes sympathies. — Nerli, archevêque de Florence, était un bon vieillard de soixante-dix ans, auquel sa faible santé ne permettait plus de grands efforts. Il représentait dans la faction le trait d'union avec les Espagnols guidés par Médicis et avec le groupe toscan des Chigi. Le cardinal Bona, général des cisterciens, était le seul moine dans le Sacré-Collège. Il avait été très attaché à Alexandre VII, qu'il avait assisté au lit de mort, et Clément IX l'avait élevé à la pourpre à cause de sa science comme théologien et de ses vertus comme religieux. Il était d'ailleurs moins connu que la plupart de ses collègues. Cerri, doyen de la rote, Acciaioli, auditeur de la chambre, Pallavicini, ancien nonce en Espa-

gne, et Bonaccorsi, trésorier de la chambre, devaient leur promotion autant aux bons services rendus à l'administration pontificale, qu'à la noblesse de leur naissance.

Altieri, le plus âgé du groupe, avait quatre-vingts ans. Il avait été nonce à Naples (1), et n'y avait pas précisément gagné des lauriers. Après plusieurs autres essais, il avait enfin, comme tant d'autres vieux diplomates, trouvé sa vraie vocation dans la vie de cour, et était devenu maître de chambre sous Clément IX. Une tradition, qui est encore vivante dans la famille Altieri, raconte que le bon pape entendit un jour, pendant sa dernière maladie, sangloter dans la chambre à côté de la sienne. Ayant demandé qui pleurait ainsi, il se vit amener Mgr Altieri.

« Pourquoi cette douleur, demanda Clément, est-ce pour moi que vous pleurez ? »

« Oh! Saint-Père, répondit Altieri, vous avez été si bon pour moi... Je ne pourrai jamais vous oublier. Je ne puis me consoler. »

« Comment, fit le pontife, il y a donc quelqu'un qui pleure quand un pape meurt! Non, je ne veux pas que vous m'oubliiez, et, pour en être sûr, je vous ferai cardinal (2). »

Mgr Altieri fut en effet compris dans la promotion des huit cardinaux que fit Clément IX le 29 novembre 1669, dix jours avant sa mort. Ces cardinaux entrèrent tous au conclave, mais comme ils n'avaient pas eu le temps de recevoir la consécration solennelle de « l'ouverture de la bouche », ils ne portaient pas la pourpre. Altieri devait recevoir la tiare au lieu du chapeau rouge.

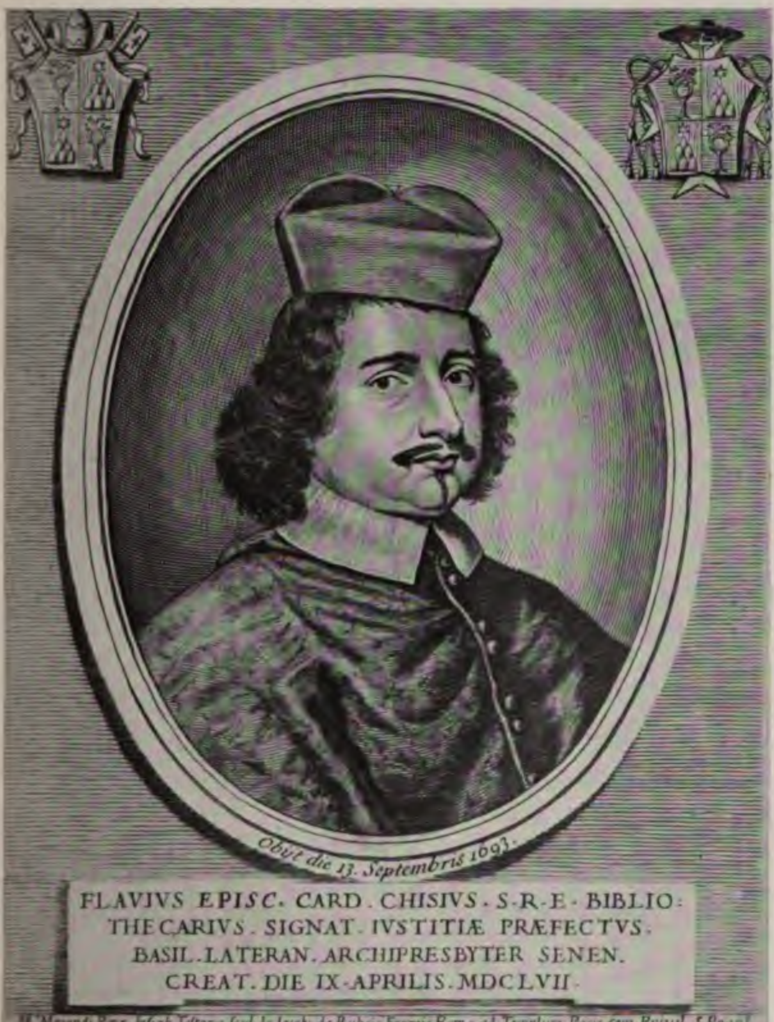
Faisons maintenant une récapitulation. Des soixante-dix cardinaux, quatre étaient absents de Rome, et un (Ludovisi)

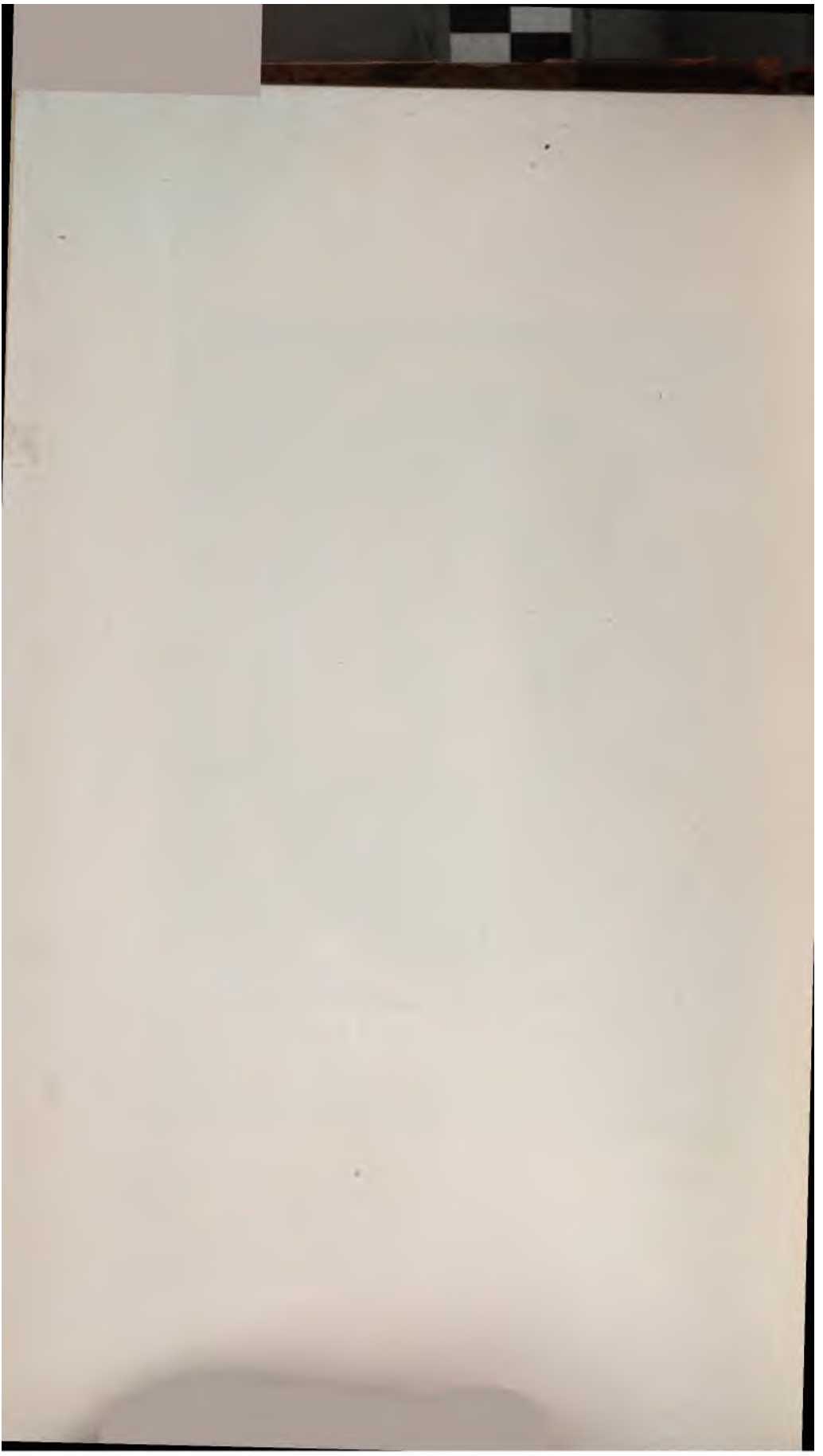
(1) Il y fut au temps de l'insurrection de Masaniello.

(2) Je tiens cette anecdote du professeur G. Tomassetti, qui l'avait entendue raconter par feu don Lorenzo Altieri. Celui-ci disait l'avoir lue dans un vieux *Diario* appartenant aux archives de la famille, et que j'ai en vain cherché d'y retrouver. — Dans une lettre du cardinal Azzolino à la reine Christine, écrite peu après la fin du conclave (sans date), Azzolino affirme que ce fut lui qui persuada à Clément IX de faire la promotion qui comprenait Altieri, « le nom duquel j'écrivis de ma main ».

ne voulait à aucun prix entrer au conclave. Le collège comptait donc au maximum soixante-cinq voix, et il en fallait quarante-quatre pour atteindre les deux tiers nécessaires à l'inclusion, c'est-à-dire à l'élection, tandis que vingt-trois suffisaient pour assurer l'exclusion. La faction Chigi, qui comptait vingt-quatre voix, disposait donc à elle seule de l'exclusion, mais pour arriver à l'inclusion elle avait besoin non seulement des sept voix que pourraient fournir chacune des factions de France et d'Espagne, mais encore de six voix enlevées aux autres factions. Les factions Barberino, de l'Escadron et Rospigliosi ne disposaient de l'exclusion qu'en réunissant leurs vingt-sept voix, et pour l'inclusion il leur fallait pouvoir y ajouter les quatorze voix des Couronnes et enlever trois voix à la faction Chigi. Les Couronnes à elles seules ne pouvaient pas même arriver à l'exclusion, et si elles ne se portaient pas toutes les deux du même côté, une élection ne devenait possible que si la faction Chigi s'unissait soit avec l'Escadron, soit avec les deux factions Barberino et Rospigliosi Le cardinal Chigi entrait donc en lice avec de très grands avantages. Nous verrons bientôt comment il sut en profiter.

Le lecteur se sera sans doute aperçu en parcourant ces noms, que le Sacré-Collège était en 1669 une assemblée fort aristocratique. Les grandes maisons d'Italie y étaient largement représentées. Les princes, ducs, marquis et comtes étaient nombreux, et les roturiers fort rares. On tenait à ce qu'un prince de l'Église fût un homme de haute naissance et de manières distinguées. Il s'établit de fait une espèce de continuité pour la conservation de la dignité cardinalice dans certaines familles. On retrouvera encore sur les tables de marbre de Saint-Pierre où sont gravés les noms des cardinaux qui assistèrent en 1854 à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception dix des mêmes familles qui figurèrent dans le conclave de Clément X. Maintenant tout cela est bien changé, et ce n'est pas une des moindres gloires de Léon XIII que d'avoir mis en honneur et pratiqué le principe que le mérite seul doit mener à la pourpre.


Obijt die 13. Septembris 1693.
FLAVIVS EPISC. CARD. CHISIVS. S.R.E. BIBLIO:
THECARIVS. SIGNAT. IVSTITIÆ PRÆFECTVS.
BASIL. LATERAN. ARCHIPRESBYTER SENEN.
CREAT. DIE IX. APRILIS. MDCLVII.



CHAPITRE IV

LES PAPABLES

I. Qualités requises chez un papable. — II. Revue des divers « sujets ». — Les vieillards tous papables. — Odescalchi et Spada. — Les candidats de Chigi : d'Elci, Celsi, Bonvisi et Vidoni. — Les papables de la faction Rospigliosi : Nerli, Bona et Altieri.

I

Que fallait-il pour être *papable*, pour être jugé digne de succéder à saint Pierre, digne de cette grandeur qui pour des millions d'hommes était la première du monde? Quelles qualités les cardinaux, les Couronnes et les fidèles désiraient-ils trouver dans le futur pape? Cela dépendait du point de vue où on se plaçait.

Écartons d'abord les fidèles. C'est presque par mégarde que leur nom vient se placer sous la plume. Seul, le peuple de Rome connaissait quelque chose des aspirants, et depuis des siècles son opinion n'avait plus de poids. Il pouvait crier, prier, applaudir, bénir ou maudire, mais sa voix était impuissante à percer les murs du conclave. Restaient les cardinaux et les Couronnes. Premièrement et au-dessus de tout, chacun, cardinal, prince ou ambassadeur, désirait un homme au triomphe duquel il aurait contribué. Faire sentir au nouveau pape qu'on avait placé la tiare sur sa tête, qu'on avait été le premier, ou l'un des premiers à lutter pour son succès, voilà le rêve de chaque électeur. C'était obliger le pape à la

reconnaissance, c'était acquérir un droit moral à recueillir les précieuses miettes qui tombent de la table du pouvoir. Dans le langage du temps cela s'appelait « la gloire d'avoir fait le pape », et chacun en voulait sa part. Le pape idéal était celui qu'on pouvait se vanter d'avoir forcé les autres à accepter. Tant mieux si on avait été seul, ou presque seul, à frapper les grands coups. S'il fallait partager « la gloire » avec beaucoup d'autres, le candidat un instant désirable le devenait de suite moins. Et rien n'était pire que de se voir réduit à accepter un pape tièdement appuyé ou même combattu. C'est ce qu'on nommait « avoir le pape fait à sa barbe ». Adieu alors récompenses et faveurs.

Le papable ne devait avoir reçu d'offenses de personne. La vengeance est chère au cœur des humains, et les cardinaux se connaissaient trop bien pour oser croire que le collègue envers lequel ils se sentaient coupables pût y renoncer. Même ceux d'entre eux qui pouvaient s'élever eux-mêmes à la hauteur du pardon, oublier les injures et tendre une main loyale à un ancien ennemi, même ceux qui pratiquaient sincèrement l'humilité et la charité chrétiennes, se refusaient à croire les autres capables de la même générosité. Être exposé à la vengeance ou au ressentiment de celui auquel on avait fait tort, personne ne voulait courir ce risque. Mieux valait alors un homme qui, lui, aurait des offenses à se faire pardonner. Peut-être sentirait-il le besoin de les faire oublier, de les racheter même. On pouvait être disposé à pardonner, mais on ne voulait pas avoir à demander pardon.

Il fallait aussi être vieux. Soixante ans au moins, mais soixante-dix ans valaient mieux. Avec un homme encore dans la force de l'âge, on risquerait d'attendre trop longtemps le prochain conclave et son propre tour. La famille du candidat avait enfin son importance. Si le nouveau pape avait un neveu dans les ordres ou capable de les recevoir, la tradition voulait qu'il le créât cardinal et fit de lui son premier ministre, le patron, comme on disait. Les qualités du neveu étaient presque aussi importantes que celles de l'oncle, et ce qui s'appli-

quait à l'un s'appliquait à l'autre. S'il n'y avait pas de neveu, alors tant mieux. La place de premier ministre pouvait être briguée par les cardinaux qui avaient élu le pape, et il n'y aurait pas, à l'avenir, une nouvelle faction assujettie à la volonté d'un seul, mais un nouvel Escadron favorisant l'esprit d'indépendance de ses membres.

Dans le domaine politique, il fallait être acceptable et à la France et à l'Espagne et ne donner ombrage à aucune Couronne. Il fallait être ou bien français et espagnol en même temps, comme Clément IX, ou bien n'être ni français ni espagnol. Cette dernière résolution était évidemment la plus facile.

II

Lesquels, parmi les cardinaux que nous venons de passer en revue, pouvaient être censés des sujets papables?

Il n'y avait parmi eux aucune figure dominante dont le nom s'imposât sinon au choix, du moins à la discussion. Cette absence de personnalités marquantes ouvrait le champ à beaucoup d'ambitions, et les aspirants devenaient naturellement nombreux. Les relations et pamphlets du temps (1) en nomment une vingtaine. Christine, qui aimait la plaisanterie, s'amusait à dire que dans la faction Chigi il y avait vingt-deux hommes et vingt-cinq papes (2). Double méchanceté : les vingt-cinq créatures d'Alexandre VII croyaient toutes pouvoir convoiter la tiare, et trois d'entre eux n'étaient pas même des

(1) *Discorso sopra diecinovi cardinali papabili che possono aspirare al Pontificato nel presente conclave dopo la morte di Clemente IX* (Manuscrit appartenant à la collection de Mgr Guthlin (Lucius Lector) à Rome). — *Discorso terzo sopra diversi soggetti papabili n. numero 21* (dans *Conclavi de' Pontefici romani*, Cologne 1691).

(2) La faction Chigi ne comptait que vingt-quatre cardinaux, mais la reine y ajoutait le cardinal Visconti, créé par Alexandre VII, quoiqu'il fût entré dans la faction d'Espagne.

hommes! C'était là une allusion malveillante à certains bruits qui couraient sur le compte des cardinaux Flavio Chigi (1) et Nini, et à l'extrême jeunesse de Sigismond Chigi. Laissant de côté ces exagérations, nous allons nous occuper des candidats véritables, de ceux dont les chances étaient sérieusement pesées par les représentants des Couronnes et par les chefs des factions.

Rappelons d'abord que les cardinaux des Couronnes étaient d'un commun accord considérés exclus. Prendre un pape soit dans la faction de France, soit dans celle d'Espagne aurait été donner une secousse trop forte à l'équilibre. Restaient donc les membres des quatre factions papales. — Parmi les huit cardinaux de la faction Barberino, François Barberino avait déjà été exclu deux fois par la France, et comme il savait bien que cette exclusion serait toujours maintenue, il n'avait plus aucun espoir pour soi-même. Carlo Barberino et Rosetti étaient trop jeunes. Les cinq autres, Ginetti, Carpegna, Gabrielli, Facchinetti et Brancaccio étaient tous papables. Leur grand âge leur laissait l'espoir qu'on penserait à eux, si on se voyait forcé de « faire un dépôt », c'est-à-dire choisir comme pis-aller un vieillard dont on pourrait escompter la mort prochaine. Brancaccio, il est vrai, avait déjà été exclu par l'Espagne, mais cet obstacle ne paraissait pas insurmontable à ses amis.

Des créatures d'Innocent X, Odescalchi et Spada avaient seuls quelque chance. Les six cardinaux qui formaient l'Escadron proprement dit étaient reconnus comme des hommes d'élite, mais leur esprit indépendant leur nuisait auprès de leurs collègues. On craignait de trouver en eux une force qui se laisserait trop difficilement guider et influencer par d'autres. Azzolino, en premier lieu, était hors de cause. Il venait de prouver, comme secrétaire d'État de Clément IX, ce que valait sa volonté. Et, pis encore, il n'avait que quarante-sept ans, faute impardonnable celle-là aux yeux de la grande

(1) Cf. *Christine et le cardinal Azzolino*, p. 234.

majorité. On risquerait de le voir trente ans sur le trône. Albizzi, sous ce rapport, valait mieux, puisqu'il avait soixante-neuf ans, et Louis XIV lui avait fait l'honneur de le nommer à la tête des candidats acceptables. Mais pouvait-on penser sérieusement à faire pape un cardinal père de plusieurs enfants, connu pour aimer les gros mots et les propos bizarres, et de plus pensionnaire de deux Couronnes à la fois? Ludovisi était trop indolent, Cybò et Santa Croce, trop isolés. Spada avait pour lui ses soixante-treize ans. Il était donc possible comme « dépôt », mais il ne jouissait pas de très grandes sympathies, et son nom ne fut pas souvent prononcé dans le conclave. Odescalchi, malgré qu'il n'eût encore que cinquante-huit ans, était plus apprécié. Ses vertus, sa bonté, sa foi ardente et active le faisaient estimer, aimer et vénérer. On ne se doutait encore ni de son esprit politique ni de son énergie, et on croyait n'avoir affaire qu'à un digne prêtre, un peu trop austère peut-être, mais brave homme au fond. C'était justement ce qui faisait sa force. On disait, il est vrai, que sa qualité de sujet espagnol lui ferait du tort à Madrid, où on avait fait l'expérience que les papes qui avaient été sujets du roi catholique étaient les moins accordants, mais ce n'était nullement un obstacle invincible. Les Espagnols eux-mêmes allaient bientôt le déclarer.

Dans la faction Chigi, celle des vingt-cinq papes, les principaux candidats étaient les cardinaux d'Elci, Celsi, Bonvisi et Vidoni. Scipion d'Elci, de la famille des comtes d'Elci Pannochieschi de Sienne, était fils du comte Orso d'Elci, un des meilleurs ministres de la maison de Médicis, et apparenté aux Chigi. Il était donc naturel que les cardinaux de Médicis et Chigi désirassent vivement son élection. C'était de plus un homme doux et débonnaire, facile à guider, et aussi indulgent pour les autres que sévère pour lui-même. Il avait l'âge voulu, soixante-dix ans, et sa faible santé ne faisait pas craindre un long pontificat. Excellentes qualités chez un papable, mais la médaille avait son revers. D'abord il y avait son neveu, Mgr d'Elci, archevêque de Pise, dont le caractère

un peu difficile inspirait des inquiétudes. On risquait de trouver en lui un cardinal-patron peu commode. Chose plus grave encore, le cardinal d'Elci était né à Madrid et avait été nonce près la cour de Vienne. C'était assez pour le rendre suspect au cabinet de Saint-Germain. L'exclusion de la France avait été prononcée contre lui dans le dernier conclave, mais Chigi et Médicis se flattaient maintenant qu'il serait possible de faire revenir Louis XIV sur cette décision.

Celsi, avait, comme d'Elci, les soixante-dix ans voulus, et passait pour le meilleur légiste du Sacré-Collège. Jurisconsulte plutôt que prêtre, il s'était fait reprocher une trop grande liberté de mœurs. Il était malgré cela assez bien vu de ses collègues, et il avait pour lui l'amitié de Mgr Ravizza, secrétaire de la Consulta. Ce singulier personnage, avec lequel nous ferons bientôt plus ample connaissance, était le confident de Chigi, mais un confident qui savait dominer sous couleur de servir. Ce que voulait Ravizza devenait bientôt la volonté de Flavio Chigi, devant laquelle toute la faction devait s'incliner. Celsi était donc un candidat des plus forts, et il n'avait, croyait-on, à craindre aucune exclusion des Couronnes.

Bonvisi avait le tort d'être un peu plus jeune, mais il était beaucoup plus aimé par ses collègues que Celsi. Il avait servi longtemps dans l'administration pontificale et passait pour un homme sinon capable, du moins de mœurs irréprochables et d'un caractère bienveillant et agréable. Ayant deux neveux dans l'armée française, il était bien vu de Louis XIV, sans qu'on supposât que ce fait dût exciter les méfiances des Espagnols. Les difficultés lui venaient plutôt de son troisième neveu, Mgr Francesco Bonvisi, prélat à l'esprit intrigant et brouillon, qui ferait, on en était sûr, un cardinal-patron des plus désagréables.

Le quatrième candidat de la faction Chigi, le cardinal Pietro Vidoni, était celui qui avait eu la plus large expérience. Issu d'une noble et riche famille de Crémone, il avait été, jeune encore, gouverneur de Rimini, puis de la Sabine, d'Orvieto et de Spolète. Il était passé plus tard à la noncia-

ture de Pologne et avait reçu en 1660, à cinquante ans, le chapeau de cardinal à la requête du roi Jean Casimir. A son retour de Pologne il avait administré l'importante légation de Bologne. On était unanime à reconnaître sa grande capacité, et le vif intérêt qu'il prenait aux affaires. Il était aussi considéré comme juste et droit, mais on craignait un peu que sa justice ne dégénérât en dureté. Ses adversaires blâmaient son avarice, ses amis louaient son économie. C'était un homme de volonté, tenace et ambitieux et encore dans la force de l'âge. Louis XIV l'avait inscrit sur sa liste, la cour d'Espagne lui était favorable, les cardinaux de l'Escadron étaient ses amis, toutes les chances semblaient être pour lui. Il n'y avait que deux points noirs à son horizon. Premièrement on chuchotait tout bas qu'il n'avait pas toujours été insensible aux attraits du beau sexe. Au dix-septième siècle cela pouvait se pardonner; mais, ce qui était plus grave, pendant sa légation de Bologne il avait eu maille à partir avec le prince Léopold de Médicis, alors ministre de son frère le grand-duc, maintenant membre du Sacré-Collège et chef de faction. Nous allons voir à quelle complication mena cette brouille, qui probablement avait commencé à propos de quelque bagatelle, puisque la cause n'en est jamais nommée (1).

Après ces quatre personnages venaient les astres mineurs : Litta, Bonelli, Caraffa et Rasponi. Aucun d'eux ne pouvait prétendre à être élu pour son mérite, mais ils pouvaient être considérés comme une troupe de réserve si les autres combattants devaient succomber. Litta, archevêque de Milan, n'était cependant pas agréable aux Espagnols, qui l'avaient trouvé trop indépendant dans l'administration de son archi-diocèse. Bonelli était proche parent d'Imperiali, le plus violent et le

(1) Médicis, dans un rapport du 28 février sur la personne de Vidoni, envoyé à Madrid par Astorga, parle de « las formas escandalosas » de la conduite de Vidoni dans son évêché et l'accuse d'avoir pendant sa légation de Bologne forcé Alexandre VII à limiter ses pouvoirs de faire grâce aux condamnés. Il dit aussi que Vidoni est discrédité tant dans la prélature que chez le peuple de Rome, et parle de son avarice notoire, mais il ne paraît pas indiquer la vraie raison de son antipathie.

plus énergique des cardinaux de l'Escadron. Le faire pape serait appeler au pouvoir l'Escadron et Imperiali. Caraffa avait contre lui son nom qui rappelait aux Espagnols le souvenir de Paul IV. Rasponi n'avait que cinquante-cinq ans, et les négociations qu'il avait conduites avec la France à San Quirico en 1662 et à Pise en 1664 ne prédisposaient pas la faction française en sa faveur. Ils étaient tous les quatre des candidats plutôt possibles que probables.

Venait enfin la faction Rospigliosi avec trois « sujets » (1) papables : Nerli, Bona et Altieri. Le cardinal Nerli, archevêque de Florence, avait soixante-quinze ans, une très faible santé (2), et trois neveux inoffensifs. C'était presque l'idéal pour un « dépôt », mais s'il avait gagné l'estime générale par ses vertus ecclésiastiques, il n'avait jamais témoigné que de l'indifférence pour la politique de ce monde. En bon Florentin, il était fort attaché à la maison de Médicis et jouissait de l'amitié du cardinal Léopold. Bona était un autre saint homme, mais il était moine. Et les religieux ont rarement rencontré beaucoup de sympathies dans le Sacré-Collège. La vie monastique développe facilement la sévérité, l'intolérance et l'esprit dominateur. On se souvenait encore trop bien de Sixte-Quint pour aimer à aller prendre le pape dans un couvent. La considération qu'inspiraient les belles qualités de Bona était cependant assez grande pour qu'on parlât sérieusement de lui. Il n'avait pas d'ennemis et n'avait pas manifesté de tendances en politique; c'était là un avantage. La seule chose qu'on pût lui reprocher était une innocente vanité. Malgré ses origines très humbles, il avait, en arrivant au cardinalat, pris les armes des Lesdiguières, avec lesquels on lui avait fait croire qu'il était allié. Il n'avait que soixante-deux ans, et sa santé était magnifique.

Le dernier des papables, Altieri, était aussi d'une santé

(1) Le mot « candidat », dont je me permets souvent de me servir, n'appartient pas à la terminologie du conclave. Être candidat, c'est avouer des espérances, et rien ne saurait être plus fatal aux chances d'un « sujet ». C'était ce substantif peu compromettant qu'il fallait employer.

(2) Il mourut, en effet, quelques mois après le conclave.

robuste, mais il avait quatre-vingts ans. Après Ginetti il était le plus âgé des cardinaux. C'était assez pour le placer sur les rangs pour un dépôt, quoiqu'il commençât à perdre la mémoire et qu'il n'eût jamais brillé par son intelligence. Son plus proche parent était le cardinal Paluzzi, qui pouvait donc aspirer à devenir cardinal-patron. Élire Altieri, c'était presque certainement appeler au pouvoir Paluzzi, qui jusqu'alors s'était tenu dans l'ombre et dont au fond on savait peu de chose, excepté que c'était une assez mauvaise langue. Malgré cela, le nom d'Altieri avait été prononcé par un agent français comme un des papables avant même qu'il fût cardinal (1), et Bourlemont venait d'écrire à Lionne que si on sortait du vieux collège et de la faction Chigi, Altieri serait un sujet possible (2). Vraiment la diplomatie française faisait preuve de perspicacité.

Il faut dire la même chose des Espagnols. Trois jours avant la mort de Clément IX l'ambassadeur d'Espagne écrivait au vice-roi don Pedro d'Aragon que le bruit qui courait à Naples, que les factions pourraient peut-être s'unir autour d'Altieri, n'était pas sans fondement. Altieri, ajoutait-il, était bon, mais faible et se laisserait gouverner par autrui (3). Astorga ne croyait cependant pas être si bon prophète.

(1) L'abbé de Machaut écrit à Lionne, le 12 juillet 1667, en parlant de l'Escadron, qui avait décidé les deux dernières élections : « L'on voit visiblement que leur but est d'avancer le cardinal Ottoboni, et en cas que le pape manquât trop tôt, ils destineraient Mgr Altieri, maître de chambre du pape, qui sera cardinal infailliblement, qui laisserait le gouvernement comme il est... jusqu'à ce que leur temps fût venu. » GÉRIN, II, 405 (Rome, 184).

(2) Bourlemont à Lionne, 30 novembre 1669.

(3) Astorga à don P. d'Aragon, 6 décembre. — Don P. d'Aragon à la reine-régente, 17 janvier.

CHAPITRE V

LES COURONNES

I. Politique de Louis XIV en 1669. — Son attitude envers le Saint-Siège. — L'Espagne et la maison d'Autriche. — II. Instructions de l'ambassadeur de France à Rome. — Inclusion et exclusion. — La gloire de faire le pape. — Instructions de l'ambassadeur d'Espagne. — III. Le duc de Chaulnes et ses subordonnés. — Le marquis d'Astorga. — Menus avantages des cardinaux français et espagnols. — IV. Les grandes familles romaines.

Les Couronnes, ce sont la France et l'Espagne. Depuis bientôt un siècle, il n'y a que deux partis à Rome, le français et l'espagnol. Ils sont constamment en face l'un de l'autre, se disputant, se combattant par toutes les armes, bonnes ou mauvaises, essayant à chaque moment d'accaparer en leur faveur pape, cardinaux et prélats, intriguant, suppliant, menaçant même pour entraîner dans leurs rivalités et leurs hostilités le pouvoir pontifical, qui, la plupart du temps, s'efforce de garder la stricte impartialité qui est son intérêt comme son devoir. Mais les Couronnes, elles, ne l'entendent pas ainsi. Rester neutre, c'est souvent se faire accuser de part et d'autre de pencher vers l'ennemi. A chaque instant les papes se sont entendu dire par les Français qu'ils étaient espagnols, par les Espagnols qu'ils servaient la France. Maintes fois Mazarin et Louis XIV ont accusé Alexandre VII de prendre ses inspirations de Madrid. Clément IX s'est vu, à son tour, reprocher par l'Espagne sa prétendue prédilection pour la

France. L'histoire impartiale reconnaîtra que ces papes ont loyalement essayé de s'élever au-dessus des animosités des deux puissances et qu'ils ont surtout cherché l'indépendance et la sécurité du Saint-Siège.

La France, au moment où nous sommes, c'est la jeune force de Louis XIV dans tout le grandiose épanouissement de son pouvoir et de sa gloire. Il a déjà marché de victoire en victoire dans cette lutte avec la maison d'Autriche qui va remplir sa vie. Tout-puissant à l'intérieur, il ne redoute aucun ennemi en dehors de ses frontières. Il sait se faire craindre et respecter, sans que personne, pas même l'Empereur, puisse se vanter de lui inspirer des inquiétudes. C'est lui au contraire qui empêche les autres princes de dormir. Car son ambition est loin d'être satisfaite. Il rêve depuis longtemps de saper la base de la domination austro-espagnole en Italie. Il ne néglige aucune occasion pour transformer en alliés et vassaux les petits princes d'Italie. Les duchés de Savoie, de Mantoue, de Parme et de Modène acquis à la France, ce sont là de précieux renforts dans la grande lutte à venir, lutte dont le prix pourra être Naples ou le Milanais. Fatal mirage, qui, depuis la mort du sage Louis XI, n'éblouit que trop souvent les rois et hommes d'État français. Pour ces espérances, qui ne sont pas encore des plans, mais qui sont déjà plus que des sentiments, l'alliance du souverain de l'État pontifical est d'une haute importance. Même sa neutralité bienveillante est précieuse. Mais à aucun prix le roi de France ne peut vouloir d'un pape dont les sympathies iraient à son rival.

Ceci pour la politique extérieure de Louis XIV. Au point de vue intérieur, l'élection ne l'intéresse pas moins. C'est le temps du triomphe du gallicanisme. Il s'est assis sur le trône en même temps que Louis XIV, a dit un maître de l'histoire (1). Et ce trône il a aidé à le construire. C'est dans la main du roi, non dans celle des évêques, qu'il a placé les pouvoirs si laborieusement arrachés à Rome. L'Église de France

(1) Gabriel Hanotaux, Introduction au volume Rome du *Recueil des instructions aux ambassadeurs*, Paris, 1888, p. xciv.

est devenue royale en même temps que nationale et le roi la domine par le droit de nomination et la feuille des bénéfices.

Cette domination du roi, cependant, n'était pas, ne pouvait être complète. Le gallicanisme, placé à mi-chemin entre le schisme et l'infaillibilité papale, était un système plein d'inconséquences, qui devait inévitablement un jour se briser contre la logique d'airain de Rome. Même à son apogée, il ne savait pas se passer de Rome. A chaque instant le pouvoir royal avait besoin de ce pape, qu'il combattait si volontiers et avec tant d'obstination. Il fallait souvent solliciter à Rome, quand on aurait voulu commander. On le voyait chaque fois qu'il s'agissait d'une question d'hérésie ou de doctrine, ou simplement d'un chapeau de cardinal. De là une sourde iritation dans l'esprit du roi qui sentait qu'il y avait à l'intérieur même de cet État, qu'il identifiait avec soi-même, une autre puissance imposant des limites à la sienne. De là aussi cette inconséquence dans les relations avec le pape, mélange de menaces et de sollicitations, « de violence et de déférence, de corruption scandaleuse et de persécution mesquine (1) ». De là enfin la détermination de Louis XIV de faire comprendre à la France et au monde que, s'il y avait à côté de lui un pouvoir avec lequel il comptait, c'était à lui-même que ce pouvoir devait son origine. Il fallait que ce fût lui qui plaçât la tiare sur la tête de l'élu ; qu'il eût aux yeux de tous « la gloire d'avoir fait le pape ». Peu importait, en comparaison, que ce pape fût faible, impotent ou borné.

Bien plus modestes et raisonnables sont les désirs de la maison d'Autriche, représentée en ce moment par le petit roi d'Espagne Charles II, et par sa mère, la reine-régente Marie-Anne d'Autriche. Les possessions des Habsbourg en Italie sont à l'Espagne, et la tradition de famille veut qu'en ce qui regarde l'élection pontificale l'Empereur se contente d'appuyer les vœux et les desseins du roi catholique. Fidèle à ce pacte, l'empereur Léopold demande seulement que le futur pape soit

t, *op. cit.*, ax.

assez fort et actif pour le seconder dans la lutte toujours menaçante contre les infidèles. Un pape fort, tel est aussi le désir de l'Espagne. L'Espagne, c'est celle du dix-septième siècle, celle dont l'intuition du génie a permis à Victor Hugo d'entrevoir les contours dans *Ruy Blas*, l'Espagne fatiguée après l'effort surhumain de son âge héroïque, faiblissant sous le poids écrasant de ses conquêtes, affamée au milieu de ses richesses, appauvrie malgré tous ses trésors, soupirant après le repos, la paix et la tranquillité, et tournant ses regards vers Rome avec l'espoir de voir de nouveau sur la chaire de saint Pierre un pape qui puisse reprendre le rôle de médiateur et de pacificateur du monde catholique. Ni l'Espagne ni l'Empereur n'aspirent à la gloire de faire le pape, mais ils ont besoin d'un pape ami et surtout d'un pape qui ne puisse devenir un jouet entre les mains de la France. Il leur faut un homme fort, juste et de larges vues. Ce ne sont pas les apparences qui leur importent. Que Louis XIV ait la gloire, comme il s'en vante, de créer le nouveau pape, comme il s'imagine avoir créé Clément IX, soit! Il suffit qu'on sache que le nouveau pontife sera, une fois élu, aussi bienveillant pour le roi catholique que pour le roi très chrétien.

Venise suit l'exemple de l'Espagne et de l'Empereur et fait des vœux pour l'élection d'un pape qui veuille encore une fois se vouer à faire la paix entre les chrétiens et les unir contre les Ottomans. Les autres puissances catholiques n'ont guère d'autre intérêt dans l'élection que celui d'avoir un pape sage, juste et bon. La Pologne, à peine sortie des difficultés de l'élection de Michel Wiecnowiecki, n'est pas même représentée à Rome. Le Portugal est absorbé par une préoccupation unique : régulariser la position du régent dom Pedro (1), et

(1) Alphonse VI, auquel Louis XIV avait fait épouser sa parente, Marie de Savoie, avait été détrôné, en novembre 1667, par son frère dom Pedro. Protégé par Louis XIV, dom Pedro voulut faire casser le mariage d'Alphonse VI pour épouser sa belle-sœur, et Louis décida le cardinal de Vendôme, légat d'apparat en France, à donner une dispense papale pour le remariage de la reine Marie, qui eut effectivement lieu en mars 1668. Cet événement avait causé un grand scandale à Rome, mais Clément IX avait fini par annuler le premier mariage, en février 1669. Gérin, II, 251-273, 295-303.

il ne fait que marcher à la suite de la France, son alliée et protectrice. La Toscane depuis longtemps n'est qu'une succursale de la maison d'Autriche. Les autres petits États d'Italie sont des spectateurs, pas autre chose.

II

Examinons maintenant comment les intérêts des Couronnes sont précisés dans les instructions des ambassadeurs de France et d'Espagne.

Le « Mémoire du roi pour servir d'instruction au sieur duc de Chaulnes, pair de France, s'en allant en qualité de son ambassadeur extraordinaire à Rome » est du 22 décembre 1669 (1). Il est de Hugues de Lionne, et de sa belle époque. Mieux qu'aucune œuvre d'art, la plume de Lionne nous donne le magnifique portrait de la puissance de Louis XIV. A chaque page, sous les formes incolores du langage officiel, on sent que celui au nom duquel le Mémoire parle est accoutumé à être obéi.

La partie essentielle de l'instruction se trouve concentrée dans quelques lignes du préambule. L'ambassadeur et la faction française doivent « faire que Sa Majesté non seulement soit maîtresse des exclusions... mais même qu'aucune inclusion ne puisse réussir sans que sa faction y ait eu la principale part. » C'est bien cela : le pape doit être redevable de son exaltation au roi.

Les paragraphes suivants ne sont que des phrases sur la liberté du conclave, qui ont évidemment été écrites pour être montrées et citées. Mazarin avait déjà, en 1654, inséré une tirade sur ce sujet dans les instructions du cardinal d'Este pour le conclave d'Alexandre VII. La formule avait été ampli-

(1) *Recueil des instructions,* Rome, 227-244.

fiée par Lionne dans les instructions de 1662 et 1666. On l'a maintenant recopiée pour la dernière fois. Plus tard elle semblera superflue. Elle est belle, mais il ne faut pas la prendre à la lettre. Écoutez plutôt :

L'unique fin que le roi se propose dans cette occurrence et à laquelle Sa Majesté désire que ledit sieur duc recommande aux cardinaux ses serviteurs de faire tendre toutes leurs actions, c'est qu'il se puisse faire une élection désintéressée et qui n'ait autre égard que celui du service de Dieu, de son Église et du bien public et enfin que l'on puisse avoir un pape dont les intentions soient détachées de toute passion particulière, qui aime la justice, l'avantage du Saint-Siège, ait les sentiments d'un vrai père, commun qui connaisse la sincérité et la piété de ceux du roi pour l'avantage de la religion et lequel enfin, ayant toutes les parties requises pour être aimé, estimé et honoré des princes chrétiens, puisse régir et gouverner la Sainte Église avec fruit et édification de tous les fidèles et s'employer efficacement et utilement pour la défense de la chrétienté contre l'ennemi commun.

La France en tout temps a été bien éloignée de ces prétentions d'esclavitude où d'autres nations ont toujours voulu tenir les papes; personne n'ignore les mauvais traitements, qui leur ont été faits et par qui, quand ils n'ont pas voulu accorder leurs demandes toujours réglées dans leur intérêt particulier et peu souvent par la raison. Le roi ne veut rien d'injuste ni extraordinaire, aussi ne désire-t-il de voir assis dans la chaire de saint Pierre qu'un homme de bien qui ait les intentions droites et assez de force pour les mettre à fin et, en ce cas-là, il n'y a pas de respect ni soumission filiale que Sa Majesté ne lui rende très volontiers comme à un bon père, ni bien ni avantage qu'elle soit ravie de procurer non seulement au Saint-Siège et à l'Église, mais aux parents mêmes de Sa Sainteté. Enfin Sa Majesté ne souhaite autre chose si ce n'est que le pape qui sera élu puisse connaître véritablement le fond des cœurs et des intentions des uns et des autres, parce que cela étant, elle ne peut pas douter qu'elle n'en soit toujours traitée en vrai fils aîné de l'Église, comme elle l'est. Sadite Majesté, à l'imitation de ses prédécesseurs, ne prétend point violenter par moyens illicites les suffrages du Sacré-Collège ni empêcher en quoi que ce puisse être la liberté du conclave; au contraire elle sera toujours prête, s'il en était besoin, d'envoyer ses forces établir et protéger cette liberté.

Le roi d'Espagne, ou l'Empereur, pourrait très bien avoir

écrit ce passage. Mais si les cardinaux indépendants eussent pu lire les lignes où Lionne s'étend sur les mauvais traitements infligés aux papes, peut-être eussent-ils cru y trouver une légère moquerie.

Venaient ensuite des compliments aux factions Barberino, Pamphili et Chigi, recopiés des anciennes instructions. L'ambassadeur devait assurer tous ces cardinaux que le roi verrait avec plaisir leur exaltation.

Pour la nouvelle faction Rospigliosi, le compliment était de fraîche date, et, de plus, il était sincère. Louis XIV avait toujours considéré l'élection de Clément IX comme son œuvre personnelle. Rien ne devait donc lui convenir mieux qu'une créature de sa créature. Aussi Lionne a-t-il trouvé les mots les plus gracieux : « Sa Majesté ne croit pas pouvoir jamais témoigner assez de reconnaissance envers le cardinal et toute la famille Rospigliosi. » Et il finit par rappeler à l'ambassadeur « combien Sa Majesté souhaite que le nouveau pape soit plutôt élu dans la faction du cardinal Rospigliosi que dans aucune autre ».

Voilà donc les deux points essentiels : que le roi ait la gloire de faire le pape, et que ce pape sorte de préférence de la faction Rospigliosi. Restent les détails des inclusions et des exclusions.

Ici une parenthèse sera utile. Donner l'*inclusion* à un cardinal, c'est travailler pour son élection, voter pour lui et essayer de lui gagner le vote des autres. Donner l'*exclusion* au contraire, c'est essayer d'empêcher l'élection d'un sujet papable, et le terme s'applique non seulement aux Couronnes, mais aussi aux factions ou à chaque cardinal en particulier. Il n'est pas encore question en 1669 du prétendu *droit* d'exclusion supposé appartenir à l'Empereur, à la France et à l'Espagne. En vérité, ce droit n'a jamais existé; pas plus que la prétention des chefs de faction de faire voter à leur guise leurs créatures n'a été un droit. Ce qu'on appelle ordinairement le droit d'exclusion des Couronnes n'a été qu'un privilège qu'elles se sont arrogé, peu après l'époque

dont nous nous occupons ici, et qu'elles ont continué de prétendre ou d'exercer jusqu'à ce que la chute du pouvoir temporel soit venue délivrer l'Église de cet abus. Mais en aucun temps, même lorsque des nécessités toutes politiques ont contraint le Sacré-Collège à courber la tête devant le *veto* d'un souverain, le droit n'a jamais été reconnu par les constitutions de l'Église, et l'élection d'un pape en dépit du veto aurait toujours été canoniquement bonne et valable (1). Il en était donc ainsi en 1669, et Louis XIV le savait mieux que personne. En effet Innocent X avait été élu, en 1644, et Alexandre VII, en 1654, malgré l'opposition de la France. Lorsqu'un ambassadeur « donnait l'exclusion » à un sujet, ceci voulait dire tout simplement que l'élection de celui-ci serait désagréable à son souverain, et que les cardinaux qui persisteraient à voter pour lui courraient le risque d'offenser un prince qui avait bien des moyens de se venger. C'était déjà beaucoup, et c'était ordinairement assez. Il y avait, d'ailleurs, deux manières d'exclure. La plus solennelle était l'exclusion formelle et ouverte qui se faisait par une déclaration explicite au Sacré-Collège par le chef de la faction française ou espagnole sur un ordre donné par l'ambassadeur. La plus ordinaire était l'exclusion secrète, qui n'était autre chose qu'un ordre donné par l'ambassadeur aux cardinaux de sa faction de voter contre un certain cardinal et de travailler contre lui de manière à le priver des votes nécessaires à l'inclusion. C'est de cette dernière exclusion qu'il sera le plus souvent question ici.

Dans les instructions du duc de Chaulnes, Louis XIV ordonne l'exclusion formelle et ouverte, qui ne doit cependant être prononcée qu'en cas de dernière nécessité, contre deux cardinaux : François Barberino et d'Elci. Le premier figure déjà en 1654 parmi les sujets que la France ne veut pas accepter. Mazarin, avec lequel il avait eu la maladresse

(1) Il existe plusieurs ouvrages sur le *veto*. Parmi les principaux je me permettrai de citer : Lucius Lector, *Le conclave et le veto des gouvernements*, Lyon, 1894; et Ludwig Waurmund, *Das Ausschliessungsrecht*, Vienne, 1888.

de se brouiller, avait fait écrire de lui, dans l'instruction du cardinal d'Este, qu'il était « un homme tout à fait suspect à la France ». L'exclusion avait été maintenue en 1667, et il ne pouvait être question de la retirer maintenant. N'aurait-on pas eu à craindre qu'il voulût se venger d'avoir été privé seize ans de la chance du pontificat? — D'Elci se trouve pour la première fois inscrit parmi les inacceptables, mais il avait déjà été l'objet d'une exclusion secrète en 1667, et la crainte de quelque tentative de représailles rendait à présent le maintien de son exclusion désirable. Une fois exclu, toujours exclu, disait-on. Cette règle avait cependant des exceptions.

Pour l'inclusion, Louis XIV nommait en premier lieu trois cardinaux : Albizzi, Bonvisi et Vidoni.

L'amitié de Mazarin avait valu au cardinal Albizzi l'honneur d'être inscrit parmi les candidats français. Il figure comme tel dans les instructions de 1662 et 1666, et Lionne avait en 1669 recopié le paragraphe qui le concernait. On peut se demander pourquoi. D'abord on savait très bien qu'il était impossible. Le texte même de l'instruction l'avoue. Ensuite, on ne le désirait nullement, et peu après que Louis XIV eut signé l'instruction, il se voyait forcé d'écrire à Chaulnes (1) contre la candidature de ce bizarre personnage.

« Le second en rang, continue l'instruction, est M. le cardinal Bonvisi, la plupart de ses ancêtres ayant suivi le parti de France... et le cardinal ayant toujours témoigné la même inclination. » La troisième place était donnée à Vidoni, qui

(1) Le roi à Chaulnes, 3 janvier 1670 : « J'aprens que le card. Albizi depuis la mort du pape s'est déchainé plus que jamais sur l'affaire des quatre evesques et la paix que ce grand pape a donné à l'Église de France, il a dit entr'autres choses que la plus belle action que Clément IX ayt faite estoit de n'avoir pas voulu au cardinalat le nonce de France qui avait fait plus de mal à l'Église par son zèle avec les Jansénistes que Luther par son hérésie. Si je n'estois persuadé qu'on ne songera point à l'elevation du cardinal Albizi, cette seule chose mériteroit que je vous donnasse ordre de travailler à l'exclure..... » Il écrit le 28 janvier : « Pour ce qui est d'eloigner ledit cardinal du pape, je travaille si utilement lui-même, depuis si longtemps, qu'il n'a besoin en cela du secours de Votre Majesté. »

était supposé avoir montré des sympathies françaises pendant sa nonciature de Pologne.

Après les sujets désirables venaient les acceptables : Brancaccio, Ginetti, Carpegna, Celsi et Litta, tous noms recopiés des anciennes instructions. Remarquez qu'aucun de ces cardinaux n'appartenait à la faction Rospigliosi, qui cependant avait, nous l'avons vu, les véritables préférences de Louis XIV. On les nommait parce qu'on savait qu'ils étaient possibles, et qu'on voulait se réserver, en vue de ces possibilités, la faculté de pouvoir dire que l'élu avait été patronné par la faction de France et revendiquer ainsi pour le roi sa part de « la gloire d'avoir fait le pape ».

L'ambassadeur devait aussi penser aux grâces à obtenir du futur pontife. La faveur de Louis XIV coûtait cher, et il fallait prendre des mesures pour être payé, c'est-à-dire extorquer, comme d'habitude, un certain nombre de chapeaux. Le roi demanderait au futur pape la promesse du cardinalat pour Pierre Bonzi, évêque de Béziers, censé avoir déjà obtenu la « nomination » du roi de Pologne (1), et pour César d'Estrées, évêque-duc de Laon, qui avait la nomination de Portugal, qu'il avait gagnée premièrement à faire et ensuite à défaire le mariage de Marie de Savoie (2).

Il y avait enfin la restitution du duché de Castro au duc de Parme et celle du territoire de Comacchio au duc de Modène, restitutions promises par le traité de Pise, mais jamais effectuées par le Saint-Siège, parce qu'il ne considérait pas les conditions posées comme remplies. La France n'avait aucun autre intérêt dans ce différend que de s'ériger en protectrice de Parme et de Modène afin de pouvoir compter sur leur alliance contre la maison d'Autriche (3). Pour le Saint-Siège l'affaire avait plus d'importance. Castro et Comacchio avaient été solennellement « incamérés » en 1660, c'est-à-dire qu'ils

(1) Le privilège de « nomination » c'est-à-dire de *proposition* au cardinalat, de la Pologne, n'était pas reconnu du Saint-Siège. Il en était de même pour le Portugal. Le pape ne l'admettait que comme une faveur.

(2) Tous les deux furent créés cardinaux en 1672.

(3) *Recueil des instructions*. Rome, p. 38-54.

avaient été incorporés dans l'État pontifical, dont l'aliénation était défendue par les constitutions de l'Église. On était très chatouilleux à Rome sur la prétention de « désincamérer » (1) ces territoires, autant par question de principes que par intérêt, et la menace de remettre sur le tapis l'exécution du traité de Pise pouvait être une arme puissante entre les mains de l'ambassadeur de France. Seulement, en temps de conclave, l'arme avait deux tranchants, car un sujet papable, soupçonné de vouloir consentir à la désincamération, perdrait certainement ainsi beaucoup de voix.

Si les intérêts de la France et les instructions de son ambassadeur étaient, comme on a pu le voir, détaillés et compliqués, l'Espagne, de son côté, faisait les choses plus simplement.

« Ma volonté est », disait, au nom du roi, l'instruction (2), « et vos prétentions se réduiront au même but, que le sujet qu'il faudra exalter possède les qualités de grandes vertus et de maximes solides et pacifiques, sans appétit de changements et de nouveautés, spécialement en Italie. »

« Sur le point de l'élection du pape vous tiendrez pour règle générale et précise de montrer que je désire que le sujet qu'on élira soit celui qui est le plus orné des vertus et qualités qui doivent se réunir dans qui doit dignement occuper la chaire de saint Pierre. Et d'aucune manière, ni pendant le conclave, ni avant, vous ne donnerez à entendre, ni que vous ayez l'ordre d'inclure aucun sujet, ni que j'ai pris une résolution concernant ceux qui ne sont pas tenus propres (au pontificat). »

(1) Alexandre VII avait, il est vrai, prononcé la désincamération de Castro, le 17 février 1664, à la ratification du traité de Pise, mais il avait déposé le lendemain, dans un acte secret, une protestation établissant qu'il n'avait cédé qu'à la violence. Ceci, selon les vues de la diplomatie papale, rendait la désincamération nulle. Azzolino et Ottoboni, à leur arrivée au pouvoir, sous Clément IX, s'étaient déclarés contre la restitution.

(2) Il y a (Archives de Simancas, Estado, legajo 3142) sous la date du 4 septembre 1666, une instruction générale pour le marquis d'Astorga, une instruction spéciale et une lettre royale, recommandant à l'ambassadeur l'exclusion de Brancaccio. L'instruction générale est un aperçu historique détaillé des relations hispano-italiennes; l'instruction spéciale a trait au conclave. En 1669, on se contenta de rappeler au marquis d'Astorga les instructions de 1666, sans lui en donner de nouvelles.

« Il faut, dès à présent, dans les vacances du Saint-Siège, omettre la vanité de dire et de pouvoir dire que mon autorité a fait le pape (1). »

Tels avaient été les ordres donnés pour le conclave de 1667 au marquis d'Astorga. Ils lui furent maintenant renouvelés et, à sa demande, ordre fut donné au cardinal de Porto Carrero de venir le plus tôt possible le rejoindre à Rome (2). Mais la reine-régente et ses conseillers ne tinrent point compte d'un point important. Une lettre royale avait en 1666 recommandé au marquis de travailler à l'inclusion de François Barberino ou de d'Elci, et à l'exclusion de Brancaccio, pour les raisons que nous avons déjà vues. Le cabinet de Madrid continuait à regarder Barberino et d'Elci d'un œil favorable, mais il avait pardonné à Brancaccio et désirait s'en tenir sincèrement au principe « ni inclure ni exclure ». On ne renouvela donc pas l'ordre de la lettre royale de 1666, mais on oublia ou négligea de le rétracter. Peut-être comptait-on sur Porto Carrero pour instruire verbalement l'ambassadeur des intentions du gouvernement. Mais Porto Carrero n'arriva que vers la fin du conclave, et pendant les grandes luttes du conclave Astorga resta donc incertain sur la position qu'il devait prendre vis-à-vis de Brancaccio.

L'élection d'un homme de bien, et la parfaite neutralité de l'ambassadeur, voilà les désirs très simples, très naturels et très justes du cabinet de Madrid. Il ne cesse de les répéter dans ses dépêches.

III

Mais dans ce monde il ne suffit pas de donner des ordres, il faut aussi savoir les faire exécuter. La personne de l'ambas-

(1) Instruction spéciale, §§ 6, 8 et 11.
(2) Conseil d'État du 9 janvier 1670.

sadeur a quelquefois plus d'importance que le contenu des instructions. Nous avons vu ce que la France et l'Espagne voulaient. Faisons à présent connaissance avec leurs agents.

Charles-Albert d'Ailly, duc de Chaulnes, lieutenant général et chevalier des ordres du roi (1), avait déjà été ambassadeur à Rome (juillet 1666-septembre 1668) et avait assisté au conclave de Clément IX. Il revenait maintenant en pays de connaissance, au milieu de sympathies et d'amitiés utiles. Christine et Azzolino avaient toujours été au mieux avec lui, toute l'ancienne cour de Clément IX lui gardait le meilleur souvenir, et il avait su gagner la confiance des chefs de faction, excepté, bien entendu, François Barberino, dont il avait dû être l'adversaire. Son opposition à la candidature de Barberino avait cependant été loyale, et leurs rapports personnels n'en avaient pas souffert. Chaulnes avait le don si précieux pour un diplomate, d'être *persona grata*, de se faire aimer et apprécier. En 1670 il avait quarante-sept ans. Saint-Simon nous a donné de lui, vingt-quatre ans plus tard, le portrait suivant (2) :

> C'était sous la corpulence, l'épaisseur, la pesanteur, la physionomie d'un bœuf, l'esprit le plus délié, le plus souple, le plus adroit à prendre et à pousser ses avantages, avec tout l'agrément et la finesse possibles, jointes à une grande capacité et à une continuelle expérience de toutes sortes d'affaires, et la réputation de la plus exacte probité, décorée à l'extérieur d'une libéralité et d'une magnificence également splendide, placée et bien entendue, et de beaucoup de dignité avec beaucoup de politesse.

Il possédait aussi l'art de se faire valoir. Ses lettres à Louis XIV sont pleines d'adroites flatteries à l'adresse du monarque en même temps qu'il ne néglige aucune occasion de montrer la part qu'il a eue au succès, lorsque succès il y a. C'est d'ailleurs un écrivain de talent, qui tourne habilement

(1) Plus tard gouverneur de Bretagne et de Guyenne, mort en 1698.

(2) *Mémoires*, I, 170. Paris, 1873. Il donne un autre portrait de Chaulnes dans ses *Notes sur les duchés-pairies*, p. 45. Paris, 1883. — La duchesse, née Élisabeth Le Féron, qui avait été à Rome avec son mari durant sa première ambassade, ne l'accompagna pas en 1670.

la phrase, selon la mode un peu précieuse du temps. Ajoutons qu'il était parent de Lionne et en parfaite harmonie d'idées avec lui.

Dignement secondé par Bourlemont, le duc était par contre moins bien servi par les agents de troisième ordre que la France entretenait à Rome. C'était une petite cohorte d'abbés et de moines, auxquels une funeste tradition, contraire aux bons usages diplomatiques, permettait d'écrire directement au ministre des affaires étrangères et qui n'étaient que trop désireux d'agir pour leur propre compte.. Les archives regorgent de leurs rapports, qui, la plupart du temps, n'inspirent à l'historien que la curiosité de savoir comment on a jamais pu trouver qu'il valût la peine de les payer. C'étaient l'abbé Elpidio Benedetti, un ancien brocanteur de Mazarin, que Christine appelait « un commissionaire en essences » ; l'abbé Ugo Maffei, dont on fit le conclaviste du cardinal Maidalchini, avec charge spéciale de le surveiller; l'abbé Baglioni, qui remplissait les mêmes fonctions auprès d'Antoine Barberino; les abbés Bigorre, de Machaut, de Sanctis et Caraffa, les pères Ripa et de Noillan, et enfin l'abbé Atto Melani, conclaviste du cardinal de Bouillon. Ce dernier, le plus remuant de tous, était un musicien de Pistoie, qui avait tous les titres voulus pour entrer à la chapelle Sixtine. Cela n'empêchait pas qu'il fût un espion des moins scrupuleux et des plus écoutés (1). Maitre chanteur dans les deux sens de la parole, il haïssait le cardinal Rospigliosi, « qui ne lui avait donné qu'une pension de cinquante écus et trente canonicats dans Rome à des gens de rien (2). » Pour se venger il militait en secret pour le cardinal Bonvisi. Nous verrons dans la suite quels embarras son indiscipline créa au duc de Chaulnes.

Il y avait aussi un certain La Bussière (3), qui remplissait à l'ambassade les modestes fonctions de maitre de chambre,

(1) Pour sa carrière, v. Gérin, I, 274. Melani « servit » la France pendant quarante et un ans.

(2) Lionne à Chaulnes, 28 février 1670.

(3) Le nom se trouve quelquefois orné de la particule.

et qui servait à rapporter les menues nouvelles de la ville. Il tenait, avec sa digne moitié, une espèce de maison de jeu, abus que Chaulnes croyait devoir tolérer, à cause justement des informations que La Bussière y recueillait.

Le marquis d'Astorga (1), qui était ambassadeur d'Espagne à Rome depuis 1667, était avant tout un grand paresseux. Une courte dépêche une fois par semaine, voilà ce que son gouvernement recevait de lui, même dans les temps les plus critiques (2). Évidemment le conclave a été pour lui un dérangement fort désagréable de son *dolce far niente* journalier. Les pamphlets contemporains l'ont décrit comme uniquement occupé de femmes et parlent quelquefois de son « sérail », chronique scandaleuse (3) qui s'accorde étrangement avec le fait qu'il fut trois fois marié (4) et n'eut jamais d'enfants. On lui reprochait aussi d'être très endetté, malgré qu'il eût un traitement de 24,000 écus, ce qui pour le temps était énorme, sans compter la jouissance du magnifique palais de la place d'Espagne (5). De là à être soupçonné de vénalité la transition est facile, et l'accusation d'avoir reçu de l'argent fut de fait lancée deux fois contre Astorga pendant le conclave. Hâtons-nous de dire qu'elle n'est confirmée par aucun document (6). Je ne sais si Astorga était dévot. Si on l'en

(1) Don Antonio Pedro Gomez Davila Alvarez Osorio y Toledo, marquis d'Astorga, Velada et San Roman, comte de Trastamara, fut vice-roi de Valence, ambassadeur à Rome, vice-roi de Naples (1672-75), grand-maître de la maison de la reine (1679). Il mourut en 1689. Morel-Fatio, *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 286. Paris, 1893. — Son portrait, peint par P. Ronche, a été gravé à Rome par P. Simon, pendant sa vice-royauté de Naples.

(2) La reine-régente lui fait, par exemple, observer, le 13 mars 1670, qu'il fera bien d'écrire, à l'avenir, plus de détails (*con individualidad*).

(3) Voyez par exemple Nodot, *Relation de la cour de Rome*, I, p. 196. Paris, 1701. On y dit aussi d'Astorga : « Cet ambassadeur n'a d'espagnol que l'habillement et les lunettes. »

(4) 1° Avec Juana de Valesco; 2° avec Ana Maria de Guzman; 3° avec Maria Pimentel. Je tiens ces renseignements de l'obligeance du sénateur de Béthencourt à Madrid. Il est difficile d'avoir des détails sur la carrière d'Astorga, car les archives de la famille ont été vendues, au poids, par un de ses descendants.

(5) Instruction générale, § 103. Il devait cependant payer l'entretien du palais sur son traitement.

(6) Ce furent des affaires d'argent qui causèrent, en 1679, le rappel d'Astorga de Naples.

soupçonnait à Madrid, on avait du moins pris la précaution de lui défendre de permettre à son confesseur de se mêler des affaires (1), ordre qui ne fut pas toujours obéi.

Les instructions d'Astorga lui ordonnaient de consulter en toute matière importante son prédécesseur, don Pedro d'Aragon, frère du cardinal, vice-roi de Naples depuis 1666. Les communications avec Naples étaient assez rapides, et un courrier pouvait aller et revenir dans trois fois vingt-quatre heures, mais Astorga ne profita pas beaucoup de cette facilité. Il était assisté dans sa correspondance avec don Pedro par l'agent de Naples, don Nicola Antonio, lequel avait géré les affaires d'Espagne dans l'intervalle entre le départ de don Pedro et l'arrivée d'Astorga. Pour les affaires du conclave, l'ambassadeur employait comme agent confidentiel Mgr Zetina, auditeur de rote pour l'Espagne, qui avait été conclaviste en 1667 et connaissait à fond le secret des intrigues de la cour de Rome. Astorga avait encore, lui aussi, sa petite cohorte ecclésiastique, religieux jésuites et capucins, qui ne lui furent pas plus utiles que les abbés français à Chaulnes (2).

Tout ce monde, cependant, coûtait cher, et le conclave était une magnifique occasion de se faire allouer des extras. Les cardinaux ne rougissaient pas de donner l'exemple. Ceux de la faction d'Espagne recevaient chacun mille ducats comme frais d'installation (3). On appelait cela « la cellule ». Mais aussi d'autres cardinaux que ceux qui s'étaient déclarés espagnols ambitionnaient ce petit pourboire. Ainsi Savelli, et naturellement Albizzi, qui ne pouvait laisser passer aucune occasion de tendre la main. Don Pedro d'Aragon, qui devait fournir les fonds, crut nécessaire d'avertir Astorga d'user de prudence en accordant « la cellule ». La reine-régente, écrivait-il (4), ne voulait pas qu'on eût l'air de solliciter des votes, et ceux qui demandaient de l'argent étaient ordinaire-

(1) Instruction générale, § 83.

(2) Astorga avait comme premier secrétaire don José de Bolea, diplomate qui ne joua, comme de raison, aucun rôle indépendant.

(3) Astorga à don P. d'Aragon, 9 décembre.

(4) Don P. d'Aragon à Astorga, 10 décembre.

ment les moins sûrs. Albizzi, en particulier, ne devait rien avoir, et on ne lui avait rien donné dans le conclave précédent. Après cette grosse dépense il y en avait une foule de petites. Astorga devait payer les intelligences, les espions et autres « travaux personnels, libres de tous scrupules et conformes à la sainte et droite intention de Sa Majesté » (1).

Il appelle cela « des frais dont je regrette de parler, étant donné la qualité de la matière. » Comme cette phrase ferait bien dans un budget de nos jours pour les fonds secrets !

Cette comptabilité d'ordre spécial causait parfois des tiraillements entre l'ambassadeur qui dépensait l'argent et le vice-roi qui le fournissait (2).

La cellule espagnole avait sa contre-partie du côté français. Les cardinaux Orsini et Maidalchini demandèrent un supplément de deux mille francs pour leur « entrée au conclave ». Ils l'obtinrent, mais Louis XIV ne put s'empêcher d'ajouter, en accordant la demande de Maidalchini : « Je ne voy pas bien pourquoy le cardinal Ursin et luy font plus de depense estant enfermez qu'estant libres » (3).

L'empereur Léopold avait, aussitôt que la nouvelle de la mort de Clément IX lui fut parvenue, chargé l'ambassadeur d'Espagne des intérêts de l'Empire (4). Il envoya en même temps à Rome, pour le renseigner pendant que son ambassadeur, le cardinal de Hesse, était enfermé dans le conclave, le baron Jean Werner de Plittersdorf. Ce diplomate n'était pas accrédité auprès du Sacré-Collège, mais auprès d'Astorga. On l'appelait ministre, quoique ce titre ne figurât pas dans sa lettre de créance (5). Il ne joua pendant le conclave que le rôle de simple spectateur.

(1) Astorga à don Pedro de Medrano, 1er février.
(2) Séance du conseil d'État, 7 mars.
(3) Le roi à Chaulnes, 7 mars 1678.
(4) Par lettre du 18 décembre. Astorga à la reine-régente, 4 janvier.
(5) L'Empereur à Astorga, 22 décembre. Copie envoyée par Astorga à la reine-régente, 1er février.

IV

Les grandes familles romaines penchaient pour la plupart vers l'Espagne, à cause de leurs fiefs napolitains. Le connétable don Lorenzo Colonna, le duc de Sermoneta et les princes Savelli et de Palestrina avaient dès les premiers jours été offrir leurs services à l'ambassadeur (1). Le prince de Palestrina, comme chef de la maison Barberino et possédant la confiance du cardinal François, pouvait à l'occasion devenir un intermédiaire précieux. Savelli était, comme maréchal du Saint-Siège, le grand surveillant du conclave. L'avoir de son côté c'était s'assurer des communications faciles. Le connétable était le compagnon de plaisir et l'ami intime d'Astorga, mais son amitié était plus exigeante que donnante. Comme connétable de Naples et grand d'Espagne, il affichait tout haut ses sympathies espagnoles, mais il avait en même temps de sérieuses raisons pour rester en bons termes avec la France.

C'était lui qui avait épousé, en 1661, la belle Marie Manfini, le premier amour de Louis XIV, « la meilleure et la plus folle des Mazarines », au dire de Saint-Simon. La connétable tenait à Rome le seul salon qui méritât vraiment ce nom. Christine pouvait, à la rigueur, rivaliser avec elle, mais tandis qu'on ne rencontrait guère que des hommes chez la reine, excepté lorsqu'on faisait de la musique, Marie aimait rassembler autour de sa table de jolies femmes. Depuis un an elle avait auprès de soi la plus belle de ses sœurs, la fameuse Hortense, duchesse de Mazarin (2). Grâce au charme des deux

(1) Astorga à la reine-régente, 7 décembre.

(2) Hortense était venue en Italie en septembre 1668. Elle habitait à Rome au palais Mancini avec son frère, le duc de Nevers, et le cardinal Mancini, mais elle passait régulièrement ses soirées chez sa sœur. Lucien Perey, *Marie Mancini Colonna*, p. 85-91. Paris, 1896.

sœurs, la maison Colonna était le véritable centre de la vie mondaine de Rome. C'était le point de rassemblement des étrangers venus à Rome pour le conclave et surtout des Français. Hortense, par un petit accident, se trouvait enceinte à la fin de 1669 (1), mais cela n'empêchait pas de s'amuser au palais Colonna. « On y danse, on y joue, on y cause et on y passe fort bien la soirée », écrivait un jeune Français (2). Le duc de Chaulnes et les membres de son ambassade profitaient volontiers de cette aimable hospitalité et s'y sentaient en pays neutre, malgré les armes d'Espagne suspendues à l'entrée du palais du connétable. Les sympathies de la maison étaient avant tout liées à la fortune des Chigi. Le cardinal Flavio Chigi professait une grande admiration pour la connétable, en l'honneur de laquelle il aimait donner des fêtes à Rome et des chasses dans ses terres de Cetinale et de San Quirico, près de Sienne. Don Lorenzo Colonna soupirait pour la belle princesse Chigi, née Borghèse. Tous les vœux de la maison Colonna étaient pour le succès de la faction Chigi, et le but du connétable était plutôt de pousser Astorga vers le cardinal Flavio que d'attirer celui-ci vers l'Espagne.

Il importait, en premier lieu, au cercle mondain qu'il représentait d'avoir un pape aimable et indulgent, qui permit aux femmes de se décolleter et de paraitre sur le théâtre, et à tout le monde de s'amuser. On espérait trouver cela avec les candidats de Chigi, avec le bon vieux d'Elci, avec Celsi, qui aimait s'amuser lui-même, ou avec le doux et aimable Bonvisi. Quant à Vidoni, il inspirait de la méfiance, car on le croyait avare, et sévérité et avarice vont ensemble. Pour ce qui concernait les intérêts des deux Couronnes, c'était bien le dernier souci de Marie et du connétable.

(1) Des œuvres de l'écuyer Cuberville. Marie aurait, d'après l'auteur nommé, auquel je laisse la responsabilité du récit, espéré que Hortense pourrait se retirer chez la reine de Suède, mais Christine, ayant su qu'elle était grosse, aurait refusé.

(2) Journal de Jacques de Belbœuf. L. Perey, p. 90-91.

CHAPITRE VI

PREMIÈRES ESCARMOUCHES

I. Alliance de Chigi avec les Espagnols. — La triple ligue entre Barberino, Azzolino et Rospigliosi. — Division du conclave en deux camps. — On attend les Français. — Médicis chef de la faction d'Espagne. — II. Soupçons de Chigi contre Vidoni. — Manœuvres de Médicis contre lui. — Pratiques pour d'Elci et Celsi. — Résistance des cardinaux. — Hésitations d'Astorga. — Zetina lui propose Vidoni. — Astorga envoie Zetina chez Christine. — III. Les initiales S. M. — Propositions d'alliance de Zetina. — Azzolino accepte. — La reine et Zetina se mettent d'accord. — Vingt-cinq voix pour Barberino.

I

Le cardinal Flavio Chigi était décidé à user de tous les avantages que lui donnait le commandement d'une faction de vingt-quatre créatures. Il voulait non seulement choisir le futur pontife parmi ses dépendants, mais il voulait aussi ne partager avec le chef d'aucune autre faction papale la gloire et le profit de l'élection. Pas d'alliance donc avec Barberino, l'Escadron ou Rospigliosi. Il ne fallait pas qu'après l'élection un autre pût venir réclamer sa part du butin, comme l'avaient fait Azzolino et Ottoboni en sortant du conclave de Clément IX, et le réléguer lui, Chigi, le chef du gros bataillon, au second plan. Une alliance avec les Couronnes était autre chose. On payait les Couronnes avec des faveurs qu'on ne pouvait garder pour soi. C'était donc vers elles qu'il fallait tourner les yeux.

Il prit ses précautions de bonne heure. Lorsque la nouvelle de la maladie de Clément IX lui arriva, il se trouvait

avec son cousin Sigismond, dans ses terres de Toscane, où il avait l'habitude de passer l'automne. Les deux cardinaux résolurent de s'arrêter à Florence pour s'entendre avec Léopold de Médicis, qui selon l'usage devait devenir dans le conclave le chef de la faction d'Espagne. Médicis avait jusqu'à présent affecté une allure indépendante et ne s'était pas encore ouvertement déclaré espagnol; mais Chigi s'assura bientôt qu'il avait l'intention de le faire. Il lui proposa une alliance, et l'accord fut vite établi. Médicis, cardinal de fraîche date, ne résista pas à la tentation de jouer un grand rôle dans son premier conclave. Unir les vingt-quatre voix des Chigi aux sept de la faction d'Espagne, c'était créer une force dont il se voyait déjà un des généraux. Chigi lui montra sa liste de sujets papables, qu'il accepta sans se faire prier. Elle comprenait d'Elci, Celsi, Bonvisi et Vidoni, dans l'ordre nommé. Ce dernier nom ne plaisait pas à Médicis, mais il l'accepta tout de même. Après tout, il ne venait qu'en quatrième lieu, et Chigi se faisait fort de gagner les Français pour d'Elci ou Celsi, ses deux favoris. D'Elci surtout, quelle belle victoire pour la maison de Toscane!

Rentré à Rome, Chigi s'ouvrit à l'ambassadeur d'Espagne et lui fit la même proposition, à laquelle il donna fort habilement la couleur d'une offre de services (1). La liste en effet ne pouvait que plaire à Astorga. D'Elci et Vidoni avaient déjà figuré parmi les candidats acceptables à l'Espagne dans le conclave précédent, et Celsi et Bonvisi ne paraissaient rien avoir qui pût offusquer l'ambassadeur. Il ne fit donc aucune difficulté de se rallier aux idées de Chigi (2). Comme Médicis, il fut séduit par la perspective d'ajouter vingt-quatre voix à celles de la faction d'Espagne et il ne se posa pas même la question de savoir si après tout ce n'était pas lui qui donnait les voix d'Espagne à Chigi. Il ne s'en aperçut que plus tard (3).

(1) Astorga à la reine-régente, 7 décembre.
(2) *Ibidem*, 1er mars.
(3) Séance du conseil d'État, 29 mars.

Et peut-être faire élire d'Elci, naguère candidat espagnol exclu par la France, quel triomphe! Cette fois, le Saint-Esprit porterait la golille pour tout de bon. Il fut convenu que les deux factions voteraient ensemble pour la liste de Chigi. Comme Astorga croyait commander les votes espagnols, il se berçait de l'illusion qu'il dirigerait ainsi les deux factions, sauf l'obligation de se tenir aux quatre amis de Chigi.

Il y avait pour Chigi deux obstacles à vaincre. Trente et une voix ne suffisaient pas à l'inclusion. Et il fallait persuader à la France d'accepter d'Elci. A peine sorti de chez Astorga, Chigi s'en fut trouver Bourlemont (1), protesta de son dévouement à la France et de son intention de se conduire à son égard « comme au dernier conclave ». Il promit qu'on attendrait l'arrivée du duc de Chaulnes et des cardinaux français « avant qu'entamer dans le conclave aucunes véritables pratiques pour l'élection du nouveau pape (2) ». Ces offres étaient sans doute sérieuses. Il désirait vraiment ne rien faire avant l'arrivée de Chaulnes, espérant toujours pouvoir lui persuader que d'Elci serait aussi bon français que l'avait été Clément IX, et gagner ainsi les votes français pour son protégé. Pourquoi pas, en effet? Les objections de la France contre d'Elci, il faut bien l'avouer, n'avaient aucun autre fondement que la crainte que son élection pût donner trop de « gloire » à l'Espagne. Mais pour Louis XIV cela suffisait, et Chigi commit la faute de ne pas le comprendre.

Deux jours plus tard, Rospigliosi venait faire à Bourlemont les mêmes offres et protestations. L'agent français put croire un moment que les deux cardinaux agissaient d'accord comme ils avaient fait par le passé, et que leurs deux factions allaient travailler ensemble. C'était pourtant le contraire qui était vrai. Les manœuvres de Chigi n'avaient pu être tenues secrètes, et les soupçons des autres chefs de faction avaient déjà été éveillés par le fait que Chigi n'avait voulu

(1) Bourlemont au roi, 9 décembre.
(2) Le roi à Chaulnes, 3 janvier.

s'aboucher avec aucun d'eux. Il prétendait agir seul cette fois. C'était audacieux et dangereux.

Essayons de nous représenter l'état d'âme du vénérable François Barberino, doyen du Sacré-Collège, cardinal depuis quarante-sept ans, chef de faction dans trois conclaves, lorsqu'il s'aperçut que Chigi ne venait pas même lui demander son avis. Il n'aimait déjà pas beaucoup le neveu d'Alexandre VII (1) et maintenant ce jeune homme de trente-quatre ans, ce Flavio Chigi qui ne faisait que chasser et s'amuser, voulait l'ignorer, faire le pape sans lui, peut-être « à sa barbe (2) ». C'était vraiment trop fort. Cela criait vengeance. Et justement la vengeance était prête.

Rospigliosi, le cardinal-patron d'hier, se trouvait froissé de ce que Chigi avait désiré le voir privé d'une faction (3) et de ce qu'il avait mal caché son mécontentement de la dernière promotion faite par Clément IX. Azzolino et l'Escadron avaient été mis en défiance par la bouderie de Chigi pendant le dernier pontificat. Tous étaient également blessés et menacés par la détermination de Chigi de ne pas entrer en pourparlers avec eux. Il fut facile à Azzolino d'unir tous ces ressentiments, et presque immédiatement après l'entente de Chigi et d'Astorga il formait une ligue entre les factions de Barberino, de Rospigliosi et de l'Escadron (4), laquelle prit bientôt le nom de « la Triple ».

C'était une alliance défensive, une assurance mutuelle contre les plans de Chigi. Avec leurs vingt-sept voix réunies, les trois chefs disposaient de l'exclusion, et aucun des protégés de Chigi ne pouvait passer sans leur consentement. Mais là s'arrêtait leur entente. Chacun était maître de voter à sa guise pour l'inclusion. François Barberino n'abdiquait pas l'espérance de voir triompher un des siens. Lorsqu'on serait un peu fatigué d'exclure de tous les côtés, on voudrait certainement

(1) « Por causas no graves », écrit Astorga à la reine-régente, 1er février.
(2) C'était l'expression reçue.
(3) Voir p. 13.
(4) Astorga à la reine-régente, 17 décembre et 1er mars.

LEOPOLDVS S.R.E. DIACONVS CARDINALIS
MEDICES FLORENTINVS
DIE XII. XBRIS MDCLXVII.
Obyt die 10 Nouem. 1675.
Io Iacobus de Rubeis formis Romæ ad Tem. pacis cũ priu. S. Pont.

un bon vieillard inoffensif. Sa faction en était pleine. Rospigliosi se souvenait de tous les encouragements qu'il avait reçus de France. Peut-être le Saint-Esprit, voulant favoriser les lis, s'arrêterait-il sur la tête d'une de ses créatures. Ils étaient tous très acceptables. Quant à l'Escadron, Azzolino et Christine, nous savons déjà qu'ils allaient combattre pour Vidoni. Mais aucun des trois alliés n'avouait ses préférences. Résister à Chigi, c'était le seul mot d'ordre.

Le conclave se trouvait donc, dès le premier jour, divisé en deux camps, presque égaux en force : Chigi et l'Espagne d'un côté, la Triple, avec Azzolino en tête, de l'autre. Le premier avouait quatre « sujets » pour l'inclusion : d'Elci, Celsi, Bonvisi et Vidoni. Le second n'en présentait aucun et se contentait d'exclure. Les deux chefs avaient offert leurs services tant à la France qu'à l'Espagne et avaient besoin de l'appui des deux Couronnes à la fois. L'Espagne venait de donner la main à Chigi. Quelle attitude prendrait la France? Sans elle on ne pourrait évidemment rien faire. Ne valait-il pas mieux attendre ce qu'allait apporter le duc de Chaulnes et les cardinaux de Retz et de Bouillon, dont l'arrivée prochaine avait été annoncée par le premier courrier revenu de France après la mort de Clément IX?

Bourlemont avait dès le 21 décembre notifié au Sacré-Collège le départ pour Rome du duc de Chaulnes et des cardinaux français. Il ne pouvait être question de prendre une résolution formelle de les attendre, car cela aurait été contraire aux règles du conclave, qui exigeaient que les scrutins eussent lieu régulièrement deux fois par jour; mais dans une réunion privée la majorité des cardinaux, Chigi, Médicis et Rospigliosi à leur tête, se déclarèrent pour l'attente. On irait tous les jours voter à la chapelle, mais on ne ferait rien de sérieux. Chigi et Rospigliosi maintenaient ainsi la parole donnée à Bourlemont. Barberino et Azzolino refusèrent de prendre part à cette démarche, qu'ils jugeaient contraire à la dignité du Sacré-Collège, mais

ils n'avaient pas la force nécessaire pour l'empêcher (1).

Les premières séances du conclave ne furent donc que de simple formalité. On s'assemblait deux fois par jour dans la chapelle Sixtine pour des votes dont on n'attendait rien. Le premier scrutin eut lieu le 23 décembre avec cinquante-sept votants. Barberino eut dix-sept voix, Odescalchi dix, Cybò huit, Bona six. Aucun autre n'en eut plus de quatre. D'Elci, le vrai candidat de Chigi, n'en eut que deux, Celsi une, Bonvisi et Vidoni aucune.

Le seul événement notable pendant ces escarmouches fut que Médicis se rangea officiellement parmi les cardinaux espagnols. Astorga reçut le 28 décembre une dépêche de la reine régente (2) ordonnant de lui confier « le secret », et après avoir reçu la déclaration de Médicis, il alla le même jour à la fenêtre du conclave (3) notifier au Sacré-Collège, que le cardinal Léopold était désormais le chef de la faction d'Espagne. Sforza se trouvait ainsi relégué à l'arrière-plan, à la grande satisfaction de l'ambassadeur et de ses collègues, qui craignaient son manque de tact et de discrétion (4). Astorga envoya à son gouvernement un éloge du nouveau chef de faction, en l'assurant que les affaires d'Espagne dans le conclave se trouvaient à présent dans un état meilleur que depuis bien des années (5).

II

Des difficultés imprévues vinrent cependant bientôt déranger la tranquillité apparente et mettre en danger les opéra-

(1) Azzolino à Zetina, sans date, mais du 8 janvier.

(2) Du 4 décembre.

(3) La petite fenêtre, à côté des tours, par laquelle on communiquait avec le conclave, sous la surveillance des auditeurs de rote. On disait habituellement aller à la fenêtre, à la roue ou au tour.

(4) « Tous les cardinaux du parti m'ont dit qu'ils ne traiteraient avec lui dans aucune affaire d'importance. » Astorga à la reine-régente, 4 janvier.

(5) *Ibidem*.

tions fraîchement combinées entre Chigi et Astorga. Peu de jours se passèrent avant que Chigi commençât à se repentir d'avoir mis le nom de Vidoni sur sa liste. La voix publique, après sa malencontreuse visite à la princesse de Rossano, persistait à l'indiquer comme le favori de l'Escadron, et les soupçons de Chigi s'éveillaient. Vidoni avait beau posséder toutes les qualités pour être papable ; du moment qu'il faudrait partager avec un autre la gloire de l'élection, Chigi n'en voudrait plus. Il n'allait pas tirer les marrons du feu une seconde fois pour ces intrigants de l'Escadron. Azzolino et Vidoni ne trahissaient pourtant pas leur intimité. Malgré que leurs cellules fussent voisines, ils ne se visitaient pas. Jamais on ne les voyait échanger la moindre parole. Ils préféraient échanger la nuit des billets par l'entremise de leurs conclavistes (1), et quelquefois un ami commun, Borromeo par exemple, portait un message verbal de l'un à l'autre. Ce que j'appelle des billets était souvent de très longues lettres, et Azzolino se donnait encore la peine de traduire en italien pour Vidoni les rapports français qu'il recevait régulièrement de Christine. « Je vous envoie un volume », lui écrivait un soir Azzolino (2), et c'en était bien un. Mais ils étaient entourés d'espions, et nulle précaution ne suffisait. « J'ai des amis qui travaillent en secret pour moi », avait eu l'imprudence de dire un jour Vidoni (3), qui d'ordinaire ne faisait que supplier qu'on ne pensât pas à lui et qu'on le laissât « dans son heureuse tranquillité » (4). Ceci fut rapporté à Chigi et augmenta sa défiance. Il envoya son cousin Sigismond demander à Vidoni s'il avait vraiment des intelligences avec l'Escadron. Vidoni nia énergiquement, mais les soupçons subsistèrent (5). Chigi

(1) Vidoni à Azzolino, 20 décembre.
(2) Azzolino à Vidoni, 14 janvier.
(3) *Ibidem*, 8 janvier.
(4) Vidoni à Azzolino, 3 janvier.
(5) *Discorso sopra il conclave nel quale fu creato Clemente X.* Bibl. Vallicelliana, Rome, ms. I, 39, f^os^ 281-305. Cette relation ajoute que peu après l'on vit Azzolino se rendre la nuit chez Vidoni. Il me semble peu probable qu'il ait commis cette imprudence.

s'était d'abord plaint que Vidoni « faisait des démarches qui n'étaient pas convenables et ne se comportait pas bien (1) ». Il ajoutait quelques jours plus tard que les autres cardinaux de la faction ne voulaient pas de lui et qu'il se trouvait hors d'état de pousser sa candidature (2).

Cette attitude de Chigi ne pouvait que plaire à Médicis, qui avait toujours été contraire à Vidoni. Il voulut en profiter pour porter un coup décisif à son adversaire et, de concert avec ses deux lieutenants Pio et Visconti, il imagina de répandre le bruit que l'élection de Vidoni était assurée, sachant bien que ce serait le vrai moyen d'indisposer leurs collègues contre lui. Pio alla hypocritement faire le tour des cellules pour recommander l'élection de Vidoni. On n'avait qu'à vouloir; que quelqu'un le proposât, et le pape était fait. Il s'entendit, non sans plaisir, dire qu'on était convenu d'attendre les Français, qu'il fallait savoir ce que diraient les chefs de faction, que c'était à Chigi, non à lui, de faire la proposition, tous les faux fuyants enfin que devait nécessairement provoquer une démarche aussi inattendue (3). Bref, au scrutin suivant, Vidoni, comme il fallait s'y attendre, eut cinq voix, et Chigi et Médicis purent se flatter d'avoir enterré sa candidature. Cela n'empêcha pas que le bruit se répandit en ville que l'élection était faite. Une foule énorme se porta à la place Saint-Marc (4) devant le palais du cardinal, et Rome retentit des acclamations de la populace. Vidoni n'était pas aimé, mais un nouveau pouvoir trouve toujours de nombreux amis.

L'épisode était loin d'être agréable à Christine et à Azzolino, mais ils firent bonne contenance. « L'accident d'hier, écrivait la reine (5), était effectivement cruel, mais patience. *Vox populi,* etc. On entendait hier crier par toute la ville *Viva, viva Vidoni !* quoiqu'il soit craint universellement comme la foudre. »

(1) Azzolino à Vidoni, 26 décembre.
(2) *Ibidem*, 8 janvier.
(3) *Ibidem.*
(4) La place de Venise actuelle. Le palais de Vidoni n'existe plus.
(5) Christine à Azzolino, 7 janvier.

Le lendemain les Romains prenaient leur revanche. Des pasquinades plus ou moins spirituelles couraient par la ville et pénétraient jusque dans le conclave, où Chigi et Orsini s'amusaient à les lire à leurs amis. En voici un spécimen : la fameuse statue de Pasquino se trouvait munie d'un gros bâton, avec la légende :

Che fai, Pasquin, con il baston in mano ?
— Vuo bastonar quei Capi di Fattione
Ch'oseràn di crear un papa Vidone (1).

Azzolino prit la chose aussi tranquillement que Christine. Chigi lui ayant envoyé son confident Mgr Febei, le maître des cérémonies du conclave, pour le faire causer sur Vidoni, Azzolino lui dit :

« *Monsignore*, avec cet homme je n'ai ni intimité, ni inimitié. Je ne me crois pas obligé par ma conscience à lui nuire, comme à d'autres, mais si les siens l'ont ruiné, je n'en ai pas le moindre regret au monde. »

Il s'amusa encore à dire un peu de mal de Vidoni et à se faire répéter des mots qu'on attribuait à la reine contre le pauvre cardinal. Puis, la nuit venue, il écrivait une longue lettre à Vidoni, lui racontant toute la conversation, jusqu'aux plus petits détails (2).

Tous ces manèges ne réussissaient cependant pas à tromper Chigi et Médicis. Pour eux Vidoni était devenu le pape de l'Escadron, et ils n'entendaient plus le reconnaître comme leur candidat. En même temps qu'ils écartaient Vidoni, ils poursuivaient avec ardeur leur campagne pour d'Elci et Celsi. Visconti, Pio et Corsini s'étaient chargés de faire « la pratique » pour eux, c'est-à-dire d'aller visiter les cardinaux, les sonder sur leurs sympathies, et, au besoin, solliciter leurs votes. Mais ils s'étaient de suite heurtés à une forte résistance.

(1) « Notizie di Roma », 25 janvier 1670. — Le livre de Gregorio Leti, *l'Ambasciata de Romolo a Romani*, Cologne (Amsterdam), 1676, contient une grande collection des pasquinades du conclave de 1670. Voir aussi G. Petrai, *Pasquino e Marforio*. Rome, 1884, p. 51.

(2) Azzolino à Vidoni, 8 janvier.

La Triple ligue ne voulait pas se prêter au triomphe de Chigi en votant pour d'Elci. On prétextait l'opposition de la France et la faiblesse physique du sujet. En effet le pauvre d'Elci se trouvait malade en ville, pendant qu'on débattait son élection dans le conclave (1). Quant à Celsi, même les membres de la faction Chigi les plus soumis, comme Franzoni et le jeune Sigismond, manifestaient leur répugnance à voter pour ce vieux viveur (2). Quelques essais aux scrutins donnèrent à d'Elci un maximum de douze voix et à Celsi de cinq. Médicis se consola en disant à Orsini (3), que quand les Français seraient arrivés, lui et Chigi se mettraient d'accord avec eux, feraient le pape et laisseraient crier les autres.

C'était bien l'avis de Médicis, mais ce n'était plus l'avis de son ambassadeur. Peu ferme dans ses propres opinions, Astorga se laissait facilement influencer et avait constamment besoin d'un guide plus sûr que celui de ses maigres instructions. Il aimait parler du commandement qu'il exerçait sur sa faction, mais quoi commander? Voilà souvent le point obscur. A peine la première entente avec Chigi établie, il éprouva le besoin de se consulter, comme c'était d'ailleurs son devoir, avec don Pedro d'Aragon. Que pensait-il de Vidoni, qu'Astorga connaissait personnellement très peu? Et si Brancaccio revenait sur le tapis, fallait-il toujours l'exclure? Il avait offert de donner des signatures en blanc comme garantie de ses bonnes intentions (4).

La réponse de don Pedro (5) avait été claire en ce qui concernait Vidoni. Il ne croyait pas que Vidoni eût de grandes chances, mais c'était un bon vassal du roi, qui s'était bien comporté pendant sa légation de Bologne et qui serait accep-

(1) Il ne put entrer au conclave que le 17 janvier. Il était affligé d'un érysipèle qui lui causait de graves souffrances.

(2) « Reputato rilassatissimo nel senso e nella carne. » *Relazione Chigiana*. — « Le cardinal Celsi fut bientôt par terre, et la vie libertine qu'il mène encore à son âge empêche de peser ses autres bonnes qualités. » Chaulnes au roi, 18 février. — Azzolino à Vidoni, 26 décembre et 8 janvier.

(3) « Si on peut croire à celui-là », écrivait Azzolino à Vidoni, 8 janvier.

(4) Astorga à don P. d'Aragon, 6 décembre.

(5) Don P. d'Aragon à Astorga, 11 décembre.

table à l'Espagne. Quant à Brancaccio, il se servit malheureusement de termes ambigus. Les ordres à son égard n'étaient pas changés, disait don Pedro, et jamais il ne conseillerait à Astorga de sortir de l'ordre général qu'il avait reçu. — Il y avait contradiction. Astorga avait pour ordre général « ni inclure, ni exclure », mais il avait aussi la lettre de la reine-régente, ordonnant l'exclusion de Brancaccio. Astorga comprit que puisque rien n'était changé, l'ordre de la lettre royale n'était pas rétracté, et comme il ne reçut jamais de réponse de Madrid à une lettre demandant ce qu'il fallait faire vis-à-vis de Brancaccio, il garda cette opinion pendant tout le conclave. C'était une erreur, comme nous le verrons plus tard, mais dans les circonstances données elle était assez excusable.

A peine ces questions éclaircies, Astorga en vit surgir d'autres. Il avait pour l'assister dans les affaires du conclave l'auditeur de rote Mgr Zetina, qui en 1667 lui avait servi d'intermédiaire avec l'Escadron, et qui à cause de cela était mal vu de Chigi. Les antipathies sont souvent réciproques, et Zetina, qui connaissait la situation infiniment mieux que l'ambassadeur, s'ingéniait à lui montrer qu'il avait fait une mauvaise affaire en traitant avec Chigi et en se privant ainsi du concours de ses anciens alliés de l'Escadron. Deux des candidats de Chigi, Celsi et Bonvisi, étaient favorisés par la France. Il serait impossible de faire passer d'Elci, on le voyait déjà. Vidoni seul convenait donc à l'Espagne. Mais le chef de la faction d'Espagne, Médicis, disait à qui voulait l'écouter qu'il fallait attendre les Français. Et quand ils seraient arrivés on ferait un pape français, soit Celsi, soit Bonvisi. Un ambassadeur d'Espagne pouvait-il s'associer à une politique de cette espèce? Ce serait annoncer au monde la suprématie de la France. Heureusement il y avait un moyen de tout arranger. Vidoni était acceptable à l'Espagne, il était sur la liste de Chigi, on le disait bien vu de l'Escadron. Pourquoi ne pas s'arranger avec Azzolino pour l'élire, et cela de suite, afin que les Français à leur arrivée trouvassent un fait accompli?

La reine Christine était là, avec laquelle on pouvait négocier comme avec Azzolino lui-même.

Astorga se laissa impressionner, d'autant plus qu'il entendait la même chose du cardinal Borromeo (1) qui sous prétexte d'indisposition n'était pas encore allé s'enfermer dans le conclave. Il connaissait Borromeo comme un homme franc et loyal, d'un jugement calme et réfléchi; de plus il était sujet espagnol. Astorga n'allait pas volontiers chez Christine pour ne pas avoir à accepter son siège pliant, mais il autorisa Zetina à aller la voir, et il écrivait le 4 janvier, à la reine-régente, qu'il « tâchait d'arranger les affaires du conclave de sorte que le duc de Chaulnes les trouvât en tel état qu'il ne pût plus les prolonger, ni les attirer à lui avec ses ruses, artifices ou négociations illicites » .

III

Zetina demanda immédiatement une audience à la reine, et le soir du 6 janvier, pendant que le faux bruit de l'élection de Vidoni commençait à se répandre par la ville, il était introduit secrètement auprès d'elle. Il trouva Christine navrée des acclamations dont le bruit parvenait jusqu'à elle, et dont elle connaissait mieux que personne l'origine malveillante pour son protégé. Mais autrement elle était de très bonne humeur. Voici ce qui venait de se passer.

La saison continuait à être des plus rigoureuses et la grippe faisait partout des victimes. Plusieurs cardinaux, Antoine Barberino, Borromeo, Ludovisi et d'Elci n'avaient pas osé s'aventurer dans la glacière du Vatican. Ceux qui y étaient entrés se trouvaient fort mal. On se réunissait volontiers chez Chigi, Ottoboni et Orsini, qui avaient les cellules les plus

(1) Christine à Azzolino, 12 janvier.

chaudes, mais ces modestes petits réduits ne pouvaient contenir que peu de monde à la fois. Imperiali, qui avait sa cellule au-dessus de la Scala Regia, se plaignait des courants d'air et se décida à sortir ; autant à cause du mal dont il souffrait, que par crainte d'attraper pire, disait Azzolino. Vidoni et Azzolino tenaient bon, mais ils étaient tous les deux très enrhumés, et Azzolino ne put sortir de sa cellule pendant plusieurs jours. Le 6 janvier il allait cependant mieux, et il en avertit la reine par un billet en tête duquel se trouvaient les initiales S. M. A première vue ces initiales paraissent peu intéressantes. Cela voudra dire Sa Majesté, pensera sans doute le lecteur. Erreur! Elles avaient une signification à part, que nous ignorerons peut-être toujours, mais qui devait être douce au cœur de Christine. Écoutez plutôt ce qu'elle répondit :

« Je crois, sans m'efforcer beaucoup à vous exprimer ma joie, que vous serez persuadé de celle que j'ai ressentie en vous sentant guéri. Cette heureuse nouvelle m'a rendu la vie, mais pour la conserver, il faut qu'elle continue de m'apprendre demain votre entier rétablissement.

« Mais par quelle heureuse influence m'avez-vous rendu les glorieuses marques de ma félicité passée? Est-ce que je me trompe, et les lettres de « S. M. » ne signifient-elles plus ce qu'elles signifiaient autrefois? Si je pouvais vous faire imaginer la joie que leur vue m'a donnée, vous me jugeriez en quelque façon digne de ce titre, que je préfère à celui de la reine de l'Univers. Mais je dois en être indigne, puisque vous me l'avez ôté. Faites ce qu'il vous plaira ; je suis d'une manière à vous que vous ne pourrez sans une injustice et une cruauté effroyable douter que « S. M. » me soit dû ».

Ne nous moquons pas, cher lecteur, de ces petites tendresses échangées entre un prince de l'Église et une reine qui n'était plus jeune. On peut penser ce qu'on veut de l'affection de Christine pour Azzolino. Rappelons-nous qu'il était le seul homme qu'elle eût aimé, l'ami auquel une inébranlable fidélité l'unissait depuis des années. Elle ne vivait que

pour lui ; le servir était le suprême but de tous ses efforts, la seule ambition qui lui restât. Que celui-là lui jette la première pierre qui n'a jamais senti battre son cœur à la vue de certaines chères initiales, des A. B., des C. D. ou des R. S., de ces initiales qui sont un trésor pour celui qui les comprend, et rien pour le reste du monde. Et comme il faut le plaindre, celui-là !

Mais dans toutes les affections l'un des deux embrasse et l'autre tend la joue. Azzolino, dans sa réponse du jour suivant, accorda encore une fois à son amie le précieux S. M., mais ce fut pour la dernière fois pendant le conclave. Je suis bien aise de pouvoir ajouter qu'il fut plus généreux après, et que pendant les dernières années de leurs vies les initiales ne manquèrent que rarement dans ses billets. Cette fois-ci il avait une raison pour ne pas être content. Après les phrases que nous venons de lire venait un compte rendu détaillé de la première entrevue de Christine avec Zetina. Azzolino aurait bien voulu le montrer à ses amis, mais les tirades sentimentales au commencement de la lettre l'en empêchaient. Il rappela assez sèchement à Christine qu'il fallait tenir ce qui regardait les affaires séparé de « toute autre chose (1) ».

La seconde partie de la lettre était en effet fort importante. Christine y racontait comment Zetina, « après les compliments ordinaires », lui déclara qu'il « était résolu de me parler avec la même confiance qu'il avait toujours eue en vous, considérant moi et vous pour une même personne ». Il parla de sa douleur de voir l'Escadron séparé des Espagnols, et pria la reine d'être médiatrice pour le réconcilier avec la faction d'Espagne. Comme Christine l'assurait qu'elle « s'estimerait très heureuse de pouvoir servir à une réunion si utile au service de Dieu et de l'Église », Zetina répliqua que cela ne tenait qu'à elle. Astorga s'était déjà repenti de la faute qu'il avait com-

(1) « Tutto quello che V. Mtà mi scrive di negozio si compiaccia di separarlo da ogni altra cosa in modo che occorrendo posso mostrarlo agli Amici, il che non ho potuto fare oggi del suo biglietto e la riverisco intanto umilmente ». Azzolino à Christine, 7 janvier.

mise en s'alliant avec Chigi; il était prêt à sacrifier d'Elci et Celsi et à s'associer à Azzolino pour l'élection de n'importe quel sujet celui-ci voudrait désigner, soit dans la faction Chigi, soit dans les factions de la Triple. Il faisait évidemment allusion à Vidoni et demanda à la reine ce qu'elle croyait qu'Azzolino pensait de celui-ci et de Bonvisi. Zetina avoua qu'Astorga n'oserait pas s'opposer à Bonvisi, mais qu'il « souhaitait fort de n'être pas forcé d'y consentir ». Si l'Escadron voulait se déterminer pour Vidoni, l'élection se ferait bientôt, car l'ambassadeur « l'appuierait de tout son pouvoir, et il avait entre ses mains de quoi forcer Chigi, plusieurs des créatures du parti Chigi étant sujets du roi d'Espagne ».

Christine dut tressaillir d'aise en entendant cette proposition, mais fidèle aux préceptes d'Azzolino, elle se garda de rien en laisser voir. Le cardinal, elle le savait bien, aimait cacher son jeu jusqu'au dernier moment. Avouer qu'un candidat lui était agréable, n'était-ce pas amoindrir la valeur du service qu'on rendait en travaillant pour lui? Il valait mieux faire croire à l'ambassadeur que l'Escadron n'acceptait Vidoni que pour lui faire plaisir. L'élection de Vidoni comblerait les vœux d'Azzolino et de ses amis, mais ils voulaient, pour parler le langage du temps, être « tirés à lui ». Ils voulaient avoir l'air d'être forcés à faire ce qu'au fond de leur cœur ils désiraient le plus.

Christine répondit donc qu'elle croyait l'élection de Bonvisi beaucoup plus facile que celle de Vidoni, parce qu'il aurait l'appui des Français. Ceci devait naturellement indisposer encore Astorga et Zetina contre lui. Quant à Vidoni, elle crut qu'un petit mensonge serait utile. Elle savait de bonne part, dit-elle, « qu'il avait une exclusion secrète du roi de France pour deux chefs; pour être créature Chigi et pour être né Espagnol ou du moins sujet. » Ceci pour rendre sa candidature d'autant plus chère à Zetina et à son ambassadeur.

« Après lui avoir donné cette pilule qui fit un effet admirable », Christine demanda à Zetina de formuler ses propositions dans un billet à Azzolino, qu'elle s'engageait à lui faire

parvenir. Zetina passa dans le cabinet de travail de la reine et y rédigea un mémoire (1). On se jura de part et d'autre le plus grand secret. L'ambassadeur ne devait surtout rien faire savoir à Médicis, ni à aucun autre cardinal de la faction d'Espagne. Il fut aussi convenu qu'Astorga conserverait les apparences de l'union avec Chigi. Enfin Zetina partit pour revenir dans la soirée du 9 janvier prendre la réponse d'Azzolino (2).

Pour l'Escadron et son chef, la proposition espagnole était une bonne fortune inattendue. Voir leurs adversaires venir à eux et leur proposer justement l'homme qui avait leurs préférences secrètes, que pouvaient-ils espérer de mieux? L'affaire cependant présentait des difficultés. L'entente avec les deux autres parties de la Triple, les factions Barberino et Rospigliosi, ne comportait, nous l'avons vu, pas l'inclusion. Il fallait d'abord gagner leur consentement pour ne pas s'exposer, en cas d'insuccès, à se voir privés, par une rupture avec eux, du privilège de pouvoir exclure. Et de gagner Barberino à une candidature qui enlèverait leur chance à tous les vieillards de sa faction n'était pas facile, surtout lorsqu'il s'agirait d'une créature de ce Chigi qu'il détestait. Et pouvait-on se fier à Zetina et à son ambassadeur, qui changeait si facilement d'opinions? Il fallait être prudent.

La réponse d'Azzolino à Zetina (3) fut sévère pour Médicis et ses lieutenants Pio et Visconti. Si l'ambassadeur abandonnait les candidatures d'Elci et Celsi, il fallait d'abord ordonner à ces cardinaux de cesser les manœuvres qu'ils faisaient constamment pour eux et surtout pour d'Elci. Ils agissaient avec une outrecuidance telle que Pio avait même dit à un de ses collègues : « Il s'agit d'un pape déjà fait. Voyez à

(1) Ce mémoire n'a pas été conservé. L'original a probablement été rendu à Zetina avec la réponse du cardinal.

(2) Christine à Azzolino, les 6, 7 et 8 janvier. Le récit de l'entrevue est partagé entre ces trois lettres, toutes fort longues.

(3) Ce mémoire est sans date, mais il doit avoir été écrit entre le 8 ou le 9 janvier. Il est fort long et détaillé et écrit avec une lucidité extraordinaire, malgré l'indisposition dont souffrait encore Azzolino. Il ne put sortir de la cellule pour se rendre au scrutin que le 13.

vous arranger pour ne pas être en retard. » « Que devons-nous croire, nous autres, écrivait Azzolino, si les cardinaux novices (1) se permettent ceci? S'ils le font contre la volonté de l'ambassadeur, et s'ils peuvent le faire, à quoi sert-il alors de les payer? »

Mais Médicis et les siens commettaient une faute tout aussi grave en répétant constamment qu'il fallait attendre les Français. A quoi bon? Et si ce chemin-là était nécessaire, ne valait-il pas mieux le faire sans le dire? Pourquoi donner aux Français le triomphe de se vanter qu'on ne pouvait rien faire sans eux? Pis encore! Ils avouaient qu'Astorga les pressait pour se dépêcher, mais que tout de même il fallait attendre les Français. Si c'était vrai, il ne faudrait pas le dire, car c'était amoindrir l'ambassadeur d'Espagne. « Et en réalité, continuait Azzolino, ce n'est pas vrai, car si Chigi et Médicis voulaient s'accommoder à un sujet faisable, on pourrait faire (l'élection) beaucoup plus pacifiquement et facilement sans les Français. »

L'Escadron ne demandait pas mieux que de prendre un sujet agréable à l'Espagne, mais ils ne voulaient pas choisir contre leur honneur et conscience, ni abandonner leurs alliés Barberino et Rospigliosi. L'Escadron ne pouvait non plus se charger de faire une proposition au sein du conclave. Chigi avait la faction la plus forte en créatures et en papables. Pour réussir il fallait le contenter en choisissant une de ses créatures, et la proposition devrait ensuite venir de lui.

Notez qu'Azzolino ne prononce pas le nom de Vidoni. Mais il veut qu'Astorga fasse abandonner les pratiques pour d'Elci et Celsi et qu'il fasse proposer par Chigi une de ses créatures faisables. Or, il n'en restait plus que deux : Bonvisi et Vidoni, et, de ceux-là, Azzolino se croyait certain qu'Astorga ne voudrait pas de Bonvisi, comme suspect d'être trop français. C'était donc bien Vidoni qu'il avait en vue, tout en évitant de le nommer.

(1) Médicis et Pio. Tous les deux venaient d'entrer dans la faction d'Espagne.

Azzolino parle dans son mémoire avec beaucoup de dignité de ses relations avec l'Espagne. S'il embrasse volontiers une occasion de lui être utile, c'est que « le service du roi se rencontre avec celui de Dieu ». « Je vénère infiniment, écrit-il, le nom du roi. Je l'ai toujours servi et le servirai toujours, mais sans l'obligation d'en rendre compte à personne. Et il me suffit de satisfaire ma conscience avec le proverbe espagnol *Cadauno es hijo de sus obras* » (1).

La lettre à l'ambassadeur (2) qui accompagnait le mémoire destiné à Zetina respirait la même fierté. J'espère que tous mes lecteurs qui savent l'italien voudront se donner la peine de tourner les feuilles des appendices pour la lire. C'est un monument de style et de clarté, surtout pour l'époque, et en même temps de dignité, de calme et de sagesse. Quant au contenu, c'est une nouvelle version de ce qu'il a déjà dit à Zetina. La tactique actuelle de Médicis et de Chigi, si elle pouvait réussir, ce qu'Azzolino n'admet pas, aboutirait à l'élection de Celsi, favorisé par la France à l'instigation de la connétable Colonna et du duc de Nevers et capable de prêter les mains à la restitution de Castro.

Un pape faible, dit Azzolino à ce sujet, ne sera jamais favorable à l'Espagne. « Par contre, un pape qui a du courage et sait résister, sera nécessairement espagnol, même fût-il né en France : car aujourd'hui la France est le fléau des papes, et il ne peut y avoir d'autre main qui la retienne que celle de l'Espagne. »

A tous les deux, à l'ambassadeur comme à Zetina, Azzolino posait trois conditions : le secret le plus inviolable, comme « de confession » ; on lui rendrait toutes ses lettres, et on n'en prendrait pas copie.

Christine, en recevant ces lettres pour les remettre à Zetina, complimenta vivement son ami : « Je n'osais pas vous conseiller de faire ce que vous avez fait, écrit-elle (3), mais après

(1) Chacun est fils de ses œuvres.
(2) Voir à l'appendice, annexe n° 1.
(3) Christine à Azzolino, 9 janvier.

que vous avez pris cette résolution, je ne puis m'empêcher de l'admirer et la louer, et pour vous dire tout ce que je puis penser de plus avantageux, je vous dirai que votre conduite me semble digne de vous. »

Trois jours plus tard, Zetina revenait la voir. Christine lui fit alors comprendre qu'Astorga pourrait compter sur l'appui de l'Escadron pour un cardinal de la faction Chigi « depuis qu'il avait sacrifié les deux pierres de scandale de cette faction qui sont d'Elci et Celsi », mais elle lui exposa aussi longuement les difficultés que l'Escadron rencontrerait pour disposer ses alliés Barberino et Rospigliosi au choix d'une créature de Chigi.

Après avoir écouté ses raisonnements, que très probablement il savait déjà par cœur, Zetina dit brusquement à la reine (1) :

« Comment êtes-vous avec Vidoni?

— Moi? fit Christine froidement, et pourquoi ne serais-je pas bien avec lui? Si vous me demandiez comment je suis avec d'Elci et Celsi, je répondrais : Je les tiens mes amis, mais cela n'y fait rien. Il n'est pas question si on est de mes amis. Il est question si on peut être pape. Je vous ai dit dernièrement que je ne savais pas les sentiments de l'Escadron sur son sujet, que je savais qu'il avait l'exclusion des Français, et je ne sais rien de plus sur son sujet.

— Je vous en parle, reprit Zetina, parce que l'ambassadeur m'a dit que Borromeo lui en a parlé comme du plus faisable de tous.

— Borromeo est un texte authentique, répondit la reine, et il peut savoir beaucoup plus que moi. Je suis sûre qu'il n'ignore pas l'exclusion des Français, et si nonobstant tout cela il a donné Vidoni pour le plus faisable, il faut qu'il soit persuadé que cette exclusion peut être contre-balancée de telle force que l'exclusion de la France fasse son effet ordinaire, qui a été d'élever sur le trône ceux qui en ont été honorés (2). »

(1) Christine à Azzolino, 12 janvier. La conversation des deux personnages est textuellement copiée de cette lettre.

(2) Allusion aux élections d'Innocent X et d'Alexandre VII.

Ceci fit rire Zetina, qui répliqua :

« Certes, si vous pouviez disposer l'Escadron à Vidoni, ce serait le plus court et le meilleur.

— Si l'ambassadeur a cette envie, répondit Christine, il peut mieux que moi les y disposer. Tout ce que je puis faire est de tâcher de découvrir leurs sentiments sur le sujet, et de vous les dire quand je les saurai et qu'ils me l'auront permis. Je vous avoue que je n'ai pas pensé à Vidoni jusqu'ici, car j'étais persuadée que l'élection sortirait hors des créatures Chigi. Mais depuis que vous en avez envie, cela me fait croire que les choses pourraient changer. Mais quand vous aurez disposé l'Escadron en la personne de Vidoni, savez-vous si Chigi se laissera vaincre en sa faveur, car on dit que don Agostino (1) a dit hautement qu'il n'y consentira jamais?

— Que Votre Majesté nous accorde l'Escadron en faveur de Vidoni, fit Zetina, Astorga y fera venir Chigi ou par force ou par amour. »

Le jour suivant une brouille faillit se produire. Astorga avait gardé la lettre d'Azzolino et renvoyait le mémoire adressé à Zetina avec un sien billet qui disait : « J'ai ouvert ce pli conformément aux trois conditions du secret, et je dois le copier et le restituer après comme je le fais (2). » Astorga est tout entier dans ce billet. Il écrit qu'il se conforme aux trois conditions, dont une est de ne pas copier, et pourtant il copie. Christine se fâcha, voulut déchirer les papiers et se laissa à grand'peine calmer par Zetina (3), qui promit de lui apporter le lendemain une promesse écrite d'Astorga d'observer toutes les conditions convenues. Elle la reçut aussi (4),

(1) Le prince Chigi, cousin du cardinal Flavio et frère aîné de Sigismond.

(2) « He avierto este pliego conformandome con la(s) tres condiciones del secreto y devo copiarle y devolverle luego como lo ago. (*Signé*) P. D. O. Marq. Astorga ». Sans date. L'écriture du billet est fort mauvaise.

(3) Christine à Azzolino, 13 janvier.

(4) « L'ambassadeur d'Espagne m'a envoyé une firme (*sic*) écrite et signée de sa main propre dans laquelle il s'oblige non seulement (à) accomplir *da quien es* toutes les conditions que vous exigez de lui et de Zetina, mais aussi celles que j'y avais ajoutées, qui étaient plus amples que les vôtres..... » Christine à Azzolino, 14 janvier. — La reine ajoutait qu'elle conservait « comme un trésor » ce

mais sa défiance était éveillée, et nous verrons bientôt qu'elle n'avait pas tort. Les lettres d'Azzolino furent en effet, peu de temps après, communiquées par Astorga à Médicis, malgré serments et promesses. Oh, le bon billet qu'avait Christine!

Pour finir d'apaiser la reine, Zetina l'assura que Médicis avait reçu l'ordre exprès de ne rien entreprendre dans le conclave sans l'assentiment préalable d'Astorga (1).

Tout ceci fut fidèlement rapporté à Azzolino et par lui à Vidoni, mais à l'intérieur du conclave on ne voyait aucune trace du changement de tactique de l'ambassadeur d'Espagne. Médicis était plus intime avec Chigi que jamais, Pio recommandait l'élection de Vidoni d'une manière outrée qui trahissait sa mauvaise foi, et les pratiques pour d'Elci et Celsi continuaient plus vives que jamais. Celsi croyait ses chances si sérieuses qu'un soir il se fâcha parce que Chigi ne voulait pas brusquer son élection (2). Tout cela méritait un peu d'eau froide. Les factions de la Triple voulurent donner une marque de leur force. Au scrutin du 15 janvier, ces cardinaux réunirent leurs votes sur la tête de Barberino, qui en obtint vingt-cinq. En réalité vingt-six votèrent pour lui, mais un bulletin fut déclaré nul parce qu'un distrait y avait écrit « Decanus » (3) au lieu du nom de Barberino (4). Il n'était nullement question de faire Barberino pape, mais la Triple manifestait sa force d'une manière imposante. Avec Imperiali qui devait bientôt rentrer (5), on arrivait à vingt-sept voix, et toute la faction Rospigliosi n'avait pourtant pas voté. Pas d'élection possible sans pactiser avec eux.

Rome commençait à s'impatienter des lenteurs du conclave, et pour tromper l'ennui de l'attente on s'amusait,

billet « si mal écrit qu'il m'est impossible de le copier ». Je n'ai cependant pu le retrouver.

(1) Azzolino à Vidoni, 14 janvier.

(2) *Ibidem.*

(3) Fr. Barberino était le doyen du Sacré-Collège.

(4) Azzolino à Vidoni, 15 janvier.

(5) « Je vous prie, écrivez à Imperiali, pour l'obliger de rentrer au conclave, car il se porte bien, et son absence fait fort causer Rome. » Christine à Azzolino, 12 janvier.

autour du feu, à « tirer les papes au sort ». Un soir, dans une maison, on vit sortir de l'urne : le pape du diable, Albizzi ; le pape du peuple, d'Elci ; le pape de Dieu, Vidoni. Christine, qui s'empressa de faire part à Azzolino de cette intéressante nouvelle, trouva les ressemblances suivantes : entre le diable et Albizzi : tous les deux sont des canailles ; entre le peuple et d'Elci : tous les deux sont fous ; entre Dieu et Vidoni : tous les deux sont justes (1).

Les cardinaux eux-mêmes ne prenaient pas ce qui se passait au conclave beaucoup plus au sérieux. Par acquit de conscience, plutôt que dans l'espoir d'obtenir un résultat, Chigi et Médicis avaient mis en avant le nom de Bonvisi. Le fidèle Corsini, aidé de Caraffa, s'était chargé de commencer les pratiques, et Azzolino, toujours attentif à tout ce qui pouvait menacer les chances de Vidoni, songeait déjà au meilleur moyen de préparer l'exclusion de ce nouveau rival (2), lorsque le bruit se répandit, le 16 janvier, que les Français entraient en ville. Tout fut interrompu. Les escarmouches étaient finies, et la vraie bataille allait commencer.

(1) Azzolino à Vidoni, 15 janvier.
(2) Azzolino à Christine, 15 janvier. — Christine à Azzolino, 16 janvier.

CHAPITRE VII

L'ARRIVÉE DES FRANÇAIS

I. Voyage du duc de Chaulnes et des cardinaux de Retz et de Bouillon. — Neiges et tempêtes. — Passage par Pise. — Entrée à Rome (16 janvier). — II. Chaulnes constate le désaccord de Chigi et de Rospigliosi. — Cadeaux faits à l'ambassadeur. — Retz chez Christine. — Première audience de Chaulnes chez la reine. — III. Christine promet à Zetina de travailler pour Vidoni. — Chaulnes déclare Vidoni « le plus faisable ». — Plan d'opérations d'Azzolino. — IV. Difficultés d'exécution. — Indiscipline de la faction d'Espagne. — Nouvelles hésitations d'Astorga. — Médicis le détourne de Vidoni. — Le baron de Plittersdorf. — V. Chaulnes reçu par le Sacré-Collège. — Ses visites à la reine et au marquis d'Astorga. — Mgr Ravizza chez Chaulnes. — Réunions mondaines de la connétable Colonna.

I

Le voyage du duc de Chaulnes avait été pénible. Parti de Paris avec le cardinal de Bouillon, immédiatement après avoir reçu les ordres du roi, il s'était rencontré à Lyon avec le cardinal de Retz qui venait de Commercy. A Lyon il avait reçu confirmation de la mort de Clément IX et quelques lettres de cardinaux, entre autres de Chigi et d'Elci. Le duc n'y avait vu que les compliments d'usage au nouvel an et y avait répondu dans les termes habituels, sans se douter que ces phrases aimables seraient interprétées comme un signe qu'il consentirait à l'élection d'Elci. C'était cependant cette politesse qui avait maintenu Chigi dans l'espoir que, Chaulnes une fois arrivé, les Français se prêteraient à l'exaltation de son favori.

De Lyon à Marseille, où ils s'embarquèrent, tout alla bien, mais à peine en mer les voyageurs furent assaillis par une effroyable tempête. Après quelques aventures ils arrivèrent à Gênes le 3 janvier (1), et, trouvant la mer trop grosse, ils se décidèrent à continuer par terre. Mais il fallait passer les montagnes, et ce n'était pas chose facile par le temps qu'il faisait. Le 9 janvier ils n'étaient encore qu'à Moneglia, d'où Chaulnes envoyait à Lionne le récit suivant :

« Ce courrier nous a trouvés dans un méchant poste, toutes les montagnes étant bouchées à cinquante milles de Gênes, n'y ayant jamais eu de si grandes chutes de neige ni de vents aussi grands. Nous avons tenté toutes choses pour faire faire des passages, mais les vents recouvrant dans le même moment les chemins, il a été impossible de passer, ayant perdu cinq de nos gens; nous ne savons ce qu'ils sont devenus. Nous fûmes bien obligés de revenir à pied du haut des montagnes en ce lieu, et ce ne fut pas, en vérité, en marche de cardinaux ni d'ambassadeur. Cependant le service du roi fait que tout le monde se porte bien. Nous avons envoyé chercher des felouques et, pour peu que la mer s'adoucisse, nous prendrons cette route, dans l'impatience où sont les cardinaux et moi de nous rendre à notre devoir. Vous assurant qu'il ne se peut expliquer combien ce retardement nous donne de déplaisir, mais il est difficile de surmonter tous les éléments conjurés contre nous si opiniâtrément. Nous vous supplions donc, MM. les cardinaux et moi, d'assurer Sa Majesté que, hors l'impossible, nous faisons le reste pour obéir à ses commandements. »

De Moneglia à Lerici, le voyage se fit en felouques « dans un temps où l'on n'en voyait guère en mer (1), » mais pour continuer, Chaulnes et ses compagnons préférèrent la voie de terre. Honny soi qui mal y pense ! Ils arrivèrent tant bien que mal à Sarzana « dans un équipage peu proportionné à la dignité du cardinalat et au caractère d'un ambassadeur. » L'évêque Mgr Spinola avait envoyé ses carrosses à leur rencontre et leur donna l'hospitalité dans son palais. Le jour suivant ils dînaient « avec tous les honneurs possibles » chez le prince de Massa.

(1) « Nous fûmes trop heureux d'y pouvoir entrer. » Leur galère avait eu une antenne brisée. Chaulnes à Lionne, Gênes, 4 janvier.

(2) Chaulnes au roi, Rome, 21 janvier.

Pise était la prochaine étape, et le grand-duc de Toscane s'y trouvait pour le moment. Sa présence offrait une difficulté, car la bienséance exigeait que l'ambassadeur allât le saluer, tandis que de l'autre côté Chaulnes désirait éviter d'avoir à trancher la question du rang que prendraient les deux cardinaux dans une occasion pareille (1). On décida d'aller coucher dans un village tout près de Pise pour passer par la ville au point du jour sans s'arrêter, et on envoya un gentilhomme complimenter le grand-duc et lui expliquer la grave raison d'étiquette qui obligeait l'ambassadeur et les cardinaux à renoncer au plaisir de lui rendre visite. Ferdinand II « entra fort galamment dans ces sentiments », envoya des carrosses et des litières pour le passage des montagnes, et fit défrayer l'ambassade sur tout son territoire.

A Ronciglione, les carrosses des cardinaux de la faction française se trouvaient à la rencontre. Chaulnes monta dans celui du cardinal Antoine Barberino. Peu à peu, le long de cette admirable Via Cassia, dont les paysages en même temps gracieux et majestueux sont une véritable fête pour l'œil, l'ambassadeur voyait venir à lui les représentants des princes, cardinaux et ambassadeurs, et lorsqu'il entra le 16 janvier par la porte du Peuple, ce fut à la tête d'un cortège de quarante carrosses à six chevaux. Il est vrai qu'à sa première arrivée à Rome, le 10 juillet 1666, il n'avait pas été suivi par moins de cent trente carrosses, mais alors l'entrée avait été officielle, tandis que maintenant, à cause de l'interrègne, elle était censée avoir lieu *incognito*. Le peuple romain, toujours enchanté d'un spectacle, saluait l'ambassadeur de ses acclamations, et Chaulnes entendait, non sans plaisir, répéter, par une manière d'allusion à sa décoration : « Voilà celui qui porte le Saint-Esprit! » L'ambassadeur alla se loger, avec sa suite, chez le cardinal Antoine Barberino, qui avait mis à sa disposition son palais à Monte Giordano, ses chevaux, sa voiture et ses esta-

(1) La préséance entre ambassadeurs et cardinaux durant l'interrègne, lorsque le Sacré-Collège exerçait les fonctions de souverain, était un sujet très contesté, et de part et d'autre on préférait laisser la question indécise.

fiers. Il avait employé treize jours de Gênes à Rome, ce qui n'était pas un voyage fort rapide, même en tenant compte du mauvais temps ; mais il se vantait d'être allé lentement pour faire bien voir qu'un ambassadeur de France n'avait pas besoin de se hâter, tant il était sûr qu'on ne ferait rien sans lui. Immédiatement après son arrivée, le gouverneur de Rome envoya lui demander jusqu'où il voulait établir sa juridiction et ce qu'on appelait la franchise du quartier. Chaulnes ne fixa pas de limites. Sa juridiction « dépendrait des bons ordres que le gouverneur donnerait pour empêcher que je n'eusse aucun sujet de plainte dans ce voisinage (1) ».

II

Le jour même de son arrivée l'ambassadeur reçut la visite des confidents des cardinaux Rospigliosi et Chigi, qui lui exposèrent par le menu la situation des partis. Il apprit ainsi la division qui régnait entre ces deux chefs, qu'il avait cru trouver amis et unis comme dans le précédent conclave, la formation de la Triple ligue par Azzolino et l'alliance de Chigi avec Médicis et les Espagnols. Chaulnes éprouva, avoue-t-il au roi, « une surprise et un sensible déplaisir à trouver un différend si peu prévu entre ces deux cardinaux ». Ses instructions avaient, en effet, été rédigées dans l'hypothèse de l'union et de l'amitié de Chigi et de Rospigliosi, et en les voyant dans des camps opposés il se « trouvait comme dans un nouveau monde ».

Il n'en cacha pas son dépit, surtout à l'envoyé de Chigi, qui n'était autre que Mgr Ravizza, secrétaire de la Consulte. De basse origine et médiocre culture, mais doué d'une volonté énergique et d'un grand esprit d'intrigue, ce prélat exerçait

(1) Chaulnes à Lionne, 21 janvier.

depuis longtemps une forte influence sur l'âme de Flavio Chigi et devait pendant le conclave lui servir d'intermédiaire avec le dehors, comme le faisait Christine pour Azzolino. Son favori était Celsi et, tout en exécutant les ordres de Chigi, il pensait toujours en premier lieu aux intérêts de son ami, qu'il savait d'ailleurs être, ou au moins avoir été, agréable à la France. Mais pour cette fois, voyant la surprise et le désappointement de Chaulnes, il ne se hasarda pas à lui proposer aucun nom, et se contenta de supplier l'ambassadeur de ne se déclarer d'abord pour aucun parti.

Comme l'émissaire de Rospigliosi lui avait demandé la même chose, Chaulnes promit sans difficulté de ne faire aucune déclaration officielle, mais tandis qu'il fit savoir à Rospigliosi que conformément aux sentiments du roi, il ne balancerait pas entre les deux partis, il manifesta franchement à Ravizza son mécontentement de trouver Chigi uni aux Espagnols, et lui conseilla de faire de son mieux pour raccommoder les deux cardinaux.

Toute chose a son bon et son mauvais côté. Chaulnes jugeait la nouvelle situation fâcheuse en ce qu'elle présageait un long conclave, mais en même temps elle lui paraissait « glorieuse » en ce qu'elle augmentait les chances de son roi de se faire l'arbitre de l'élection, ce qui après tout était l'essentiel (1).

Elle offrait encore un petit détail agréable. Il était d'usage que le pape envoyât aux ambassadeurs, après leur entrée, un riche cadeau de fruits, pâtisseries et délicatesses de tout genre. Le cardinal Rospigliosi, comme neveu du pape défunt, se chargea de cette formalité et envoya au duc « tout ce qui se peut manger, dans vingt-quatre bassines ». Et le cardinal Chigi, ne voulant pas rester en arrière de politesse, lui fit par-

(1) Il devinait fort juste quelle impression ferait à Paris la nouvelle de la division des partis. Le roi lui écrivait le 17 janvier : « C'est tout ce que je pouvais désirer de mieux pour vous donner lieu de vous rendre le médiateur entre eux d'un accommodement et d'un concert qui me donne la gloire en cette occasion, comme en la dernière, d'avoir eu plus de part qu'aucun autre dans l'exaltation du sujet qui sera élevé au pontificat. »

venir, le jour après, une quantité de fruits Celsi lui envoya, pour sa part, cinquante pots de confitures. Ce présent ne lui coûtait rien, car il les avait reçus lui-même en cadeau de Chigi (1). « Cela me confirma encore, écrivit Chaulnes plaisamment, que le poste d'indépendance est le meilleur, quand on le peut soutenir (2). »

Pour compléter l'aperçu de la situation, il importait à l'ambassadeur de savoir ce que voulait l'Escadron, et pour cela il fallait aller chez la reine (3). Déjà, deux jours avant son arrivée, Chaulnes avait demandé une audience que Christine s'était empressée d'accorder pour le 17 janvier.

Le cardinal de Retz avait été chez la reine dans la matinée. C'était lui qui devait se charger particulièrement des négociations avec l'Escadron. Azzolino et lui se connaissant et s'appréciant de longue date, ce choix était tout indiqué. Chigi, au contraire, avait déclaré qu'il ne voulait pas traiter avec Retz (4), qui depuis le dernier conclave avait perdu sa confiance, et d'Este fut chargé de négocier avec lui, tandis qu'Antoine Barberino et Bouillon s'aboucheraient avec la faction Rospigliosi (5). — Retz reçut de la reine un tableau détaillé de l'état du conclave et la pria à son tour d'assurer son ami qu'il était toujours le même. La faction de France « s'attacherait entièrement à l'Escadron, mais surtout à Azzolino (6) ». C'étaient là des amabilités destinées à faciliter les négociations futures, mais qui n'engageaient à rien. Retz savait bien à quoi s'en tenir sur l'affection d'Azzolino pour les intérêts français (7), et Christine ne se crut point obligée de

(1) Azzolino à Vidoni, 23 janvier.

(2) Chaulnes au roi, 28 janvier.

(3) « Votre Majesté ne pourrait savoir qu'imparfaitement de ma part le plan de cette cour, sans lui parler de la reine de Suède ». Chaulnes au roi, 21 janvier.

(4) Le roi à Chaulnes, 3 janvier.

(5) Chaulnes à Lionne, 21 janvier.

(6) Christine à Azzolino, 18 janvier. Elle ajoute : « Je ne sais si vous connaissez ce gentilhomme (Azzolino). Il était autrefois de mes amis. Je ne sais s'il l'est encore, mais je suis plus à lui que jamais. »

(7) « Azzolin pour traiter — comme jugez bien que l'on sait — se serait consolé de notre absence. » — Chaulnes à Lionne, 21 janvier.

parler au cardinal français des efforts de l'Escadron en faveur de Vidoni et moins encore de leur arrangement avec Zetina et Astorga (1).

L'entrevue de l'après-midi fut plus importante. Chaulnes devait être reçu quelques jours plus tard en audience solennelle avec tous les égards dus à son rang. Cette première visite eut un caractère tout à fait intime et se passa en tête à tête. Après avoir vivement protesté de son désir de servir la France, Christine ne tarda pas à prier l'ambassadeur « de quitter tous les compliments et toutes les cérémonies pour entrer en matière avec plus de liberté ». Elle donna l'exemple en quittant sa chaise et en se promenant de long en large, comme elle aimait à le faire, pendant toute la conversation (2).

Chaulnes avoua à Christine qu'il était fort embarrassé de la situation inattendue dans laquelle il trouvait le conclave. Ses instructions, qui étaient fondées sur l'union de Chigi avec Rospigliosi et Azzolino, ne lui servaient plus à rien. Autant valait les brûler! Il regrettait maintenant d'avoir écrit une lettre de compliments à Chigi, puisqu'il le trouvait ligué avec les Espagnols.

Christine lui répondit que cela ne voulait rien dire. C'était sa bonne fortune, disait-elle, qui le séparait de la destinée de Chigi et qui lui donnerait la gloire de faire un pape qui lui serait redevable de son exaltation. Elle lui vanta la force de la Triple ligue et surtout celle de l'Escadron. « Vous trouverez, dit-elle, l'Escadron plus uni que jamais, ayant encore plus d'honneur, plus d'esprit, plus de courage qu'ils n'ont jamais eu. Ils sont à la tête de tout le reste, unissant et fortifiant Barberino et Rospigliosi avec les autres cardinaux. Et c'est Azzolino qui ordonne, dispose et fait tout, tout en faisant semblant de ne rien faire. »

(1) Retz entra au conclave le 18 janvier, Bouillon le 20. Ils ne virent donc plus la reine.

(2) Le récit de cette entrevue est basé sur les lettres de Christine à Azzolino du 18 janvier et de Chaulnes au roi du 21 janvier. Voir à l'appendice les annexes nos 2 et 3. J'ai cru intéressant de juxtaposer les deux récits pour que le lecteur pût juger lequel des deux partners l'emporta dans ce jeu de finesse.

Après que Chaulnes lui eut déclaré que ses sympathies étaient pour Rospigliosi, et qu'en conséquence il ne tirerait pas l'épée contre les alliés de celui-ci, mais que pour le moment il croyait le plus prudent de ne faire de déclaration ni pour ni contre aucun parti, et de tâcher de raccommoder les factions dissidentes, ils commencèrent à examiner les divers papables. On parla d'abord de d'Elci et de Celsi. Le duc déclara sans hésiter qu'il ne pourrait accepter d'Elci. Le roi lui avait donné l'exclusion dans le dernier conclave. Quant à Celsi, on n'avait rien contre lui en France, mais puisque l'Escadron ne le voulait pas, il était tout à fait résigné à le voir tomber.

Puis vint le tour de Bonvisi. Chaulnes affecta de dire que ce cardinal n'était ni bien ni mal avec la faction de France et ne laissa pas deviner à la reine que Bonvisi était parmi les papables de Louis XIV. Mais Christine ne manqua pas l'occasion de lui dépeindre Bonvisi comme surtout désiré par les Espagnols. La preuve en était, disait-elle que son neveu, Mgr Bonvisi, ne bougeait pas de chez Astorga. Ainsi le même Bonvisi qu'on montrait à Zetina comme favorisé par les Français, devenait le candidat des Espagnols lorsque la reine parlait de lui à Chaulnes. De cette manière, se flattait-elle, ni les uns ni les autres n'en voudraient, et ce dangereux rival de Vidoni serait écarté.

Lorsque Chaulnes nomma Vidoni, Christine adopta la tactique opposée. Dans l'espoir de le rendre plus désirable à l'Espagne, elle avait dit à Zetina que Vidoni était exclu par la France. Maintenant elle crut bon de raconter à Chaulnes que Vidoni, étant sujet espagnol, avait l'exclusion secrète de l'Espagne, et que le fait d'être de la faction Chigi militait contre lui d'une part, tandis que, de l'autre, Chigi ne consentirait probablement pas à son élection. Tout le monde savait que Chigi recevait dans le conclave les pasquinades publiées contre Vidoni. Tout ceci, pensait Christine, devait être une recommandation aux yeux de Chaulnes. En effet elle ne se trompait pas, car l'ambassadeur finit par lui demander :

« Serait-ce un si grand mal de faire un pape malgré Chigi et les Espagnols?

— C'est à vous de voir, répondit la reine, si Vidoni mérite un tel effort.

— Comment est-il avec l'Escadron?

— Je ne le sais pas, mais je me doute qu'étant de la masse réprouvée (1), il courra les mêmes risques que les autres.

— Quoi? fit Chaulnes, vous croyez donc qu'aucune des créatures de Chigi ne puisse réussir?

— Je ne vous dis pas cela, mais je crois bien que s'il arrive qu'on se lasse de faire l'exclusion, comme on se lasse de toutes les choses du monde, dans ce cas je ne crois pas qu'on s'en lassera en faveur de Vidoni. Plutôt en faveur de quelqu'un d'autre.

— Quoi! y a-t-il d'autres prétendants dans la faction Chigi? Je croyais les avoir tous nommés.

— Est-il possible, dit la reine, que vous ignoriez que dans la faction Chigi il y a vingt-deux hommes et vingt-cinq papes (2)? »

Chaulnes se mit à rire. Christine le regarda un peu malicieusement.

« Et Bonelli? fit elle.

— Je pense que vous avez lu mes instructions.

— Sans les avoir lues, je pense savoir ce que vous pensez là-dessus. »

Chaulnes avoua que Bonelli ne serait pas acceptable (3).

« Vous faites bien de me le dire, reprit la reine, et je vous conseille de vous fier entièrement à Azzolino et de lui ouvrir votre cœur, car je suis persuadée que quand on connaitra ceux pour qui vous avez quelque chagrin, comme on a le dessein de vivre en bonne intelligence avec vous, on ne prendra pas des engagements qui vous soient désagréables, et on donnera

(1) La faction Chigi.

(2) Voir chap. IV, p. 51.

(3) A cause de sa parenté avec Imperiali, mal vu de la France depuis l'affaire des Corses.

les mains à tout ce que vous voudrez et qui sera faisable.

— Et moi je ferai de même, assura le duc, et je leur abandonne tous ceux qu'ils voudront, pourvu que je le sache.

— Celsi et Bonvisi aussi, s'ils le souhaitent?

— Hélas! avec une résignation entière! Qu'ils les noient, qu'ils les pendent s'ils veulent. J'y souscris de tout mon cœur. »

Il déclara encore à Christine qu'il avait l'ordre de travailler à l'exclusion secrète de Barberino, Facchinetti, Caraffa et Bonelli, et sonda la reine sur la possibilité d'un raccommodement entre Chigi et l'Escadron. Christine n'hésita pas à le déclarer impossible.

L'audience avait duré plus de deux heures et Christine devait encore recevoir le cardinal de Bouillon. On se sépara assez satisfaits l'un de l'autre, et chacun se mit à écrire sa relation de l'entrevue, Chaulnes pour son roi, la reine pour son ami. Mais Christine n'avait pas terminé sa journée avec la réception de Bouillon. Après qu'elle eut « mangé un morceau », comme elle dit, on lui annonça Mgr Zetina. Cette nouvelle conversation devait être presque aussi longue que celle du duc de Chaulnes, et Christine avait bien le droit de terminer sa lettre à Azzolino par ces mots : « Je n'en puis plus. »

III

Quelques heures plus tard, l'infatigable reine racontait cependant par le menu à Azzolino où en étaient les choses avec Zetina (1). Elle lui avait reproché l'inaction des cardinaux espagnols vis-à-vis de Vidoni et conseillé un rapprochement ouvert, loyal et entier avec l'Escadron. Elle avait aussi fait au prélat espagnol le même tableau qu'à l'ambassadeur français. L'Escadron était formé d'hommes qui ne coûtaient

(1) Christine à Azzolino, 18 janvier, 2e lettre.

rien à personne, qui ne demandaient ni évêchés, ni abbayes, ni pensions ; leur seul but était la gloire et l'honneur. La monnaie avec laquelle on pouvait les payer était la confiance et l'estime. C'était le parti triomphant et qui triompherait toujours. Il fallait agir avec eux et agir sur-le-champ. Les exclusions étaient faites, à l'inclusion maintenant!

Malgré toutes ces exhortations à la franchise et à l'action, la reine ne voulait pas encore avouer que Vidoni fût son pape et celui de l'Escadron. La tactique de dissimulation lui paraissait toujours la meilleure, et elle laissait tomber de vagues allusions aux préférences de ses amis. Ils voudraient peut-être chercher le pape dans la faction Rospigliosi. Elle inquiéta si bien Zetina qu'il revint le jour suivant lui demander à son tour ce qu'il fallait penser d'un bruit parvenu du conclave à l'ambassadeur d'Espagne que l'Escadron travaillait pour Nerli et Bona (1). Or, de ceux-là, disait Zetina, l'ambassadeur n'en voulait pas entendre parler. L'un était vieux et impotent, l'autre « sortait du réfectoire et de la vie spéculative ». Dans ce moment il fallait un pape qui sût défendre l'Église et le monde contre l'insolence de la France et la puissance du Turc. Bona surtout était dangereux. Il était Français de race et de cœur, rendrait Castro et Comacchio et remplirait Rome de ses neveux français. Mieux valait leur déclarer une exclusion ouverte.

La reine crut le moment venu de jeter le masque.

« Au nom de Dieu, fit-elle, gardez-vous-en bien ! Ne voyez-vous donc pas que l'Escadron est prêt à vous servir pour l'élection de Vidoni? Mais il y a une difficulté. On dit que Chigi veut sortir de ses créatures.

— Quand les Espagnols et l'Escadron se seront réunis pour Vidoni, répondit Zetina, Chigi devra venir à lui, par force ou par amour. Écrivez hardiment à Azzolino qu'il se trompe, s'il croit que Chigi préférera un étranger à une de ses créatures.

— C'est bien, reprit Christine. Si vos sentiments sont véritablement tels, il faudra aider l'Escadron à l'exclusion de Bonvisi.

(1) Christine à Azzolino, 20 janvier.

— Non seulement à celle-là, mais à celle de tout le monde. Mais à condition que l'Escadron se guérisse de sa fantaisie pour Nerli et Bona. C'est elle qui a causé la défiance d'Astorga.

— Qui vous a mis cela en tête? demanda Christine.

— Médicis et Pio. Mais aussi une lettre d'Azzolino (1). »

Christine l'assura qu'il avait mal compris et que l'Escadron était prêt à se porter pour Vidoni aussitôt que l'ambassadeur d'Espagne ferait savoir qu'il le voulait sérieusement. Zetina répondit qu'il ferait sans tarder la déclaration voulue.

« Mais, hasarda Christine, ne vaudrait-il pas mieux attendre un peu pour que la gloire de l'élection ne paraisse pas être aux Français?

— Pourvu qu'elle se fasse, répliqua vivement Zetina, nous donnerons volontiers cette gloire aux Français. Essayez donc de les gagner à Vidoni en leur faisant croire que nous ne venons à lui que la corde au cou. Essayez de leur donner ainsi envie de lui.

— Cela sera difficile.

— Il faut tout espérer, dit Zetina, de l'ascendant invincible qu'Azzolino et vous avez sur les Français. C'est un avantage dont il faut se servir dans cette occasion comme dans le conclave passé. Si seulement Azzolino et vous voulez y travailler, je ne doute pas de la réussite.

— Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez, répondit la reine. Mais que ne ferait-on pour servir les Espagnols? »

Et là-dessus on se sépara les meilleurs amis du monde.

Vraiment, Christine avait bien travaillé pour Vidoni. Astorga allait, disait Zetina, se déclarer ouvertement pour lui, commander la faction d'Espagne, et entraîner Chigi à voter pour lui. Quant à Chaulnes, la reine lui avait en effet donné l'opinion que Vidoni était le plus faisable. « Je crois, Sire, que celui qui pourra être exalté sera Vidoni », écrivait-il à Louis XIV après sa visite à Christine (2). Espagnols et Français semblaient s'accorder pour exclure Bonvisi, son rival le

(1) Azzolino à Zetina, 20 janvier.
(2) Chaulnes au roi, 21 janvier.

plus dangereux, et les chances de d'Elci et de Celsi paraissaient plus désespérées que jamais. Christine se flattait que, même avec les lenteurs voulues, tout serait fini dans la troisième semaine de février (1). La reine ne s'était pourtant pas trompée en disant que la chose serait difficile, et nous allons bientôt voir pourquoi elle devint impossible.

En passant, dans sa dépêche au roi (2), la revue des papables, Chaulnes s'était occupé de cette faction Rospigliosi qui intéressait tant son souverain. Le tableau qu'il en faisait n'était point brillant. Rospigliosi avait trois « sujets » dans sa faction, mais « peu faisables : le père Bona, moine et n'ayant jamais sorti du cloître, ne peut être fort agréable. Nerli n'a rien qui le relève et est en âge si avancé que l'on ne croirait pas faire un pape que de peu de jours, et Altieri est si fort baissé et a si fort perdu la mémoire qu'il ne se souviendrait pas d'être pape (3). » Il croyait Vidoni « le plus propre entre tous les autres » et que Bonvisi ne pouvait réussir. Deux semaines plus tard, il recevait une lettre de Lionne (4) lui disant : « Donnez-nous le cardinal Bonvisi ou Bona », mais elle avait été écrite avant l'arrivée de ses premières dépêches. Chaulnes avait tout lieu de croire qu'à Saint-Germain on aimerait autant Vidoni que Bonvisi, pourvu qu'on eût la gloire de l'élection, et pour le moment cette gloire semblait plus facile à atteindre avec l'ami d'Azzolino et de Christine.

Le grand obstacle venait des alliés mêmes d'Azzolino, de ces factions Barberino et Rospigliosi, qui formaient avec l'Escadron la Triple ligue. Le pacte d'alliance comportait, nous l'avons vu, l'exclusion, mais point l'inclusion, et l'entente était dirigée en premier lieu contre Chigi et sa faction. Il s'ensuivait que chaque chef de faction, Barberino, par exemple, avait le droit de faire appel aux deux autres pour l'exclusion d'un candidat proposé par Chigi qui lui serait dé-

(1) Christine à Azzolino, 18 janvier.
(2) Chaulnes au roi, 21 janvier.
(3) C'était pourtant le futur Clément X.
(4) Lionne à Chaulnes, 24 janvier.

sagréable. Ainsi, dans le cas où Vidoni, qui était la créature de Chigi et qui avait figuré, dès le début, sur sa liste de papables, serait proposé par Chigi ou par l'Espagne, Barberino et Rospigliosi auraient le droit de forcer toute la Triple ligue, y compris Azzolino et ses amis, à voter contre lui. Et si l'Escadron le proposait lui-même, Chigi, qui certainement se sentirait froissé de ce que l'initiative ne lui fût pas laissée, pourrait voter contre lui avec toute sa faction, ce qui suffirait pour l'exclure. Il fallait donc avant tout que Barberino et Rospigliosi consentissent à ne pas exclure Vidoni, et pour cela il était d'abord nécessaire de leur enlever tout espoir d'élire un des leurs. Rospigliosi n'était pas très tenace, et ses papables n'étaient pas forts. Mais Barberino et ses vieillards se doutaient que ce conclave pouvait être leur dernier, et ils se cramponnaient de toutes leurs forces à chaque petite possibilité qui leur donnait un peu d'espoir. Avant que Barberino se résignât à ne pas exclure une créature de ce Chigi qu'il détestait et méprisait, il fallait qu'il eût vu, bien vu de ses yeux, tomber les candidatures de ses amis Facchinetti, Carpegna, Brancaccio et Gabrielli. La première chose à faire était donc de désabuser Barberino et Rospigliosi, leur laisser mettre en avant tous leurs papables, les uns après les autres, les exclure tous avec les votes de l'Espagne et de Chigi, puis revenir à la faction Chigi, exclure de nouveau d'Elci, Celsi et Bonvisi avec les votes de la Triple, et présenter enfin Vidoni comme le seul possible après tant d'insuccès. Barberino et Rospigliosi n'auraient plus alors aucune raison de le refuser, Chigi aurait la satisfaction de voir élire une de ses créatures, les deux Couronnes l'accepteraient, et toutes les factions s'uniraient à l'Escadron pour l'exaltation de Vidoni. C'était très logique, très adroit, mais cela avait le défaut de ne pas être simple.

IV

J'épargnerai au lecteur le compte rendu des conversations et des billets échangés quotidiennement pendant plus d'une semaine entre Azzolino, Vidoni, Zetina et Christine. Le cardinal et la reine ne cessent de prêcher la nécessité d'une prudence et d'une habileté, que malheureusement ni Astorga ni le bon Zetina ne possédaient. Astorga, il faut le dire, essaya vraiment d'agir en faveur de Vidoni, ainsi qu'il l'avait promis. Il alla trois jours de suite à la fenêtre du conclave (1) pour parler aux cardinaux de sa faction et leur donner ce qu'il appelait naïvement des ordres de travailler pour Vidoni. Il donna même cet ordre par écrit (2). Médicis et ses lieutenants se gardèrent bien de refuser d'obéir, mais ils obéirent à leur façon. Ils allèrent par tout le conclave répéter qu'Astorga ne voulait entendre parler que de Vidoni, et que c'était sur les conseils de l'Escadron qu'il s'était décidé pour lui. Ils espéraient ainsi indisposer contre le malheureux Vidoni les Français, qui verraient en lui un candidat espagnol, Chigi, qui le considérerait comme le protégé de l'Escadron au lieu du sien, et enfin Barberino et Rospigliosi, qui s'empresseraient d'écarter ce rival de leurs propres papables.

Azzolino écrivait de longues lettres pour montrer que ce n'était pas là la bonne manière de pousser un candidat. Qu'Astorga sache gouverner sa faction, qu'il lie la langue et les mains à ses cardinaux, sans cela il ne répondait de rien! Il fallait cacher son jeu, ne pas parler de Vidoni pour le moment! Qu'on écarte d'abord tous ses rivaux! Après, pas avant, on proposerait Vidoni. De plus il fallait persuader aux Français qu'on le faisait à contre-cœur, et à Chigi qu'en agissant de la sorte, on croyait être désagréable à l'Escadron! Qu'As-

(1) Les 25, 26 et 27 janvier.
(2) Zetina à Azzolino, 22 et 23 janvier.

torga ordonne à Médicis de ne rien dire à Pio et Visconti, et de se fier au seul Acquaviva, ami de l'Escadron! Et qu'au besoin on enlève le secret à Médicis pour le donner à Acquaviva!

Ne nous étonnons pas si le pauvre Astorga perdait la tête avec tous ces conseils. Après l'arrivée de Chaulnes il s'était montré très agité (1). Il avait besoin de faire quelque chose, de frapper un grand coup. On lui disait d'abord qu'il ne fallait pas même attendre les Français, et maintenant, après qu'ils étaient arrivés, lorsqu'il voulait faire élire le sujet que désiraient les cardinaux de l'Escadron, ces messieurs venaient lui dire que c'était trop tôt et qu'il fallait encore attendre. Vraiment il y perdait son latin. Et quant à Médicis, pouvait-on raisonnablement espérer qu'il employât pour le succès de Vidoni toutes les précautions que demandait Azzolino? Cela aurait déjà été une affaire délicate que de faire cela pour un ami. Pour un homme dont il faisait aussi peu de cas que Vidoni, cela devenait impossible. Azzolino avait eu le grand tort de ne pas comprendre qu'on ne peut confier l'exécution de tout un système de ruses et de finesses à un ambassadeur d'un esprit borné comme Astorga et à une faction guidée par une main ennemie comme celle de Médicis.

Le résultat aurait dû être facile à prévoir. Médicis réussit, après peu de jours, à convaincre Astorga que l'Escadron faisait le jeu des Français et l'avait grossièrement trompé en l'amenant à se prononcer pour Vidoni, le candidat de Louis XIV par excellence. Heureusement il était encore temps de défaire le peu qu'il y avait de fait. Seulement il devait rendre la pareille à l'Escadron et continuer pendant quelque temps les négociations de Zetina avec Azzolino. Au tour de celui-ci maintenant d'être trompé. Ah, rirait bien qui rirait le dernier!

L'ambassadeur prit sa plus belle plume et écrivit, le 1er février, à la reine-régente : « J'ai eu ces jours de grands combats avec les cardinaux de l'Escadron, qui voulaient me persuader de coopérer avec eux à ce qu'ils désiraient me faire

(1) Grimani au doge, 25 janvier.

croire être le service de Votre Majesté, mais qui était au contraire, par les arrangements faits, l'utilité de la France, et au bénéfice de ceux qui me faisaient cette proposition, pour entrer dans le manège qui nous fut si contraire sous le pontificat passé. Je me suis habilement gouverné dans cette matière, en appréciant leur zèle comme s'il était bon, et en m'opposant secrètement à leurs fins, que je savais être mauvaises, et de tout j'ai donné part au cardinal de Médicis, qui, avec les autres de la faction de Votre Majesté, opère des miracles pour Son royal service sans montrer d'inclination pour aucun sujet (1).

Le paresseux ambassadeur ajoutait « qu'il omettait une spécification pour ne pas embarrasser inutilement Votre Majesté », ce qui lui valait par retour de courrier une réprimande, d'ailleurs très modérée, sur la convenance d'envoyer plus de détails. (2) C'était une nouvelle preuve de ce que Christine appelait ordinairement son « phlegme ». Imaginez un ambassadeur de France se contentant d'écrire à Louis XIV un rapport pareil!

Astorga omettait aussi de raconter qu'il avait promis le secret le plus absolu sur toutes ces négociations, dont il se vantait d'avoir donné part au cardinal de Médicis. C'est là un manquement à l'honneur qu'il est plus difficile de lui pardonner que ses irrésolutions et ses tergiversations.

Son collaborateur, le baron de Plittersdorff, faisait des bévues plus innocentes. La lenteur du conclave lui parut probablement excessive, et il crut accomplir une œuvre utile en allant chez Zetina lui recommander l'élection de Litta, sans savoir que ce cardinal était justement assez mal vu de la cour de Madrid. Mais je crois que le lecteur me saura gré si je laisse raconter l'anecdote à Christine (3) :

Ce fut cet animal de ministre de l'Empereur qui vint (à) Zetina, parlant sérieusement sur le sujet du conclave, (et) lui (dit) qu'il

(1) Voir à l'appendice, l'annexe n° 4.
(2) La reine-régente à Astorga, 13 mars.
(3) Christine à Azzolino, 22 janvier.

fallait tâcher de persuader à l'ambassadeur d'Espagne de travailler pour l'élection d'un pape ami de la maison d'Autriche. Zetina, qui prit plaisir à ce fait, lui demanda son avis là-dessus. L'autre lui proposa hardiment Litta et lui soutint son opinion sur cent raisons qu'il croyait admirables et qui produisirent leur effet, car il le fit rire. Mais ne fallait-il pas être Allemand, c'est-à-dire archibête, pour proposer Litta aux Espagnols? Il lui dit sur cela qu'il y a de ceux qui ne manqueront pas de faire leur effort pour Litta, mais ce même animal lui conta là-dessus qu'il avait été visiter la princesse Rossano et qu'il lui avait recommandé l'affaire de l'élection par l'autorité qu'elle a sur l'Escadron, et qu'elle lui dit que les créatures d'Innocent étaient engagées pour Vidoni. Voilà ce qui me troubla notre petit divertissement et nous donna un peu de chagrin contre l'imprudence de cette princesse, et à moi ce me fut un coup de poignard. Le pauvre Vidoni est malheureux, car les peuples et les femmes (1) font rage contre lui partout.

Christine, en écrivant ces lignes, faisait d'une pierre deux coups. Se moquer des Allemands était toujours un plaisir pour elle. Se plaindre à Azzolino de la princesse de Rossano ne lui était pas moins doux. Et c'était la seconde fois que cette imprudente personne venait gâter leur jeu, tandis qu'elle-même redoublait de précautions. Elle évitait de prononcer le nom de Vidoni de crainte qu'on ne lût sur son visage sa secrète préférence. Elle lisait trop bien sur le visage des autres pour ne pas craindre qu'on ne lui rendit la pareille (2). Pour ne pas éveiller des soupçons, elle ne recevait Zetina que la nuit, et on le faisait entrer en cachette par une petite porte du jardin (3). Hélas! cela ne devait pas servir à grand'chose.

(1) Une femme venait de faire du scandale, sur la place de la Minerve, en lançant des accusations contre Vidoni. Azzolino croyait qu'elle avait agi à l'instigation de Mgr Ravizza. — Azzolino à Zetina, 27 janvier.

(2) Christine à Azzolino, 20 janvier.

(3) « Je puis vous assurer que âme vivante n'a vu entrer chez moi ni Giannuzzi, ni Zetina ». Christine à Azzolino, 6 février. — Cette lettre a ceci de remarquable qu'elle est la seule où Christine parle à Azzolino autrement que de la manière la plus soumise C'est une réponse à un billet dans lequel le cardinal l'aura évidemment accusée de quelque imprudence, spécialement à l'égard du père jésuite Cattaneo, un familier d'Astorga. Elle commence ainsi : « Je vois avec étonnement ce que vous m'écrivez, et pour y répondre je vous dirai que je ne suis pas résolue à vous rendre compte de mes actions sur le sujet du père Cattaneo. *Quod scripsi, scripsi*. Je vous prie de ne pas parler légèrement sur ce que vous ne savez pas. »

V

Le duc de Chaulnes avait fait meilleur emploi de son temps. Le 22 janvier il avait eu son audience solennelle du Sacré-Collège (1). Le cardinal Antoine, son hôte, lui prêta pour l'occasion « ce qui peut s'appeler un char », dans lequel neuf prélats montèrent avec l'ambassadeur. Il y avait encore sept carrosses des livrées du cardinal pour d'autres prélats, et trois pour la suite du duc. Le cardinal d'Este envoya dix carrosses, et chacun, écrit Chaulnes, « contribua considérablement à l'honneur que l'on rendit en ce jour à Sa Majesté. » Quoique l'ambassadeur fût censé conserver l'*incognito*, il était accompagné de plus de cinquante prélats et de non moins de 297 carrosses. Le cortège se mit en marche au milieu d'une énorme foule, à peine contenue par une haie de soldats. « Seigneur ambassadeur, faites-nous un bon Pape! » criait-on. « Comme l'autre » (2)! ajoutaient de nouveaux cris. L'ambassadeur à peine arrivé aux portes du conclave, le prince Savelli, maréchal du Saint-Siège, fit appeler le Sacré-Collège aux petites fenêtres de communication. Les trois chefs d'ordre, Carpegna, Borromeo et Piccolomini, parurent d'abord, puis les autres cardinaux. Le duc présenta ses lettres de créance, dont on fit la lecture, et prononça une courte harangue, à laquelle Carpegna répondit, après quoi les cardinaux vinrent un à un échanger avec l'ambassadeur les compliments d'usage.

La cérémonie terminée, le duc se rendit, avec trois de ses carrosses à six chevaux et quarante-huit carrosses de la noblesse de la faction française, au palais Riario, chez la reine Christine. L'audience se passa avec toute la solennité

(1) Chaulnes au roi, 28 janvier. Voir aussi *Rome, Cérémonial* 1493 à 1670, 21, f^os^ 419-420.

(2) Clément IX.

voulue, mais comme plus de cent personnes étaient présentes la conversation des deux personnages ne fut pas très longue et se borna à des généralités peu compromettantes. On parla cependant de la faction de Rospigliosi, et Chaulnes demanda si on pouvait espérer l'élection d'une de ses créatures.

« Je crois que cela peut arriver, dit Christine, si Chigi voulait abandonner les siennes.

— Je ne vois point de créature Rospigliosi qui soit digne de l'être, avoua Chaulnes.

— C'est une question qu'il faut examiner plus à loisir.

— Demain, je suis résolu à savoir de vous qui est votre pape, fit Chaulnes en riant.

— Je vous le dirai avec la même sincérité que vous me direz le vôtre.

« Tout cela, écrit Christine (1), se passa et fut dit avec l'enjouement français, avec la liberté d'un esprit de cour et de ruelle qui fait qu'on se connait dès le premier moment comme si on s'était connu toute la vie. » C'est bien là le duc de Chaulnes de Saint-Simon.

De la Lungara le cortège se dirigea vers la place d'Espagne. Chaulnes fit sa visite à l'ambassadeur de Charles II. Tout se passa en cérémonies comme chez la reine, mais sans « l'esprit de cour et de ruelle ». Les mœurs du temps et le caractère des deux diplomates leur permettaient d'ailleurs difficilement une bonne causerie, où ils auraient pu échanger leurs idées avec un peu de franchise. S'ils avaient pu et voulu débattre leurs intérêts froidement et loyalement, ils se seraient probablement aperçus que l'élection de Vidoni serait aussi avantageuse à la France qu'à l'Espagne, et le conclave aurait pu prendre fin dans peu de jours. Mais il n'en fut rien. Ils se séparèrent sans s'être rien dit et pour ne plus se voir, après la restitution de la visite, pendant près de deux mois.

Les jours suivants l'ambassadeur eut plusieurs entrevues avec Mgr Ravizza (2), qui contribuèrent un peu à éclaircir la

(1) Christine à Azzolino, 22 janvier.
(2) Chaulnes au roi, 28 janvier.

situation. Chaulnes s'aperçut tout de suite que Chigi considérait l'affaire de d'Elci comme seulement suspendue, et qu'il ne songerait sérieusement à aucun autre tant qu'il aurait quelque espérance pour son favori. Il déclara donc aussi nettement que possible à Ravizza qu'il ne pouvait y consentir d'aucune manière, et comme Ravizza disait que Chigi ne voulait pas le croire, à cause de la lettre de compliments que Chaulnes avait écrite de Lyon à d'Elci, l'ambassadeur fut obligé de lui expliquer comment les missives qu'on échange au nouvel an contiennent de jolies phrases qu'il ne faut prendre au pied de la lettre. Ravizza manifesta quelque mauvaise humeur du refus de Chaulnes, mais finit par déclarer qu'il avait l'ordre de Chigi de lui dire qu'il abandonnait la candidature de d'Elci, quoiqu'il ne voulût pas encore confesser cet abandon à sa faction.

Après d'Elci vint le tour de Bonvisi, et l'envoyé de Chigi constata avec surprise que cette candidature, réputée si sympathique à la France, ne rencontrait pourtant pas toute l'approbation de l'ambassadeur. Le cardinal de Bouillon venait de faire savoir à Chaulnes que Rospigliosi, avec lequel il était chargé de traiter dans le conclave, lui avait avoué que Mgr François Bonvisi, le neveu du cardinal, était son ennemi le plus acharné. Ils avaient eu une querelle lorsqu'ils avaient accompagné tous les deux Flavio Chigi dans sa grande légation en France, et ils ne s'étaient jamais raccommodés. Rospigliosi craignait l'esprit vindicatif du neveu, qui deviendrait cardinal-patron si l'oncle était élu, et suppliait qu'on ne lui demandât pas de voter pour Bonvisi. Il n'y avait rien qu'il ne voulût faire pour être agréable au roi de France, mais ce serait, avait-il dit, comme s'il se jetait, lui et toute sa famille, dans un puits. Chaulnes, qui comprenait ses instructions comme lui ordonnant en premier lieu de travailler pour un pape de la faction de Rospigliosi, ou du moins agréable à ce cardinal, s'était décidé à écarter la candidature de Bonvisi et en avait fait informer Rospigliosi par Bouillon. Il savait d'ailleurs que Bonvisi serait exclu non seulement par l'Escadron,

comme Christine le lui avait fait comprendre, mais aussi par Barberino, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir fait partie dans sa jeunesse, sous Innocent X, de la commission qui avait examiné les comptes de l'administration des neveux d'Urbain VIII. Il dit donc à Ravizza que Bonvisi n'était pas possible, pour le moment du moins, mais ses paroles ne réussirent pas à convaincre Ravizza qu'il était nécessaire de renoncer à cette candidature, et il rapporta à Chigi que l'ambassadeur se laisserait peut-être amener à la favoriser.

Quant à Vidoni, Ravizza annonça à l'ambassadeur que Chigi ne voulait plus de lui. Vidoni, disait-il, avait méprisé les conseils de Chigi et paraissait vouloir « avoir l'obligation de son élection » à l'Escadron. Azzolino l'avait gagné et règnerait si Vidoni était pape. Et comme Azzolino était l'adversaire de Chigi, celui-ci ne pourrait souffrir l'exaltation de Vidoni. Chaulnes, qui ne se souciait pas d'avouer à Ravizza ses préférences pour Vidoni, se contenta de le prier de conseiller à Chigi de ne pas tenir ce langage à d'autres, et de ne pas s'engager à l'exclusion de Vidoni, de peur de voir un pape fait en dehors de sa faction.

Les paroles de Ravizza avaient cependant fait une certaine impression sur Chaulnes et il voulut chercher un moyen de faire rentrer Vidoni dans les bonnes grâces de Chigi. Il s'en fut donc chez Christine pour lui expliquer que Vidoni devait faire quelque démarche auprès de Chigi pour lui persuader que, s'il était élu, ce serait à lui qu'il devrait toute sa reconnaissance (1). Chigi croyait que Vidoni comptait plus sur Azzolino que sur lui, et cela l'indisposait contre Vidoni.

« Mais, répliqua Christine, est-ce la faute de Chigi ou celle de Vidoni? Pourquoi ne l'a-t-il pas servi comme Azzolino? Et pourquoi Chigi préfère-t-il tant de moins dignes à une créature si digne? »

Comme Chaulnes laissa comprendre que Ravizza avait dit

(1) Christine à Azzolino, 28 janvier.

que Chigi ne voulait pas que Vidoni remît Azzolino à la secrétairerie d'État, la reine, piquée au vif, reprit :

« Voulez-vous donc obliger Vidoni à n'avoir aucune bonté pour Azzolino, vous qui m'avez dit, il n'y a que trois jours, que vous ne souhaitiez autre chose que de voir le cardinal Azzolino rétabli dans le ministère, ainsi qu'Ottoboni, et que vous seriez content du pontificat pourvu que cela fût? »

Chaulnes protesta que telle n'était pas son intention, et la reine continua à lui vanter le désintéressement d'Azzolino, en même temps qu'elle déclarait qu'une négociation qui aurait pour but de faire promettre à Vidoni de déposséder Azzolino de sa charge serait « injuste, malhonnête et inutile. » « Vidoni, finit-elle, se moquerait sans doute après de ceux qui l'auraient obligé à de semblables promesses, de l'exécution desquelles l'honneur et la conscience le dispensent. »

On s'entendit cependant à la fin, quoique Christine s'imaginât voir chez l'ambassadeur une certaine froideur qu'elle attribuait aux intrigues de Ravizza. Elle devait cependant reconnaître que le conseil était bon, car Azzolino lui-même n'avait cessé de recommander à Vidoni de protester de son dévouement à Chigi.

Pour se distraire, l'ambassadeur n'avait que les soirées de la connétable Colonna. Il n'y échappait pourtant pas à la nécessité d'entendre parler du conclave, car dans tout Rome on ne s'occupait guère d'autre chose. Dans la maison Colonna on s'amusait à lire toutes les pasquinades de la ville et quelquefois, disait-on, à les faire. Vidoni était surtout le point de mire des beaux esprits de la coterie mondaine, entièrement dévouée aux Chigi. Mais on ne pouvait pas toujours être spirituel; quelquefois on se contentait d'être grossier. Voici par exemple :

Papa Vidonus
Papa Lupus primus (1).

(1) Vidoni pape, c'est S. S. Loup Ier.

Cette bêtise, qui faisait dire à Christine qu'elle « aimait mieux qu'un pape soit loup que pécore », vint réjouir les bons Romains un jour que Chaulnes dînait chez la connétable. Le dîner fut suivi, dit la reine (1), d'une mauvaise comédie et d'un ballet plus mauvais encore. Mais la reine est souvent partiale contre la connétable comme contre la princesse de Rossano. Jalousies de maîtresses de maison sans doute. Christine donnait chez elle les meilleurs concerts et les meilleures comédies de Rome, mais, excepté ces grandes occasions, on risquait fort d'entendre réciter des vers au palais Riario, et on était sûr de ne pas y rencontrer de jolies femmes. Le monde élégant de 1670 préférait danser chez la princesse Colonna. Nos pères n'étaient pas meilleurs que nous.

Pendant tout ce temps, les scrutins se succédaient au conclave sans rien trahir des intrigues et des passions qui agitaient les Éminences prisonnières. Dans toute la dernière quinzaine de janvier, personne ne dépassa vingt voix. Barberino se trouvait ordinairement à la tête avec une quinzaine de votes, puis venaient d'Elci, Bona et Litta avec une dizaine chacun. Le reste s'éparpillait. Le 30 janvier un groupe de mauvais plaisants s'avisa de donner huit voix à Maidalchini. Je crains qu'il ne faille chercher dans la faction de France l'auteur de cette fantaisie. Même des cardinaux en conclave éprouvent quelquefois le besoin de rire.

(1) Christine à Azzolino, 27 janvier.

CHAPITRE VIII

L'EXCLUSION DE D'ELCI

I. Entrevue d'Azzolino avec Chigi. — Azzolino déclare Bonvisi impossible. — Chaulnes renonce à l'appuyer. — Cardinaux malades. — II. Mécontentement de Chaulnes contre Médicis. — Astorga annonce qu'il abandonne Vidoni. — Irritation d'Azzolino et de Christine contre Astorga et Médicis. — Chaulnes déclare l'exclusion de d'Elci (10 février). — Médicis riposte par l'exclusion de Vidoni. — « La reine brûlerait plutôt le conclave. » — III. Astorga oblige Médicis à se rétracter. — Explication entre Médicis et Retz. — Rupture d'Azzolino avec Astorga (16 février). — Barberino repousse les ouvertures de Chigi. — Le faux billet d'Azzolino à la reine. — Une ruse trop transparente.

I

« J'espère me pouvoir au moins vanter à mon retour d'avoir vu un conclave, et si celui-ci ne s'en appelle pas un, dans toutes les formes, je ne sais pas où l'on en trouvera. »

Chaulnes au roi, 4 février 1670.

Quarante jours s'étaient passés depuis l'ouverture du conclave, et Chigi et Médicis commençaient à s'apercevoir que l'exécution de leurs plans n'était pas aussi facile qu'ils l'avaient cru. A chaque pas qu'ils faisaient pour un de leurs trois candidats, d'Elci, Celsi ou Bonvisi, ils se heurtaient à la muraille de la Triple, élevée par Azzolino. Le quatrième, Vidoni, leur était devenu suspect, puisque Azzolino paraissait le protéger. Et la Triple, de son côté, ne proposait personne. La situation paraissait sans issue. Il fallait à tout prix tâcher d'en sortir.

Chigi n'avait pas eu un seul entretien avec Azzolino. Il lui répugnait de faire le premier pas, mais il sut vaincre sa fierté et demanda un rendez-vous à l'adversaire si longtemps méprisé. Il savait bien que c'était inutile d'essayer de le gagner pour d'Elci ou Celsi, mais pour Bonvisi — peut-être! L'entrevue eut lieu le 28 janvier, à onze heures de la nuit, dans le plus grand secret (1).

Chigi dit à Azzolino qu'il était venu pour le consulter sur ce qu'on pourrait faire, et expliqua que les membres de sa faction faisaient des difficultés pour Vidoni; il ne lui restait donc plus que le seul Bonvisi.

— « Bonvisi ne peut réussir, répliqua Azzolino. Les choses sont à tel point que c'est impossible.

— Je connais déjà les objections de Barberino, et je ne parle pas de lui. Mais vous autres, avez-vous quelque difficulté?

— Aucune. Nous sommes amis de Bonvisi. C'est un sujet de grand mérite. Son neveu a de l'esprit, et s'il ne vous donne pas d'embarras, pourquoi en donnerait-il à nous, qui ne lui avons jamais fait que des courtoisies? Quant à notre disposition, il n'y a pas de difficulté, mais le mal est que cette inclination ne peut se traduire en acte, parce que nous avons été forcés de contracter des obligations avec d'autres, qui ne nous laissent plus notre liberté.

— Et si Rospigliosi l'acceptait, l'accepteriez-vous?

— Rospigliosi ne peut l'accepter et ne l'acceptera jamais. Que Votre Éminence ne se laisse pas tromper là-dessus!

— Et s'il y avait quelqu'un qui l'y persuadât?

— Qui serait-ce? Médicis peut-être? Cela ne sera jamais.

— Non, ce sont les Français.

Azzolino eut un sourire : « C'est une vaine espérance, fit-il. N'y croyez pas!

(1) Azzolino à Vidoni, 30 janvier. Je n'ose pas dire où eut lieu la rencontre. Que le lecteur le devine! « On dit même que Chigi a une secrète intelligence avec vous, et qu'il n'a pris les pilules que pour vous parler. » Christine à Azzolino, 30 janvier.

— Mais si l'ambassadeur de France me l'a fait promettre par Ravizza?

— Ravizza aura mal compris, ou l'ambassadeur se sera mal expliqué. Non, cela ne sera jamais, et je dirai à Votre Éminence comment il y a pu avoir malentendu. »

Azzolino raconta alors tout ce qui s'était passé entre Rospigliosi, Bouillon et Chaulnes (1), et comment les paroles de Rospigliosi, qu'il voulait tout faire pour être agréable au roi de France, avaient pu donner lieu de croire qu'il accepterait Bonvisi, mais que l'ambassadeur lui avait donné ensuite des assurances qu'on ne le lui demanderait point.

« Quand cela? demanda Chigi.

— Hier, ce matin et ce soir! Que Votre Éminence n'en doute pas. Voilà ce qui en est, et Rospigliosi est assuré de ce côté.

— Et vous autres, reprit encore une fois Chigi, feriez-vous des difficultés?

— Non, mais il y a pire qu'une difficulté. S'il était question d'aversion, de défiance ou de défendre nos intérêts, nous pourrions passer outre d'après notre propre volonté, mais il y a un engagement par les lois de l'honneur dont nous ne pouvons nous délier par nos mains.

— Mais puisque Vidoni est impossible!

— Je le regrette pour lui. D'autre part cela sera une bonne nouvelle pour ceux qui désirent sortir de vos créatures. D'ailleurs vous avez encore Spinola (2).

Comme Chigi répondait qu'on ne pouvait rien faire pour ce candidat (3), Azzolino lui prit la main et lui dit avec un accent de franchise et d'affection (4) :

(1) Il le savait par Retz et par la reine.

(2) Azzolino écrit à Vidoni qu'il nomma Spinola pour montrer à Chigi que l'Escadron ne tenait pas au seul Vidoni. Spinola, qui était des amis d'Azzolino et de Vidoni, n'avait pas été proposé, mais on parlait quelquefois dans les [illegible] de lui comme papable.

(3) Il fit cependant sonder Spinola, le [illegible] refusa [illegible]giquement de se laisser proposer (Azzolino à Vidoni, [illegible]).

(4) C'est lui-même qui l'écrit à Vidoni.

« Dieu pardonne à celui qui a empêché que Votre Éminence et moi ne nous soyons parlé plus tôt! Bien des choses n'auraient pas été faites, ni de votre côté ni du nôtre. Mais la faute n'est pas à moi. Votre Éminence sait que je lui ai toujours dit la vérité. Je ne parle pas pour vous faire peur, mais le fait est proche, et vous le verrez bientôt. L'exclusion contre Bonvisi est beaucoup plus forte que contre d'Elci et Celsi. Je ne puis vous dire tout, mais ceci est la pure vérité sans exagération. »

Chigi répondit que pour sa part il était préparé à rester longtemps au conclave, ce qui au fond voulait dire que si on ne passait pas par ses volontés, il exclurait tout le monde avec ses vingt-quatre voix, jusqu'à ce qu'on en eût assez.

« Tant pis, fit Azzolino. Je n'ai jamais vu un chef de faction gagner en force avec le temps, mais je les ai tous vus perdre, car le temps favorise la liberté des créatures. »

Et il finit en conseillant à Chigi de prendre garde à ne pas fatiguer le conclave.

L'entrevue n'avait donc servi à rien. Chigi restait aussi ferme contre Vidoni qu'Azzolino contre Bonvisi (1). Mais Chigi rapportait l'impression que si les difficultés étaient toutes aussi grandes pour Bonvisi que pour d'Elci, autant vaudrait revenir à son premier favori. Il voulut cependant en avoir le cœur net, et comme les paroles d'Azzolino ne s'accordaient pas avec les rapports de Ravizza, il renvoya son confident auprès de Chaulnes. Il y était aussi encouragé par le langage que tenait le conclaviste de Bouillon, l'abbé Melani, qui courait par les corridors du Vatican annonçant à qui voulait l'entendre que Bonvisi était le vrai candidat de la France et que les intrigues de Rospigliosi et de l'Escadron étaient seules à empêcher la faction de France de se déclarer ouvertement pour lui. Chaulnes avait été obligé de réprimander sévèrement ce bruyant et indiscret personnage, mais il n'avait pas

(1) Chigi n'hésita cependant point à déclarer à Médicis, son allié, qu'Azzolino avait accepté Bonvisi. Médicis au grand-duc, 31 janvier; citée d'après Petruccelli della Gattina, *Histoire diplomatique des conclaves*. Paris, 1865, III, 243.

trouvé le moyen de le faire taire, et Melani allait lui causer encore bien des ennuis (1).

Les nouvelles visites de Ravizza chez l'ambassadeur amenèrent celui-ci à des déclarations formelles qui ne pouvaient laisser aucun doute sur ses intentions (2). Il montra finalement, le 1er février, à Ravizza une lettre que Bouillon lui avait écrite à sa demande, laquelle annonçait que Rospigliosi refusait absolument d'accepter Bonvisi « tant par honneur que par intérêt », et lui déclara l'impossibilité absolue où il était de prêter les mains à cette élection. En bon diplomate, il le fit « en adoucissant le refus par le plus d'honnêteté qu'il put, et entrant avec lui dans le même déplaisir de l'impossibilité de ce projet par tout ce que je lui avais dit auparavant. »

Chaulnes était sincère. Il s'agissait avant tout de ne pas aventurer le prestige du roi de France. « Ma conduite, écrivait-il à Louis XIV (3), consiste à ne pas exposer l'autorité de Votre Majesté dans les choses qui me paraissent peu faisables pour la reverser dans celles qui peuvent réussir pour que Votre Majesté puisse avoir plus de gloire. » Mais il ne pouvait s'empêcher de regretter la nécessité de sacrifier un sujet que Lionne lui recommandait avec instance et que ses instructions plaçaient en première ligne parmi les désirables. Cette querelle de Mgr Bonvisi avec Rospigliosi, querelle ignorée en France, était bien fâcheuse! Et quel dommage que l'Escadron n'eût pas choisi Bonvisi au lieu de Vidoni! Azzolino, avec son habileté, aurait vite fait d'apaiser cette malencontreuse brouille, et l'élection se serait faite aussi aisément qu'en 1667.

Il en toucha un mot à Christine, mais la reine ne voulut pas entendre de cette oreille (4). Bonvisi, lui répondit-elle, était aimé du peuple parce qu'il était bon et serviable, mais il n'était pas estimé dans le Sacré-Collège.

(1) Chaulnes à Lionne, 4 et 11 février.
(2) Chaulnes au roi, 4 février. — Azzolino à Vidoni, 2 février.
(3) Chaulnes au roi, 4 février.
(4) Christine à Azzolino, 2 février (traduction d'Azzolino pour Vidoni).

« Si les cardinaux, dit-elle, vous parlaient aussi confidentiellement qu'à moi, vous sauriez que cet homme se montre très faible dans les congrégations et que dans tous les emplois qu'il a tenus il a gagné peu d'estime.

— Vous m'étonnez, fit l'ambassadeur. Tous m'en ont parlé comme d'un héros.

— Eh bien, je vous aurais dit ceci même dans d'autres occasions. Il a de bonnes qualités. Il est courtois, aimable, honnête homme et très populaire, mais pour être pape il faut autre chose. Quant au neveu, c'est un homme de quarante ans qui n'a jamais eu de charge qui permette de faire savoir comment il réussirait. On ne le croit pas fort, excepté dans la doctrine de Machiavel et de Tacite (1). Ces deux hommes ont été fort habiles, mais leurs livres ont fait beaucoup de bêtes et de fripons, et l'esprit imbu de leurs maximes est pour la plupart peu apte à gouverner. On ne devient pas toujours habile en devenant canaille, et si l'âme n'est pas persuadée que la vertu vaut mieux que la fortune, et l'honneur que l'intérêt, on peut croire qu'on trompe les autres, mais on se trompe soi-même. »

Après avoir subi ce petit sermon, Chaulnes renonça à entretenir la reine des vertus de Bonvisi et se contenta de renouveler ses conseils de faire faire à Vidoni quelque protestation de dévouement à Chigi pour apaiser son irritation.

Azzolino et Vidoni en furent informés sur-le-champ, et l'on décida (2) que Spinola arrangerait, en ami commun, une explication entre le chef de faction et Vidoni. Mais comme Chigi se trouvait indisposé (3), l'affaire fut remise. Vidoni, qui était assez fier de sa nature, n'aimait pas beaucoup se prêter à cette démarche qui lui paraissait un peu humiliante, et Azzolino dut revenir plusieurs fois à la charge pour vaincre ses répugnances et pour lui suggérer les termes dans lesquels

(1) Mgr Bonvisi avait l'habitude de citer ces auteurs.

(2) Vidoni à Azzolino, 2 et 4 février.

(3) Il avait « une grande fluxion » et s'était fait saigner trois fois. C'était la mode alors. Chaulnes au roi, 4 février; Grimani au doge, 8 février.

il devrait s'exprimer. De fait la visite n'eut jamais lieu. Lorsque Chigi fut remis, et que Vidoni se fut décidé une seconde fois, d'autres événements avaient absorbé les esprits.

Chigi n'était pas le seul cardinal malade. Le froid continuait, et c'était dans tout le Vatican un concert de lamentations. Spada, Pallavicini, Santa Croce et Antoine Barberino avaient dû quitter le conclave. Mancini, Maidalchini et le vieux d'Elci étaient souffrants. Ludovisi n'était pas encore entré. Les longueurs du conclave commençaient à impatienter le grand nombre, qui ne pouvait prendre part aux manœuvres des chefs, et dont l'activité se bornait aux deux scrutins de chaque jour. Scrutins qui n'aboutissaient jamais à rien! Le reste du temps se passait en visites, pendant lesquelles il fallait tourner trois fois la langue dans la bouche avant de parler, en promenades dans ces belles Loges et cette magnifique *Sala Regia*, dont Leurs Éminences connaissaient depuis longtemps chaque dalle, et à grelotter dans les cellules. Quelquefois une visite à la roue, quelque cadeau de vin ou de friandises venait apporter une innocente distraction à la monotonie de la captivité. Médicis distribuait à ses amis du vin qui était très apprécié. « Envoyez-moi deux caisses de claret pour ces Français... » écrivait-il au grand-duc (1). Je donnerai une partie de mon *verdea* (2) à Bouillon. Ces cardinaux boivent des vins extraordinaires, ne se souciant guère s'ils sont forts, et le plus grand nombre trinque dru et sec du blanc. Seulement Chigi, Nini, Conti, Caraffa et Acquaviva boivent volontiers des vins du pays. Chigi nous régale de fromage à la crème exquis. » Hesse, selon Médicis, avait une autre spécialité (3). « Pour se donner un meilleur aspect, il avale certaines pilules de sa composition et voudrait que tous les cardinaux en prissent (4). » Les vieillards

(1) Médicis au grand-duc, 20 janvier; citée d'après PETRUCELLI DELLA GATTINA, *Histoire diplomatique des conclaves*, Paris, 1865, III, 240-1.

(2) Espèce de vin rouge.

(3) *Ibidem*.

(4) « Mais un cardinal, qui eut le malheur d'y toucher, est depuis hier en opération ». — *Ibidem*.

de Barberino tenaient ferme et ne manquaient pas un scrutin.

La ville de Rome, grâce aux bonnes dispositions prises par le gouverneur, jouissait d'un calme auquel elle n'avait pas été accoutumée pendant les vacances du Saint-Siège. Un seul incident était venu troubler la tranquillité publique depuis l'ouverture du conclave. Deux Espagnols s'étant pris de querelle une nuit avec les soldats de garde au palais Chigi, l'un d'eux fut tué à coups d'arquebuse et l'autre blessé, ce qui fit craindre des représailles de la part des fantassins d'Astorga. Mais l'ambassadeur s'empressa d'étouffer l'affaire et accepta les excuses du prince Chigi (1). Il aurait été trop absurde que leurs soldats se battissent dans la rue, tandis que leurs partisans fraternisaient dans le conclave.

II

Médicis avait ressenti, dès le premier abord, une certaine sympathie pour le cardinal de Bouillon, dont l'air de jeunesse et les manières enjouées formaient un agréable contraste avec la majorité de l'entourage. Il s'efforçait aussi de maintenir des relations amicales avec le reste de la faction française, surtout avec Retz, mais cela ne suffisait pas à lui faire pardonner de s'être enrôlé sous l'étendard d'Espagne. Déjà, aux débuts du conclave, Chaulnes lui avait fait savoir par l'abbé Maffei, conclaviste de Maidalchini, « que cette déclaration de chef de la faction d'Espagne, sans aucune lettre ou d'ambassadeur ou de protecteur, dont avaient toujours été pourvus ceux de sa maison quand ils s'étaient déclarés, pouvait faire douter un peu des sentiments qu'il témoignait conserver pour le roi (2) ».

(1) Grimani au doge, 15 février.
(2) Chaulnes au roi, 11 février.

Il avait aussi averti les agents florentins à Rome, le prieur Bichi et l'abbé Strozzi, de son mécontentement de voir un prince de la maison de Toscane à la tête de la faction opposée à celle de France. Il avait reçu en échange des assurances des égards que le cardinal avait pour la volonté de Louis XIV et de son intention de servir les intérêts de la France en même temps que ceux de l'Espagne. Au fond il n'y avait rien d'impossible à cela. Seulement les intérêts de Louis XIV, ou plutôt sa « satisfaction », comme disait très justement Chaulnes, exigeaient qu'on écartât ceux qu'il avait déclaré ne pas lui convenir, et en premier lieu d'Elci.

Médicis n'avait pas voulu le comprendre, et il continuait, ainsi que Chigi, les pratiques pour d'Elci, et pour Bonvisi, en second lieu. Celsi était pour le moment abandonné. Les deux alliés s'excusaient, lorsqu'on leur disait que c'était provoquer les Français, en faisant remarquer que le cardinal d'Este, chef nominal de la faction de France et ayant le secret du roi, ne leur en avait rien dit. C'était vrai. D'Este avait reçu deux billets de Chaulnes (1) lui ordonnant de faire savoir à Chigi que d'Elci était « celui qui serait le moins agréable à Sa Majesté », mais d'Este n'avait pas cru nécessaire d'obéir, et la commission n'avait jamais été faite. Médicis et Chigi croyaient donc pouvoir aller de l'avant.

Azzolino poursuivait de son côté sa campagne pour Vidoni. Nous avons vu qu'Astorga avait, le 1er février, annoncé à son gouvernement qu'il allait « s'opposer secrètement aux fins de l'Escadron qu'il savait être mauvaises », et il avait signifié à Médicis son approbation de tout ce qu'il tramait contre Vidoni. Mais il entendait en effet agir secrètement et tromper Azzolino sur ses intentions jusqu'au dernier moment. Il ne révéla donc pas son changement d'idées à Zetina, mais le laissa dans l'illusion qu'il voulait toujours Vidoni et lui fit continuer ses visites de tous les soirs chez Christine et son échange presque quotidien de lettres avec Azzolino.

(1) Un de ces billets, du 27 janvier, est imprimé, en extrait, chez Petruccelli, *op. cit.*, III, 242.

Astorga se flattait que c'était là le comble de la diplomatie.

Pendant dix jours ce ne sont que des plaintes d'Azzolino et de la reine contre Médicis et la faction d'Espagne, « la faction de la trahison (1) », comme l'appelle Azzolino. Médicis se moque évidemment des ordres d'Astorga, ordres qu'Azzolino croyait toujours être donnés en faveur de Vidoni ! Médicis fait la pratique pour Vidoni d'une manière qui est une vraie farce ! « Il s'agit de donner quelques votes à Vidoni pour lui faire du mal. Si on vous demande le vôtre, ne le donnez pas. » Ainsi a-t-il parlé à Acquaviva (2). Il n'y a pas une méprise que lui, Pio et Visconti ne fassent lorsqu'il s'agit de Vidoni, et c'est à dessein, car ils n'en font pas lorsqu'il s'agit de d'Elci ou de Bonvisi. Il faut qu'Astorga oblige Médicis à déclarer à Vidoni que le roi d'Espagne avec toute sa faction veut le faire pape et qu'Astorga dise ceci par un billet à Vidoni que Médicis devra lui présenter. Qu'on ne croye pas aux mensonges de Pio et de Médicis et qu'on les menace que s'ils n'obéissent pas, l'Espagne se servira d'autres (3) !

Astorga prenait naturellement ces reproches fort tranquillement, et faisait déclarer par Zetina qu'il tenait toujours pour Vidoni. Lorsqu'Azzolino lui montrait toutes les contrariétés qu'il rencontrait, Zetina le consolait en lui écrivant : « Sainte Thérèse aussi a souffert tant de persécutions ! » Astorga allait trois fois par semaine au tour du conclave conférer avec les cardinaux de sa faction, ce qui faisait dire à la reine qu'il recevait leurs ordres. Et Chaulnes écrivait méchamment : « Il ne s'en fait pas plus estimer (4). »

Enfin, après beaucoup d'allées et de venues, il crut pouvoir changer de tactique et fit écrire par Zetina à Azzolino « qu'il était découragé quant à la possibilité de l'élection de Vidoni, qu'à son regret il le voyait en pire état que d'Elci,

(1) Azzolino à Zetina, 4 février.

(2) Acquaviva, quoique faisant officiellement partie de la faction d'Espagne, était resté lié avec l'Escadron, auquel il avait premièrement appartenu. Il ne tarda pas à se brouiller avec Médicis et Astorga.

(3) Azzolino à Zetina, 2, 3 et 4 février.

(4) Chaulnes au roi, 11 février.

Celsi et Bonvisi et qu'il priait Dieu de pardonner à ceux qui en avaient la faute. » Zetina ajoutait pour son compte qu'Astorga voulait ainsi désigner l'Escadron (1). Mais pour qu'on n'eût pas le droit de dire qu'il donnait l'exclusion à Vidoni, ce qui aurait été contraire à ses instructions, il vint le jour suivant, le 10 février, au tour, déclarer formellement à ses factionnaires (2) qu'il n'excluait pas Vidoni (3). Malheureusement ce que disait Astorga ne comptait plus pour grand'chose et Médicis comprit cette déclaration à sa manière.

Azzolino et Christine ne furent pas contents. « Ceci me fait devenir folle. Il faut qu'il y ait quelque mystère que je tâcherai de découvrir », écrivait-elle en marge du billet de Zetina en l'envoyant au cardinal. Et Azzolino répondait sur-le-champ au malheureux prélat : « Si je ne voyais pas votre écriture, je croirais que c'est une imposture, tant cela me semble indigne du traité observé jusqu'à présent par l'ambassadeur, et de la confiance qu'il nous doit. » Et dans l'entrevue du soir avec Zetina, Christine ne mâcha pas les mots. « Le procédé d'Astorga, déclara-t-elle, est indigne d'un ambassadeur, d'un gentilhomme et d'un homme d'honneur. » Elle se laissa pourtant persuader — on croit si facilement ce qu'on veut croire — que l'ambassadeur renonçait avec un vrai regret à la candidature de Vidoni et que celui-ci restait toujours son préféré. Zetina en était, il faut le dire, personnellement convaincu. Mais quand Zetina se crut obligé de démentir qu'Astorga eût voulu exclure Vidoni, le mépris de Christine déborda.

« N'ayez pas peur, fit-elle, qu'on vous soupçonne de pareille chose. Vous n'en êtes pas capable, et l'ambassadeur ne saurait pas donner l'exclusion à une punaise. Pensez donc s'il aurait le courage de la donner à Vidoni, ce qui serait manifes-

(1) Zetina à Azzolino, 9 février.

(2) Le mot « factionnaire » était couramment employé pour désigner les membres d'une faction.

(3) Azzolino à Vidoni, 10 février. Zetina à Azzolino, 10 février.

tement contre le service de son roi. Je suis incapable de le croire (1) ».

La reine protesta qu'elle regrettait de s'être jamais mêlée de cette affaire et qu'elle ne voulait plus entrer dans des négociations « dont on ne pouvait sortir avec honneur, grâce à la lâcheté d'Astorga », mais Zetina finit par la persuader que l'ambassadeur lui donnerait satisfaction et qu'elle aurait la joie de voir Vidoni pape. Les deux dupes d'Astorga étaient convaincues qu'elles pourraient encore faire de grandes choses ensemble ! Elles ne savaient pas que quelques heures auparavant un événement des plus importants venait de se passer au sein du conclave. Le 10 février devait compter parmi ses grandes journées.

L'irritation d'Azzolino contre Médicis était, comme de raison, assez grande, et il avait cru trouver une bonne occasion de se venger en attirant constamment l'attention de Retz sur les manœuvres du prince toscan en faveur de d'Elci. Finalement il proposa à Retz de suggérer à son ambassadeur de donner une exclusion solennelle à d'Elci et de la signifier non seulement à Chigi, mais aussi à Médicis, auquel l'ambassadeur ferait bien de se plaindre en même temps de ce qu'il ne semblait avoir d'autre souci que de travailler pour un sujet qui n'était pas agréable au roi de France (2). Le conseil fut transmis à Chaulnes, et comme il s'accordait parfaitement avec les vues de l'ambassadeur, il fut suivi sur-le-champ.

Chaulnes y mit des formes d'une amabilité un peu ironique. Il écrivit, le matin du 10 février, à Retz, le priant d'aller trouver Médicis de sa part (3) « pour le remercier de toutes les honnêtetés que j'avais reçues de sa part, et lui dire que, voulant y correspondre, et lui faire connaître que je prenais autant de confiance en lui que l'ambassadeur d'Espagne, je voulais lui confier un secret et lui dire que l'exaltation du cardinal d'Elci ne pouvait être agréable à Votre Majesté, parce qu'elle

(1) Christine à Azzolino, 10 février.
(2) Azzolino à Vidoni, 8 février.
(3) Chaulnes au roi, 11 février. Voir à l'appendice, l'annexe n° 5.

ne pouvait avoir rapport à sa gloire, et que, sachant tous les pas qu'il faisait pour cette affaire, je voulais qu'il me sût assez de ses amis pour lui éviter beaucoup de peine et, dans la suite, peut-être beaucoup d'embarras. »

L'ambassadeur ordonna en même temps au cardinal d'Este de se plaindre à Chigi de ce que Médicis » continuait avec autant de chaleur ses poursuites pour d'Elci », et de lui dire que Chaulnes en tenait Chigi responsable.

Remarquez que nous sommes bien loin ici d'une déclaration au Sacré-Collège *in corpore* ou d'une notification hautaine du bon plaisir d'un souverain qui croirait avoir un droit de *veto*. C'est pourtant une exclusion formelle au nom de Louis XIV. Son ambassadeur sait fort bien que la forme qu'il emploie est suffisante pour obtenir l'effet voulu, et il se garde bien de la dépasser. Il n'affirme aucun droit de son souverain de s'opposer à une élection. Qu'on sache bien qu'elle ne serait pas agréable, voilà tout.

C'était, en effet, assez. « Médicis, écrit Chaulnes (1), fut frappé comme d'un coup de tonnerre. « Il commença par dire qu'il croyait d'Elci agréable à la France, puisqu'il avait vu la fameuse lettre que Chaulnes lui avait écrite de Lyon, et comme Retz relevait l'absurdité d'interpréter ainsi une simple courtoisie de nouvel an, il s'échauffa, s'emporta contre les cardinaux de l'Escadron, qui indisposaient les Français contre lui et s'entêtaient pour Vidoni, et finit par déclarer brusquement à Retz (2) :

« Sachez que Vidoni est impossible! La reine d'Espagne brûlerait plutôt le conclave que d'y consentir. »

Retz se contenta de répondre aussi froidement que possible que « la faction de France, étant indépendante, n'avait point d'affection pour aucune faction et qu'elle trouverait partout de quoi remplir la gloire du roi « (3). Il fut cependant surpris de cette animosité de Médicis et se rendit immédiatement

(1) Chaulnes au roi, 11 février.
(2) Azzolino à Vidoni, 10 février.
(3) Chaulnes au roi, 11 février.

chez Azzolino lui raconter ce qui s'était passé et lui demander comment il avait jamais pu croire et affirmer que l'Espagne accepterait Vidoni (1).

Le jour suivant, Médicis vint trouver Retz et lui annonça que puisque la France ne voulait pas de d'Elci, il n'en serait plus question, et que Chigi et lui avaient déjà donné l'ordre de ne plus jamais voter pour lui dans les scrutins. Il ajouta :

« Ne croyez pas que ce que je vous ai dit hier de l'exclusion de Vidoni fût dit pour me venger. J'ai seulement voulu vous le dire de suite, pour que vous voyiez que c'était une chose qui avait été décidée déjà il y a quelque temps. »

Retz répondit qu'il n'avait pas pris cela pour une vengeance. Il importait peu aux Français qu'un tel ou un autre fût pape (2).

D'Este avait en même temps fait la commission à Chigi, à qui il dut avouer alors qu'il avait négligé de lui communiquer les ordres précédemment reçus de Chaulnes. Il dut faire la même confession à son ambassadeur, ce qui lui valut une verte réprimande au sujet de son insouciance et de son manque de sincérité (3).

Il s'était, d'ailleurs, exécuté de fort mauvaise grâce, et en revenant de faire sa déclaration il scandalisa ses collègues Retz et Bouillon en prenant la défense de Chigi.

Ainsi finit le rêve de gloire du bon vieux d'Elci, rêve que d'autres avaient formé plus que lui-même. La nouvelle le trouva étendu dans sa cellule sur son lit de douleur, qu'il n'allait plus quitter que pour aller quelquefois, soutenu par son conclaviste, remplir son devoir au scrutin, d'où son nom ne devait plus sortir. Il prit sa défaite avec beaucoup de calme et de dignité (4). Peut-être pressentait-il déjà qu'une

(1) Azzolino à Zetina, 11 février.

(2) *Ibidem*.

(3) « Je vois peu de sûreté pour les affaires qu'il ménagera ». Chaulnes au roi, 11 février. Il continua à se plaindre de l'indiscipline de d'Este dans sa depêche au roi du 18 février. « C'est une chose assez fâcheuse d'avoir à négocier avec une personne de cette humeur, qui ne veut jamais marcher que dans les obscurités, et dont les lettres sont toujours en chiffre, après avoir été déchiffrées. »

(4) Grimani au doge, 15 février.

élévation meilleure lui était bientôt réservée. et répétait-il en soi le *omnia vanitas* des résignés et des croyants. Il ne laissa percer aucun dépit, et, en perdant les votes des siens, il ne fit que gagner en leur estime et amitié (1).

III

Qu'on se figure l'état d'esprit d'Azzolino en recevant une nouvelle preuve de la duplicité ou de la faiblesse d'Astorga! L'ambassadeur d'Espagne venait le matin au tour déclarer qu'il n'excluait pas Vidoni, et une heure après le chef de la faction déclarait cette exclusion dans la forme la plus violente, au nom de la reine-régente.

Plusieurs billets s'échangèrent durant la journée du 11 février entre Azzolino et Zetina. Le pauvre prélat courait entre la reine et Astorga. Azzolino n'épargnait pas l'ambassadeur dans ses lettres, qu'il chargeait Zetina de lui montrer. Sa conduite était une honte et un scandale! « Dites-lui de ma part que les hommes d'honneur ne se laissent pas traiter ainsi. S'il croit pouvoir se moquer de moi, ce sera lui dont on se moquera, et au revoir au sortir du conclave! » Et dans un autre billet il souhaitait à Astorga « de jouir, à la fin du conclave, de la félicité que sa conduite mérite. » La reine n'était guère plus aimable. Zetina la trouvait « furieuse comme une lionne » (2). Et Astorga était de fort mauvaise humeur. Il tenait à ce qu'on ne pût dire qu'il excluait Vidoni, et voilà Médicis qui mêlait même le nom de la reine-régente à cette exclusion.

« Jésus, Jésus, Jésus, quelles impiétés, quels blasphèmes

(1) On parlait souvent de la « nature angélique » de d'Elci, expression qui agaçait Christine. « Cela veut dire que c'est un imbécile », ripostait-elle. Christine à Azzolino, 27 janvier.

(2) Zetina à Astorga, 12 février.

on fait dire à ma reine, Jésus, Jésus! » gémissait-il devant Zetina. « Infâmes traitres que Pio et Médicis (1)! »

Zetina donna sa parole d'honneur à la reine, à genoux et en pleurant à chaudes larmes, qu'Astorga l'avait assuré que Vidoni serait pape malgré tout. Astorga l'aura peut-être dit, mais il n'en pensait certainement rien, car il écrivit le 15 février à la reine-régente que l'Escadron avait essayé de le forcer « à coopérer à l'exaltation d'un sujet sur lequel il avait de mauvais renseignements, parce qu'il savait qu'il était désiré des Français et que les Escadronnistes auraient sous son pontificat le même pouvoir que dans le passé ». Mais il ne voulait pas avoir la responsabilité des paroles prononcées par Médicis et il imposa immédiatement au cardinal de les rétracter. Il vint au tour en donner l'ordre à Médicis (2).

Voici comment il fut obéi. Médicis se rendit le même matin, le 12 février, à la cellule de Retz et lui dit (3) :

« Il faut que nous soyons amis. Vous êtes un galant homme. Dites-moi la vérité! Avez-vous répété à d'autres ce que je vous ai dit avant-hier de l'exclusion de Vidoni, que la reine brûlerait le conclave plutôt que de consentir à lui. »

« Certainement, je l'ai dit, répondit Retz. Pensez-vous que, lorsque le cardinal qui est chef de la faction d'Espagne me parle de telles choses en ma qualité de cardinal français, je ne doive pas le dire. Je l'ai dit et je devais le dire.

— Par Dieu, fit Médicis, vous êtes un galant homme. Ces prêtres (*sic*) auraient de suite commencé à mâcher les mots : oui, je l'ai dit; non, je ne l'ai pas dit; mais, pourquoi, etc. Mais vous, vous parlez librement comme l'homme que vous êtes, et nous serons amis. Mais faites attention à ceci. Je me

(1) Christine à Astorga, 12 février.

(2) Astorga à Médicis, 12 février. Petruccelli, *op. cit.*, III, 249, note 2. Astorga n'inspirait pas plus de confiance aux Médicis qu'à Azzolino. Le grand-duc interpréta sa démarche comme une « variation pour Vidoni ». Le grand-duc au cardinal de Médicis, 18 février; *loc. cit.*

(3) Je rapporte cette conversation d'après deux lettres qu'Azzolino écrivit à Vidoni et à Zetina dans l'après-midi du même jour. Retz était allé trouver Azzolino de suite après la visite de Médicis.

doute que vous ayez compris que la reine d'Espagne brûlerait le conclave plutôt que de faire pape Vidoni. Je n'ai pas voulu dire cela. J'ai voulu dire que la reine de Suède brûlerait le conclave si Vidoni n'était pas pape.

—— Moi, je l'avais vraiment compris de la première manière, —— répondit Retz, très étonné de l'explication... — mais je suis enchanté que Votre Éminence me dise qu'Elle a voulu dire cette autre chose. Je vous estime beaucoup pour dire la vérité, et puisque vous avez cette supériorité, nous ferons certainement le pape.

— Il y a eu certains soupçons, certaines ombres — reprit Médicis. Mais maintenant tout est dissipé. Nous serons amis, nous nous entendrons, et nous ferons bien. »

Ni Retz ni ses amis ne furent cependant dupes de cette explication de Médicis, qu'Azzolino pour sa part qualifia d' « étrange et stupide ». Même Zetina et Astorga durent convenir qu'elle était invraisemblable (1). Et Chaulnes garda toute sa défiance. « Je suis un peu animé contre le cardinal de Médicis, — écrivait-il quelques jours après (2). Il n'a qu'à se tenir bien sur ses gardes, car si je puis lui donner quelque botte, je ne le manquerai pas. »

« *Parturiunt montes* », avait dit Azzolino en racontant l'incident à Vidoni. La souris dont la montagne avait accouché était tout de même une dangereuse petite bête. Il était devenu évident à tout le conclave que même si le cabinet de Madrid n'excluait pas Vidoni, sa candidature était inacceptable à la faction d'Espagne. C'était là un coup dont on ne se relevait que difficilement, et en réalité les chances de Vidoni avaient sombré dans la journée du 10 février. Mais ni lui ni Azzolino et la reine ne lâchèrent prise. Avec une ténacité qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, Azzolino revint pendant quelques jours à la charge pour obtenir de cet Astorga, qu'il aurait cependant dû mieux connaître à cette heure, quelque déclaration en faveur de Vidoni. L'ambassadeur eut enfin la franchise

(1) Zetina à Azzolino, 13 février.
(2) Chaulnes au roi, 18 février.

d'avouer qu'il ne voulait pas le faire pour ne pas se brouiller avec Chigi (1). Alors seulement Azzolino comprit qu'il n'y avait plus rien à faire avec lui, et le 16 février il rompit définitivement ses négociations avec Astorga, en lui faisant savoir par Zetina que lui et l'Escadron « prenaient désormais entière liberté de ne travailler que pour le service de Dieu comme bon leur semblerait (2). »

Christine et Zetina continuèrent néanmoins leurs conférences. Zetina était sincèrement dévoué à la fortune de Vidoni, et tous les deux croyaient encore fermement à son succès. Pour Christine, Zetina était un espion précieux qui la renseignait jour par jour de ce qui se passait chez Astorga, qu'elle appelait volontiers « notre sot contemplatif (3) ». Il était de plus lié avec le père Gonzalez, confesseur d'Astorga, et avec le prince de Palestrina, chef de la maison Barberino et, après le connétable Colonna, le plus grand seigneur de la faction espagnole de la noblesse romaine. Christine crut qu'il serait utile de les gagner pour Vidoni et les fit sonder tant par Zetina que par Mgr Giannuzzi, qui était l'agent secret de Vidoni en dehors du conclave. Cela nécessitait une foule de démarches et d'écritures, mais Christine ne se fatiguait pas aisément, et elle finit par obtenir de ces deux personnages des assurances de leur désir d'être utiles à Vidoni. L'appui du prince de Palestrina avait une grande importance, car il était certain qu'il ne ferait rien que son oncle le cardinal François n'approuverait pas (4). C'était donc une indication que Barberino accepterait Vidoni. Si Azzolino réussissait à faire voter Barberino pour lui, ainsi que Rospigliosi, qui était déjà presque gagné, et enfin à convaincre Chigi que Vidoni après tout n'était pas dangereux, on pourrait, avec l'aide des Français, faire Vidoni pape à la barbe d'Astorga et de Médicis. Christine méritait ce qu'avait dit d'elle Vidoni : « Je crois que, bien que

(1) Zetina à Azzolino, 15 février.
(2) Azzolino à Zetina, 16 février. Voir à l'appendice, l'annexe n° 6.
(3) Christine à Azzolino, 22 et 24 février.
(4) *Ibidem.*

la reine ait renoncé à ses royaumes, on reconnaitra qu'elle a gardé l'esprit et la vertu d'autrefois (1). »

Convaincre Chigi, c'était facile à dire. Mais comment s'y prendre? Nous verrons tout à l'heure ce qu'Azzolino imagina. Examinons en attendant la situation créée dans le conclave à la suite de l'exclusion de d'Elci.

Chigi se trouvait devant ce dilemme : choisir un pape parmi ses créatures, mais en dehors des quatre proposés d'abord, ou bien aller le chercher dans les autres factions. Dans le premier cas, il se heurtait à des difficultés personnelles. Il y avait dans sa faction Rasponi, Litta, Piccolomini, Spinola et Bonelli, dont on parlait comme papables. Mais c'étaient des personnages de second ordre (2). Spinola avait absolument refusé de se laisser proposer, Litta n'était pas agréable aux Espagnols, les Français ne voulaient pas de Bonelli, Rasponi était soupçonné de vouloir rendre Castro et Comacchio, et Piccolomini avait, comme d'Elci, le défaut d'être Toscan et même Siennois. Il serait bien difficile de les faire accepter. Dans le second cas, s'il voulait sortir du cercle des créatures, celles-ci refuseraient probablement de le suivre. Il y avait longtemps que la discipline leur pesait et qu'on murmurait contre la tyrannie des chefs de faction. Si on obéissait, c'était dans l'espoir que la papauté resterait dans la faction. Pour éviter une rebellion, Chigi fit savoir en confidence aux siens qu'il entamerait des négociations avec les autres partis, mais que si elles n'aboutissaient pas, comme cela était probable, il retournerait aux cardinaux de sa faction. Seulement, un secret qu'il faut confier à vingt personnes est mal gardé, et tout le conclave fut bientôt au courant des intentions de Chigi.

Aussi ses ouvertures furent-elles assez mal reçues. Barberino ne voulut pas lui accorder une entrevue secrète, et lorsque Chigi fut venu le voir en plein jour, il refusa absolument de

(1) Vidoni à Azzolino, 13 février.

(2) « Ce sont des chansons de carnaval », disait Zetina lorsqu'on parlait d'eux. Christine à Azzolino, 17 février.

proposer aucun des siens, se doutant que Chigi ne l'accepterait que pour le faire tomber au scrutin, et venir ensuite réclamer les votes de Barberino pour une de ses créatures à lui. Médicis ne fut pas plus heureux. Barberino lui répéta qu'il fallait faire des choses possibles et s'entendre avec les Couronnes, mais il ne voulut discuter aucun nom, se bornant à déclarer qu'il n'accepterait jamais Bonvisi (1).

Chigi aurait été bien surpris s'il avait su que Barberino, le vieil adversaire de la France, venait d'offrir ses services au duc de Chaulnes. Il s'était résigné à accepter sa propre exclusion et celle de son ami Facchinetti, dans l'espoir de gagner la protection de Louis XIV dans le prochain conclave (2). Retz, qui menait cette affaire, obtint en effet de Chaulnes la promesse de cette protection (3), et Barberino s'unit dorénavant si fidèlement à la faction de France que Chaulnes put écrire au roi (4) : « Le cardinal Barberino, Sire, se surpasse, et un cardinal national ne pourrait pas mieux faire pour le service de Votre Majesté. » Barberino se disait qu'avec un peu de patience et l'aide des Français, il se pourrait bien que le Saint-Esprit finit par s'arrêter sur la tête d'un de ses vieux amis, dès le présent conclave. On commençait à être fatigué et à parler d'un dépôt. Il n'avait donc rien à gagner avec Chigi.

Azzolino crut le moment venu de frapper un grand coup. Puisque Chigi, après tous ces insuccès, ne savait plus de quel côté se tourner, il reviendrait peut-être à Vidoni si on pouvait lui ôter de la tête que ce Vidoni était le candidat de l'Escadron. Les moyens les plus simples sont quelquefois

(1) Chaulnes au roi, 18 février.

(2) Chaulnes à Lionne, 25 février.

(3) Cette promesse fut tenue d'une étrange façon. Voici ce que Louis XIV fit écrire en 1676 dans l'instruction du conclave d'alors : « Quelque estime et quelque engagement que j'aie pour le cardinal Facchinetti, sa dépendance si particulière pour le cardinal Barberino me donne toujours lieu d'appréhender son élévation. Comme j'aurais peine toutefois à manquer publiquement à la parole qui lui a été donnée par le duc de Chaulnes en mon nom, je souhaite que les exclusions paraissent lui venir de toute autre part que de la mienne. » *Recueil des instructions*. Rome, p. 278.

(4) Chaulnes au roi, 18 février.

les meilleurs. Pourquoi ne pas en essayer un? Il écrivit un billet à Christine disant que s'il avait paru travailler jusqu'à présent pour Vidoni, il avait agi de la sorte uniquement pour le perdre. En réalité, Vidoni était le plus fort des candidats de Chigi et l'ennemi qu'il craignait le plus. Il avait donc essayé de le rendre suspect pour qu'on le mit de côté, et il se félicitait d'y avoir réussi. Maintenant ceux de l'Escadron allaient opérer pour leur véritable candidat. On verrait bientôt qui c'était. Il priait cependant la reine de continuer de faire semblant de désirer Vidoni. Il n'y avait pas de meilleur moyen de l'exclure. Après avoir écrit ceci de bonne encre, il alla se promener, l'après-midi du 25 février, dans les Loges, et lorsqu'un serviteur de Chigi vint à passer, il laissa choir à terre son billet. Le domestique le ramassa, et voyant qu'Azzolino ne paraissait s'être aperçu de rien, il l'empocha et le porta à son maître (1).

La ruse était trop transparente. Chigi et Médicis savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur les intentions d'Azzolino, puisqu'Astorga avait communiqué à Médicis le contenu des lettres d'Azzolino à Zetina (2). Le seul effet du billet fut d'augmenter leur antipathie pour Vidoni.

Le carême était commencé, et Barberino, doyen du Sacré-Collège, avait, le mercredi des cendres, fait communier ses collègues (3). On avait prié ensemble pour l'élection, mais là s'arrêtait la concorde, et les choses se trouvaient à la fin de février plus embrouillées que jamais. C'était donc, selon la conception populaire, une occasion idéale pour un diplomate de montrer ce qu'il valait. Les sceptiques diraient : pour faire une sottise. Le diplomate se trouva, et le lecteur jugera de ce qu'il fit.

(1) *Relazione Chigiana*, 25 février. — Azzolino à Christine, 27 février. — Azzolino à Vidoni, 2 mars.

(2) Relation de Médicis à Astorga du 28 février. Voir à l'appendice l'annexe n° 7. — Astorga à la reine-régente, 1er mars.

(3) Grimani au doge, 22 février.

CHAPITRE IX

TENTATIVES POUR BONVISI

I. Le plan de l'ambassadeur de Venise. — Chaulnes refuse de l'accepter. — Intrigues de l'abbé Melani. — Hortense de Mazarin s'habille en esclave. — II. Christine et le chapeau de l'évêque de Laon. — Chigi se décide à proposer Bonvisi (5 mars). — Chaulnes reste passif. — Défaite de Bonvisi. — III. Indiscipline des créatures de Chigi. — Scène entre Chigi et Retz. — Les trente-trois voix de Rospigliosi (10 mars). — IV. Nouvelles espérances de Vidoni. — Azzolino écrit à Madrid.

I

Antonio Grimani, ambassadeur de Venise, était plein de zèle et de bonne volonté. C'était, de plus, un homme pratiquant la piété et le respect des institutions, sérieux et travailleur, désapprouvant la légèreté en général et celle de la maison Colonna en particulier (1). Bref, un homme bien pensant. Avec cela ambitieux, et fort attentif à se faire valoir aux yeux des gouvernants de la Sérénissime République.

La gravité de la situation ne pouvait échapper à un diplomate taillé sur ce patron. Sa clairvoyance avait trouvé en même temps la cause du mal et le remède. C'était la discorde des factions et la méfiance des Couronnes qui empêchaient le Sacré-Collège de donner au monde le pape si impatiemment attendu, si nécessaire à l'union de la chrétienté contre le Turc, si utile à la protection de la Hongrie et de Venise! Paci-

(1) Christine à Azzolino, 26 février.

fier les factions, faire renaître la confiance entre les ambassadeurs, voilà le chemin à suivre!

Fort de cette découverte, il alla d'abord exposer ses vues à Astorga (1), qu'il n'eut pas de peine à convaincre, et qui protesta qu'il ne demandait pas mieux que de s'entendre avec l'ambassadeur de France. Puis il s'en fut chez Chaulnes, qui le reçut fort courtoisement, non sans lui faire observer pourtant qu'il avait offert à Astorga, lors de leurs premières visites, « toute sorte de commerce », mais qu'ensuite il n'avait jamais entendu parler de lui. Les premiers jalons d'une entente cordiale ainsi posée, Grimani retourna chez Astorga discuter les conditions matérielles à établir. Les deux diplomates ne furent pas longtemps à trouver un programme, que Grimani communiqua en effet de suite à Chaulnes. C'était si simple, et trois jours avaient suffi à mettre sur pied cette combinaison. Voyez ce qu'on peut faire dans ce monde avec un peu de bonne volonté!

Astorga avait reconnu que d'Elci et Celsi étaient impossibles, et déclaré qu'il ne voulait plus entendre parler de Vidoni, mais il y avait Bonvisi, qu'il croyait savoir être tout à fait français. Il montrerait sa bonne volonté en se joignant à Chaulnes pour lui. Quant à l'opposition de Barberino et de Rospigliosi, Grimani savait comment s'y prendre. Il proposa donc, à Chaulnes, le 25 février, que les deux ambassadeurs iraient à l'audience du Sacré-Collège et qu'ils demanderaient au cardinal Barberino, au nom de leurs souverains, de leur donner Bonvisi pour pape. Devant une manifestation si imposante, tous les obstacles devaient tomber.

Chaulnes lui objecta que comme ce ne serait pas le Sacré-Collège en corps qui recevrait les ambassadeurs, mais les trois chefs d'ordre, qui se relevaient tous les trois jours, il se pourrait que Barberino ne fût pas parmi ceux-ci. Un message délivré aux chefs d'ordre serait, d'autre part, rapporté au Sacré-Collège assemblé et non pas à un cardinal en particu-

(1) Grimani au doge, 1er mars. Chaulnes au roi, 25 février.

lier, comme Barberino. Et cette manière d'agir donnerait plutôt l'exclusion que l'inclusion. Car le Sacré-Collège ne pourrait accorder aux ambassadeurs l'élection qu'ils demandaient sans avouer qu'il avait perdu sa liberté. Et s'il refusait, les ambassadeurs se trouveraient engagés, pour l'honneur des Couronnes, à ne pas permettre à leurs factions d'accepter un autre sujet. « Cela s'appellerait assiéger le conclave, ou exposer la réputation des rois nos maîtres », conclut le duc.

Grimani dut se rendre à ce raisonnement et exprima même le regret d'avoir fait une proposition pareille. Comme il demandait à Chaulnes ce qu'il y aurait à faire, le duc lui dit qu'il faudrait qu'Astorga, « qui était si bon ami de Barberino », négociât avec lui. Il ne doutait pas qu'Astorga eût assez de pouvoir sur Barberino pour lui faire accepter Bonvisi. Quant à lui-même, il ferait un nouvel effort dans le même but auprès de Rospigliosi. Grimani, qui, au dire de Chaulnes, « n'était pas le plus rusé Vénitien qui fût sorti de Venise », ne vit pas la malice du conseil et s'en alla tout joyeux faire cette commission à Astorga.

« J'ai eu, écrit Chaulnes au roi (1), deux fins par cette réponse. L'une, que sachant que pour attirer cette exclusion de Barberino, il ne faudrait que lui faire parler par l'ambassadeur d'Espagne, et qu'ainsi le mauvais succès tomberait sur son dos. L'autre, que voyant l'impossibilité de l'exaltation de Bonvisi, je pousserais l'ambassadeur d'Espagne à sortir de la faction de Chigi, ou à se relâcher de l'exclusion de Vidoni, qui serait l'action la plus belle que l'Espagne eût jamais faite, et à laquelle on ne peut presque pas songer. »

C'est dommage qu'Astorga n'ait pas donné dans le panneau. Un compte rendu de son entrevue avec le vieux Barberino aurait été fort divertissant à lire. Mais Astorga avait, de son côté, trouvé un plan aussi simple et brillant que celui de son collègue de Venise : arranger un bon mariage entre les maisons Chigi et Barberino. « Ce sera la clef d'or qui ouvrira le

(1) Chaulnes au roi, 25 février.

conclave », écrivait-il triomphalement (1). Barberino abandonnerait la Triple ligue, s'unirait à Chigi et Médicis, et tout deviendrait facile. Malheureusement cette belle idée n'eut pas plus de succès que celle de Grimani. Ayez donc de l'imagination! La diplomatie, vraiment, est une carrière ingrate.

Tout ceci fut immédiatement connu dans le conclave, où tous les partis s'accordèrent pour juger sévèrement le procédé de Grimani et d'Astorga (2). Admettre une telle démarche de la part des ambassadeurs aurait en effet été pour le Sacré-Collège une remise formelle du droit d'élection aux Couronnes (3).

Le 27 février Chaulnes vint faire part à la reine de ce qui s'était passé. Pensez si Grimani et « le sot contemplatif » firent les frais de la conversation! Tous les deux, selon Christine, ne comprenaient rien au conclave et ne savaient « ni profiter ni nuire à propos à personne ». La reine et l'ambassadeur discutèrent de nouveau longuement les chances des divers sujets, et Christine plaida comme d'habitude vigoureusement la cause de Vidoni. Mais pour le moment ce n'était pas tant de l'inclusion qu'il s'agissait que de l'exclusion, car Chaulnes appréhendait un nouvel effort de Chigi pour Bonvisi. Il fallait se tenir sur ses gardes, pour ne pas s'exposer à une surprise.

Le duc ayant raconté à Christine qu'il venait de voir la connétable Colonna, qui lui avait parlé en faveur de d'Elci, mais qu'il n'avait répondu qu'en badinant, la reine s'écria :

« Je crains fort pour Vidoni, puisque les dames se mêlent de vous séduire. De grâce, ne vous rendez pas!

— Je me suis senti un peu ébranlé, fit Chaulnes en riant,

(1) Astorga à la reine-régente, 1er mars.

(2) Christine à Azzolino, 26 et 28 février; Azzolino à Christine, 27 février; Chaulnes au roi, 4 mars.

(3) Chaulnes, dans sa dépêche du 4 mars, affirme « qu'il venait d'apprendre » que ce fut Mgr Bonvisi, qui eut la première idée de la démarche, mais je n'ai pu trouver nulle part la confirmation de cette assertion. Il me semble difficile d'admettre, sans preuves définitives, qu'un prélat de la position de Mgr Bonvisi, quelque grande que fût son ambition de devenir cardinal-patron, ait pu oublier à ce point ses devoirs envers l'Église.

et je ne vous réponds pas, qu'à un second effort, je n'ôte l'exclusion à d'Elci.

— Ce n'est pas là ce que j'appréhende, mais je crains que ces diables de femmes n'ôtent les votes à Vidoni et les fassent donner à Bonvisi.

— Vous verrez, répliqua Chaulnes sur le même ton, qu'on m'apportera la sœur de la connétable (1) pour me solliciter en faveur de Bonvisi.

— Si cela est, je tiens Vidoni pour perdu. Le moyen que vous teniez ferme pour ce pauvre homme contre une si belle créature! Quand il faudra les votes de la connétable et de sa sœur en faveur de Vidoni, j'ai un secret infaillible pour les y disposer. Je ne m'en étais pas avisée encore.

— Quel est donc ce secret?

— C'est un neveu de dix-huit ans, qui va être cardinal-régnant. C'est à mon gré un capital admirable pour la maison Colonna. Je ne vois aucun autre des papables qui puisse leur offrir autant.

— Vous l'avez trouvé, fit Chaulnes. C'est en vérité ce qu'il leur faut. »

Ces plaisanteries offraient à Chaulnes une distraction innocente des soucis que lui inspirait la situation, soucis qui lui venaient surtout de l'attitude indisciplinée de l'abbé Melani (2). Depuis trois semaines il ne faisait que le réprimander et ordonner à Retz et Bouillon de le surveiller. Mais rien n'y faisait. « Atto est comme le vin d'Orléans qui rompt ses tréteaux auparavant d'être bien cuvé. Il est si vif et si chaud qu'il s'emporte souvent », avait écrit Chaulnes à Lionne le 11 février, et par chaque courrier il avait renouvelé ses plaintes contre l'incorrigible brouillon (3). Melani avait voué une haine féroce à Rospigliosi et à Azzolino, qui n'avaient pas fait, selon lui, assez pour un homme de son mérite, et il s'était jeté corps et

(1) Hortense de Mazarin.

(2) Le différend entre Chaulnes et Melani est raconté en détail par Gérin, *op. cit.*, II, 398-401.

(3) Chaulnes à Lionne, 18 et 25 février.

âme du côté de Bonvisi, qui lui avait promis un emploi. Il savait que le nom de Bonvisi était parmi les papables indiqués dans les instructions de l'ambassadeur, et il ne perdait aucune occasion de le proclamer à haute voix. On le voyait rôder constamment, même la nuit, autour des cellules, toujours prêt à colporter un bruit favorable à son candidat. Il avait su s'insinuer auprès de Chigi, et lui persuader qu'il n'avait qu'à persévérer pour obtenir l'adhésion de l'ambassadeur et de la faction de France à la candidature de Bonvisi. Les créatures de Rospigliosi, assurait-il, désapprouvaient l'attitude de leur chef et quelques-unes se rallieraient à Chigi. Il faisait espérer la même chose pour quelque cardinal de la faction Barberino. L'Escadron seul, avec les deux cardinaux Rospigliosi et Barberino, ferait une opposition sérieuse. Un coup de main pourrait emporter la forteresse.

Les prétentions de Melani n'étaient pas tout à fait sans fondement. Il était en correspondance directe avec Lionne et connaissait ses préférences pour Bonvisi et Bona. En effet une lettre du roi (1) arrivait le 2 mars à Chaulnes, lui ordonnant de faire son possible pour réconcilier Rospigliosi avec les Bonvisi. Comme d'ordinaire, un mariage entre les deux familles était le moyen suggéré pour amener le résultat désiré. Cet ordre était connu (2), ou du moins deviné, le jour suivant, dans le conclave. Probablement le courrier aura apporté une lettre dans le même sens à Bourlemont, qui était ami de Bonvisi et qui se sera dépêché d'en aviser Melani. D'autre part le cardinal Acciaioli, qui était de la faction de Rospigliosi, mais qui, en sa qualité de Florentin, sympathisait secrètement avec Chigi et Médicis, avait fait des efforts pour amener son chef à accepter Bonvisi et se plaignait avec peu de discrétion de n'avoir pas réussi (3). Tout ceci encourageait Chigi, et il envoyait de nouveau Mgr Ravizza rebattre avec Chaulnes les vieux arguments pour l'entrainer vers son protégé. Chaulnes cependant

(1) Du 21 février.
(2) Azzolino à Vidoni, 3 mars.
(3) *Ibidem.*

restait ferme, et « l'homme qu'on ne nomme pas », comme il appelait Ravizza dans ses billets à la reine (1), ne rapportait d'autre réponse qu'un refus absolu de risquer le prestige de la France dans une manœuvre qui aboutirait certainement à un vote désastreux.

Christine avait écrit le 1er mars un billet à Chaulnes pour le prier de passer chez elle. Elle savait qu'il avait encore été chez la connétable, où on lui avait fait voir la belle Hortense de Mazarin habillée en esclave. Cela ne cachait-il pas une nouvelle tentative de le gagner pour Bonvisi? Hortense était grosse de plusieurs mois, mais elle restait néanmoins aussi séduisante que jamais. Et ce costume d'esclave! Cela devait évidemment être quelque chose de très léger, et Christine avait peu de confiance en la vertu d'un ambassadeur aux prises avec de jolies femmes peu vêtues. Chaulnes avait été enfermé dans un cabinet (2) avec les deux sœurs, — c'était grave. « Quoiqu'il n'y demeurât qu'un demi-quart d'heure, et qu'il sortit d'une manière à persuader les gens qu'il n'avait pas donné contentement, je voulus m'éclaircir de tout par lui-même et je l'envoyai quérir. » Ainsi écrivait Christine à Azzolino.

II

Chaulnes arrivait au palais Riario avec l'intention d'inspirer un peu d'inquiétude à Christine. Il ferait semblant de pencher vers Bonvisi, puis il se laisserait convaincre par la reine, et en échange il lui demanderait un service. On atta-

(1) Chaulnes à Christine, 1er mars.

(2) « Où toutes les cérémonies du B. étaient observées ». Christine à Azzolino, 2 mars. — Azzolino dans une lettre à Vidoni le jour suivant appelle cela « un affreux scandale qui fait horreur ». Azzolino traduisit la lettre de la reine, qu'il appelle un « elixir vitæ », en modifia un peu la fin et la fit lire à tous les cardinaux de l'Escadron, à Vidoni et à Rospigliosi. Ils durent s'en amuser, mais la reine gronda Azzolino de son indiscrétion.

chait en France beaucoup d'importance à obtenir quelque promesse des chapeaux sollicités pour les évêques de Béziers et de Laon. Mais l'affaire était difficile par l'incertitude qui régnait. A qui s'adresser? Bien malin qui l'eût dit. Si Vidoni devenait pape, Christine aurait pourtant assez d'influence pour obtenir un chapeau. Une promesse de la reine était toujours un pas vers le but, et Chaulnes aurait du moins témoigné ainsi au roi et à Lionne qu'il ne négligeait rien pour exécuter ses instructions.

La conversation se passa comme Chaulnes l'avait prévu. Après qu'il se fut laissé démontrer par la reine que l'élection de Bonvisi était impossible, et qu'il fallait se tenir à Vidoni, il aborda la question des marques de reconnaissance que le roi de France aurait le droit d'exiger du nouveau pape. Ici son récit diffère de celui de la reine, et je crois bien faire en renvoyant pour les détails le lecteur aux pièces elles-mêmes (1). Selon Chaulnes, Christine aurait dit :

« Eh bien, mandez au roi de ma part que je m'engage d'avoir le chapeau de M. l'évêque de Laon, et que je lui en suis garante si le cardinal Vidoni est pape. »

Selon la reine, cette promesse aurait été donnée dans les termes suivants.

« Je ne sais pas si ma protection importera de rien auprès de Vidoni, quand il sera pape, mais je vous promets bien que je m'emploierai en toutes les occasions justes et raisonnables pour tout ce qui regarde le roi de France, mais ne prétendez jamais rien de moi qui soit ni indigne, ni injuste, ni lâche. »

Malgré ces différences les deux versions ne sont pas tout à fait incompatibles. Chacun a voulu, on s'en aperçoit facilement à la lecture des lettres, accentuer ce qu'il savait devoir être le point principal aux yeux de son lecteur. Pour Chaulnes c'était la promesse du chapeau, pour Christine le droit du pape de résister à des prétentions injustes. Il s'en est suivi que leurs lettres présentent des lacunes qu'il faut combler en

(1) Voir à l'appendice les annexes 8 et 9.

empruntant à l'un ce que l'autre a négligé de dire. En procédant ainsi, la contradiction apparente se réduit à peu de chose. Le fait, d'ailleurs, n'est nullement rare en diplomatie. Combien de fois n'arrive-t-il pas de nos jours, après une conversation d'un ambassadeur et d'un ministre, que le compte rendu de l'ambassadeur dans sa dépêche s'accorde mal avec les notes prises par le ministre, quoique tous deux aient voulu se tenir strictement au fait? Les journaux et les livres bleus, jaunes et d'autres couleurs, abondent en exemples, que je m'abstiendrai cependant de citer. Restons dans le conclave!

On y restait, mais à vrai dire, on s'y trouvait fort mal et l'impatience allait tous les jours augmentant. Atto Melani en profitait pour exciter les esprits à un coup d'audace. Qu'on forçât la main aux Français, disait-il, ils ne demandaient que cela pour se rallier aux amis de Bonvisi. Les factions de Rospigliosi et de Barberino feraient la même chose. On n'avait qu'à écouter ce que disait Acciaioli (1). Quant à la faction d'Espagne, Pio se portait garant qu'elle voterait pour Bonvisi. Le cardinal Delfino, ami de Chigi et de Bonvisi, fut chargé d'aller sonder Barberino et de tâcher de le gagner par le moyen ordinaire : on arrangerait un mariage entre un neveu de Bonvisi et une petite-nièce de Barberino. Décidément on ne savait pas trouver autre chose. Mais Barberino resta inflexible. Il fallait penser au jugement de Dieu, répondit-il. Il aurait bientôt à paraître devant Son tribunal et ne voulait rien faire contre sa propre conscience et le bien de l'Église. Delfino devait avoir les mêmes sentiments, puisque « quoiqu'il appartint à une noblesse de république il venait d'une maison où avaient fleuri de grands cardinaux (2) ».

Malgré cet insuccès, Chigi crut le moment arrivé de mettre à exécution les conseils de Melani. Le matin du 5 mars le bruit se répandit avec insistance dans le conclave que le pape

(1) Azzolino à Vidoni, 4 mars.

(2) Azzolino à Vidoni, 7 mars. Vidoni sut gré à Barberino de cette réponse. « Barberino mérite infiniment d'éloges. Il est notre miroir à tous. Je ne le vois jamais sans l'adorer et m'attendrir », écrit-il à Azzolino le 7 mars.

allait être fait. Pio appela le gouverneur du conclave Mgr Massimo et lui confia que dans quelques heures l'élection aurait lieu. Le sacristain, pour être prêt à toute éventualité, fit transporter dans la chapelle Sixtine la caisse contenant les vêtements pontificaux que devrait revêtir le nouveau pape (1). Les cardinaux Bichi et Nini paraissaient si certains qu'ils faisaient enlever les tentures de leurs cellules. Chigi dépêchait à son cousin don Agostino l'avis de se tenir prêt à venir dans la soirée baiser le pied du pape.

C'était l'aspect des grands jours. Mais les adversaires ne comptaient pas se rendre au premier choc. Barberino allait de cellule en cellule ranimant la fidélité des siens. Rospigliosi envoyait en toute hâte à Chaulnes un billet le suppliant de ne pas l'abandonner, et Azzolino avertissait la reine.

Mgr Bonvisi s'était rendu de bonne heure chez Chaulnes. Il lui annonça que la faction de Rospigliosi, abandonnant son chef, se déclarait pour le cardinal Bonvisi. L'occasion était belle. Si Chaulnes voulait l'appuyer, on vaincrait toutes les hésitations, et le pape désiré du roi de France serait élu sur un signe de son ambassadeur. Chaulnes n'avait qu'à faire ce signe, la faction de France suivrait ses ordres, et lui, Mgr Bonvisi, répondait du reste.

L'ambassadeur, cependant, ne se laissa pas surprendre. Il répondit qu'il ne pouvait abandonner Rospigliosi et le laisser « exposé à la fureur d'un nouveau pontificat, et à la vengeance de ses ennemis. Le roi voudrait assurément qu'il donnât la main à Rospigliosi pour le retirer du précipice ».

Mgr Bonvisi, qui avait cru aux assurances de Melani, parut très surpris et exposa longuement au duc combien son oncle et lui étaient dévoués à la France. Il finit en déclarant qu'en ce moment leur sort dépendait d'un mot de l'ambassadeur, et qu'il mettrait toute leur fortune aux pieds du roi.

Chaulnes fit de son mieux pour dorer la pilule au solliciteur qu'il était bien décidé à éconduire. Le roi, dit-il, avait la plus

(1) Ces vêtements sont préparés d'avance, en trois grandeurs différentes.

grande considération pour le cardinal Bonvisi. « Il jugeait que pas un cardinal ne pourrait mieux remplir que Bonvisi la chaire de saint Pierre, ni aucun cardinal mieux que lui, abbé Bonvisi, le poste de cardinal-patron, et que toutes ces assurances qu'en avait Sa Majesté l'avaient obligé à donner des ordres pour l'exaltation de Bonvisi comme le sujet qui lui était en premier lieu le plus agréable. » Après cette entrée en matière plutôt encourageante, il fallut expliquer comment malgré cela Chaulnes avait été forcé d'abandonner cette candidature. D'abord, pour ne pas s'exposer à une défaite. Il ne savait rien de la révolte de la faction Rospigliosi, dont lui parlait Mgr Bonvisi, et ne voulait pas « marcher les yeux bandés ». Ensuite, pour ne pas faire du tort à Rospigliosi (1).

La conversation que j'ai résumée en peu de lignes ne dura pas moins de deux heures. On remarqua, raconte Christine (2), que lorsque Mgr Bonvisi sortit de chez Chaulnes, il était « rouge comme une écrevisse et mal satisfait ». Il y avait de quoi : l'entrevue avait mis fin aux espérances des amis de Bonvisi, et le scrutin du soir qui devait lui apporter la tiare, ne lui donna que trois voix. Le jour suivant il n'en avait aucune.

Tout Rome s'était ému à la nouvelle que l'élection était proche, et la désillusion fut grande lorsque la fameuse cheminée du conclave vint annoncer au peuple assemblé sur la place de Saint-Pierre qu'il n'y avait rien de fait. Don Agostino Chigi fit dételer ses carrosses de gala avec les *fiocchi*, qui attendaient depuis le matin pour le conduire au baiser du pied (3). La noblesse romaine, qui était accourue en grand nombre chez Mgr Bonvisi, s'en retourna sans avoir pu le féliciter (4). La connétable envoya plusieurs fois demander à Chaulnes de passer chez elle, mais il ne vint que le soir du jour suivant. Les deux sœurs « donnèrent à Chaulnes la

(1) Chaulnes au roi, 12 mars.
(2) Christine à Azzolino, 6 mars.
(3) *Ibidem*.
(4) *Ibidem*. — Vidoni à Azzolino, 7 mars.

question ordinaire et extraordinaire dans un cabinet, où elles le tinrent deux quarts d'heure (1). » Ensuite, comme elles n'étaient pas femmes à prendre les événements au tragique, elles se mirent à jouer. Les cartes consolent de bien des choses dans la vie. Quant à Grimani, qui était allé se vanter que l'élection était proche et qu'il y avait contribué plus que personne (2), il dut se repentir d'avoir parlé trop tôt. Cela arrive même à des ambassadeurs.

III

Le désappointement fut grand dans la faction Chigi, et il se mêlait d'un ressentiment envers le chef qu'on ne déguisait que mal (3). Chigi lui-même proclamait à haute voix qu'il voulait plutôt mourir dans le conclave que de ne pas faire élire un des siens, et à la manière dont il s'y prenait, on n'avait pas grand espoir de sortir bientôt de cette odieuse captivité. D'Elci et Celsi étaient perdus depuis longtemps; il avait lui-même mis de côté Vidoni, et voici qu'il fallait abandonner Bonvisi. Les « créatures » murmuraient qu'il était contraire à la conscience d'obéir aveuglément au caprice d'un chef, simplement parce qu'il était le neveu du pape qui leur avait donné la pourpre. Que Chigi acceptât Vidoni ou un candidat des autres factions, et tout serait bientôt fini (4).

Chigi, pour s'excuser, jetait le blâme sur les Français et les accusait d'avoir exclu Bonvisi contrairement à leurs instructions. C'était là un point délicat à toucher, car Chaulnes et les cardinaux français étaient tout aussi anxieux d'éviter qu'on pût dire qu'ils avaient *exclu* Bonvisi, que l'avait été Astorga

(1) Christine à Azzolino, 7 mars.
(2) *Ibidem.*
(3) « Nunc quoque Chisiani exutere iugum incipiunt ». Hesse à l'Empereur, 8 mars; citée d'après Wahrmund, *Das Ausschliessungs-Recht.* Vienne, 1888.
(4) Hesse à l'Empereur, 15 mars, *op. cit.*

dans le cas de Vidoni. Ils avaient reconnu l'impossibilité d'élire Bonvisi, et s'étaient inclinés devant ce fait, mais c'était malgré eux et à regret, puisque Bonvisi avait la faveur du roi. Voilà ce qu'il importait que l'on sût. Aussi, lorsque Retz entendit les accusations de Chigi, se décida-t-il à les démentir sur-le-champ, d'autant plus qu'il avait été mis personnellement en cause, Chigi affirmant, sur la foi de Mgr Ravizza, que Retz aurait déclaré à Spinola que la France ne voulait pas de Bonvisi. Retz alla trouver Chigi et le conduisit chez Spinola, qui nia formellement avoir soit entendu soit répété pareille chose. Chigi, très gêné, avoua que sa mémoire n'était pas très bonne. Il se pourrait que Ravizza lui eût nommé Santa Croce (1) au lieu de Spinola.

« Allons chez Santa Croce! » fit Retz en prenant Chigi par la main.

Le trajet était assez long, car Spinola avait sa cellule (2) dans la salle Ducale et Santa Croce la sienne dans l'appartement Borgia (3).

Les deux cardinaux marchaient en se tenant par la main, mais sans mot dire. Chemin faisant, Chigi trouva la situation embarrassante, s'arrêta et pria Retz de ne pas l'exposer à une confrontation. Il préférait croire qu'il s'était trompé (4).

« Très bien, dit Retz. Si Votre Éminence veut m'assurer qu'elle croit que le racontar de Ravizza est un mensonge, je suis satisfait. »

Chigi donna l'assurance demandée, et ainsi finit l'incident (5).

(1) Santa Croce, rétabli, venait de rentrer au conclave.

(2) N° 65.

(3) N° 47.

(4) L'anecdote est racontée dans *Conclavi de' Pontefici Romani*. Cologne, 1691, III, 210-12. J'en trouve la confirmation dans une lettre d'Azzolino à Vidoni du 8 mars.

(5) L'attitude de Chaulnes dans l'affaire de Bonvisi ne fut pas approuvée par le roi et Lionne. Chaulnes recevait, pendant que ceci se passait, une lettre, du 28 février, où le roi lui disait : « C'est dans les occasions de cette nature, où il parait quelque impossibilité, que les coups de maitre se font, et j'attends tout de votre habileté et de votre adresse. » Et Lionne, dans une lettre du même jour,

La Triple ligue voulut profiter du désarroi et de l'indiscipline qui s'étaient mis dans le camp de Chigi et de Médicis pour donner une démonstration éclatante de ses forces, comme on l'avait fait le 15 janvier avec les vingt-cinq votes de Barberino. Cette fois-ci, on en réunirait encore plus, et la candidature de Bonvisi serait définitivement enterrée lorsqu'on pourrait compter ses adversaires. Il fut décidé entre les chefs qu'au scrutin du 10 mars, toute la ligue, ainsi que les rebelles des factions Chigi et d'Espagne, voteraient pour Francesco Barberino. Les cardinaux français ne devaient pas prendre part à la manifestation, pour ne pas faire acte d'hostilité envers Bonvisi, mais ils furent avertis de ce qui se préparait et en informèrent à leur tour le duc de Chaulnes.

L'ambassadeur fut légèrement alarmé de cette nouvelle. Avec la nervosité et l'impatience qui régnaient du côté des Chigi, il était nécessaire de prévoir la possibilité qu'un assez grand nombre de ses partisans se détacheraient de lui pour donner non seulement l'exclusion à Bonvisi, mais aussi l'inclusion à Barberino. Ce n'était pas très probable, mais c'était possible, et Chaulnes ne voulait courir aucun risque. Quelle figure aurait-il fait s'il avait dû rapporter à Louis XIV que ceux auxquels il avait sacrifié Bonvisi, le préféré du roi, l'en avaient récompensé en élisant quelques jours plus tard un cardinal expressément exclu par la France! Chaulnes devait aller passer l'après-midi du 8 mars à la villa Pamphili avec la connétable et ce que Christine appelait « la troupe joyeuse », mais il changea d'avis et vint trouver la reine pour lui exposer ses inquiétudes (1). Il approuvait la démonstration, mais demandait qu'on réunît les votes sur la tête de Rospigliosi au

s'efforçait d'excuser Melani. L'ordre d'appuyer Bonvisi fut réitéré à Chaulnes par des lettres du 16 mars, de Lionne, et du 20 mars, du roi. V. Gérin, *op. cit.*, pp. 400-401.

(1) Il ne manqua pas, à ce qu'il parait, une fête très agréable. « A la vigne de (Pamphili) il ne s'est rien passé que je sache (excepté), qu'on y mangea à crever, qu'on y joua, et qu'on attendit longtemps Chaulnes, et que toute la maison Colonna fut touchée d'apoplexie quand ils surent que Chaulnes était allé chez moi. » Christine à Azzolino, 9 mars.

lieu de le faire sur celle de Barberino. Christine essaya de lui persuader qu'il n'y avait aucun danger, mais comme il insistait, elle promit d'avertir Azzolino de son désir. Barberino se prêta de bonne grâce à la substitution demandée, et la reine put avertir Chaulnes par retour de messager, que Rospigliosi avait été choisi (1).

Azzolino, de son côté, avait montré des doutes que la reine avait dû écarter. L'intimité de Chaulnes avec la connétable n'était-elle pas un danger? Ne pourrait-elle le faire revenir à Bonvisi? — Christine le tranquillisa.

« De grâce, ne vous alarmez pas, écrivait-elle, des fréquentes visites du duc de Chaulnes dans la maison Colonna. Le pauvre homme ne sait pas où aller. C'est une maison où il trouve des femmes jolies qui parlent français, et il y va quelquefois entraîné par force, quelquefois pour se délasser un quart d'heure de ses fatigues et pour badiner avec ces femmes. Les Français ne peuvent vivre sans femmes, mais croyez-moi, c'est un homme qui traite ces gens-là comme il les faut traiter (2). »

Tout était enfin prêt pour le grand jour. L'après-midi du 10 mars, Rospigliosi obtenait 33 voix sur 58 votants. Comme les trois factions de la ligue ne comptaient pour le moment que 25 voix, et que Rospigliosi n'avait pu voter pour lui-même, il y avait donc neuf rebelles parmi les partisans de Chigi et de Médicis (3). Les Français avaient voté pour Antoine Barberino. On avait été bien près de faire le pape, car si les Français, qui ce jour étaient cinq (4), avaient voté pour Rospigliosi, il ne lui aurait manqué que deux voix pour l'inclusion. C'était une victoire éclatante pour la Triple ligue, tandis que Chigi et Médicis ne pouvaient plus se sentir sûrs de l'exclusion et

(1) Christine à Azzolino, 8 et 9 mars; Azzolino à Christine, 8 mars; Azzolino à Vidoni, 8 mars.

(2) Christine à Azzolino, 9 mars.

(3) Hesse, Raggi, Vidoni, Spinola et Roberti furent certainement, Litta, Franzoni et Sforza probablement parmi les rebelles.

(4) Este, Retz, Maidalchini, Mancini et Bouillon. Antoine Barberino et Orsini étaient en dehors du conclave.

devaient abandonner tout espoir de commander l'inclusion. Bonvisi était dorénavant aussi impossible que d'Elci et Celsi.

Bouillon ne put résister à l'envie de faire un compliment ironique à Médicis. Il l'aborda pour lui dire que c'était dommage qu'ils n'eussent rien su du projet. Ils avaient trop d'honneur tous les deux pour n'avoir pas, dans ce cas, voté pour leur bienfaiteur, et Sigismond Chigi aurait certainement fait de même (1). Médicis, au dire de Chaulnes, « ne sut que répondre et ne fit que faire paraître une grande confusion aux yeux des spectateurs (2) ». Il essaya de prendre sa revanche sur Barberino en lui reprochant avec une certaine insolence au nom d'Astorga comme au sien d'agir contre les intérêts de l'Espagne et ceux du grand-duc. Barberino lui répondit sèchement que comme prince Barberino et sujet du grand-duc (3) il recevrait les ordres de Médicis, mais comme doyen du Sacré-Collège il était obligé de lui répondre qu'un cardinal ne devait avoir devant les yeux que la gloire de Dieu (4).

IV

L'espérance renaissait chez les amis de Vidoni. Chaulnes, malgré les assurances qu'il faisait à la reine, restait cependant incrédule. « Il n'y a rien de beau à faire dans la faction de Chigi, écrivait-il à Louis XIV (5), que l'exaltation de Vidoni », mais il ajoutait que « ce dessin approchait fort de la vision » et qu'il essaierait de trouver dans les autres factions un sujet agréable au roi. Azzolino et la reine, au contraire, étaient plus décidés que jamais à travailler pour Vidoni et à écarter tous les autres. Leurs nombreux billets

(1) Tous les trois devaient leurs chapeaux à Clément IX, oncle de Rospigliosi.
(2) Chaulnes au roi, 12 mars. Azzolino à Vidoni, 11 mars.
(3) La famille Barberino était de Toscane.
(4) Chaulnes au roi, 4 mars.
(5) *Ibidem.*

les montrent à cette époque plus actifs et entreprenants que jamais. Ils appellent Astorga « une bête incorrigible », « le sot contemplatif », etc. et se moquent de ses lunettes, mais ils se flattent toujours de finir par le gagner; ils ne désespèrent pas non plus de convertir Chigi. La plus petite indication d'un changement d'attitude acquiert de l'importance à leurs yeux, comme à ceux de Vidoni lui-même. Ainsi, Mgr Ravizza lui ayant, le jour même du grand vote, envoyé des huitres et lui ayant fait demander s'il ne voulait pas du *claretto* ou d'autre vin, Vidoni envoya sur-le-champ interroger Azzolino sur ce qu'il fallait en penser. Azzolino répondit que pour se mettre bien avec Ravizza il fallait lui envoyer demander tous les jours une petite bouteille. « Avec ces hommes-là, il faut cela. » Je ne sais si Vidoni suivit le conseil, mais dans un autre billet du même jour il est un peu dur contre ceux de ses collègues qui se consolaient par les plaisirs de la table.

« Les beuveries qui se font ces jours-ci devraient faire murmurer. Surtout s'ils mangent comme les hérétiques (1), ce qui est probable. Que Votre Éminence considère ce que diront de Rome les protestants! M'est avis qu'ils s'en scandalisent beaucoup. »

Le sévère Vidoni ne se doutait pas que c'était justement par ce billet que les protestants sauraient quelque chose, un peu tard, il est vrai, des beuveries dans le conclave de Clément X.

C'était Médicis qui était en premier lieu responsable de ces petites bacchanales, sans doute beaucoup plus innocentes que Vidoni ne voulait l'admettre.

« Nous traitons et nous nous amusons », écrivait-il au grand-duc, « mais nous avons dans l'âme tant de venin, que je ne puis l'exprimer à V. A. Je l'étouffe avec des eaux douces et en fais cadeau aux autres. Et passant de l'eau au vin, Bouillon et Retz assurent qu'ils reçoivent la vie du claret de Votre Altesse; envoyez-m'en donc. Je le leur donne à bouteilles, car

(1) On était en carême.

si je le leur donnais à cruches, les conclavistes godailleraient » (1).

Pendant que ceci se passait à Rome, des lettres étaient en route pour Madrid qui devaient avoir une influence décisive sur les événements.

Un courrier était parti de Rome le 1er mars, emportant des dépêches d'Astorga pour son gouvernement et des lettres d'Azzolino et d'Imperiali pour le nonce à Madrid, Mgr Borromeo. Chacun exposait la situation à sa manière. Astorga, pour une fois, avait vaincu sa paresse, et envoyé un rapport détaillé à la reine-régente (2), où il se plaignait longuement d'Azzolino et de l'Escadron. C'étaient eux qui avaient empêché Barberino de s'unir à Médicis et à Chigi. C'étaient eux qui avaient entraîné les Français à donner l'exclusion à d'Elci. C'étaient encore eux qui avaient voulu le gagner pour Vidoni uniquement parce qu'ils espéraient ainsi retourner au pouvoir comme ministres du nouveau pape. Astorga avouait qu'il avait commencé par désirer Vidoni, mais il avait été dégoûté par les violentes façons d'agir des Escadronistes et par leur manque de déférence envers Chigi, en voulant faire pape une de ses créatures sans lui donner sa part dans l'élection. Cela avait irrité Chigi et l'avait obligé à empêcher l'exaltation de Vidoni. Astorga lui-même avait « éloigné Vidoni de sa pensée » aussitôt qu'il s'était aperçu qu'il était désiré par les Français, mais il s'était refusé à lui donner une exclusion ouverte, quoiqu'on le lui eût demandé. Il s'était contenté de le « mettre de côté (3) » et il continuerait dans cette tactique.

Il se vantait, pour le reste, d'avoir renforcé la faction d'Espagne par l'union avec Chigi, et demandait des instructions pour le cas où Brancaccio et Litta entreraient en lice. Enfin

(1) Cette lettre est citée d'après Petruccelli della Gattina, *op. cit.*, III, 252, note 1. — N'ayant pas vu l'original, je ne me porte pas garant de l'exactitude de la traduction.

(2) Du 1er mars.

(3) *Y se a hido continuando el desviar sin exclusion formada la asumpcion de Vidoni.* Astorga tient beaucoup au terme de *desviar* (mettre de côté) qui revient souvent sous sa plume. En réalité, mettre de côté et exclure revenaient au même.

il citait un mémoire des cardinaux espagnols où Vidoni était appelé « une personne de peu de crédit ou plutôt tenu en abomination universelle » et joignait à sa dépêche une relation de Médicis qui dépeignait Vidoni sous des couleurs peu favorables (1). Zetina recevait aussi sa part des critiques d'Astorga, qui se plaignait qu'il le servait moins bien que dans le conclave passé.

Autre cloche, autre son. Les cardinaux Azzolino et Imperiali, exposaient à Mgr Borromeo, nonce à Madrid (2), que Vidoni était le pape qui convenait le mieux à l'Espagne, et que s'il n'avait pas été élu, la faute en était aux menées de Chigi et de Médicis. Ce dernier sacrifiait les intérêts de l'Espagne à ceux de sa maison et aux siens personnels. Ils proposaient que la reine-régente envoyât à son ambassadeur une lettre dans laquelle elle déclarerait que « dans les circonstances présentes du conclave, le service du roi consistait dans l'exaltation du cardinal Vidoni » et lui ordonnerait d'agir en conséquence.

Azzolino, qui savait par des lettres fraîchement reçues de Mgr Borromeo (3) que Vidoni était toujours en faveur à Madrid et qu'on l'y avait même préféré à d'Elci, ne doutait pas d'une réponse favorable, mais le courrier mettait ordinairement dix-sept jours pour aller à Madrid. Il ne pouvait donc pas compter sur une réponse avant les premiers jours d'avril. C'était long à patienter, mais la victoire valait bien quarante jours de plus dans le conclave. Azzolino était décidé à attendre que les ordres de Madrid vinssent forcer le contemplatif Astorga à changer de front, et jusqu'à ce jour il combattrait tous les autres candidats qui se présenteraient. Il se pourrait, d'ailleurs, que les choses allassent plus vite. On n'avait pas encore de nouvelles du cardinal Porto Carrero, qui avait dû partir de Madrid dès le mois de janvier, mais on pouvait en avoir tous les jours, et Azzolino était sûr qu'il

(1) Voir à l'appendice, n° 7.
(2) Dans quatre lettres du 1er mars.
(3) Azzolino à Christine, 27 février.

viendrait opérer en faveur de Vidoni. Il avait encore un nouvel allié dans le cardinal Acquaviva, qu'une indisposition avait obligé à sortir du conclave dans les derniers jours de février et qui s'était mis à sa disposition pour servir les intérêts de Vidoni (1). Acquaviva était presque brouillé avec Astorga, mais leurs confesseurs, les pères Cattaneo et Gonzalez, traitaient ensemble les affaires. Tous les deux étaient gagnés à la cause de Vidoni.

Il y avait cependant un cas où il pourrait devenir difficile à Azzolino de combattre un nouveau sujet. Si Chigi allait proposer une des créatures d'Innocent X, c'est-à-dire un des camarades de faction d'Azzolino, par exemple Odescalchi, que tout le monde estimait pour ses vertus, quel prétexte trouverait-il pour s'y opposer? Il fallait tâcher d'éviter ce dilemme. Le cerveau compliqué d'Azzolino crut trouver la solution du problème. S'il faisait croire qu'il désirait Odescalchi, Chigi ne le proposerait certainement pas. Mais pour faire croire cela, le meilleur moyen serait de proclamer le contraire. Faire courir le bruit qu'il craignait la proposition par Chigi ou Médicis d'un membre de sa propre faction, et spécialement celle d'Odescalchi, cela serait dire la vérité, et jamais Chigi ne serait assez simple pour croire cela de lui! Si les amis d'Azzolino, et Christine en premier lieu, confiaient tout bas à leurs intimes qu'Azzolino et l'Escadron avaient peur d'Odescalchi, Chigi serait persuadé qu'ils travaillaient pour lui en secret, et se garderait bien de prôner une pareille candidature. Les instructions minutieuses (2) qu'Azzolino envoya à Christine furent formulées dans ce sens : dire la vérité pour faire croire que vous mentez. « C'est là l'art des arts », écrivait-il. Azzolino a eu de célèbres imitateurs, même de nos jours. Malheureusement, cette fois-ci, sa belle tactique ne lui réussit pas mieux que le billet perdu.

(1) Acquaviva à Azzolino, 3 mars.

(2) Azzolino à Christine, 6 mars. La reine devait se servir, pour propager le bruit, du duc de Poli, grand-maître de sa cour, qui était frère du cardinal Conti, de la faction de Chigi. Ce qu'on confiait au duc arriverait bientôt aux oreilles de Chigi.

CHAPITRE X

ODESCALCHI

I. Chigi cherche un pape hors de sa faction. — Ses avances à Barberino. — Acquaviva, au nom d'Astorga, propose Odescalchi à l'Escadron. — Hésitations d'Azzolino. — Christine accuse Astorga de vénalité. — II. Astorga au tour du conclave (16 février). — Les pratiques pour Odescalchi. — Azzolino se rallie à lui. — Un billet malencontreux. — Conséquences de la méprise d'un conclaviste. — Chaulnes se déclare contre Odescalchi. — Il se plaint d'Azzolino à la reine. — Odescalchi écarté sans exclusion (20 mars). — III. Digne conduite du vaincu. — Le dévot aux vingt-quatre carrosses. — Pasquinades. — Christine et la princesse de Rossano. — Azzolino explique son billet. — Chaulnes reçoit de nouveaux ordres en faveur de Bonvisi.

I

« Des lions déchaînés ne sont pas pis que des cardinaux enfermés. »

Chaulnes au roi, 18 mars 1670.

Ce n'était pas avec résignation que Chigi et Médicis avaient accepté la retentissante défaite du 10 mars. Le coup leur avait été d'autant plus dur, qu'il les avait frappés par surprise, et que leurs propres partisans y avaient prêté la main. Neuf des leurs avaient voté pour la Triple, tandis que dans l'autre camp, sur trente-trois cardinaux, pas un n'avait trahi le secret. Cela méritait revanche et vengeance. Mais que faire? Un conciliabule se tint le soir après le vote (1). Sforza, qui avait assez du conclave, proposa de capituler et de prendre

(1) Chez Sforza, qui avait une cellule commode et chaude, laquelle servait souvent de lieu de réunion.

Vidoni (1), mais Médicis et Pio s'y opposèrent énergiquement. Eux-mêmes et beaucoup d'autres cardinaux s'étaient trop exposés dans la campagne qu'ils avaient menée contre Vidoni pour pouvoir consentir à l'exaltation d'un « sujet », dont on aurait à craindre des représailles. Mieux valait s'entendre avec les autres factions pour prendre le pape parmi elles. On nomma comme possibles Carpegna, de la faction Barberino, Nerli de celle de Rospigliosi, et Odescalchi des créatures d'Innocent X. Chigi, cependant, hésitait, car il ne voulait pas volontiers donner à Barberino, ni à Rospigliosi, et encore moins à l'Escadron la satisfaction de voir un des leurs sur le trône. Roberti profita de son indécision pour tenter un nouvel effort en faveur de Vidoni, mais Chigi lui avoua que, même s'il le voulait, il ne pourrait plus le faire, étant lié par un engagement formel. Chigi ne voulut pas dire quel était cet engagement, mais Roberti crut pouvoir affirmer à Azzolino que c'était une promesse faite au connétable Colonna, par l'entremise de don Agostino Chigi, de ne pas accepter Vidoni (2).

Le lendemain, Chigi s'était décidé pour les propositions de Médicis. Ce qu'il entendait dire, qu'Azzolino et l'Escadron avaient peur d'Odescalchi, ne l'avait pas mis en défiance. La chose lui avait paru vraisemblable et il avait, contrairement aux prévisions d'Azzolino, cru à la vérité de ce que disaient ses adversaires. Il est quelquefois bon de n'être pas trop rusé! Peut-être fut-il aussi influencé par le fait qu'Odescalchi racontait qu'il n'avait pas été parmi les trente-trois (3).

Médicis et Chigi se mirent à faire le tour du conclave. Tous deux rendirent visite à Odescalchi et à Cybò, son ami intime. Médicis eut aussi une conversation avec Azzolino, mais malgré ses protestations que l'heure était venue de parler franchement et de se mettre à l'œuvre pour tout de bon, il ne

(1) Azzolino à Vidoni, 11 mars.

(2) Azzolino à Christine, 11 mars; à Vidoni et à Zetina, 12 mars. « Jésus, Jésus, Jésus, est-il possible qu'on voie et entende de pareilles choses! » écrit Azzolino à Zetina.

(3) Azzolino à Vidoni, 11 mars.

réussit à tirer de lui que l'assurance un peu vague « qu'il promettait une bonne intention (1) ». Vidoni, qui était indisposé, vit avec étonnement Médicis entrer dans sa cellule et lui parler amicalement, ce qui raviva un moment ses espérances et dissipa un peu la mélancolie qui commençait à s'emparer de lui (2). Médicis finit chez Barberino, auquel il proposa carrément de s'arranger pour choisir le pape dans une des factions de la Triple ligue, et de préférence dans la sienne. Mais Barberino flaira un piège. Il craignit « que Chigi ne voulût que se promener dans les factions et leur couper bras et jambes » (3), et la personne de Médicis ne lui inspirait aucune confiance (4). Il objecta que les cardinaux de sa faction étaient tous si âgés, qu'on ferait mieux de les laisser tranquilles, qu'il avait besoin de s'entendre avec les autres chefs de faction, et qu'avant tout il fallait avertir les représentants des Couronnes. Après on verrait.

« L'on emplirait, écrivait Chaulnes au roi (5), des volumes de la seule discussion de cette circonstance. » Je me contenterai de raconter « qu'après mille allées et venues » Chigi consentit, sur la demande, peu flatteuse pour lui, de Barberino, à donner à Chaulnes, qui avait accepté d'être médiateur, sa parole d'agir de bonne foi et d'appuyer de toutes les voix dont il disposait le sujet sur lequel on tomberait d'accord. Retz, Facchinetti, d'Este et Gualtieri, pour l'Escadron, avaient pris part à la négociation. Restait seulement le choix d'un candidat. On avait déjà parlé d'Odescalchi et de Nerli, mais rien n'était décidé.

Sur ces entrefaites un billet arriva, le 13 mars, au cardinal Azzolino, de son ami Acquaviva. Il venait d'avoir une longue

(1) Azzolino à Vidoni, 12 mars.

(2) « Pour moi ce conclave est dur, et je souffre de ne pouvoir traiter ni avec mes amis ni avec mes ennemis. » Vidoni à Azzolino, 12 mars. Il finit sa lettre ainsi : « Que Dieu récompense celle qui m'a été une si grande bienfaitrice (Christine). Je vénère toujours sa personne. »

(3) Chaulnes au roi, 18 mars.

(4) « C'est lui (Médicis) qui cause tout l'embrouillement du conclave »; *ibidem*.

(5) *Ibidem*.

visite d'Astorga, que Médicis avait tenu au courant de ce qui se passait et qui partageait comme d'ordinaire ses vues (1). La conférence avait commencé par une dispute sur le rôle qu'avait joué l'Escadron, mais l'ambassadeur et le cardinal avaient fini par se mettre d'accord. On oublierait le passé et on ferait le pape ensemble. Astorga prétendait que c'était lui qui avait persuadé à Chigi de sortir de ses créatures. Il demandait maintenant aux cardinaux de l'Escadron, en leur rappelant la promesse de servir l'Espagne faite au début du conclave, de lui désigner un sujet qu'ils croyaient possible. Aussitôt qu'Acquaviva lui aurait donné sa parole, au nom de l'Escadron, que le sujet choisi ne rencontrerait pas d'opposition de la part de la Triple, Astorga le ferait proposer par Chigi, et le pape serait fait.

Acquaviva et Astorga passèrent en revue ceux dont il pourrait être question. Brancaccio, Carpegna, Ginetti, Gabrielli et Albizzi furent écartés. Spada, Odescalchi, Bona et Nerli rencontraient tous des difficultés, mais ils avaient des chances de passer. « Écrivez à ces Messieurs, dit à la fin Astorga, et priez-les en mon nom de m'aider. S'ils n'ont pas de confiance en Médicis, qu'ils m'écrivent à moi. Après avoir préparé les choses, j'irai au conclave et Médicis viendra au tour s'arranger avec moi. »

Acquaviva conseillait à ses amis de l'Escadron de ne pas laisser échapper cette occasion. Il ne voyait pour sa part que deux sujets possibles : Spada et Odescalchi. Si les chances du premier, que la France n'accepterait probablement pas, étaient douteuses, il fallait prendre le second. S'il n'était pas le meilleur, il était du moins le plus facile et de plus leur camarade de faction (2).

Pour la première fois, la ténacité d'Azzolino fut ébranlée.

(1) Médicis à Astorga, 15 mars. PETRUCCELLI DELLA GATTINA, III, 254, note 1. Médicis assure qu'il a agi d'après les ordres d'Astorga, mais il écrit le même jour au grand-duc : « Les lubies d'Astorga nous dérangent. » La tactique ordinaire de Médicis était de prendre l'initiative lui-même et de persuader ensuite à Astorga qu'il ne faisait que lui obéir.

(2) Acquaviva à Azzolino, 13 mars. Voir à l'appendice l'annexe n° 10.

Tout semblait donc se conjurer contre Vidoni. Même Acquaviva, qui venait pourtant d'offrir ses services pour lui, l'abandonnait. Les réponses aux lettres expédiées à Madrid ne seraient pas à Rome avant un mois, et la galère de Porto Carrero ne se faisait pas encore voir à l'horizon. Ne valait-il pas mieux prendre le certain au lieu de l'incertain ? S'il acceptait les ouvertures d'Astorga, Odescalchi serait selon toutes les apparences sûr de passer, et il était à même de faire en sorte que ce serait à lui, Azzolino, qu'il devrait la tiare. Odescalchi, avec sa rude franchise, son esprit intransigeant et sa piété austère, ne lui était pas sympathique. Odescalchi était avant tout un prêtre, Azzolino un politicien. Odescalchi aimait les chemins droits et les situations nettes, ce qui n'était pas exactement le fait d'Azzolino. Mais c'était un homme juste et bon, qui se souviendrait certainement sur le trône de ceux qui l'auraient fait pape. Azzolino eut un moment d'hésitation et prit du temps pour réfléchir. Il fallait aussi aviser au moyen de gagner les Français, dans le cas où il se déciderait à proposer Odescalchi.

Christine ressentit les mêmes incertitudes que son ami. Elle avait aussi de la répugnance à entrer dans de nouvelles négociations avec cet Astorga qui les avait déjà trompés une fois, d'autant plus qu'on venait de lui dire que c'était pour avoir reçu de Chigi une lettre de change pour 11,000 écus que l'ambassadeur avait écarté Vidoni (1). Je m'empresse d'ajouter que cette grave accusation n'est confirmée par aucun des documents que j'ai eus sous les yeux et qu'Azzolino lui-même refusa d'y ajouter foi (2). La reine cependant y avait cru et appelait Astorga « le plus sot et indigne homme du monde ». Elle tâcha d'encourager Azzolino à faire encore un essai pour Vidoni, mais elle avouait qu'elle n'était plus si sûre du succès.

« Si vous pouvez conserver Vidoni », écrivait-elle (3), con-

(1) Christine à Azzolino, 13 mars.

(2) Azzolino à Christine, 31 mars. C'était Mgr Brancaccio qui en avait parlé à la reine.

(3) Christine à Azzolino, 13 mars.

servez votre triomphe et votre gloire et tirez-vous d'affaire le plus glorieusement que vous pouvez. A moi, tout m'est bon, pourvu que ce ne soit aucun des trois (1), et puisqu'aucun de l'Escadron ne le peut être, tout m'est indifférent. Faites ce que votre prudence vous dictera et prenez votre parti..... Ne vous entêtez pas tant de Vidoni, que cela vous fasse perdre la gloire et l'avantage de l'élection. C'est avec douleur que je vous le dis, mais enfin la raison et la nécessité doivent prévaloir à tout. »

Odescalchi ne lui inspirait personnellement que peu de sympathies, et elle ajoutait :

« Quand vous perdrez Odescalchi, vous ne perdrez pas grand'chose. Si ce ne peut être Vidoni, je voudrais que ce fût une créature d'Innocent, mais non pas Odescalchi, et il y a bien des gens dans cette faction que j'aimerais encore mieux que Vidoni (2). »

Azzolino et ses amis préférèrent ne pas brusquer les choses, Ils ne voulaient pas renoncer à l'espoir de faire arriver Vidoni, mais ils ne désiraient rien faire qui pût être interprété dans un sens hostile à Odescalchi. Après tout, si ce dernier allait être victorieux, ils voulaient « conserver au moins pour eux la gloire et le triomphe de la victoire (3). » Quelques jours de plus ou de moins, cela importait peu dans le conclave. Azzolino répondit donc le 15 mars à Acquaviva, qui avait annoncé sa rentrée prochaine au conclave, qu'ils discuteraient la question verbalement avec lui, mais que dans tous les cas il n'appartiendrait pas à l'Escadron de prendre l'initiative d'une proposition (4).

(1) D'Elci, Celsi et Bonvisi.
(2) Allusion à Ottoboni et à Azzolino lui-même.
(3) Azzolino à Christine, 14 mars.
(4) Azzolino à Vidoni, 15 mars. Il appelle la proposition d'Astorga et d'Acquaviva « une étrange folie ».

II

Le délai demandé ne faisait pas l'affaire d'Astorga. Ce « contemplatif », qui changeait facilement d'opinions, aimait les nouvelles idées comme les enfants les nouveaux joujoux. S'en servir tout de suite, quitte à les laisser bientôt tomber! Attendre la rentrée d'Acquaviva, cela pourrait être plus long qu'on ne le croyait. Ces malheureux cardinaux ne faisaient que prendre froid, s'enrhumer et avoir la fièvre. Lui-même venait de passer quelques jours au lit; Orsini, Barbadigo et tant d'autres avaient la grippe. Qui lui répondait du prochain rétablissement d'Acquaviva? Il fit atteler, se rendit au tour du conclave et eut une conférence avec Médicis.

Le jour suivant, le lundi 17 mars, le bruit se répandit dans Rome que des « pratiques » avaient été commencées par Chigi et Médicis pour Odescalchi et qu'on pouvait s'attendre d'un moment à l'autre à une élection. La rumeur se confirma lorsqu'on vit rentrer au conclave trois des cardinaux malades, Bonelli, Spada et Antoine Barberino. L'incorrigible Ludovisi, qui avait proclamé qu'il n'entrerait au Vatican que pour la fin et pour une seule nuit, fit annoncer qu'il prendrait possession de sa cellule dans la soirée. Évidemment, quelque chose de grave se préparait (1). Détail plus étonnant encore : on vit le marquis d'Astorga se diriger vers la Lungara au palais Riario et monter chez Christine (2). Il venait prier la reine d'employer

(1) Grimani au doge, 22 mars.

(2) Chaulnes dans sa dépêche au roi du 25 mars met cette visite d'Astorga au 22 mars, et sa propre visite à la reine au 21, mais un billet d'Azzolino à la reine, du 17 mars, montre que la visite avait déjà eu lieu lorsqu'il écrivait. Cela se trouve confirmé dans un nouveau billet du 19. Christine rend compte à Azzolino de la visite de Chaulnes dans une lettre du 20 mars. Je suis ici les dates telles que les indiquent les lettres de Christine et d'Azzolino et qui s'accordent parfaitement avec la marche des faits, tandis qu'il règne une certaine confusion dans le récit de Chaulnes.

ses bons offices pour Odescalchi auprès du duc de Chaulnes et auprès de l'Escadron.

Malheureusement la lettre par laquelle Christine rendit compte à Azzolino de cette entrevue a été perdue. Les remarques qu'elle a dû faire sur la nouvelle attitude du « contemplatif » étaient certainement très intéressantes. Nous savons seulement qu'Azzolino, lorsqu'il apprit qu'Astorga était venu chez la reine, mais avant d'avoir reçu sa lettre, pria Christine, pour le cas où Astorga lui aurait parlé d'Odescalchi, de n'en rien dire aux Français, « pour l'amour de Dieu ». Si elle persuadait aux Français d'accepter Odescalchi, ce serait bien, mais il ne fallait pas leur laisser croire que l'initiative venait d'Astorga. Azzolino avait maintenant reçu l'impression que l'élection d'Odescalchi était devenue inévitable, et il finissait ainsi (1) :

« Mon cœur crève du malheur de notre pauvre Vidoni, mais j'envie plus sa vertu que la fortune des autres. Votre Majesté aura fait deux papes, car si sa protection n'a pas servi à Vidoni pour devenir pape en effet, elle aura servi à faire connaître qu'il mérite de l'être, et Votre Majesté aura donné le pontificat à Odescalchi, si elle attire les Français à lui. »

Deux jours après, il reprenait la plume pour louer Christine de la prudence et de la générosité qu'elle avait montrées dans sa conversation avec Astorga. Il recommandait fortement à la reine de prier Chaulnes de ne pas prêter attention aux bruits qui disaient que l'élection d'Odescalchi était faite. On ne voulait et on ne pouvait rien faire sans lui et la faction de France, et l'Escadron ne voterait pour Odescalchi que s'il était agréable à l'ambassadeur de Louis XIV (2). Ceci aurait dû satisfaire toutes les susceptibilités du duc, mais avant que Christine eût pu lui faire part de ces déclarations, la confiance de Chaulnes dans la loyauté d'Azzolino avait reçu un rude choc.

Médicis n'avait pas perdu son temps, et depuis la soirée du

(1) Azzolino à Christine, 17 mars.
(2) *Ibidem*, 19 mars.

16 mars il n'était plus question dans le conclave que d'Odescalchi. Azzolino, nous l'avons vu, s'était résigné et, avec son esprit éminemment pratique, il se demanda de suite comment il pourrait profiter de ce qu'il ne pouvait empêcher. Pendant tout le conclave il n'avait jamais, il le dit lui-même (1), dit une bonne parole à Odescalchi. Jamais une visite, jamais la moindre petite attention! Il s'agissait maintenant de lui faire croire que cette froideur était un masque, et qu'il avait travaillé pour lui en secret. Pendant qu'il creusait son cerveau pour trouver un moyen, il entendit que Retz avait fait à Odescalchi quelque banal compliment sur la fortune qui l'attendait. Ce fut une inspiration! Azzolino rentra dans sa cellule et écrivit un billet à Odescalchi pour le féliciter d'avoir gagné les Français et pour lui dire que c'était lui, Azzolino, qui avait conseillé cette démarche à Retz. En s'attribuant cette initiative il ferait comprendre à Odescalchi que c'était lui qui avait tout mis en mouvement!

Azzolino plia son billet (2) et le donna à son conclaviste pour le porter chez Odescalchi qui avait sa cellule, n° 43, dans l'appartement Borgia. Odescalchi était sorti, et le messager d'Azzolino remit le billet à son conclaviste, qui se trouvait à la porte. Celui-ci s'imagina qu'il devait y avoir méprise, puisque Azzolino et son maître n'avaient pas l'habitude d'échanger ni visites ni billets, tandis qu'Azzolino était en termes d'intimité avec Bouillon qui avait la cellule n° 45, à côté. Il remit donc le billet à Bouillon, en lui disant qu'il venait de la part d'Azzolino.

Imaginez-vous la surprise de Bouillon et encore plus celle de Retz lorsqu'ils lurent ce singulier poulet. Non seulement leur ami Azzolino se vantait, contre toute vérité, d'avoir envoyé Retz complimenter Odescalchi, mais ce qui était bien plus grave, il avouait que c'était lui l'auteur de cette agitation, que depuis deux ou trois jours ils sentaient gronder

(1) Azzolino à Christine, 20 mars, deux billets.

(2) Azzolino ne donne pas la date de son billet à Retz, et la minute n'en est pas conservée, mais il doit avoir été écrit le soir du 18 mars. Il paraît ne pas y avoir mis d'adresse. Ses billets à Vidoni sont aussi sans adresse.

autour d'eux sans en pouvoir découvrir l'origine. Ah, c'était ainsi qu'Azzolino tenait ses promesses de franche, loyale et confiante collaboration! Non seulement il ne les avertissait de rien, mais il s'avisait de vouloir faire le pape derrière leur dos, de concert avec les Espagnols. C'était un peu fort, même en temps de conclave!

Chaulnes fut de suite averti. Retz et Bouillon lui firent savoir en même temps qu'Astorga était revenu au tour dans la journée du 19 mars (1), et demandèrent des instructions pour le cas où l'on tenterait un vote décisif en faveur d'Odescalchi. La visite d'Astorga à Médicis, les déclarations de Chigi et de ses amis et enfin le billet d'Azzolino semblaient indiquer que toutes les factions seraient pour lui. Quelle attitude devait prendre la faction de France? Les rumeurs du conclave donnaient déjà l'élection comme certaine, et le bruit se propageait pendant la soirée dans toute la ville de Rome, comme naguère pour Vidoni et pour Bonvisi, que le jour suivant Odescalchi serait pape.

Les ordres de Chaulnes furent prudents. « Odescalchi était un sujet qui était agréable à Sa Majesté, disait-il (2) ; il fallait voir si le torrent était assez fort pour nous devoir emporter, ou si en parlant à Barberino, l'Escadron et Rospigliosi, l'on pourrait l'arrêter. Le premier parti était le plus sûr, mais moins glorieux. Le second était plus difficile, mais plus rapportant à la justice qui était due à Sa Majesté d'avoir plus de part que personne à l'exaltation du pape. Ainsi tout dépendait de l'état dans lequel seraient les affaires lorsque les cardinaux recevraient son billet. »

(1) Selon Chaulnes (lettre au roi, 25 mars), Astorga « fit sa déclaration à Médicis que le roi son maître voulait Odescalchi ». Pour bien accentuer l'importance de la démarche d'Astorga, il ajoute : « *ce mot impératif* étant lâché, etc. » Ni Astorga, ni Grimani, ni la reine, ni Azzolino ne parlent cependant de quelque démonstration extraordinaire de la part d'Astorga. Rien ne prouve qu'il ait fait autre chose que recommander à Médicis de continuer ses pratiques pour Odescalchi. Nous avons d'ailleurs vu qu'il venait souvent au tour. Chaulnes a certainement cédé à la tentation d'exagérer le rôle agressif qu'il prête à Astorga pour avoir aux yeux du roi plus de mérite d'avoir déjoué ses plans.

(2) Chaulnes au roi, 25 mars.

Retz et ses collègues n'eurent aucune difficulté à fixer leur choix. Dès qu'ils firent voir la froideur de la faction de France pour le nouveau candidat, il se trouva aussi dans les autres factions assez d'indifférence pour consentir à un délai. Au scrutin du 20 mars, Odescalchi n'eut que sept voix. On laissait ainsi à Chaulnes le temps de se prononcer plus clairement.

Il ne manqua pas de le faire. Christine, après la visite d'Astorga, avait prié Chaulnes de passer chez elle, et il s'y rendit le 20 mars. Dès que la reine eut commencé à lui parler pour Odescalchi, en ajoutant que ce n'était pas au nom d'Azzolino qu'elle parlait, le duc lui répliqua qu'il savait que c'était de la part d'Astorga, et lui reprocha d'avoir voulu se charger d'une pareille commission de l'ambassadeur d'Espagne. Christine rougit au nom d'Astorga et avoua. Ce fut bien pis lorsque Chaulnes lui mit sous les yeux le billet d'Azzolino. Christine eut beau protester qu'Azzolino ne voulait rien faire sans la faction de France et montrer à l'ambassadeur le billet qu'elle avait reçu de lui le 19 mars, billet dans lequel il le promettait en toutes lettres. Elle n'arrivait pas à se faire croire (1). Elle ne réussissait pas non plus à gagner Chaulnes pour Odescalchi. Chaulnes lui répliqua qu'il « n'était pas tant choqué de la personne que de la manière » et fit clairement comprendre qu'il pensait avoir à se plaindre de l'Escadron.

« Le duc de Chaulnes, écrit Christine à Azzolino (2), me dit de vous dire qu'il vous permettait de faire une improvisade quand il vous plairait sur Brancaccio, Vidoni, Bonvisi ou quelqu'une des créatures de Rospigliosi, mais que hors de là il se plaindrait de moi et de vous autres comme de gens qui l'auraient trahi et offensé, et il m'en donna à moi la charge. Voyez comme je suis réduite! »

L'ambassadeur n'avait besoin que de montrer de la mau-

(1) « Je ne sais si on me croira plus... Après l'accident arrivé, je ne suis plus en état de servir. » Christine à Azzolino, 20 mars. — « La reine Christine et Azzolino ont fort biaisé en cette rencontre. » Chaulnes au roi, 25 mars.

(2) 20 mars.

vaise humeur pour faire abandonner Odescalchi. Azzolino s'empressa de déclarer qu'il ne désirait nullement son élection. « Je confirme, écrit-il, la parole mille fois donnée que l'Escadron n'ira jamais à Odescalchi si l'ambassadeur ne le veut, et sans cette condition il n'y pensera jamais (1). » Barberino et Rospigliosi suivirent sans se faire beaucoup prier l'exemple de l'Escadron. Odescalchi n'avait que cinquante-neuf ans, et on aimait que le pape fût vieux. Il était sévère, sérieux, presque ascète. Peut-être l'avait-on échappé belle!

L'agitation tomba plus rapidement encore qu'elle n'avait surgi. Il ne fut pas question d'exclusion, ni même d'aucune espèce de manifestation de la part des cardinaux français (2). Et la seule raison qui fut jamais donnée de la défaite d'Odescalchi fut la déclaration de Chaulnes « qu'un sujet ne devait pas être exalté sans en avoir au moins une partie de l'obligation à Sa Majesté (3) ». Cela paraissait tout à fait suffisant aux cardinaux de 1670.

III

La conduite d'Odescalchi fut des plus dignes. Il ne manifesta ni désappointement, ni ressentiment et ne perdit pas un moment sa sérénité habituelle. A ceux qui avaient voulu le

(1) Azzolino à Christine, 21 mars.

(2) « Je suis pourtant resté, ainsi que j'en ai rendu compte à Votre Majesté, sans exclusion contre ledit cardinal, son affaire s'étant facilement détruite d'elle-même, parce que hors trois ou quatre cardinaux, personne ne le voulait ». Chaulnes au roi, 15 avril. — Cela n'empêche pas que Louis XIV, dans l'instruction pour le conclave de 1676, parle des « raisons qui m'obligèrent à l'exclure ». Le mot exclure a été employé là dans sa signification la plus large, celui « de travailler contre ». Les auteurs ont continué à parler de l'exclusion d'Odescalchi et Petruccelli, III, 256, finit par dire que Chaulnes prononça le *veto* contre lui. Cela n'est, comme on l'a vu, pas exact, mais justement pour cela, on le répétera peut-être encore souvent. Les fausses traditions, en histoire, sont difficiles à déraciner.

(3) Chaulnes au roi, 25 mars.

féliciter, il avait répondu qu'il ne se croyait pas digne du pontificat, et il faisait la même réponse à ceux qui lui manifestaient leurs regrets. Cette humilité n'était pas feinte, car Odescalchi était un homme de bien et un excellent prêtre (1). Ses apparences de bigoterie cachaient malheureusement aux yeux du monde les qualités qui allaient faire de lui quelques années après un pape énergique et actif. Si Chaulnes n'a pas deviné en lui le futur Innocent IX, il ne faut pas l'accuser de manque de perspicacité, car même les proches d'Odescalchi n'avaient pas su le pénétrer. Christine raconte à ce sujet ce qu'elle appelle « une plaisante histoire ou fable, que je ne sais si elle est vraie ou non ».

Odescalchi avait à Rome un cousin du même nom, le chanoine Marc-Antoine, connu pour ses aumônes et ses excentricités, et qu'on avait surnommé « le dévot aux vingt-quatre carrosses ». Lorsqu'on vint lui dire que son cousin allait être pape, il s'écria :

« Ah ! ils ne savent pas ce qu'ils font ! Odescalchi pape ! Que Dieu nous en garde, et qu'Il me fasse plutôt mourir que de voir arriver ce malheur à l'Église ! »

Comme on lui demandait pourquoi, il répondit : « Odescalchi est un bon et saint cardinal. Mais pape ! Dieu nous en garde ! »

Le chanoine mourut quelques jours plus tard, et Christine ajoute :

« Je croyais que c'était de douleur de l'avoir vu manquer son élection ; mais il se trouve qu'il est mort de crainte qu'il

(1) Chaulnes au roi, 25 mars. — « A l'égard de la personne dudit cardinal, sa grande, et l'on peut même dire la seule qualité qu'il, a est d'être homme de bien, n'ayant nulle pratique des affaires du monde, ni des intérêts des princes. Il donna sur l'heure des marques considérables et extraordinaires de cette première vertu, ayant dit à tous les cardinaux espagnols qui furent le féliciter, qu'il ne se croyait pas digne de ce poste, dans lequel il y avait tant de réformes à faire présentement, que l'on devait faire un meilleur choix. Et Votre Majesté croira bien qu'après une pareille déclaration, dans ce temps, l'on ne peut pas douter de sa bonté, ni de l'autre côté, que l'alarme qu'en eurent bien des gens ne les rendit pas trop faciles à y concourir. »

ne réussisse. Je ne sais si cela est vrai, mais du moins on lui prête cette charité (1) ! »

Le peuple de Rome se consola facilement de la déception éprouvée. On aurait bien voulu voir finir ce malheureux conclave, qui durait depuis trois longs mois. Pas de pape, pas de cour, et tant de grandes maisons fermées, c'était une perte sérieuse pour tous ceux qui vivaient du luxe des autres. Et dans cette Rome où il n'y avait ni commerce ni industrie, la majorité des 120,000 habitants se trouvait dans ce cas. Aussi les engagements au Mont-de-Piété, qui d'ordinaire étaient de huit à neuf mille écus par mois, étaient-ils montés en février jusqu'à 92,000 écus. On aurait aussi aimé avoir un pape généreux, et on entendait avec un certain plaisir répéter qu'Odescalchi était riche, et qu'à Ferrare, lors d'une disette, il avait, étant légat, dépensé 50,000 écus de sa poche (2). Mais il ne fallait pas que le côté *panis* fît oublier le côté *circenses*. Odescalchi était un *bacchettone*, un bigot, qui aurait peut-être coupé court à bien des divertissements innocents (3). Après tout, la Providence avait certainement raison.

Astorga prit la chute d'Odescalchi avec autant de philosophie que le peuple romain. Dans la courte dépêche qu'il envoya à Madrid, il ne dit rien de sa propre action, et se con-

(1) Christine à Azzolino, 7 avril.

(2) Grimani au doge, 29 mars.

(3) Odescalchi, après être devenu Innocent XI, justifia ces craintes. Il défendit aux femmes de paraître sur la scène, lança des édits contre certaines danses et contre les robes décolletées. Les sbires eurent un beau jour l'ordre d'aller dans les lavoirs séquestrer les chemises trop échancrées! Il s'attaqua même au carnaval.

Les pasquinades de l'*Ambasciata di Romolo a' Romani* ne s'occupent d'Odescalchi que pour lui reprocher sa bigoterie. En voici deux exemples (pp. 22 et 90) :

Ecco Odescalchi con l'offitio in mano,
Curvo di spalle, e con la faccia smorta,
Che bussando alla mia porta,
Si vorrebbe seder nel Vaticano.

et

Odescalchi, quel grandone,
Và sperando ne' conclavi.
Mà non toccano le Chiavi
A chi fà del Bacchettone.

tenta de louer les hautes qualités de son candidat et de jeter le blâme de sa défaite sur Rospigliosi et les Français, qui se laissaient gouverner par Azzolino et la reine de Suède (1).

Il n'était pas seul à parler de la sorte. La princesse de Rossano était une amie d'Odescalchi, qui depuis des années fréquentait sa maison. On avait été la féliciter lorsque l'élection paraissait certaine, et Christine avait rapporté à Azzolino (2), non sans malice, qu'elle « en avait parlé avec plusieurs femmes de ses amies comme d'un ouvrage de sa main, se vantant d'avoir négocié cette élection ». La reine entendit peu après dire que la princesse assurait que c'était Azzolino qui avait donné l'exclusion à Odescalchi, et elle s'empressa d'en informer Azzolino en ajoutant que sa rivale « avait témoigné peu d'amitié pour lui » et qu'elle-même « travaillait fort pour faire connaitre que le malheur d'Odescalchi venait en partie de toutes les sottises qu'a faites la princesse (3) ». A quelque chose malheur est bon. Azzolino, dorénavant, saurait à quoi s'en tenir sur cette intrigante.

L'aventure du billet donné à Bouillon avait été fort désagréable à Azzolino, mais il ne lui fut pas difficile de s'excuser, du moins à ses propres yeux :

« Un pauvre homme, écrit-il à la reine, qui se voit tomber sur le dos un pape tout fait, qu'il doit adorer le prochain matin, sans qu'il ait jamais rien fait pour lui, n'est-il pas excusable s'il tâche de lui faire croire qu'il lui a rendu service auparavant et se recouvre le mieux qu'il peut de ne jamais lui avoir donné une bonne parole? Si j'avais dit quelque mensonge, on pourrait me le pardonner, et pourtant dans tout ce billet il n'y en a qu'un seul dans la parole où je dis savoir que Retz avait parlé à Odescalchi, et que j'y avais donné quelque impulsion. Ceci, en réalité, n'est pas vrai, parce que Retz lui parla de son propre mouvement, et je le sus par d'autres, mais je crus pouvoir dire que je lui avais donné l'impulsion, parce

(1) Astorga à la reine-régente, 29 mars.
(2) Christine à Azzolino, 20 mars.
(3) *Ibidem*, 7 mars.

que j'avais avisé Retz des acclamations et des rumeurs que les créatures de Chigi répandaient pour Odescalchi (1). »

Un seul mensonge, n'est-ce pas, ce n'est pas grand'chose! Vu les circonstances, surtout. Chaulnes, quelques jours plus tard, écrivait à propos d'une autre affaire : « Ces petites menteries servent quelquefois, et ne coûtent pas beaucoup à un ambassadeur dans le temps du conclave, qui par le dû (?) de sa charge ne fait presque que mentir (2). »

Nous avons changé tout cela. S'il arrive de nos jours qu'un ambassadeur ne dise pas la vérité, chose que je me garderai bien d'affirmer, il prendra du moins la précaution de ne pas l'avouer dans une dépêche à son gouvernement, pour qu'on aille peut-être le lui imprimer dans un livre jaune. Mais en 1670 on était moins honnête ou plus naïf. Chaulnes et Azzolino échangeaient leurs petites « menteries », comme de bons escrimeurs leurs coups de fleuret, sans s'en vouloir et en se réservant de part et d'autre de rendre la pareille à l'occasion. Les visites du duc chez la reine continuèrent donc comme par le passé, et Retz resta dans les mêmes termes d'apparente intimité avec Azzolino qu'auparavant. Bouillon seul se tenait un peu à l'écart (3). Il était jeune.

A peine cette affaire terminée, Chaulnes recevait le 25 mars un courrier expédié de Paris le 20 (4) avec des dépêches du roi et de Lionne lui ordonnant de faire de nouveaux efforts pour Bonvisi. L'abbé Melani et Mgr Bonvisi avaient réussi à obtenir cette satisfaction malgré tout ce qu'avait écrit l'ambassadeur (5). Lionne disait (6) que le roi n'avait pas voulu refuser cette faveur à Mgr Bonvisi, quoiqu'il parût peu probable que son oncle pût être élu, puisqu'il ne s'agissait que de deux mille francs pour le paiement d'un courrier.

(1) Azzolino à Christine, 20 mars.
(2) Chaulnes au roi, 31 mars.
(3) Azzolino à Christine, 22 mars.
(4) C'était une vitesse extraordinaire pour le temps. Le courrier avait accompli un vrai tour de force.
(5) Gérin, *op. cit.*, II, 400-1.
(6) Lionne à Chaulnes, 16 mars.

L'ordre était pour le moment impossible à exécuter, mais il donna à Chaulnes un prétexte de se rapprocher de Chigi, qui de son côté ne demandait pas mieux que de profiter de ces avances et lui faisait déclarer qu'il n'était pas et ne voulait pas être espagnol. Ainsi Chaulnes se rendait moins dépendant d'Azzolino et de ses alliés. « Sire, il n'y a ici nulle assurance aux paroles », écrivait-il (1), étant nécessaire d'avoir, en ce pays, dix cordes à son arc, au lieu que dans les autres l'on en a besoin au plus de deux. »

La bienséance exige qu'on fasse parade de son deuil aux funérailles, même lorsqu'on a peu aimé le défunt. Azzolino crut devoir rappeler à Christine de montrer le plus vif regret du « malheur » d'Odescalchi. Elle devrait se souvenir qu'on attribuait à lui et ses amis les sentiments qu'elle laissait paraître, et personne ne devait croire qu'ils eussent eu la moindre part dans la défaite de leur camarade de faction, ou qu'ils ne la déploraient pas amèrement (2). C'était un peu exiger de Christine des larmes de crocodile, mais Azzolino connaissait assez bien son amie pour être sûr qu'elle ferait de son mieux.

Au risque de fatiguer le lecteur, je lui citerai encore, avant de clore le récit de l'affaire Odescalchi, un passage (3) où Azzolino se plaint à son tour à la reine du peu de loyauté que les Français auraient montrée, en ayant fait, quelque temps auparavant, les mêmes offres de services pour Bonvisi que pour Vidoni (4). Il les appelle « des hommes sujets à aucune loi de l'honneur, ni de l'amitié » et ajoute :

« Ces choses-là ne me déplaisent pas pour mon propre compte, mais j'éprouve une certaine frayeur à la pensée que quelque punition pourra tomber sur nous pour nous être si étroitement liés à des gens qui ni ne connaissent ni n'observent les lois ni de Dieu ni de l'Église. »

(1) Chaulnes au roi, 31 mars.
(2) Azzolino à Christine, 23 mars.
(3) *Ibidem*.
(4) Ce qui, d'ailleurs, n'était pas le cas.

. ...ien bande les yeux qu'elle ne vit
cela qu'une nouvelle cause d'admirer la finesse de
l aurait été trop triste pour la pauvre reine de de
s lignes avec les mêmes sentiments que nous.

CHAPITRE XI

TRÊVE DE PAQUES

I. Désarroi général. — Albizzi et Gabrielli. — Les astrologues à la rescousse. — Prédilection de Christine pour l'astrologie et l'alchimie. — II. Tentatives en faveur de Nerli, de Rasponi et de Caraffa. — Pâques. — Retraite de Christine à Regina Cœli. — Visite de Chaulnes à Astorga. — Résultat négatif de l'entrevue. — Chaulnes propose à Christine une médiation entre Astorga et lui. — Défaut de sincérité dans les rapports de Chaulnes avec la reine. — Il renoue ses relations avec Ravizza et Mgr Bonvisi.

I

Personne ne savait plus où donner de la tête. C'était de toutes parts un désarroi général. Pendant trois mois on n'avait fait qu'exclure et exclure, et chaque fois qu'une inclusion avait paru possible, quelque accident était venu tout bouleverser.

Personne n'osait se laisser proposer. « La moindre calotte qui paraît hors de la tranchée, disait Chaulnes (1), s'attire des salves cruelles. » Les votes s'éparpillaient plus que jamais dans les scrutins. Barberino seul recueillait encore une douzaine de voix. Aucun autre n'arrivait même à dix. Où allait-on de ce pas? Et quand sortirait-on de ce triste et long conclave? Chaulnes en était venu à considérer Albizzi non seulement comme possible, mais comme « le plus faisable (2). » Ce n'était certes pas la bonne volonté qui man-

(1) Chaulnes au roi, 31 mars.
(2) *Ibidem*.

quait à ce cardinal. Accoutumé à prendre tout ce qu'on lui offrait, et des deux mains, il aurait accepté le pontificat, comme il prenait une tabatière ou une tapisserie. « Il était déjà, » disait-on, dans la papauté jusqu'au nez. » Mais il faut dire à l'honneur du Sacré-Collège que Chaulnes et Albizzi furent seuls de leur opinion au sujet d'une pareille élection. Et encore, je ne suis pas bien sûr que Chaulnes ait cru lui-même ce qu'il mandait à Louis XIV, car quelques jours auparavant il avait ridiculisé devant Christine cette grotesque candidature (1). Dans le conclave on ne voyait pour le moment rien de possible, sinon l'élection de Gabrielli (2). Ce cardinal n'avait pas fait jusqu'à présent grand bruit autour de lui, mais il était Romain et avait une barbe superbe. C'était déjà beaucoup. Une belle barbe mène à bien des choses; nous en voyons tous les jours des exemples. Plus d'un homme politique n'aurait jamais fait carrière sans sa barbe. Cet appendice a de tout temps conduit aux honneurs. Pourquoi n'aurait-il pas conduit au pontificat?

Quelle espèce de pape Gabrielli aurait-il fait? On n'avait pas eu grande occasion de le juger d'après ce qu'il avait accompli, mais en 1670 on savait où aller quand on voulait connaître le vrai caractère des hommes. Rome posssédait des astrologues très distingués et très achalandés, qui calculaient les horoscopes avec toute la précision voulue. Christine s'adressa à un certain don Regolo, qui était « moins spéculatif et plus secret que les autres » (3); et qui la rassura sur le compte du nouveau papable.

« Je crois, put-elle rapporter à Azzolino, en lui envoyant l'horoscope de Gabrielli, que si l'élection tombe sur lui, nous aurons un assez bon pape. Je vois de la prudence, de la justice, de l'honnêteté dans les mœurs, même de la capacité, et il n'y a que l'ascendant qui me choque un peu, mais il y a des choses qui modèrent la mauvaise signification, et j'espère

(1) Christine à Azzolino, 28 mars.
(2) Azzolino à Christine, 23 mars.
(3) Christine à Azzolino, 25 mars.

que si le malheur veut qu'il faille se déterminer pour lui, que son élection ne vous fera pas honte. Ah! que c'est un malheur que le pauvre Vidoni n'ait pu réussir! Et qu'il aurait été un digne et glorieux pape! Mais patience! »

Don Regolo avait déjà calculé l'horoscope de Vidoni pour Christine. Elle demandait maintenant à Azzolino de lui envoyer celui d'Odescalchi. Elle en avait un, mais elle doutait qu'il fût « véritable ». Vu les circonstances, l'horoscope d'Odescalchi avait surtout un intérêt rétrospectif. Azzolino lui envoya ce qu'elle demandait, mais lui conseilla de s'adresser plutôt à une certaine Leonora et surtout à Muzio Orfino, un astrologue qui avait toute sa confiance, et qui lui avait donné, pour son entrée au conclave, un mémoire prédisant les événements de jour en jour. Or, il se trouva que ce mémoire indiquait que le 29 ou le 30 mars un cardinal serait menacé d'un péril, et précisément le 30 mars il arriva que Ginetti (1) s'évanouit en disant la messe. Azzolino se rappela alors qu'Orfino avait prédit, au mois de novembre précédent, la mort du cardinal Donghi, et il chargea Christine de s'assurer s'il avait suivi la même méthode pour ces deux prédictions. Cela pouvait être très important, car Orfino s'était occupé de plusieurs des papables et il avait assuré qu'en mai Vidoni serait pape (2).

« Muzio Orfino fera ce que vous ordonnez (3), répondit la reine, mais il demande un peu de temps. Il est hérétique sur le sujet de Bona et n'espère rien pour Brancaccio, et il s'obstine à dire que de toutes les figures de cardinaux, il n'y a que Bona et Vidoni qui puissent réussir papes. Il a meilleure opinion du premier pour le mois d'avril, mais de l'autre, si le conclave dure jusqu'au mois de mai. L'horoscope de Gabrielli est très beau aussi, mais je ne sais ce qu'il en dira lorsqu'il l'aura examiné. »

L'astrologie et l'alchimie avaient longtemps été parmi les

(1) Ginetti avait quatre-vingt-cinq ans, mais il était solide et ne mourut qu'en 1679. — L'accident du 30 mars fut causé, dit Azzolino, parce qu'il n'avait pas dormi de deux nuits et rien mangé le soir précédent.

(2) Christine à Azzolino, 26 mars; Azzolino à Christine, 30 mars.

(3) Christine à Azzolino, 30 mars.

occupations favorites de Christine et d'Azzolino. La reine eut plus tard à son service, à gages fixes, comme « mathématicien » — c'était la désignation officielle — un Sicilien, Domenico Quartarono de Messine, et comme « chimiste » le Vénitien Bandiera, une des célébrités de l'époque à Rome. L'astrologie fut aussi un des sujets de discussion les plus intéressants de l'*Accademia Reale* qu'elle fonda en 1674. La connétable Colonna ne s'intéressait pas moins que la reine à l'étude de cette « science ». Elle a même publié là-dessus trois volumes (1).

Nous sourions volontiers maintenant en entendant parler d'alchimie et d'astrologie, mais ne soyons pas trop sévères! Rappelons-nous que la théorie de la transmutation et de la vie des matières inorganiques a été mise dans une nouvelle lumière par la découverte du radium. Souvenons-nous aussi que l'astrologie et l'astronomie sont sœurs, et que des hommes tels que Tycho Brahe et Kepler ne firent guère de différence entre les deux. Cent ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que Giordano Bruno avait troué la calotte bleue du firmament et proclamé que l'espace était infini. Pour les contemporains de Christine, notre planète était toujours le centre de l'univers, et c'était à son bénéfice que les astres avaient été créés. Et dans l'éternel duel entre les forces de Dieu et celles du Diable, que la fantaisie populaire imaginait autour de l'homme, les astres étaient des spectateurs, des êtres célestes que l'influence du Diable ne pouvait atteindre, et qui, gouvernés exclusivement par la volonté divine, restaient les amis du genre humain. La contemplation du firmament a été pour nos ancêtres une joie mystique qu'il nous est difficile de comprendre. Ils sentaient que les astres y avaient été placés par Dieu pour eux, pour les éclairer, les guider et les aider. L'astrologie n'était pas seulement une curiosité mêlée de superstition. C'était aussi une des grandes consolations de l'humanité et de celles-ci il n'y a jamais eu trop, ni même assez. Soyons donc indulgents pour Christine et son ami!

(1) Lucien Perey, *Marie Mancini Colonna*; Paris, 1896, p. 103.

II

Après Gabrielli, il fut question de Nerli. Il était de ceux qu'Astorga et Acquaviva, dans leurs conférences, avaient rangés parmi les possibles, mais au fond Astorga n'avait pas beaucoup de penchant pour ce cardinal, dont le grand âge et les infirmités ne laissaient pas espérer un pontificat vigoureux. Médicis, au contraire, voyait en lui le candidat idéal. Archevêque de Florence, sujet du grand-duc, lié aux Médicis par des intérêts de toute espèce, vieux, débonnaire et impotent, Nerli sur le trône aurait été un exécuteur fidèle des volontés de son ancien souverain. Le chef de la faction d'Espagne commença donc, après la chute d'Odescalchi, à s'enquérir doucement des chances de son protégé, mais cette fois-ci il avait trop présumé de son pouvoir sur Astorga. Dès que l'ambassadeur apprit les menées de Médicis, il se rendit au tour du conclave et lui enjoignit d'y couper court (1). Lorsque les faibles font soudainement acte d'autorité, c'est ordinairement moins à cause de l'importance de la chose que pour le plaisir de se montrer forts. Ils sont alors entêtés, et toute opposition est inutile. Médicis, qui connaissait son Astorga, le comprit et se soumit aussitôt.

Dans la faction Chigi, on mettait en avant les noms de Rasponi et de Caraffa, mais plutôt comme ballons d'essai que dans l'espoir d'un succès. Les anciens candidats Bonvisi et Celsi conservaient encore, malgré tout, quelques faibles espérances. Vidoni restait calme et tranquille dans sa cellule, protestant tout haut qu'il était bien aise qu'on ne pensât pas à lui, mais écrivant chaque jour à Azzolino et à son agent en ville, Mgr Giannuzzi, des lettres où il notait minutieusement

(1) Grimani au doge, 5 avril.

chaque détail qu'il croyait pouvoir lui être favorable. Seul des quatre candidats de la première liste de Chigi, d'Elci s'était sincèrement résigné à sa défaite. Sa maladie s'était compliquée. Avec l'érysipèle qui le tourmentait depuis quelque temps, une attaque de pierre était survenue. Dans les derniers jours de mars, il dut sortir du conclave, et le 12 avril il s'éteignait doucement. Les dépêches des ambassadeurs enregistrent l'événement en quelques lignes, mais les lettres d'Azzolino et de Christine, où le nom de d'Elci, quelques semaines auparavant, revenait à chaque page, n'en contiennent pas un seul mot. D'Elci avait cessé d'être dangereux avant de cesser de vivre. C'est si peu quelquefois qu'un mort de plus.

Ce n'était pas seulement la fatigue et les maladies qui ralentissaient les combats au sein du conclave. La semaine sainte approchait, et la trêve de Pâques (1) faisait sentir ses effets bienfaisants même à ces esprits aigris par des mois de lutte sourde et haineuse. Cardinaux, ambassadeurs, conclavistes et diplomates étaient absorbés par les pratiques religieuses comme le reste de Rome. Christine disait, pour plaisanter, que si elle avait un confesseur un peu sourd, comme le père Annat, elle ne lui donnerait pas son congé (2), mais elle faisait ses pâques avec tous les signes extérieurs de la dévotion. Elle s'était retirée pour la semaine sainte, comme d'habitude, au couvent des carmélites de Regina Cœli, dans la Lungara, et de là elle écrivait, le 2 avril, à Azzolino :

« Imaginez-vous ce qu'on peut écrire d'ici. De vous rendre compte des soupirs de sœur Chiara Maria (3), c'est tout ce que je puis. Elle est toujours aussi bonne religieuse qu'elle était. Elle parle de Dieu du nez plus que jamais. Les autres

(1) Le jour de Pâques tombait cette année le 6 avril.

(2) Chaulnes au roi, 31 mars. — Louis XIV venait de remplacer le père Annat par le père Ferrier, de Toulouse.

(3) Sœur Claire-Marie de la Passion (donna Vittoria Colonna, fille du prince Philippe Colonna) avait fondé le couvent de Regina Cœli, dont elle devint, à dix-huit ans, la première supérieure. Elle mourut le 22 août 1675, à l'âge de soixante-six ans. Son portrait a été gravé par N. Billy.

religieuses, Dieu merci, n'ont point de commerce avec nous autres profanes. Il y a deux dupes novices qui enragent à ce qui me semble, mais l'affaire est faite et la porte est fermée. »

La connétable Colonna avait aussi voulu faire une retraite au couvent de Magnanopoli, mais les religieuses avaient refusé de l'admettre, sous prétexte que le privilège d'une retraite chez elles était réservé aux princesses de sang royal. Christine était enchantée de pouvoir raconter cela à Azzolino (1), et elle ajoutait : « En quoi elles (les religieuses) ont bien fait, disant qu'elle n'est pas reine, de quoi elle est bien plus fâchée que nulle autre (2). »

La reine n'était pas sans nouvelles, même au milieu des carmélites. Chaulnes l'informait qu'il était allé voir Astorga. Depuis les visites des premiers jours, les deux ambassadeurs ne s'étaient pas parlé. Ils commençaient à sentir tous les deux l'importance de se mettre d'accord sur un sujet également agréable aux deux Couronnes, comme ils l'avaient fait dans le conclave précédent, mais aucun ne voulait s'ouvrir le premier. Maintenant, un prétexte s'offrait pour les rapprocher, car Astorga venait de recevoir la nouvelle de la mort de son frère et l'étiquette exigeait de la part de ses collègues une visite de condoléance. Astorga espérait qu'à cette occasion un échange de vues pourrait avoir lieu et qu'on trouverait le moyen de concilier les différends et d'arriver à une fin. Il disait même qu'il bénirait le coup qui l'avait frappé, s'il pouvait contribuer au règlement de si grands intérêts (3). Mais lorsque le jour de l'entrevue arriva, le 2 avril, ni lui ni Chaulnes ne voulurent faire le premier pas, et la conversation ne sortit pas des termes généraux (4). « Tout se passa fort

(1) Christine à Azzolino, 4 avril.

(2) Allusion aux amours de Marie Mancini avec Louis XIV. Toujours un peu méchante envers la connétable, Christine écrivait dans un autre billet (du 30 mars) : « Dans la maison Colonna il n'y a point d'autre stérilité que celle des nouvelles. » Manière ironique de rappeler que Marie et Hortense étaient toutes les deux enceintes.

(3) Grimani au doge, 29 mars.

(4) Grimani au doge, 5 avril. — Christine à Azzolino, 8 avril.

bien, particulièrement sur toutes nos bonnes intentions », écrit Chaulnes. Mais ce fut aussi tout (1). On ne peut s'empêcher de penser qu'une franche explication entre les deux ambassadeurs les aurait facilement convaincus qu'il n'y avait aucune opposition sérieuse entre les intérêts de la France et ceux de l'Espagne, et qu'ils pouvaient tous les deux avoir la part de « gloire » qu'ils désiraient en désignant le même sujet au choix de leurs factions. S'ils s'étaient parlé là-dessus, il est probable qu'ils eussent choisi Vidoni, qui avait été au commencement du conclave sur la liste des papables de l'un et de l'autre ambassadeur. Malheureusement pour Vidoni, la franchise n'était pas de mode en 1670. Avons-nous fait des progrès depuis? Il faut l'espérer et le croire.

Christine regrettait que Chaulnes n'eût pas saisi l'occasion de s'entendre avec Astorga, et lorqu'il vint la voir le jour même de sa sortie du couvent, elle lui dit à ce propos (2) :

« Mais il n'y a pas d'autre moyen, selon mon sens, que d'unir les trois factions avec vous et Astorga, et de les accorder en un sujet, quoi qu'il puisse être, car après cela il faudra que Chigi y vienne par force ou par amour.

— Que ne faites-vous ce traité? fit Chaulnes brusquement.

— Mais me dites-vous cela sérieusement, et voudriez-vous que je m'en mêlasse?

— Oui, du meilleur de mon cœur, et je vous en parle sérieusement! »

Christine fit plusieurs objections. L'ambassadeur de Venise avait un peu gâté l'affaire. Son projet d'union entre Chaulnes et Astorga avait eu l'apparence de vouloir forcer la main au Sacré-Collège, et Christine « aimerait mieux mourir que d'être soupçonnée coupable d'un pareil projet ». Puis il lui fallait être sûre de l'approbation des trois factions de la ligue. Enfin elle n'aimait pas entrer en relations avec Astorga, « qui était l'homme du monde auquel elle avait le plus d'aversion.

(1) Chaulnes à Christine, 3 avril.
(2) Christine à Azzolino, 8 avril.

Elle l'avait trouvé un homme avec lequel on ne pouvait prendre nulle mesure. »

« S'il était, continua-t-elle, un homme raisonnable comme vous, et que les messieurs de la Triple ligue l'agréassent, je m'y emploierais avec joie, mais le connaissant comme je le connais, il me serait difficile de m'y résoudre quand même tout le reste serait ajusté.

— Je ne ferai jamais de difficultés, fit Chaulnes, de vous rendre l'arbitre des intérêts du roi de France; et je vous donnerai carte blanche de tout mon cœur, et je ne vois que vous au monde qui soyez capable de faire cet ouvrage. »

Chaulnes déclara qu'il écrirait à Retz pour avoir l'avis d'Azzolino, et finit en disant à la reine :

« Si l'on trouve bon que vous vous mêliez de nous accorder, je vous supplie de dire à Astorga, que je vous ai prié d'entreprendre cette méditation, car j'estimerais le roi de France fort honoré de la grâce que vous lui feriez en cette occasion. »

C'était un joli compliment. Peut-être Chaulnes n'a-t-il pas eu l'intention d'aller plus loin (1). Toujours est-il que ce projet, comme tant d'autres, s'en alla en fumée. Malgré ses amabilités pour la reine, Chaulnes gardait toujours rancune à l'Escadron de l'affaire d'Odescalchi (2) et il renouait des rapports amicaux avec Chigi, de la part duquel il n'avait plus rien à craindre depuis la disparition de d'Elci. Ravizza faisait de fréquentes visites à l'ambassadeur, qui lui parlait, comme il dit lui-même, « sincèrement et non pas comme ambassadeur ». Le duc tenait aussi, depuis les nouvelles lettres qu'il avait reçues de France, à se mettre bien avec les Bonvisi. Il savait qu'il était impossible de forcer l'élection du cardinal

(1) Chaulnes ne mentionne pas cet entretien avec Christine dans la dépêche qu'il adresse le jour suivant au roi. Comme la réponse d'Azzolino à la reine manque, je n'ai pu m'assurer si la proposition lui fut jamais faite par Retz, ou si elle ne rencontra peut-être pas l'approbation de ses alliés, Barberino et Rospigliosi. Ils commençaient à ne plus s'entendre aussi bien avec Azzolino (Chaulnes au roi, 8 avril), et il me semble difficile d'admettre qu'ils eussent voulu donner à Christine une telle marque de confiance.

(2) Chaulnes au roi, 8 avril. Voir à l'appendice, l'annexe n° 12.

dans ce conclave, mais il faisait des promesses pour le prochain. Il envoya demander à Mgr Bonvisi « s'il ne connaissait pas quelque cardinal papable qui dût mourir plus tôt que les autres, et que s'il voulait consulter les médecins, il promettait de la part du roi d'y concourir pour placer bientôt Bonvisi dans la même place » (1). Il faut dire à la louange de Mgr Bonvisi, le disciple de Tacite et de Machiavel, qu'il ne répondit à cette monstrueuse proposition que par « beaucoup de compliments ».

Les entrevues avec Ravizza n'aboutissaient à rien, mais elles fournissaient à Chaulnes l'occasion de parler à Christine « en ambassadeur ». Il venait de recevoir l'émissaire de Chigi (2) lorsqu'il rendit visite à la reine, mais cela ne l'empêcha pas de lui affirmer qu'il y avait plus de quinze jours qu'il ne l'avait vu. « Je sais d'ailleurs, ajouta Christine, que « cela est vrai, car j'ai mes espions autour de Chaulnes (3). » Pour une fois, elle était mal servie.

Dans le conclave, les scrutins se suivaient avec une désespérante monotonie. On votait, comme on disait la messe, parce que les bulles l'exigeaient, mais sans espoir de voir sortir de l'urne le nombre nécessaire à l'inclusion. Au lieu de se réunir, les votes se dispersaient de plus en plus. Après le 24 mars, personne n'arrivait même plus à dix.

Sur toutes ces misères le glorieux soleil d'avril resplendissait. Après les rigueurs de l'hiver, le printemps était enfin venu, et Rome reprenait sa radieuse couronne de verdure et de fleurs. Les rossignols chantaient dans les jardins du Vatican, et les brises embaumées, entrant par les petites fenêtres des cellules, rappelaient aux prisonniers que là dehors, de l'autre côté du mur, il y avait la liberté, la lumière et la vie. Mais les cardinaux restaient sourds à l'appel du printemps.

(1) Chaulnes au roi, 15 avril.
(2) *Ibidem*, 8 avril.
(3) Christine à Azzolino, 8 avril. C'était ordinairement La Bussière qui renseignait la reine.

CHAPITRE XII

BRANCACCIO ET LES ESPAGNOLS

I. Démarches de Brancaccio auprès de Médicis et de Chigi. — Azzolino le recommande à Christine. — Barberino plaide sa cause. — Médicis prononce l'exclusion contre lui (11 avril). — II. Jour de naissance d'Azzolino. — L'ambassadeur de Venise au tour du conclave. — Il demande aux cardinaux une prompte élection. — Lettre de l'Empereur dans le même sens. — Chaulnes promet au Sacré-Collège une action de Louis XIV contre les Turcs. — III. Illusions de Vidoni. — Le repentir d'Astorga. — Altieri paraît en scène (18 avril). — Étoiles d'or et d'argent. — Trait de mœurs. — Les fleurs à la mode.

I

Le cardinal Brancaccio s'était mal résigné à la position effacée dans laquelle l'avait placé l'exclusion prononcée contre lui par l'ambassadeur d'Espagne dans le conclave de 1667. Il connaissait les sympathies dont il jouissait dans le Sacré-Collège; ses relations avec le gouvernement de Madrid et le vice-roi de Naples étaient rentrées dans la voie normale, et il lui paraissait que ce qui s'était passé en 1648 devait être oublié ou du moins pardonné, d'autant plus qu'on répétait constamment autour de lui que les nouvelles instructions d'Espagne étaient de « ni exclure ni inclure ». Déjà, au mois de février, après la ruine des espérances de d'Elci, il avait fait prier Médicis, par Pio, de demander à Astorga s'il avait vraiment l'ordre de s'opposer à sa candidature, mais sans obtenir de réponse précise. Plus tard, lorsque Médicis s'était abouché avec Barberino pour chercher un pape en dehors de la faction Chigi, il avait renouvelé sa demande, par l'entremise

d'Acciaioli, en ajoutant qu'il préférerait ne pas se mettre en avant s'il n'était pas agréable à l'Espagne. Médicis en avait référé à l'ambassadeur, qui avait répondu qu'il ne pouvait faire autre chose que de « l'écarter » (1). La question était en effet embarrassante pour Astorga, car il n'avait jamais reçu de réponse de Madrid à ses questions au sujet de Brancaccio, et il restait toujours dans le doute quant à l'interprétation de ses instructions. Médicis fit parvenir le refus d'Astorga « dans la forme la plus douce et la plus discrète » à Brancaccio, qui vint le remercier de l'avoir tiré d'incertitude et lui offrir son vote pour Odescalchi.

Après qu'Odescalchi fut tombé, les espérances de Brancaccio reprirent cependant. L'ambassadeur de Venise avait fait savoir à son neveu, Mgr Brancaccio, qu'Astorga lui avait dit que son oncle n'était pas exclu par l'Espagne, et qu'il attendait avec impatience l'arrivée de Porto Carrero pour se concerter avec lui à son sujet. Brancaccio s'était alors adressé à Chigi, mais celui-ci ne l'ayant pas encouragé, il vint consulter Azzolino (2), qui reçut cette ouverture avec plus de bienveillance. Dans le cas où il faudrait renoncer à Vidoni, il serait bon d'avoir fait quelque chose pour celui qui prendrait sa place. Azzolino s'en était souvenu trop tard avec Odescalchi et ne voulait pas répéter la faute avec Brancaccio. Il recommanda donc à Christine de s'entendre avec Mgr Brancaccio et de chercher à lui être utile par la voie de Zetina, mais le plus grand secret était nécessaire. Le prélat ne devait venir chez la reine que de nuit et sans aucun domestique, et il devait, pour masquer ses relations avec Azzolino, répandre le bruit que les cardinaux de l'Escadron ne voulaient d'autre pape qu'un membre de leur propre faction. Il se flattait d'enlever ainsi aux Espagnols, et particulièrement à Astorga, tout soupçon que la candidature de Brancaccio était favorisée par l'Escadron et en conséquence patronnée par les Français (3). C'était surtout

(1) Médicis à Astorga, 11 avril. — « No se potia dexar de desviar. »
(2) Azzolino à Christine, 27 mars.
(3) *Ibidem*, 28 mars.

auprès de Porto Carrero que Christine devait tâcher de servir les intérêts de son nouveau protégé. Le cardinal espagnol, qui avait au commencement de janvier reçu l'ordre de partir sans retard pour le conclave (1), avait quitté Madrid le 22 février (2), et comme il avait choisi la voie de terre, il était encore dans le nord de l'Italie, mais on pouvait enfin prévoir son arrivée dans peu de temps. On appelait cela, dans l'Espagne de 1670, voyager sans retard.

La reine se mit immédiatement en demeure d'exécuter les ordres de son ami. Elle était persuadée que Vidoni était « perdu sans ressources (3) » et que « même quand Porto Carrero voudrait faire ce miracle de le ressusciter, qu'il le tenterait inutilement ». Elle reçut donc Mgr Brancaccio et l'assura de sa disposition à lui être utile.

Mgr Brancaccio avoua à Christine qu'il comptait surtout sur l'arrivée de Porto Carrero. Il croyait savoir que les relations du cardinal et de l'ambassadeur seraient des plus froides, qu'on n'avait à Madrid aucune objection contre son oncle (4), et que « Porto Carrero portait les ordres exprès de renverser tout ce qu'avait fait l'ambassadeur ». Il voulait cependant ménager toutes les susceptibilités d'Astorga, et avait pour cela renoncé à aller à Viterbe à la rencontre de Porto Carrero, comme il avait d'abord pensé de faire. Médicis était celui qu'il craignait le plus, parce qu'il avait une fois à Florence, pour un motif quelconque, fait arrêter et donner des coups de bâton à un estafier de Mgr Brancaccio. Il pourrait donc avoir raison de craindre quelque vengeance, si le maître de l'estafier devenait cardinal-patron. Si Azzolino et l'Escadron voulaient à présent assister son oncle, celui-ci leur montrerait certainement sa reconnaissance.

(1) « Con toda brevedad... sin dilacion alguna. » La reine-régente à Astorga, 16 janvier.

(2) Azzolino à Vidoni, 4 avril.

(3) Christine à Azzolino, 30 mars.

(4) Le cardinal Brancaccio avait reçu de Madrid une lettre du père Nithard, confesseur de la reine-régente, lui disant qu'on avait parlé de lui au conseil d'État et décidé de ne pas lui donner l'exclusion. — Vidoni à Azzolino, 11 avril.

Christine, malgré sa bonne volonté, n'eut pas le temps de faire autre chose pour Mgr Brancaccio que de lui donner quelques bons conseils, car les événements marchèrent plus vite qu'on ne l'aurait cru. Les premiers jours, tout parut aller à souhait. Astorga reçut le prélat avec grande amabilité et de manière à lui donner les meilleures espérances (1). Il croyait évidemment que l'affaire avait déjà été étouffée par les déclarations de Médicis, et qu'il n'aurait plus à se prononcer sérieusement là-dessus. Dans ce cas quelques paroles plus ou moins flatteuses lui semblaient probablement de peu d'importance. Mais il s'aperçut bientôt que la candidature de Brancaccio prenait corps et qu'une attitude décisive serait nécessaire. Chigi et Médicis avaient eu de nouvelles conférences avec Barberino, Rospigliosi et Azzolino pour trouver une issue (2). Comme à l'ordinaire on n'avait pu s'entendre sur aucun nom, mais Barberino avait chaudement plaidé la cause de Brancaccio. Il se portait garant de la loyauté et de la fidélité de son ami, s'offrant même à s'embarquer avec ses neveux pour l'Espagne sur des felouques, comme otages de Brancaccio (3). Médicis ne le découragea pas ouvertement, et Barberino commença de suite les pratiques d'usage pour Brancaccio, comptant sur l'appui de la Triple ligue et des Français, qui déclaraient que Brancaccio était tout ce qu'ils souhaitaient (4), et au moins sur la neutralité d'Astorga. Les pères jésuites Oliva et Gonzales, intimes de l'ambassadeur, s'étaient maintes fois prononcés en faveur de Brancaccio, ce qui semblait un bon présage. Plusieurs des cardinaux de la

(1) Christine à Azzolino, 7 avril; Azzolino à Vidoni, 9 avril; Grimani au doge, 12 avril; Chaulnes au roi, 15 avril. — Chaulnes affirme même qu'Astorga « traita les parents du cardinal Brancaccio avec les honnêtetés les plus grandes du monde, jusqu'à leur dire qu'il n'y avait nulle exclusion en Espagne contre leur oncle, et que dans les occasions l'on verrait l'estime que la reine d'Espagne en faisait. » Le témoignage de Chaulnes est cependant sujet à caution lorsqu'il s'agit d'Astorga.

(2) Vidoni à Azzolino, 9 avril. — Azzolino à Vidoni, 9 avril.

(3) Médicis à Astorga, 8 avril; Pettrucelli, III, 259.

(4) Chaulnes au roi, 15 avril. — Selon Chaulnes, Médicis aurait même promis d'appuyer Brancaccio auprès d'Astorga. Je préfère ne pas accuser Médicis d'une fausseté sur le seul témoignage de Chaulnes.

II

Après Gabrielli, il fut question de Nerli. Il était de ceux qu'Astorga et Acquaviva, dans leurs conférences, avaient rangés parmi les possibles, mais au fond Astorga n'avait pas beaucoup de penchant pour ce cardinal, dont le grand âge et les infirmités ne laissaient pas espérer un pontificat vigoureux. Médicis, au contraire, voyait en lui le candidat idéal. Archevêque de Florence, sujet du grand-duc, lié aux Médicis par des intérêts de toute espèce, vieux, débonnaire et impotent, Nerli sur le trône aurait été un exécuteur fidèle des volontés de son ancien souverain. Le chef de la faction d'Espagne commença donc, après la chute d'Odescalchi, à s'enquérir doucement des chances de son protégé, mais cette fois-ci il avait trop présumé de son pouvoir sur Astorga. Dès que l'ambassadeur apprit les menées de Médicis, il se rendit au tour du conclave et lui enjoignit d'y couper court (1). Lorsque les faibles font soudainement acte d'autorité, c'est ordinairement moins à cause de l'importance de la chose que pour le plaisir de se montrer forts. Ils sont alors entêtés, et toute opposition est inutile. Médicis, qui connaissait son Astorga, le comprit et se soumit aussitôt.

Dans la faction Chigi, on mettait en avant les noms de Rasponi et de Caraffa, mais plutôt comme ballons d'essai que dans l'espoir d'un succès. Les anciens candidats Bonvisi et Celsi conservaient encore, malgré tout, quelques faibles espérances. Vidoni restait calme et tranquille dans sa cellule, protestant tout haut qu'il était bien aise qu'on ne pensât pas à lui, mais écrivant chaque jour à Azzolino et à son agent en ville, Mgr Giannuzzi, des lettres où il notait minutieusement

(1) Grimani au doge, 5 avril.

miner une candidature. Pour les cardinaux dépendants de l'Espagne comme vassaux, sujets et pensionnaires, la simple déclaration de l'ambassadeur suffisait, et il avait de plus à sa disposition pour l'exclusion tous les votes de la faction Chigi.

La conduite d'Astorga ne fut pas approuvée en Espagne. Lorsque sa dépêche arriva à Madrid, le conseil d'État (1) blâma formellement l'ambassadeur d'avoir exclu Brancaccio en raison de ses instructions anciennes, sans tenir compte de ce qu'elles avaient été corrigées par celles qu'il avait reçues plus récemment. Un peu injustement, il me semble, car on aurait bien pu répondre un peu plus clairement à ses questions!... La reine-régente lui adressa, le 11 mai, une lettre (2) dans laquelle elle lui rappela sèchement qu'elle lui avait ordonné de ni inclure ni exclure, et que ces ordres lui avaient été continuellement répétés. Elle témoigna de la surprise qu'Astorga eût agi d'après des ordres anciens, manifesta son déplaisir de l'exclusion de Brancaccio et ordonna à Astorga de faire connaître que cette exclusion avait été faite contre son intention. Il ne fallait pas, ajoutait-elle, donner ombrage à la nation napolitaine, ses bons et estimables vassaux. Je regrette pour Christine qu'elle n'ait pu lire cette dépêche. Elle y aurait trouvé la confirmation de ce qu'elle se plaisait à dire d'Astorga : « C'est un homme qui agit dans toutes les occasions si mal et avec si peu d'honneur et d'esprit, qu'il faut l'admirer dans son genre (3). » Le désaveu de l'ambassadeur était complet, mais le mal n'était plus réparable.

(1) Séance du 9 mai. Étaient présents : le comte de Penaranda, le comte d'Ayala, le marquis de la Fuente et l'amiral de Castille (Don Juan de Cabrera).

(2) Voir à l'appendice, l'annexe n° 16.

(3) Christine à Azzolino, 7 avril.

II

Le 11 avril devait compter parmi les jours mémorables du conclave à plus d'un titre. Pour Christine, c'était une des grandes dates de l'année, car c'était l'anniversaire d'Azzolino. Elle lui écrivit :

« Je vous dois féliciter, ce jour étant celui de votre heureuse naissance, priant Dieu de conserver une vie qui mérite d'être éternelle, et qu'Il vous la comble d'autant de gloire et de félicité que vous méritez, c'est-à-dire qu'Il vous rende le plus heureux et le plus glorieux homme qui [soit] jamais venu ou qui viendra jamais. »

Nous ne savons pas comment Azzolino répondit à cette marque d'affection. Octroya-t-il peut-être à son amie la faveur de mettre les précieuses initiales S. M. en tête de son prochain billet? Ou la gronda-t-il de mêler des choses inutiles à une lettre d'affaires, car Christine avait écrit un long rapport après les lignes que nous venons de lire? Nous n'en saurons probablement jamais rien, car les lettres d'Azzolino à la reine manquent à la série pendant quelques jours. Espérons pourtant qu'il ne sera pas resté tout à fait insensible à l'hommage de l'admiration de Christine.

Le reste du Sacré-Collège avait à s'occuper d'une affaire plus sérieuse.

Les affaires d'Orient causaient de nouvelles préoccupations à Vienne et à Venise. On venait de découvrir une conspiration de magnats hongrois pour l'indépendance de leur pays, et un des principaux conjurés, le comte Pierre Zrinyi, ban de Croatie, était soupçonné d'intelligence avec les Turcs. Une nouvelle attaque des infidèles était à craindre, et elle ne devait pas trouver la chrétienté divisée aux portes du conclave. Sous la menace d'un péril qui paraissait aussi sérieux, il

importait au premier chef que la chaire de saint Pierre fût remplie sans retard pour que le nouveau pontife appelât tous les catholiques à s'unir sous les étendards de la croix. L'Empereur et la Sérénissime République venaient d'envoyer à leurs agents à Rome l'ordre d'exprimer au Sacré-Collège leurs vœux pour que l'élection se fit aussi promptement que possible, et l'ambassadeur de Venise avait demandé à cet effet d'être reçu en audience solennelle. Le matin du 11 avril les trois chefs d'ordre, Gabrielli, Rospigliosi et Charles Barberino, se rendirent à la fenêtre du conclave pour le recevoir. Grimani développa sa thèse dans de longues et élégantes périphrases, et reçut de Gabrielli dans le même langage ampoulé l'assurance que le Sacré-Collège était plein de bonne volonté et ferait de son mieux. Après lui, ce fut le tour du baron de Plittersdorf, ministre de l'Empereur, lequel présenta au cardinal François Barberino, doyen du Sacré-Collège, une lettre de son souverain (1) et reçut en échange quelques belles paroles (2).

Chaulnes n'avait pas cru devoir rester en arrière dans une occasion pareille. Le matin même du 11 avril il demandait au Sacré-Collège une audience, qui fut fixée pour l'après-midi, et dans la harangue qu'il prononça, il assura les cardinaux qu'ils trouveraient toujours Louis XIV disposé à « employer ses forces et ses trésors pour réprimer l'orgueil des Ottomans » et à se montrer digne du « titre qu'il portait si fièrement de premier prince chrétien et fils aîné de l'Église ». Dans sa dépêche au roi (3), il donna six raisons différentes pour avoir improvisé cette démonstration. C'était faire un peu comme l'officier qui s'excusait de n'avoir pas tiré : d'abord parce qu'il n'avait pas de canons, et ensuite pour une foule d'autres raisons. Je ne citerai que le dernier des arguments de Chaulnes; c'était le bon. Les assurances qu'il donnait « marquaient les bonnes intentions de Sa Majesté et son pouvoir,

(1) Du 20 mars. Copie annexée à la dépêche de Grimani du 26 avril.
(2) Grimani au doge, 12 avril.
(3) Du 15 avril.

et par conséquent la nécessité qu'il y avait de la ménager, et de lui rendre la justice qui lui était due en ce conclave ».

La mauvaise chance voulut que ces belles déclarations de Chaulnes précédassent de quelques jours seulement l'arrivée d'une dépêche du nonce de Varsovie rapportant que l'on croyait en Pologne que c'était la France qui excitait les Turcs à la guerre. Le nonce dévoilait les intrigues de l'ambassadeur de France en Pologne de manière à rendre manifeste que la protection de l'Europe contre les Turcs était le moindre souci de Louis XIV. Le hasard, doublement malveillant, voulut encore que le cardinal de Bouillon se trouvât parmi les chefs d'ordre le jour où cette dépêche fut reçue dans le conclave. Il eut en cette qualité le devoir un peu gênant d'assister à l'ouverture du pli (1).

Je ne saurais dire si ce fut sous l'empire des déclarations de Chaulnes ou simplement par une nouvelle ironie du sort que le cardinal Maidalchini, *ridiculus mus*, reçut sept votes au scrutin du soir du 11 avril. Cela a dû faire bien rire dans les cellules! Le jour suivant les votes se distribuaient entre non moins de vingt-cinq cardinaux, et aucun n'en recevait plus de sept. Des « pratiques » commençaient pour être aussitôt abandonnées. C'était tantôt Spada, tantôt Caraffa, tantôt Rasponi qui étaient ainsi mis en avant. Spada n'était pas agréable aux Français, Caraffa était un peu suspect aux Espagnols, et leurs candidatures furent vite reconnues impossibles. Les chances de Rasponi furent pesées un peu plus sérieusement, assez, du moins, pour lui donner quelques espérances. Il crut de bonne politique de feindre une attaque de la pierre (2) pour faire croire à ses collègues qu'ils ne risqueraient pas avec lui un long pontificat. Il était allié aux Barberino et bien vu des Couronnes, mais cela ne suffisait pas à faire pencher la balance. Son feu de paille s'éteignit aussi vite que les autres.

(1) Gérin, II, 413.

(2) Azzolino à Vidoni, 16 avril. « *Povero fagotto!* Comme il est ridicule, lorsqu'il montre aux conclavistes les pots de chambre avec les pierres qu'il dit qu'il fait, et qu'il ajoute : « Pauvre moi! Ceci est mon dernier conclave. »

III

Toutes ces candidatures si facilement brisées rendaient à Azzolino et à Christine l'espoir de pouvoir reprendre la campagne pour Vidoni. Porto Carrero s'était embarqué avec sa suite à Gênes sur deux galères, et faisait voile vers Cività Vecchia. Dans peu de jours il serait à Rome pour rompre, ils s'en flattaient, l'opposition d'Astorga. « Le contemplatif » lui-même semblait déjà vouloir revenir sur ses pas. Le 13 avril il envoyait Zetina au tour parler à Azzolino de Vidoni, et le prier de lui indiquer un sujet « convenable au service de Dieu, de l'Escadron et du roi d'Espagne (1) », mais Azzolino refusa de le recevoir. Il se défiait trop d'Astorga pour ne pas préférer attendre quelques jours. Le père Gonzalez avait aussi averti Vidoni qu'il valait mieux ne rien entreprendre pour le moment. « Je jouis d'une telle tranquillité d'esprit — » écrivait Vidoni, le 12 avril, à Azzolino — que je n'en ai jamais senti de pareille. » Son ambition, cependant, était plus éveillée que jamais, et il notait dans ses lettres à Azzolino les plus petits indices qui lui paraissaient favorables. Astorga, par exemple, avait dit à un ami de Vidoni qui lui représentait qu'on avait besoin d'un pape connaissant bien la politique : « C'est la vérité, c'est la vérité. » Tout de suite Vidoni y voyait une disposition favorable de l'ambassadeur pour lui (2). Une autre fois c'était le vice-roi de Naples qui avait dit de Vidoni : « C'est un homme qui a su apprivoiser les Polonais et s'en rendre le maître absolu. » Vite il envoyait Mgr Giannuzzi au prince de Palestrina pour qu'il écrivit à don P. d'Aragon afin que le vice-roi plaidât sa cause auprès d'Astorga. Avant tout il suppliait Azzolino et « sa bienfaitrice » Christine de conti-

(1) Zetina à Christine, 13 avril.
(2) Vidoni à Azzolino, 12 avril.

nuer les négociations avec Zetina. Il savait par ce que le maître de chambre de l'ambassadeur avait dit à son secrétaire qu'Astorga était de nouveau bien disposé pour lui (1). Zetina encourageait de son côté Christine à croire qu'Astorga avait fini par reconnaître que Vidoni restait le seul possible, mais il n'y réussissait qu'à demi. « Il est certain, écrivait-elle (2), qu'Astorga connaît sa faute [et] qu'il se repent, mais son repentir est semblable à celui des démons, et il n'a ni assez d'esprit ni assez de capacité pour se corriger en mieux, mais il a assez de lâcheté et de malice pour s'obstiner dans le mal. »

Ce qui est aussi certain, c'est qu'Astorga désirait se mettre bien avec la reine et le duc de Chaulnes avant l'arrivée de Porto Carrero. Il a dû savoir dans ces jours, ce qui allait lui être confirmé bientôt (3) officiellement, que sa conduite à l'égard de Vidoni n'avait pas été approuvée à Madrid. Le 16 avril, il vint restituer à Chaulnes la visite que le duc lui avait faite deux semaines plus tôt à l'occasion de la mort de son frère. L'on échangea force amabilités (4), et l'on convint de prendre l'ambassadeur de Venise comme médiateur dans les difficultés qui pourraient encore surgir (5). Pour le reste, s'il faut en croire Chaulnes (6), « cette visite s'est passée, comme elles se passent ordinairement entre les ambassadeurs, c'est-à-dire à qui mentira le plus ».

Le jour suivant Astorga se rendit au palais Riario. La reine le félicita de l'arrivée prochaine de Porto Carrero. Il trouverait en lui un exécuteur plus fidèle de ses ordres et un témoin plus sincère des événements du conclave qu'il n'en avait eu jusqu'à présent. Astorga ne releva pas cette petite méchanceté à l'égard de Médicis, mais se déclara très satisfait des cardi-

(1) Vidoni à Azzolino, 17 avril.
(2) Christine à Azzolino, 16 avril.
(3) Le courrier spécial de Madrid, portant la réponse à sa dépêche du 1er mars, arriva le 20 avril, mais un courrier ordinaire était arrivé le 16.
(4) Chaulnes à Christine, 17 avril.
(5) Chaulnes au roi, 17 avril.
(6) Chaulnes à Christine, 16 avril. Voir, à l'appendice, l'annexe n° 13.

naux de l'Escadron, qui connaissaient, il l'avouait, mieux que lui-même les sentiments du roi d'Espagne. Il ferait en sorte que Porto Carrero, auquel il abandonnerait toute son autorité, s'unit à eux. Il ajouta qu'il ne fallait pas d'hommes faibles, ni de « dépôts » pour le pontificat, mais un pape vigoureux qui sût agir. Ceci ne pouvait être que très agréable à entendre pour la reine, et Azzolino, en rendant compte à Vidoni de l'entrevue (1), écrivait que tout ce qu'Astorga avait dit serait « une grande consolation » — si seulement on pouvait se fier à lui !

Azzolino avait en même temps une nouvelle plus inquiétante à donner à Vidoni. Pendant que l'ambassadeur d'Espagne protestait à la reine de ne pas vouloir de « dépôt », Barberino et Médicis avaient traité par l'entremise de Facchinetti pour trouver quelque vieillard d'humeur tranquille sur lequel on pourrait tomber d'accord. On parlait de Carpegna ou d'Altieri, et Azzolino croyait que c'était surtout du dernier qu'il s'agissait. Altieri, c'était le dépôt dans toute sa gloire. « Dieu veuille que les paroles de l'ambassadeur à la reine soient vraies, et qu'ils ne veuillent pas un dépôt, mais un pape énergique ! » répondit le pauvre Vidoni. A peine un rival était-il expédié qu'il en surgissait un autre ! Vraiment l'existence d'un papable n'était pas faite pour calmer les nerfs.

Altieri se trouve ainsi la première fois le 18 avril parmi les candidats dont il est sérieusement question. On avait, nous l'avons vu, parlé de lui dans le camp français comme dans le camp espagnol, même avant le conclave, et son nom avait paru à la surface, avec ceux de Ginetti et Carpegna, chaque fois qu'on passait la revue des « dépôts », mais jusqu'à ce jour Azzolino et Christine ne l'avaient pas compté parmi ceux qui pouvaient porter ombrage à Vidoni. Il allait en être autrement.

La famille Altieri porte dans ses armoiries six étoiles d'ar-

(1) Azzolino à Vidoni, 18 avril. La lettre de Christine à Azzolino après la visite d'Astorga manque.

gent sur champ d'azur, et les Azzolino six étoiles d'or sur le même champ. Cette ressemblance a donné lieu au racontar que pendant le conclave les deux cardinaux auraient échangé les épigrammes suivants. (1) Azzolino commença par écrire :

Altier, le stelle tue son fisse o erranti?
S'erranti son, non ti diranno il verro,
E se son fisse, non andranno avanti.

Et Altieri répondit :

Decio, le stelle mie non sono erranti,
Ma fisse sonno, e col moto del cielo
Per favore del cielo andranno avanti.

Je ne me porte nullement garant de l'authenticité de cette histoire, qui ne repose que sur une tradition orale dans la famille Azzolino et qui peut très bien avoir été inventée après coup (2). Le cardinal Azzolino était un rimeur comme tant d'autres, mais le bon Altieri n'avait guère de velléités poétiques. Il représenta d'ailleurs presque tout le temps pour Azzolino une quantité trop négligeable pour que le chef de l'Escadron se soit livré avec lui à ce genre de plaisanterie.

Trait de mœurs : voici une lettre que Christine écrit à Azzolino au milieu de toutes ses intrigues. Elle nous montre l'affection de la reine toujours en éveil contre les périls qui pourraient menacer son ami, mais il est permis de croire que cette fois le péril était imaginaire.

15 d'avril 1670.

Je suis ravie d'apprendre qu'Imperiali se porte mieux. Vous m'aviez écrit que c'était Borromeo, et cela est cause de l'erreur que j'ai faite dans ma lettre de prendre l'un pour l'autre en vous écrivant, mais la faute n'est pas grande, et ils me sont également chers.

Au nom de Dieu ne mangez jamais rien de ce qu'on vous régale! J'ai su qu'Imperiali s'est trouvé mal pour avoir mangé quelque chose qui lui a été envoyé du cardinal Delfino. Je crois ce n'était rien de mauvais, mais profitez de l'avis que Dieu vous a donné et promet-

(1) G. DE MINICIS, *Notizie biographiche del cardinal D. Azzolino*, Fermo, 1858, p. 16-17.

(2) L'*Histoire des Conclaves* (III, p. 575), qui reproduit ces vers, avec la différence que la parole *Decio* a été remplacée par *Sciocco*, les donnent comme une pasquinade faite *avant* l'élection, ce qui me paraît moins probable.

tez-moi de ne manger ni boire jamais rien de ce qu'on vous envoie. Donnez-moi cette satisfaction pour mon repos de me le promettre. La rage et l'envie qu'on a contre vous est fort grande, et il faut tout soupçonner de gens qui ne témoignent que trop d'être destitués et de l'honneur et de la conscience. Pardonnez la faiblesse de ma crainte à une amitié que tous les accidents du monde ne peuvent changer ni affaiblir ou diminuer.

Je vous envoie une lettre que j'ai écrite à Zetina hier en réponse à la sienne avec sa réplique. Je vous prie d'être persuadé que tous les secrets que vous me confiez mourront avec moi, et quand toute la terre vous manquerait de fidélité, je vous conserverai la mienne jusqu'à la mort. Mes amitiés à Vidoni et à tous nos amis.

Je vous envoie les horoscopes que vous avez désirés. Il y en a un qui a grande sympathie avec vous et l'autre avec moi.

(Sans signature.)

La maison Colonna avait perdu un peu sa gaîté depuis qu'on ne pouvait plus espérer la victoire d'un des favoris de Chigi. La reine se plaisait souvent à constater dans ses billets que « la mélancolie y régnait ». Le connétable avait de fréquentes conférences avec Astorga pour l'indisposer, ainsi rapportait-on à Christine, contre Vidoni, et on parlait dans les salons de sa belle épouse d'aller s'établir à Naples dans le cas où le sévère cardinal serait élu. Certes l'idée d'avoir pour pape un homme qu'on avait accablé d'injures ne pouvait être agréable, mais la reine aura probablement exagéré en attribuant aux préoccupations du conclave les soucis de la séduisante connétable. C'était, on le sait, du dedans et non du dehors que devaient venir les malheurs de sa maison.

Les pasquinades avaient été défendues depuis longtemps, mais les Romains ne renonçaient pas au droit, toujours cher aux opprimés, de rire aux dépens de leurs maîtres. Quelquefois la plaisanterie était cruelle, d'autres fois innocente. Et où chercher l'innocence sinon parmi les fleurs? Le jardinier de la villa Médicis avait surnommé deux variétés d'anémones, la fleur à la mode d'alors, *Sede vacante* et *Conclave arrabbiato* (1). Ce n'était probablement pas par ordre du cardinal son maître.

(1) Vacance du Saint-Siège et Conclave Enragé. — Chaulnes à Lionne, 17 avril.

CHAPITRE XIII

APPARITION DE PORTO CARRERO

I. Le conseil d'État d'Espagne désavoue Astorga (29 mars). — La reine-régente lui ordonne de déclarer que l'Espagne n'exclut ni Vidoni, ni aucun autre cardinal (2 avril). — Arrivée du courrier extraordinaire à Rome (20 avril). — II. Entrée à Rome du cardinal Porto Carrero (19 avril). — Son audience chez Christine. — Il entre au conclave (23 avril). — III. Astorga annonce à la faction d'Espagne les ordres reçus. — Rébellion de Médicis. — Chigi rompt avec les Espagnols. — Il s'offre aux Français. — Chaulnes et Astorga se concertent pour l'élection d'un cardinal de la faction de Rospigliosi. — Chigi essaie de se rapprocher d'Azzolino. — Il se réconcilie avec Barberino et Rospigliosi. — On lui promet l'exclusion de Vidoni. — IV. Azzolino et Christine tenus à l'écart des négociations. — Défiance de Chaulnes. — Le chant des sirènes. — Astorga consulte don P. d'Aragon.

I

Le courrier qui portait les dépêches de Rome du 1er mars doit être arrivé à Madrid vers le 20, mais quoique les affaires du conclave présentassent naturellement une certaine urgence, le conseil d'État ne se réunit que le 29. Cette fois, le cardinal d'Aragon y prit part (1), et c'est sans doute à sa présence qu'il faut attribuer le caractère net et décisif des délibérations. Il avait patronné la candidature de Vidoni, et la communication que lui avait faite le nonce des lettres où Azzolino et Imperiali racontaient comment Astorga avait « écarté » Vidoni dut l'impressionner défavorablement contre l'ambassadeur. Il avait en outre sous la main une lettre que son frère don

(1) Avec le comte Penaranda, le marquis de la Fuente et l'amiral de Castille. Consulta de 29 de marzo de 1670.

Pedro, vice-roi de Naples, avait écrite à la reine-régente (1) pour rapporter que le cardinal Chigi lui avait fait demander en secret de conseiller à Astorga l'exclusion de Vidoni, mais qu'il s'y était absolument refusé en déclarant que la reine-régente ne se mêlerait pas d'une pareille affaire. Quoique don Pedro en eût sur-le-champ averti Astorga, l'ambassadeur n'avait fait nul cas de cet avis, qui aurait pourtant dû lui montrer la nécessité d'agir avec prudence. Il y avait enfin des lettres des cardinaux Raggi et Acquaviva, se plaignant de ce que l'ambassadeur leur montrait de la défiance et les tenait, eux fidèles serviteurs de la couronne, complètement en dehors des négociations.

Le conseil prononça un blâme contre Astorga pour avoir réuni la faction d'Espagne à celle de Chigi. « Il s'était ainsi totalement départi de l'indifférence et des maximes tant recommandées par Votre Majesté dans son instruction. » L'Espagne prétendait seulement la création du pontife le plus digne de gouverner l'Église, sans vouloir inclure ni exclure personne de tout le Sacré-Collège. L'amitié de Chigi avait été achetée au prix de la soumission de l'ambassadeur aux inclusions et exclusions que désirait Chigi. « Ceci n'est pas, disait-on, unir la faction de Chigi à celle de Votre Majesté, mais augmenter celle du cardinal Chigi, pour tous ses intérêts, des votes qui suivent la voix et la volonté de Votre Majesté. Et le pire est que ceci est allé jusqu'à donner l'exclusion au cardinal Vidoni, sans cause ni raison, et sans aucun ordre de Votre Majesté. »

Le conseil d'État faisait ainsi bon marché de la subtile définition qu'Astorga croyait avoir établie en assurant qu'il n'avait pas exclu, mais seulement « écarté » Vidoni. Dans une séance postérieure, le conseil affirma expressément (2) « qu'écarter un cardinal est la même chose que l'exclure », mais il ne crut

(1) Le 25 février. Don Pedro avait écrit le même jour à Astorga pour l'informer de ce qui s'était passé.

(2) Consulta de 23 de mayo. — « Teniendo entendido que el desviar a cardenal alguno es lo mismo que excluirle. »

pas nécessaire de proclamer alors cette vérité, qu'on aurait cependant, après tout, mieux fait d'écrire en grosses lettres dans les instructions d'Astorga.

Médicis reçut aussi sa part du blâme. La même chose arrivait, disait-on, qu'auparavant. « Les cardinaux de Médicis, qui avaient le secret et la direction des affaires d'Espagne dans le conclave, se servaient de tout pour leurs propres intérêts. »

Le conseil trouvait le remède au mal d'une application difficile, car, après s'être tant avancé avec Chigi, on s'exposait à un sérieux préjudice en rompant avec lui. Il émettait pourtant l'avis que la reine-régente devait exprimer à Astorga sa désapprobation de ce qu'il se fût tant écarté de ses instructions, et lui donner l'ordre de manifester en toute occasion que Sa Majesté n'avait jamais eu l'intention d'exclure Vidoni, ni aucun autre cardinal. L'ambassadeur devrait faire une déclaration formelle à ce sujet. Il devrait en même temps assurer Barberino et les cardinaux de l'Escadron de la bienveillance de Sa Majesté, et se tenir en bons rapports avec Raggi et Acquaviva.

La lettre qui contenait ces ordres fut signée par la reine-régente le 2 avril (1), et expédiée par un courrier extraordinaire, qui arriva à Rome le 20 du même mois. Cette fois on avait compris la nécessité de ne pas perdre de temps.

II

Le jour qui précéda l'arrivée de ce courrier, le cardinal Porto Carrero entrait à Rome. Il était débarqué la nuit du 18 avril à Cività Vecchia, où Astorga lui avait fait trouver des voitures prêtes. L'ambassadeur et les princes romains feuda-

(1) Voir à l'appendice l'annexe n° 11.

taires d'Espagne allèrent à sa rencontre à quelques kilomètres hors de la ville, et il trouva sur son passage, comme le demandait l'étiquette, les carrosses à six des ambassadeurs et des cardinaux de la faction d'Espagne. Astorga conduisit le cardinal, auquel l'unissaient des liens de parenté, loger au palais de l'ambassade jusqu'à son entrée au conclave, que Porto Carrero déclara vouloir différer de quelques jours afin de bien se reposer des fatigues de son long et lent voyage (1). Il reçut, selon l'usage du temps, plusieurs cadeaux, parmi lesquels ceux des cardinaux de Médicis et Rospigliosi se faisaient remarquer « par la qualité et la quantité ». Le connétable Colonna lui donna quatre superbes chevaux (2). C'était le côté agréable de la mission.

La visite qu'il dut faire à Christine fut peut-être un peu gênante, car Porto Carrero ne savait bien ni l'italien ni le français. Le 22 avril, il se rendit chez la reine, qui le retint une heure et lui fit un exposé de la situation. Elle y malmena naturellement un peu Chigi et Médicis, tandis qu'elle représentait Azzolino et ses confédérés comme les vrais gardiens des intérêts de l'Espagne. Il fut sans doute très agréable à Porto Carrero de s'entendre dire « qu'il avait entre ses mains de quoi se rendre le plus glorieux cardinal qui fût jamais, et que c'était de sa main que toute la chrétienté attendait un pape qui fût digne de lui commander ». Christine savait flatter à l'occasion. Elle rappela aussi au cardinal « qu'il était Espagnol et que cette noble nation est née pour commander ». Porto Carrero, cependant, ne se laissa pas arracher de promesses. Il avoua que l'Espagne avait été mal servie, mais se borna pour le reste à assurer la reine qu'il « n'avait d'autre intérêt que celui de l'Église et du roi d'Espagne », et à protester de son désir de maintenir des relations cordiales avec Azzolino et l'Escadron (3).

L'impression que garda la reine de l'entrevue fut que

(1) Grimani au doge, 19 avril.
(2) *Ibidem*, 26 avril.
(3) Christine à Azzolino, 22 avril. Voir à l'appendice l'annexe n° 14.

Porto Carrero était « sage et raisonnable ». « Je crois, écrit-elle, qu'il ne manque pas de capacité, mais je ne crois pas qu'il en ait excessivement, et je ne sais s'il aura assez de fermeté pour soutenir son poste comme il faut en un conclave aussi terrible que celui-ci. » Zetina disait de sa part « mille biens, mais sans flatterie » du nouveau venu, tandis que Chaulnes le trouvait « d'une fort douce humeur et peu espagnole » (1). Ce fut seulement le 23 avril que Porto Carrero se sentit assez reposé pour entrer au conclave, où l'attendait une des plus mauvaises cellules (2). Il ne devait y rester que six jours et il ne trouva pas l'occasion de se rendre « le plus glorieux cardinal qui fut jamais », car pendant qu'il employait le temps à se remettre de ses fatigues, d'autres avaient été plus actifs.

III

Devoir constater publiquement un désaveu de la part de son gouvernement est toujours pénible pour un diplomate. Aussi la lecture des dépêches de Madrid avait-elle causé, comme de raison, un vif déplaisir à Astorga. « Le cardinal d'Aragon est plus de l'Escadron qu'Azzolino et Acquaviva », s'écria-t-il devant Zetina, et à son ami l'ambassadeur de Venise il ne cacha point son mécontentement (3). Mais il fallait exécuter les ordres reçus, et il le fit, disons-le à sa louange, de suite et sans ambages. Le 21 avril il se rendit au tour et fit voir la lettre de la reine-régente à Chigi et à Médicis, et le jour suivant il revenait en donner communication formelle à tous les cardinaux de la faction.

Ce fut un vrai coup de théâtre. La majorité des cardinaux

(1) Chaulnes au roi, 22 avril.
(2) N° 69, dans la salle qui sert d'entrée à la grande loge de Saint-Pierre.
(3) Grimani au doge, 26 avril.

s'étaient imaginé que Vidoni avait été mis de côté pour tout de bon, et voilà qu'il revenait à la surface. Pour Médicis, Chigi, Pio, Visconti et tous ceux qui avaient travaillé et intrigué contre lui, c'était la menace d'un désastre. Si la Triple ligue et les Français allaient le proposer de nouveau et si la faction d'Espagne devait se joindre à eux, Chigi ne disposerait plus de l'exclusion, car l'indiscipline s'était mise parmi les siens. Il ne le savait que trop depuis l'affaire des trente-trois votes de Rospigliosi. Il risquait de voir les rebelles de sa faction emportés par le courant et se joindre à la Triple pour faire pape ce Vidoni, sournois et vindicatif, qui se vengerait certainement sur lui d'une façon éclatante. Vidoni pape, c'était pour Chigi l'humiliation de la défaite, l'exil de Rome, c'était peut-être avoir à restituer les largesses d'Alexandre VII, enfin la ruine pour lui-même et pour sa famille, qui venait seulement de s'habituer aux richesses et aux honneurs. Pour Médicis, c'était baisser la tête devant un rival méprisé qui pourrait faire payer cher au grand-duc et à toute la maison de Toscane les torts qu'il avait eu à souffrir pendant le conclave de la part du prince Léopold. Les autres se sentaient menacés dans leur dignité autant que dans leurs intérêts. Il ne venait à l'esprit de personne de supposer que Vidoni pût pratiquer le pardon des injures. Pour prêter de la générosité aux autres, il faut en avoir soi-même.

Il est vrai qu'Astorga n'avait encore fait qu'annoncer qu'il n'y avait pas d'exclusion contre Vidoni, mais que dire s'il revenait le jour suivant ordonner à sa faction de lui donner l'inclusion? Avec lui on pouvait s'attendre à tout. Zetina et d'autres intimes de l'ambassade répandaient le bruit qu'Astorga avait toujours eu un penchant pour Vidoni et ne manquerait pas à présent de pousser sa candidature pour avoir l'honneur de lui mettre la tiare sur la tête. Il fallait parer sans retard le coup qui pouvait tomber d'un moment à l'autre. L'Escadron ne tarderait certainement pas longtemps à proposer Vidoni.

Médicis annonça hautement qu'il refuserait d'obéir si Astorga lui ordonnait de voter pour Vidoni, mais cette révolte

ne suffisait pas. Il n'entraînerait probablement avec lui que Pio et Visconti et peut-être Sforza (1).

Chigi comprit que c'était seulement chez les Français qu'il pouvait trouver une chance de salut. Il alla donc trouver Retz et lui annonça son intention de rompre avec les Espagnols et de se mettre dorénavant à la disposition de l'ambassadeur de France. Il apportait la preuve de ses bonnes intentions en informant Retz qu'il avait fait des démarches pour se réconcilier avec Rospigliosi et en lui demandant ses bons offices pour le raccommoder avec Azzolino. Il savait, disait-il, que cela ferait plaisir au duc de Chaulnes (2).

Cela tombait à merveille. La soumission de Chigi venait se greffer comme à souhait sur une négociation que Chaulnes poursuivait en ce moment avec Astorga. L'ambassadeur de Venise était en effet venu chez Chaulnes le 20 avril, le jour même de l'arrivée des dépêches de Madrid, lui proposer de la part d'Astorga de se concerter pour trouver un sujet acceptable aux deux Couronnes. Astorga était en ce moment assez humilié pour que Chaulnes n'hésitât pas à se rallier à une proposition venant de lui. La gloire de Louis XIV n'y perdait rien. Le duc accepta donc, et il fut convenu entre eux qu'on prendrait le pape dans la faction de Rospigliosi, sans toutefois se fixer sur la candidature à choisir. Retz et Bouillon venaient justement d'en donner confidentiellement la nouvelle à Rospigliosi lorsque Chigi vint faire ses ouvertures à Retz.

Chaulnes vit immédiatement le parti à tirer de la situation. Chigi s'offrait à lui à un prix qui ne lui paraissait pas exorbitant. En lui sacrifiant Vidoni, il achèterait Chigi avec toutes ses voix pour le candidat qu'il choisirait dans la faction Rospigliosi, et le pape serait fait. Mais il se réservait de tenir Vidoni en main comme un épouvantail jusqu'à ce qu'il fût tout à fait sûr de Chigi. Il commença par informer Chigi par Retz

(1) Azzolino à Vidoni, 21 avril.
(2) Chaulnes au roi, 22 avril.

qu'il était bien aise de voir les bonnes dispositions de Chigi envers Azzolino, mais qu'il appréciait encore plus son intention de se rapprocher de Rospigliosi. « Je le priais », écrit-il (1), « de témoigner au dit cardinal Chigi, que quelque ami que je fusse de M. le cardinal Azzolino, il ne devait pas entrer en parallèle avec le cardinal Rospigliosi ; que j'avais bien de la joie qu'il voulût en ma considération donner quelque part de ses bonnes grâces au cardinal Azzolino, mais que j'en aurai une bien plus grande quand il voudra la donner tout entière au cardinal Rospigliosi. » Chigi répondit en renouvelant à Retz ses protestations qu'il était libre et détaché de tout lien avec les Espagnols (2), ainsi que de ses offres de service à la France.

Retz avait informé Azzolinó du désir de Chigi de se rapprocher de lui. S'il ne lui a pas fait part en même temps de l'intention de Chaulnes de prendre le pape dans la faction Rospiglioni, du moins l'a-t-il laissé deviner, car Azzolino parait de suite avoir pensé à Bona (3). Le général des cisterciens avait été parmi les papables français dès le début, et son nom s'offrait donc naturellement à l'esprit. Azzolino doit avoir écrit à la reine que si les difficultés de Vidoni devenaient insurmontables, il essaierait de faire élire Bona, car elle lui répond, le 23 avril :

« Je vois avec une douleur extrême ce que vous m'écrivez, parce que je vois le refroidissement en vous vers Vidoni en faveur de Bona si visiblement que je n'en puis douter. Si vous voulez proposer Bona et Vidoni aux Espagnols, je suis sûre qu'ils préféreront Vidoni, mais si vous le proposez à Chigi, je suis sûre que la haine qu'il a contre Vidoni lui fera préférer Bona. Ce que je vous dis n'est point pour rendre mauvais office à Bona. Je le crois assez digne, mais je ne voudrais pas que Vidoni fût votre Sacchetti, et que Bona fût votre

(1) Chaulnes au roi, 22 avril.
(2) *Ibidem*, 23 avril.
(3) Les billets d'Azzolino pendant les derniers jours du conclave manquent malheureusement. On ne peut juger de leur contenu que par les réponses de Christine.

Chigi (1). Vidoni ne mérite pas d'être traité de cette sorte, et je crains fort que Bona réussira comme Chigi, mais je me proteste que vous devez pardonner au zèle que j'ai pour le service de Dieu et votre gloire. Pour l'exclusion de Médicis et de Chigi, je m'en moque si l'Escadron n'y tient la main. Cela ne peut réussir longtemps. Je vous prie de m'instruire un peu mieux sur ce que vous voulez que je dise à Chaulnes, car sur la personne de Bona, il n'aura aucune difficulté et vous pouvez le proposer hardiment. Je vous demande pardon si je vous parle avec tant de liberté. De grâce, ne vous en offensez pas! »

Remarquez cette humilité! Devant Azzolino toute la fierté de la reine disparaît. Il ne reste que l'amie dévouée jusqu'à la servitude.

Dans un autre billet (2), elle écrivait à propos des ouvertures de Chigi :

« La proposition de Chigi est trop glorieuse pour vous pour que vous ne l'acceptiez pas, mais je vous recommande les intérêts de Vidoni sur tous les autres. »

Elle continue en pressant Azzolino de chercher à persuader Chigi de revenir à Vidoni. Si cela réussissait, « il faudra à la fin que toute la terre vous adore ». Et elle termine son billet par ce cri du cœur :

« Mon Dieu, si vous pouviez profiter de tout ce désordre pour vous-même! »

C'est la seule fois que Christine a laissé entrevoir que l'espoir de voir Azzolino sur le trône ait lui un instant à son esprit. La lueur a dû être courte, car Christine s'est certainement bientôt rendu compte de l'impossibilité d'une pareille solution, même dans le profond désarroi du moment. La fidélité avec laquelle elle tient à Vidoni est d'ailleurs remarquable. Elle persévère même lorsqu'Azzolino est résigné à se contenter d'un autre; non pas pour Vidoni lui-même,

(1) Allusion au conclave de 1654. L'Espagne fit révoquer l'exclusion que son ambassadeur, le duc de Terranova, avait prononcée contre le cardinal Sacchetti, mais trop tard. Le cardinal Fabio Chigi (Alexandre VII) fut élu à sa place.

(2) Ce billet n'est pas daté, mais il ne peut être que du 22 ou 23 avril. Il y a quatre billets, ou plutôt quatre lettres de Christine à Azzolino, avec la date du 23.

mais parce qu'elle sent, comme elle l'écrit deux jours plus tard, que « toutes les autres élections ne sont pas pour vous ce qu'est celle de Vidoni. » La gloire et l'avantage d'Azzolino, voilà le but pour lequel elle combat avec une infatigable énergie, et les longues pages qu'elle lui écrit resteront toujours un merveilleux monument de son affection autant que de son intelligence.

Pendant que Christine écrivait, la perte de Vidoni venait de se consommer. Chigi, pour se venger d'Astorga, l'avait menacé de mettre de nouveau Brancaccio en avant, et pour se garantir contre Vidoni, il avait fait appel à Barberino et Rospigliosi. « Comme l'on fit appréhender au cardinal Chigi, écrit Chaulnes (1), l'exaltation du cardinal Vidoni, cela l'obligea de prendre le parti de se jeter dans les bras de Rospigliosi pour lui demander la grâce de ne point concourir à son ennemi, et de n'être pas l'auteur de la ruine de sa maison, après avoir élevé la sienne, sur quoi il reçut du dit Rospigliosi tout ce que la générosité lui pouvait inpirer. » Il faut dire que la générosité de Rospigliosi ne lui coûtait pas cher, puisqu'il venait de recevoir l'assurance que Chaulnes et Astorga voulait faire pape une de ses créatures. Les avances de Chigi rendaient sûre cette élection, et pour obtenir ce résultat il n'avait qu'à renoncer à Vidoni, qui après tout n'était pas son candidat à lui, mais celui de son allié Azzolino. Après cette réconciliation personnelle, Chigi n'eut pas de peine à obtenir de Chaulnes « une sorte d'exclusion du cardinal Vidoni (2) » en échange de sa promesse de voter pour le candidat à désigner dans la faction Rospigliosi. Barberino se laissa aussi persuader de donner à Chigi une promesse de ne pas voter pour Vidoni. Il ne connaissait pas encore les négociations de Chaulnes en faveur de la faction Rospigliosi, et espérait que la ruine de Vidoni profiterait à un des siens. Chigi lui avait parlé de Carpegna (3), et Barberino qui comp-

(1) Chaulnes au roi, 1er mai.
(2) *Ibidem*.
(3) Azzolino à Vidoni, 27 avril.

tait sur la promesse de Chaulnes que la France appuierait son ami Facchinetti dans le prochain conclave, préférait naturellement un « dépôt », comme Carpegna, à un homme de soixante ans comme Vidoni. Il est à remarquer que Barberino et Rospigliosi ne trahissaient pas par ces promesses le pacte fait avec l'Escadron, puisque les engagements de la Triple ligue ne visaient que l'exclusion, mais n'obligeaient pas à l'inclusion.

IV

L'Escadron et Astorga furent tenus strictement en dehors de toutes ces négociations qui durèrent cinq jours. Christine avait néanmoins eu un pressentiment de ce qui allait se passer, car Zetina lui avait appris que Chigi se vantait que Barberino et Rospigliosi lui avaient promis l'exclusion de Vidoni. « Si cela est, je le tiens très perdu », écrit-elle mélancoliquement à Azzolino (1). Elle laissa cependant endormir ses inquiétudes par Chaulnes, qui vint la voir deux fois et lui fit un peu hypocritement croire qu'il était toujours pour Vidoni (2). Ce n'était certainement pas très loyal, mais Chaulnes sentait toute la nécessité de masquer son jeu à Christine et Azzolino. S'ils devinaient ce qu'on tramait avec Chigi, ils étaient capables d'élever au dernier moment quelque obstacle imprévu. Chaulnes se crut donc obligé à dissimuler, pour ne pas dire à tromper.

Dans la dernière entrevue qu'il eut avec Christine, le duc lui demanda ce que voulait dire un billet où elle lui avait écrit : « N'écoutez pas le chant des sirènes! » Était-ce une allusion à la connétable et à la belle Hortense de Mazarin, avec lesquelles il devait aller dîner dans une villa des environs.

(1) Christine à Azzolino, 23 avril.
(2) *Ibidem*, 23, 24 et 27 avril.

Christine lui répondit que non. « Je vous permets non seulement de dîner avec elles, mais de coucher entre les deux. Je suis persuadé que vous pouvez vous en divertir de toutes les manières sans que cela vous fasse changer de dessein. Je vous connais trop habile et honnête homme pour vous croire capable de vous laisser aller aux persuasions des femmes sur l'affaire dont il est question (1). »

Elle expliqua qu'elle avait fait allusion aux promesses qu'elle avait entendu que Chigi aurait faites de se rallier avec tous les siens à la faction de France et de faire pape Brancaccio, malgré l'opposition des Espagnols. Elle rappela à Chaulnes toutes les déclarations qu'il avait faites pour Vidoni et obtint de lui quelques paroles rassurantes qui lui permirent de mander à Azzolino : « Enfin je fis dans cette audience ce que j'ai fait dans toutes les autres, qui est de lui faire renouveler les paroles données en faveur de l'union et en faveur de Vidoni très amplement, et de la manière qu'il m'a parlé, je suis en repos sur toutes les tentations de Chigi là-dessus. »

Azzolino se laissait tranquilliser par les lettres de la reine, et par les assurances ambiguës que lui faisaient Barberino et Rospigliosi; ceux-ci lui avouaient avoir déclaré à Chigi qu'ils ne voulaient pas sa ruine, ni celle de sa maison, mais ils niaient avoir pris l'engagement formel de ne pas voter pour Vidoni. Azzolino croyait que Chigi essayait seulement de gagner du temps pour retourner ensuite à un des siens, Celsi ou Rasponi par exemple (2). Vidoni lui-même était plus inquiet. Ses espions lui avaient rapporté que Rome était pleine du bruit que Chigi avait obtenu la promesse de Barberino, de Rospigliosi et même de l'Escadron de l'exclure, et il en avertissait Azzolino le 27 avril en ajoutant un peu amèrement : « Ces vanteries ne me semblent pas conformes à sa dignité (3). » Peut-être a-t-il aussi eu l'ingratitude de faire quelques reproches à Azzolino, car la reine écrit le 28 avril à celui-ci :

(1) Christine à Azzolino, 27 avril.
(2) Azzolino à Vidoni, 27 avril.
(3) Celle de Chigi.

« La réponse de Vidoni me scandalise, à vous dire le vrai ; et des choses que je sais de lui durant le conclave, je n'ai rien su qui me choque [autant] que la réponse qu'il vous a faite, mais il faut pardonner quelque chose à une passion si violente. » Et elle finissait ainsi :

« Je vous salue avec tous nos amis, et Vidoni aussi, quoique je sois un peu en colère contre lui de sa réponse. »

Ce fut sa dernière lettre à Azzolino pendant le conclave. Il nous en est resté 123 de toutes celles qu'elle a écrites ; beaucoup sont très longues. Ce ne sera jamais de paresse que l'on pourra accuser Christine !

Quant à Astorga, il semble avoir perdu tout à fait la tête. Il n'avait plus Médicis pour le renseigner, Porto Carrero ne savait rien de ce qui se passait, et Chigi, pour se venger, le menaçait de Brancaccio. Qu'allait-il faire si cette candidature qu'il croyait écartée pour tout de bon allait se représenter ? Il aurait dû le savoir maintenant, puisqu'on lui avait dit très positivement qu'on ne voulait donner l'exclusion ni à Vidoni ni à aucun autre cardinal, mais cela ne lui paraissait pas suffisant. Le pauvre ambassadeur dépêcha en toute hâte, le 24 avril, un courrier au vice-roi de Naples pour lui demander conseil. Astorga se plaignait des ordres reçus, racontait la défection de Médicis et de Chigi, et suppliait don Pedro d'Aragon de lui donner son opinion (1).

Le vice-roi répondit dès le 26 avril (2). Il reprocha, comme l'avait fait la reine-régente, à l'ambassadeur l'alliance avec Chigi, qui avait été le maître, tandis que la faction d'Espagne avait été réduite au rôle de serviteur. Mais il s'excusa de ne pouvoir donner de conseils. Quant à Brancaccio, il lui faisait cependant remarquer que celui-ci avait eu le temps de changer depuis sa correspondance avec Mazarin, et qu'Astorga ferait bien de se tenir à ses instructions.

Le même jour que don Pedro lui expédiait cette froide lettre, Astorga écrivait à la reine-régente pour lui annoncer

(1) Astorga à don P. d'Aragon, 24 avril.
(2) Don P. d'Aragon à Astorga, 26 avril.

qu'il avait exécuté les ordres reçus. Il ajoutait, pour s'excuser, qu'il avait fait par obéissance la déclaration que l'Espagne n'excluait pas Vidoni, mais qu'en réalité elle n'était nullement nécessaire, puisque la faction d'Espagne n'avait jamais exclu, mais seulement « écarté » ce cardinal. Le seul résultat avait été que Chigi, Barberino et Rospigliosi s'étaient unis pour donner une exclusion ouverte à Vidoni, et il soupçonnait que Médicis y prêtait la main. A présent qu'il n'avait plus Chigi pour allié, il craignait l'élection d'un pape français (1).

Toutes ces doléances ne devaient avoir qu'une valeur académique, car la dépêche d'Astorga était à peine sortie de Rome que le pape était élu.

(1) Astorga à la reine-régente, 26 avril.

CHAPITRE XIV

L'ÉLECTION D'ALTIERI

I. Altieri choisi par Chigi, Rospigliosi et Chaulnes. — Surprise d'Azzolino. — Vaine résistance d'Altieri. — Élection de Clément X. — II. Vanteries d'Astorga et de Chaulnes. — Chigi le vrai triomphateur.

I

Le soir du 27 avril, tout était arrêté entre Chaulnes, Chigi et Rospigliosi pour l'élection d'un membre de la faction de ce dernier. Il ne restait qu'à décider lequel des huit cardinaux qui la composaient serait jugé digne de la tiare. Cela prit encore un jour de débats entre Retz, Chigi et Rospigliosi. Nous ne saurons probablement jamais ce qui se passa dans ces conciabules, mais on finit par se mettre d'accord sur Altieri. Rospigliosi aurait certainement préféré son parent Pallavicini, et les Français Bona, que Lionne avait plus d'une fois recommandé à Chaulnes, mais Altieri avait l'avantage d'être le plus vieux. Ses quatre-vingts ans le rendaient acceptable à Barberino, dont on avait besoin pour s'assurer de l'inclusion, et il était assez inoffensif pour ne faire peur à personne.

Chaulnes reçut dans la soirée du 28 avril un billet de Chigi l'avisant qu'il « était prêt à tenir sa parole ». Barberino, Rospigliosi et les cardinaux français furent avertis, et Chigi fit part à Médicis de la décision prise, à laquelle celui-ci se rallia sans peine. Tout lui était bon à présent, pourvu que ce ne fût

pas Vidoni. Le secret fut gardé juspu'au lendemain, et on laissa le premier scrutin s'accomplir tranquillement sans ébruiter la grande nouvelle. Retz et Bouillon se concertèrent alors avec Barberino et Rospigliosi sur la manière de parler aux cardinaux de l'Escadron. Il fut décidé que pendant que Chigi et Barberino avertissaient leurs factions, Rospigliosi romprait la glace avec les Escadronnistes et qu'il serait au besoin soutenu par Retz.

Imaginez la surprise et l'indignation d'Azzolino! Se voir ainsi abandonné par ses alliés, tenu à l'écart par les Français, dépassé par Chigi et obligé à regarder s'accomplir l'élection du pape sans avoir été consulté, sans en avoir même rien su! Quelle humiliation! Cela valait bien la peine d'avoir lutté pendant plus de quatre mois, d'avoir inventé les combinaisons les plus ingénieuses et les expédients les plus habiles, d'avoir passé les nuits à noircir du papier dans sa cellule, d'avoir rusé, négocié et dissimulé, d'avoir ruiné d'Elci, Celsi et Bonvisi, d'avoir fait désavouer Astorga! Tout cela pour que le pape se fit sans lui!

Il essaya encore d'obtenir un délai, et peu s'en fallut qu'il n'y réussit, mais Retz et Bouillon, comprenant le danger, entrainèrent avec l'aide de Chigi tous les hésitants. Le conclave était en émoi, et le nom d'Altieri sur toutes les lèvres. Le cardinal Paluzzi, son neveu, avait déjà envoyé des gardes entourer le palais d'Altieri afin qu'il ne fût pas pillé par le peuple, selon l'antique usage cher aux Romains, et le bruit de l'élection se répandait depuis une heure par la ville et remontait au conclave. Le moment pyschologique était arrivé.

Obéissant au mot d'ordre des chefs de faction, les cardinaux accoururent à la cellule d'Altieri pour l'acclamer et lui offrir l'hommage de l'adoration, mais là ils se heurtèrent à une résistance inattendue. La douleur d'Altieri fut aussi grande que sa surprise. Il protesta de son manque d'habileté, pria, supplia, pleura même. « C'était, » s'écria-t-il. « les portes de l'enfer qui s'ouvraient devant lui, et des précipices s'ap-

prochaient de son âme (1). » Il se tourna successivement vers chacun de ses amis, les conjurant de ne pas lui donner leur vote, et de le laisser s'éteindre en paix. Rien n'y fit. Déjà les conclavistes entraient pour exercer leur droit traditionnel de piller la cellule, et Altieri s'accrochait en vain au lit sur lequel il était assis. Médicis et d'Este le prirent par les bras et le conduisirent avec une douce violence à la chapelle Sixtine, où le vote eut lieu immédiatement. On se hâta tellement qu'on n'attendit pas même les cardinaux qui se trouvaient malades en ville. Ils avaient été avertis, mais on ne donna pas le temps à ceux qui auraient pu venir d'arriver. Au premier tour de scrutin Altieri n'eut pas encore toutes les voix nécessaires à l'inclusion, mais lorsqu'on eut fait le compte après le second tour, l'*accesso*, il se trouva avoir reçu cinquante-six votes (2) sur cinquante-neuf (3). L'élection était faite.

Même après le vote, la résistance d'Altieri ne cessa pas. Voyant à ses côtés Brancaccio qui l'exhortait à se résigner à la volonté de Dieu, il s'écria : « Voilà le plus propre au pontificat, le plus digne de tout le conclave. J'ai toujours voté pour lui. C'est lui qu'il faudrait prendre (4). » Les cardinaux durent insister une heure entière. A la fin, cédant à leurs prières, il se laissa revêtir des insignes pontificaux et annonça

(1) Grimani au doge, 3 mai.

(2) La votation se fait par deux tours de scrutin. Au premier tour, appelé *scrutinio*, le votant est libre de voter pour n'importe quel cardinal. Au second, l'*accesso*, il ne peut voter que pour un de ceux qui ont reçu des votes au premier tour. S'il veut maintenir le vote donné dans le *scrutinio*, il écrit sur le second bulletin *Accedo nemini* (je n'accède à personne). Les votes des deux tours sont additionnés et forment le total en faveur de chaque candidat. Cet usage a toujours été observé jusqu'au conclave de Pie X en 1903. Le cardinal Oreglia, seul survivant du conclave de Léon XIII, déclara que l'*accesso* n'était pas nécessaire, et, chose étonnante, il ne se trouva personne pour le contredire.

(3) Après la mort de d'Elci, le Sacré-Collège comptait soixante-neuf membres. Trois, Grimaldi, Moncada et d'Aragon, étaient absents. Il y avait sept malades en dehors du conclave : Antoine Barberino, Orsini, Ludovisi, Ginetti, Acquaviva, Caracciolo et Bonacorsi. En décomptant la voix d'Altieri lui-même, il y eut donc deux votes contraires. L'*Histoire des Conclaves*, II, 573, et Petruccelli, III, 266, les attribuent à Azzolino et Ottoboni. Cela paraît probable, mais, faute de preuves, je n'ose l'affirmer.

(4) Grimani au doge, 3 mai. Cf. *Histoire des Conclaves*, II, 573.

qu'il prenait le nom de Clément X pour honorer la mémoire de celui qui l'avait fait cardinal.

Alors, à quatre heures de l'après-midi, le cardinal Maidalchini, doyen de l'ordre des diacres, parut à la fenêtre de la loge de Saint-Pierre et annonça l'élection à la foule assemblée sur la place. Au même moment les barrières du conclave tombèrent, et la première qui entra pour baiser le pied du pape fut Christine (1). Elle fit, on le voit, bonne contenance.

II

Chaulnes raconte (2), avec une visible satisfaction, que deux heures après l'exaltation du pape, Astorga n'en savait encore rien. Il n'apprit la nouvelle que par l'ambassadeur de Venise, auquel il faisait annoncer sa visite, et un gentilhomme qu'il envoya au conclave arriva juste à temps pour voir Chaulnes se rendre auprès de Clément X. Porto Carrero avait écrit à son ambassadeur, mais novice comme il était dans le conclave, il n'avait pas su faire passer son billet, et la faction d'Espagne prit part au scrutin définitif sans avoir pu recevoir l'assentiment de l'ambassadeur.

Cela n'empêcha pas Astorga de prendre le soir même sa plume pour annoncer à son gouvernement dans les termes de la plus grande satisfaction l'élection d'Altieri. Le nouveau pape était, malgré ses quatre-vingts ans, frais, robuste et de bonne santé. Il était frère du cardinal Altieri qu'on avait surnommé « le cardinal espagnol » et lui-même espagnol dans ses sympathies. Astorga se vantait de l'avoir indiqué parmi les papables dès le mois de décembre (3), ce qui était vrai. Mais il avait l'effronterie d'ajouter que Clément X devait son

(1) *Diario di don Giuseppe Cervini.*
(2) Chaulnes au roi, 1er mai.
(3) Voir p. 57.

exaltation à la faction d'Espagne et que le nouveau pape le savait! Pour comble, Astorga se félicitait d'avoir réussi « dans le travail de plus de quatre mois et même de tout le temps de son ambassade (1) ! »

Chaulnes, comme on peut s'y attendre, ne se laissa pas dépasser en vanteries par son collègue d'Espagne, et célébra l'élection d'Altieri comme une grande victoire française. « Votre Majesté a eu, écrivait-il (2), sans comparaison plus de part et plus d'honneur dans cette élection que dans celle du feu pape, ainsi que le dénouement de ce conclave l'a fait connaître à tout le monde. » Après le récit des négociations des derniers jours, il reprenait l'encensoir : « Ainsi l'on peut dire avec vérité, et tout le monde en est ici convaincu, que c'est l'ouvrage des seules mains de Votre Majesté; que si l'on voulait rapporter la fin de ce conclave à son commencement, l'on y pourrait voir facilement ce qu'a pu le nom et l'autorité de Votre Majesté dans ce conclave. » Et il répétait encore : « C'est, sire, tout ce qui s'est fait, et qui a donné justement à Votre Majesté tout l'honneur de ce conclave. »

C'était aller un peu loin. Altieri appartenait, il est vrai, à la faction de Rospigliosi, dont Louis XIV se posait en protecteur, mais c'était aussi la seule qualité qui pouvait faire considérer son élection comme un succès pour la France. Son nom ne paraissait pas dans les instructions de l'ambassadeur, et aux débuts du conclave, Chaulnes l'avait classé parmi les « peu faisables ». Il n'avait parlé de lui alors (3) que pour railler son manque de mémoire. Ensuite il n'avait plus été question d'Altieri jusqu'aux derniers jours. Il fallait bien de la bonne volonté pour voir en lui un pape français, plutôt qu'espagnol, allemand ou polonais. Chaulnes ne manqua cependant pas de s'étendre sur les protestations de reconnaissance que le pape lui fit lors de sa première audience. Clément X, raconte-t-il, lui aurait rappelé que Chaulnes lui avait

(1) Astorga à la reine-régente, 29 avril. — Voir à l'appendice l'annexe n° 15.
(2) Chaulnes au roi, 1er mai.
(3) Chaulnes au roi, 21 janvier.

dit en partant de Rome en 1668, « que c'était à lui de se faire cardinal et au roi ensuite de le faire pape ». Nous pouvons être certains que Chaulnes avait cru faire une aimable plaisanterie en adressant ce compliment à celui qui n'était alors que le maître de chambre de Clément IX. Il essayait maintenant d'en tirer parti comme d'une preuve de sa perspicacité.

L'ambassadeur de Venise, plus modeste que ses collègues, n'essaya point de s'attribuer quelque part de la gloire de l'élection. Il constata seulement qu'on y voyait « l'œuvre du Saint-Esprit qui a donné la concorde aux âmes des cardinaux et un pontife à la chrétienté (1) ! »

Le vrai et le seul triomphateur, c'était Flavio Chigi. Dans les derniers conciliabules il avait été arrêté qu'Altieri prendrait comme premier ministre le cardinal Paluzzi, au neveu duquel il avait marié sa nièce, et lui donnerait le rang de cardinal-neveu. Vu le grand âge et le caractère du nouveau pape, le pouvoir serait donc réellement entre les mains de Paluzzi, qui était de la faction de Chigi et dans les meilleures relations avec lui. Pour Chigi, Paluzzi comme cardinal-patron valait autant, même plus, que d'Elci, Celsi ou Bonvisi sur le trône.

Pour les autres, l'élection d'Altieri équivalait à une défaite, malgré leurs efforts pour donner à l'événement les couleurs de la victoire. L'Espagne, l'Empire et Venise n'avaient pas eu le pape vigoureux et actif qu'ils espéraient. La France devait bientôt s'apercevoir qu'elle ne rencontrerait pas chez le cardinal Paluzzi, qui reçut du pape le nom d'Altieri, les complaisances qu'elle se croyait en droit d'exiger. Le règne des Altieri ne fut au contraire qu'une série de luttes entre Louis XIV et le Saint-Siège. Et ceux qui avaient compté trouver en Clément X « un dépôt » qui laisserait bientôt le champ libre à leurs ambitions furent amèrement déçus. Le père du pape avait, disait-on, vécu jusqu'à cent cinq ans, et le nouveau pape était bien portant, et menait une vie simple

(1) Grimani au doge, 29 avril.

et saine. Clément X ne mourut que le 22 juillet 1676.

Vidoni, qui semblait d'abord réunir tant de chances en sa faveur, fut victime autant de l'incapacité et la faiblesse d'Astorga que de la conception que l'on se faisait alors des devoirs de la diplomatie, conception qui n'admettait pas la possibilité de franches explications entre les représentants d'intérêts divers. Si Chaulnes, Astorga, Chigi et Azzolino avaient pu et voulu se parler avec un peu de loyauté et de franchise, Vidoni aurait probablement été pape, et le conclave n'aurait pas duré quatre mois et dix jours. Espérons que la diplomatie a fait quelques progrès depuis le temps où les conversations entre ambassadeurs se passaient « à qui mentira le plus ».

Quant à Azzolino et à Christine, peut-être ont-ils dû se dire que trop d'habileté et de précautions peuvent quelquefois faire autant de mal que de bien. Avec toute leur finesse, ils n'ont réussi qu'à nous apprendre la même leçon que La Fontaine dans sa fable *Le Renard et le Chat :*

> Le trop d'expédients peut gâter une affaire.
> On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
> N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

APPENDICES

N° 1.

Le cardinal Azzolino à l'ambassadeur d'Espagne.
Rome, janvier 1670 (1).

(Arch. Azzolino. — Autographe non signé) (2).

Io stimo V. E. non solo per Ministro honorato di un gran Re che hà per instituto l'esser custode giustissimo dell' honore di chi lo serve, mà per quel gran Cavaliere ch' Ella è, e che però non sia capace di haver fatta alla Regina et à me l'apertura che hà fatta per mezo di Mgr Zetina se non con buona fede, e che con altretanta terrà in segreto inviolabile di confessione quanto io Le significherò, senza prenderne mai copia, e col rimandarmi i miei fogli medesimi, come io rimanderò a Zetina istesso tutti quelli che mi verranno.

Io metto tanto del mio in mano à V. E. à sua piena discrezione dopo che dal modo tenuto meco e da molte apparenze havrei per ogni ragione soggetto di guardarmene e di diffidare. Ne fò questo per bisogno veruno imaginabile perche lo fò in tempo, che lo stato del Conclave mostra chiaro, che non habbiamo di che temere, che nessuno può far senza noi, e che per grazia di Dio quelli che oprano dall' altra parte, in vece di guastare i nostri fini, aiutan noi à guastar i loro per quelle vie medesime con le quali pensano e si affaticano d'ottenerli. E finalmente io fò questo in tempo che il cardinal Chigi stesso conoscendo questa necessità, in tutti i modi che può, possiamo dir con verità che ci vien dietro, et è pentito dell' usato fin

(1) Probablement le 7. La pièce n'est pas datée.

(2) Les lettres devaient être rendues de part et d'autre. Voilà pourquoi l'original se retrouve parmi les papiers du cardinal.

qui, e professa e promette, e giura che vuole almeno in segreto intendersi con noi perchè i suoi non gli permetton le apparenze.

Dall' altro lato V. E. si compiace di farmi questa apertura in tempo ch' io ho assai meno da temer delle sue forze per che quell' unione istessa, con la quale V. E. hà creduto fortificarle, le hà diminuite, et ha screditato il suo partito con la mala condotta del confederato, il quale senza capo, senza regola, senza misura, senza mostrar pur d'intendere i principii del Conclave, opera in maniera ch' è una compassione infinita, ne si è mai piu veduta simile; et il povero Chigi è condotto e stravolto, e diviso da tanti, et in modo si miserabile che non è capace di dar honore ad altri, che à' suoi contrarii.

Vede dunque V. E. ch' io non mi muovo a trattar con Lei in modo si pericoloso di sua natura, ne per timore, ne per interesse, ne per bisogno. Mà lo fo per zelo del servizio del Re e dell' honore di V. E., e dove mi è bastato altre volte di far il servizio del Re anco a dispetto dell' Ambasciatore che non lo conosceva: e far conoscere in Spagna l'oprar mio, e il suo : Con V. E. che ho sperimentato per Ministro di somma prudenza, e che solo hà havuta disgrazia di esser messa in necessità da qualche mal istromento, voglio io per quanto posso dar tutto l'honore imaginabile à Lei, e spero che l'havrà grande, e con ogni sincerità e schiettezza Le faro haver notizia intiera della verità delle cose, e tutto questo (per confessarla à V. E. sinceramente) oltre le ragioni sumenzionate del servizio del Re, *io mi muovo a farlo per un certo punto d'honore, il quale fà che non mi contenti di vincere nell' effetto col far conoscere a Lei dalla riuscita di ciò che avvenga non essere stata buona la sua elezione, mà voglio una vittoria più particolare nell' interiore di V. E., e che a forza del mio trattare Ella conosca ch' io meritavo da Lei più confidenza* e più giustizia, e che deve credermi e far capitale di quanto dico, e diro et oprerò per servirla, e se di me dico tanto V. E. raccolga quali siano i sentimenti di questi signori(1), dai quali io dipendo totalmente, e fra i quali il Re hà tanti e si meritevoli e si fidi sudditi et servitori di zelo, d'integrità e di valore sperimentato in due conclavi passati e già in questo ancora.

Lo stato delle cose qui non lascia veder altro di chiaro se non che son già rovinate affatto le due torri che si erano alzate (2), e questo senza haver bisogno d'altro che di quello si hà in mano.

Di mano in mano andero avvisando V. E di tutto con più libertà per mezo di Zetina.

(1) Ses collègues de l'Escadron.
(2) D'Elci et Celsi.

Per hora da Noi non si vede dove le cose possono piegare; solo si è veduto con gran dispiacere farsi burla di Facchenetti, e d'Odescalchi da quei medesimi che si spacciano confederati dell' Ambasciatore di Spagna, con poco decoro e servizio del Re : e tutto ciò ancora con la strettezza e communicazione apparente de' cardinali novizii nella fazione spagnuola (1), che nel vedersi tanto poco osservanti della regola screditano l'instituto con gran pregiudizio di S. M:tà.

Hora si aspettano i Francesi non solo per una lettera che l'Ambasciatore di Francia hà scritta a Chigi di molta confidenza, mà perche Chigi pretende di havere partita di merito con gli stessi Francesi nell' haver portato V. E. e il partito di Spagna in quel soggetto, il quale nel Conclave passato gli fece il Re Christianissimo significare espressamente di desiderare al pari di Farnese. Poichè quando i Francesi fecero l'ultimo concerto con Chigi per procedere alla elezione di Papa Clemente dichiararono che haverebbono servito Chigi in Farnese, Celsi e Rospigliosi. Il che si può credere effetto de' negoziati di Mgr Ravizza in Francia verisimilmente con promesse non utili per la Spagna. Onde tanto più si attendono i Francesi con impazienza per esiger di loro questo credito, et haverne benedizioni, et applausi e cooperazione efficace. E se non fosse che l'esclusione senza loro si trova già fatta e forte, io assicuro V. E. che più bel trionfo per la Francia non potesse esservi che haver nominato il successore à Clemente nono fin da quando fù fatto, e trovarne già disposto l'effetto per le mani degli Spagnuoli, fatte le pratiche de' voti da Visconti e da Pio, e solo aspettarsi tanto che chi è il signore della festa havesse tempo di trovarsi presente à godersela e raccoglierne l'applauso. Io mi son trovato in quattro Conclavi (2). Confesso à V. E. che non ho mai veduto il nome del Re Cattolico esposto a tale ignominia. E però mi rallegro con V. E. della buona via che prende con la sua somma prudenza, la quale l'assicuro che Le darà maggior gloria che nel Conclave passato, e che da questi signori (3) sarà servita con zelo e fede incomparabile e con grandissima habilità e giudizio si che conoscerà manifestamente la differenza de' partiti, e delle persone, e delle intenzioni con che si opra.

È più che necessario che V. E. seguiti con Chigi la corrispondenza, la professione dell' unione, e tutte l'apparenze di essa solite, et anco maggiori dell' usato, perche pretendono con far correr voce di gelosie fra V. E. e Chigi poter tanto più stringersi coi Francesi, il che a

(1) Médicis et Pio.

(2) Dans celui d'Innocent X comme conclaviste du cardinal Pancirolo, dans ceux d'Alexandre VIII et de Clément IX et dans le présent comme cardinal.

(3) Les cardinaux de l'Escadron.

V. E. non può tornar conto, e se bene Le daranno ad intendere che lo fanno per far meglio il servizio di Spagna, Ella non se ne fidi : che non può ne deve farlo, perche il fine, al quale questi atti sono ordinati, non è altro che di far il Papa voluto da Francia (1) e concertato colà per mezo di Madama Colonna e del Duca di Nivers, il che non può esser seguito che con promesse pregiudiziali e vergognose alla Spagna (2) ò *sia per Celsi ó per Elci, e la Francia è in istato da farsele osservare da tali huomini, anzi da forzarli a farle se già non l'havesse ottenute.*

E replico à V. E. che non creda mai di far un Papa favorevole alla Spagna se lo fà debole, perche se fosse » *hijo de vezino di Madrid* », quando sia debole, il più forte e il più importuno gli strapperà di mano quanto vorrà. All' incontro un Papa che habbia petto e sappia resistere, ancorche fosse nato in Francia, sarà Spagnuolo per forza : perche hoggi il flagello de Papi è la Francia, e non può esservi altra mano che lo ritenga che quella di Spagna. Mà chi hà paura dà più per redimersi à chi lo minaccia, che per gratitudine à chi lo accarezza, perche quando ben volesse non promettere, il primo gli toglie per forza quel che l'altro meriterebbe per ragione.

Havrò annoiata V. E. con una lunga diceria. Mà hò voluto farlo perche veda ch' io metto tutto il mio interno nelle sue mani anco fuor di bisogno. La supplico dell' osservanza delle condizioni già dette e che questi fogli mi ritornino senza rimanerne copia.

Per usar con Lei l'ultima confidenza Le dico che l'Ambasciatore di Francia hà scritto una lettera anco à me molto cortese, mostrando voler usar confidenza meco. Io non lo tradirò ne gli mancherò in cosa alcuna imaginabile, mà assicuro V. E. che qualunque confidenza sia per esser quella ch'egli userà meco (perche con molti fa l'istesso) non pregiudicherà in minima parte ne al servizio e gloria del Re Cattolico, ne a quella di V. E., ne à i buoni fini communi, e Le bacio le mani di tutto cuore.

(Sans signature.)

N° 2.

Christine au cardinal Azzolino. Rome, le 18 *janvier* 1670.

(Arch. Azzolino. — Autographe non signé.)

J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer.

(1) Celsi.
(2) La restitution de Castro à Parme et de Comacchio à Modène.

J'ai passé toute la journée d'hier et une partie de la nuit avec les Français et le reste de la même nuit a[vec] les Espagnols. Pour commencer donc ma relation, je vous dirai que j'ai désabusé les Français non seulement de toutes les sornettes qu'avait tâché de leur inspirer Caderousse, mais je leur ai fait voir clairement l'état du Conclave. Retz m'avoua qu'il ne savait rien des intentions [du] roi de France, et qu'il était venu ici sans que l'ambassadeur lui eût jamais rien dit, disant que c'était à présent le style de la Cour; qu'il croyait que l'ambassadeur lui dirait à présent ce qu'il aurait à faire, et là-dessus il me dit tout ce qu'un homme tel [que] Retz est capable de dire en la conjoncture présente. L'ambassadeur me parla plus en détail et me dit qu'il était l'homme du monde le plus embarrassé et ce que j'avais dit au cardinal de Retz et Bigorre l'avait encore plus embarrassé. Je lui dis que tout ce que j'avais dit était la vérité pure et quelqu'autre peinture qu'on lui aurait faite serait contraire à la vérité. Il me dit qu'il en était persuadé, et qu'il allait brûler toutes ses instructions, qui ne lui pouvaient plus servir de rien, puisqu'il était obligé de m'avouer qu'elles étaient fondées sur l'union de Chigi avec Rospigliosi et Azzolino, lesquels on supposait qu'ils étaient inséparables. « Et sur ce fondement, me dit-il, j'écrivais aux cardinaux Chigi et Azzolino les lettres que je leur ai écrites, et je voudrais qu'il m'eût coûté quelque chose de n'avoir jamais écrit à Chigi, car considérez quel malheur est le mien quand j'écris à un homme que ma lettre trouve ligué avec les Espagnols. Cela m'a fort décontenancé. »

Je lui dis que cela n'était rien et qu'il ne fallait pas s'embarrasser de cela; que c'était la bonne fortune de l'ambassadeur de France qui voulait le séparer du mauvais destin de Chigi, et lui donner la gloire de faire un Pape qui reconnaîtrait son élection de sa main. Là-dessus je commençai à lui exagérer les forces de la confédération qu'on avait faite contre Chigi. Je lui dis ce que j'avais déjà dit au cardinal de Retz, mais je vis qu'il prit plaisir de me le faire redire. Je lui dis donc : « Vous trouverez l'Escadron plus uni que jamais, ayant à présent encore plus d'honneur, plus d'esprit, plus de courage qu'ils n'ont jamais eu; ils sont à la tête de tout le reste, unissant, fortifiant Barberino et Rospigliosi avec tout le reste des Cardinaux, et c'est Azzolino qui ordonne, dispose et fait tout, faisant semblant de ne faire rien ». Là-dessus nous entrâmes en la discussion et l'examen des Cardinaux papables. Nous parlâmes d'abord de d'Elci et Celsi. Il me dit sans balancer qu'il était obligé de se déclarer contre d'Elci, et que le Roi de France l[ui] ayant donné l'exclusion dès le conclave passé, il était résolu d'y continuer. Pour Celsi, on n'a rien contre lui, mais que, puisqu'il voyait que vous autres ne le voulaient, qu'il con-

courrait avec vous de bon cœur avec une entière résignation sur son sujet. Je lui dis qu'il n'était plus question de l'exclusion de d'Elci et [de] Celsi; que c'étaient des gens perdus, et que toute la puissance du Roi de France et du Roi d'Espagne unie ensemble serait faible et inutile en faveur de leur élection. Il en demeura d'accord, d'autant plus que je lui dis que je croyais qu'il n'était pas venu pour souscrire aux décrets de l'ambassadeur d'Espagne. Cette pensée fit son effet, et il m'assura qu'il avait ordre positif de faire l'exclusion à d'Elci et de concourir avec l'Escadron en toutes celles qu'il voudrait faire. Je louai fort là-dessus la prudence du Roi de France et le priai d'être persuadé que, pour l'exclusion, l'Escadron n'avait que faire des Français ni des Espagnols (1), et qu'il n'était plus question de cela, mais qu'il était question de leur porter l'inclusion, aussitôt qu'ils se seraient unis avec la faction de France et que la gloire de l'élection en reviendrait au Roi de France.

Là-dessus nous continuâmes à parler des sujets capables [d']élection. L'ordre nous porta sur Bonvisi. Je lui dis, après lui avoir demandé de quelle manière il était avec eux, il me dit, qu'ils n'étaient ni bien ni mal avec lui, mais il me demanda là-dessus si je croyais qu'il pouvait réussir. Je lui dis que je croyais que non, pour les raisons que vous m'aviez dites dans votre billet. Il me dit qu'il en était persuadé aussi bien que moi, et qu'il croyait de plus que Chigi ne le veut pas, et [là-]dessus il me parla du neveu de Bonvisi comme d'un homme qu'il appréhende. Je lui dis là-dessus ce que l'ambassadeur d'Espagne a dit sur son sujet, et outre cela je lui dis qu'il ne bougeait de chez l'ambassadeur d'Espagne, et que l'élection de Bonvisi n'était portée que par ceux de la faction d'Espagne. Je lui contais tout cela fort naturellement et sans témoigner aucun dessein, et il me sembla que cela fit l'effet que je désirais. Là-dessus lui-même nomma Vidoni. Je lui dis là-dessus que d'être créature de Chigi était pour lui un grand obstacle, qu'outre cela il était sujet du roi d'Espagne et aurait par conséquent une secrète exclusion des Espagnols qui ont cette infatuation en tête d'être sujets à de grands malheurs sous la domination d'un pape de leurs sujets. Là-dessus je lui allégeais les histoires passées, outre cela que je croyais que Chigi ne concourrait jamais à un homme de qui il recevait publiquement les pasquinades dans le conclave. Il me demanda là-dessus avec admiration si cela était possible et me dit : « Serait-ce un si grand mal que de faire un pape malgré Chigi et les Espagnols? » Je lui dis que c'était à lui de voir

(1) Christine a répété ici par erreur le chiffre 97 (Français) au lieu de 98 (Espagnols).

si Vidoni méritait un tel effort. Il me demanda en quel état il était avec l'Escadron. Je lui dis que je ne le savais pas, que néanmoins je me doutais qu'étant de la masse réprouvée (1) il courrait le même risque que les autres. Il me dit là-dessus « Quoi, vous croyez donc qu'aucune des créatures de Chigi puisse réussir? » « Je ne vous dis pas cela, » dis-je, « mais je crois bien que s'il arrive qu'on se lasse de faire l'exclusion, comme on se lasse de toutes les choses du monde, en ce cas je ne crois pas qu'on s'en lasse en faveur de Vidoni. Je croirais plutôt qu'on pensât à quelque autre. » Il me dit là-dessus : « Quoi, il y a-t-il d'autres prétendants dans la faction Chigi? Je croyais les avoir tous nommés ». Je lui dis là-dessus : « Est-il possible que vous ignoriez que dans la faction Chigi il y a vingt-deux hommes et vingt-cinq papes? » Il se mit à rire. Là-dessus je lui nommai Bonelli et le regardais exprès un peu malicieusement. Il y prit garde et me dit : « Je pense que vous avez lu mes instructions. » Je me mis à rire et lui répondis : « Sans les avoir lues, je pense savoir ce que vous pensez là-dessus. » Il m'avoua qu'il n'y pouvait consentir. Là-dessus je lui dis : « Vous faites bien de me le dire et je vous conseille de vous confier entièrement à Azzolino et de lui ouvrir votre cœur, car je suis persuadée que quand on connaitra ceux pour qui vous avez quelque chagrin, comme on a le dessein de vivre bien et en bonne intelligence avec vous, on ne prendra pas des engagements qui vous soient désagréables, et on donnera les mains à tout ce que vous voudrez et à ce qui sera faisable. »

Il me répondit là-dessus : « Et moi je ferai de même, et je leur abandonne tous ceux qu'ils voudront, pourvu que je le sache. » Là-dessus je lui demandai s'il abandonnerait Celsi et Bonvisi si vous le souhaitiez. Il me répondit : « Hélas, avec une résignation entière Qu'ils les noient, qu'ils les pendent s'ils veulent! J'y souscris de tout mon cœur. » Là-dessus il me dit qu'outre Barberino il y avait Facchinetti, Caraffa et Bonelli. A ces trois il avait ordre de donner des secrètes exclusions. Là-dessus il commença de faire un peu le franc, disant que, pour l'exclusion, il était en état de la maintenir toujours. Je répondis qu'il fallait le lui avouer, mais à condition qu'il se joigne à l'Escadron, car s'il prenait malheureusement pour lui le parti de Chigi, je ne lui répondrais de rien, et moins de Facchinetti que d'aucun, d'autant plus que sur son sujet sa propre faction lui manquerait. Il me l'avoua. Il me dit là-dessus : « Mais si je pouvais réunir Chigi avec l'Escadron, que vous semblerait-il de ce dessein? » Je lui dis : « Le dessein est grand, il est beau, et je suis

(1) La faction Chigi.

ravie de voir qu'un ambassadeur de France passe les monts et [les] fleuves pour venir travailler à l'union des Espagnols avec l'Escadron. Ce sera en faveur de Celsi ou de d'Elci, que vous excluez. » Cette réponse le surprit et le décontenança un peu, mais il se remit aussitôt et me dit : « Vous avez raison; mais mon dessein est de tirer Chigi [d']entre les mains des Espagnols. » Je lui dis : « Vous avez raison, mais d'autres ont travaillé à ce dessein aussi bien que vous, et vous ne réussirez pas mieux que moi. » Là-dessus je lui racontai tout ce que j'avais fait inutilement pour faire connaitre son erreur à Chigi. Là-dessus nous nous séparâmes, car il était tard, et je devais encore recevoir le cardinal de Bouillon, qui est un très honnête homme et fera honneur au S. Collège, tout jeune qu'il est. Après cela il me reste à vous dire mes sentiments sur le sujet de l'envoi de l'ambassadeur de France et de ses desseins, qui sont si je ne me trompe :

1) D'être uni avec l'Escadron et la faction Rospigliosi;

2) De ménager Chigi, mais je crois qu'après qu'on m'a parlé ce dessein est très affaibli et s'affaiblira tous les jours plus;

3) On n'a rien contre Vidoni. Je me trompe fort s'il est pourtant le favori, car c'est Brancaccio et Bona, selon toutes les apparences, mais si l'Escadron et Rospigliosi consentiront à Vidoni je vois bien qu'on y donnera les mains de bon cœur;

4) J'ai encore remarqué que l'union de Barberino avec l'Escadron les choque un peu et épouvante les Français, et contribue un peu au penchant qu'on leur a voulu donner vers Chigi. Cet avis est important et vous servira merveilleusement. Je l'ai arraché du cœur de l'ambassadeur de France malgré lui. J'ai apporté à ce mal tous les remèdes qui m'ont été possibles sans témoigner de le connaitre et j'espère de n'avoir pas perdu mon temps;

5) On se flatte aussi sur l'ascendant que Chigi a sur l'esprit de Rospigliosi, et on espère de détacher Rospigliosi de Barberino et de l'Escadron tôt ou tard et lui faire faire ce que Chigi voudra. J'ai apporté à ce mal aussi les remèdes le plus adroitement qu'il m'a été possible, et sans faire semblant de m'en apercevoir. J'ai dit fort naturellement que j'appréhendais que Chigi ne disposât à la fin Rospigliosi en faveur de d'Elci, car pour Celsi j'étais assurée que Rospigliosi n'y consentira jamais, et je me suis aperçue que ce discours fit l'effet que je souhaitais sur l'esprit de l'ambassadeur de France;

6) Et en dernier lieu j'ai conçu qu'ils seront ou par amour ou par force unis à vous et à l'Escadron, pourvu qu'ils se puissent assurer que ni Barberino, ni Facchinetti ni d'Elci ni Bonelli ne soient pas

vos papes. Je leur ai dit que pour s'en assurer il fallait s'unir à vous par l'estime et la confiance, et qu'en agissant de cette manière on serait l'arbitre de l'élection, mais qu'en cas qu'on prît le contre-pied, je ne répondrais de rien.

Voilà tout ce que j'ai pu tirer dans cette première audience. Je voudrais que cela vous serve de quelque chose et que vous fussiez tous contents de moi. J'oubliais de vous dire qu'en parlant de la division apparente de Chigi et des Espagnols il m'en demanda mon sentiment. Je lui dis là-dessus qu'il fallait considérer cette désunion de deux manières; qu'en la considérant comme une feinte je croyais qu'on s'en était avisé pour faire donner les Français dans le panneau sur le sujet de d'Elci, [de] Celsi et de Bonvisi, qui était le pape des Espagnols et de Chigi. Que si c'était une vérité comme cela pouvait être, il fallait s'imaginer que les Espagnols ne quittaient Chigi que parce qu'il était de leur intérêt de quitter un parti à la ruine duquel ils tâchaient sagement de se soustraire: que leur exemple devait servir utilement aux Français pour profiter de leur erreur, soit qu'ils s'en repentent ou non. Il me témoigna de goûter fort ce raisonnement, et j'ai osé me flatter de l'avoir persuadé. Je voudrais vous avoir donné contentement et vous prie de me donner la joie de m'en assurer si j'ai mérité votre approbation. Adieu, je vous envoie une lettre de Zetina. Je me réserve à vous faire une relation à part sur son sujet. Tout va bien. S'il plaît à Dieu, j'ai bien des nouvelles à vous donner, mais je ne puis, car je n'en puis plus. Il faut que je mange un morceau, et je vous écrirai.

(Sans signature.)

N° 3.

Chaulnes au roi, Rome le 21 *janvier* 1670.

(Paris, Arch. des Affaires Étrangères. Rome, Correspondance. Tome 208, f° 69.)

EXTRAIT

. . . . . .

Ayant envoyé en cette ville, deux jours avant mon arrivée, un gentilhomme à M^r^ de Bourlemont pour lui en donner avis, j'écrivis à la Reine de Suède, pour lui témoigner la joie de voir ma seconde ambassade honorée de l'honneur de sa présence et je reçus, à une journée d'ici, la réponse de la dite Reine, remplie de beaucoup de

compliments, et qui concluait, que si je voulais croire mes amis, V. M. pourrait avoir tout l'honneur du Conclave. J'eus donc ensuite l'audience de S. M., qui ne dura pas longtemps (après toutes les démonstrations qu'elle me fit paraitre de toute sorte d'estime, de respect et de passion pour les intérêts de V. M.) sans m'ordonner de quitter tous les compliments, et toutes les cérémonies, pour entrer en matière avec plus de liberté, et ayant même quitté sa chaise pour se promener, nous parlâmes de toutes choses et pour réduire une si grande matière en moins de terrain que je pourrai, j'aurai seulement l'honneur de dire à V. M. qu'il n'y a pas d'empressement qu'elle ne me témoigna pour le Cardinal Azzolin, et pour me presser de me déclarer pour lui, me faisant voir en ce cas là tous les cieux ouverts et me parlant de la faction de Rospigliosi comme de troupes auxiliaires. Je lui témoignais, Sire, que toute ma pente, suivant les ordres de V. M. allait du côté de Rospigliosi, qu'elle ne me verrait point tirer l'épée contre eux, mais qu'à parler sainement des choses, il y avait une autre question à vider auparavant, savoir : si on ne leur serait pas plus utile dans le poste où j'étais, étant bien assuré de l'affection du Roi, que par l'éclat d'une déclaration qui ne pouvait que les affermir dans l'exclusion, dont ils étaient déjà les maitres, sans leur pouvoir porter l'inclusion, étant constant que les choses en l'état présent chaque parti avait l'exclusion. La Reine convint que ce parti pouvait être plus glorieux et me dit même qu'elle ne croyait pas impossible, que l'on ne pût y réussir, et comme les Cardinaux Rospigliosi et Chigi m'avaient prié de le prendre, je lui témoignais que je m'emploierais quelque jour à remettre la bonne intelligence entre ces chefs de Factions (suivant son avis) et qu'en suite je lui rendrais compte de toutes choses avec la dernière confiance suivant les ordres que j'en avais de V. M.

De ce discours, Sire, la Reine Christine passa plus avant et entra dans la discussion du mérite des Sujets Papables pour connaitre ceux qui pourraient n'être pas agréables à V. M. et ceux qui lui pouvaient plaire, et comme cette matière était assez délicate à pénétrer dans un commencement de négociation, je pris le parti de m'ouvrir à elle sur le sujet des exclusions et de traiter la matière de l'Inclusion un peu plus généralement. Je lui dis que V. M. ne voulait pas Barberin et que les Espagnols voulaient d'Elci trop opiniâtrement. Elle me demanda comment je pouvais être ami de Chigi, et être dans ce sentiment pour d'Elci. Je lui dis que ce pouvait être par cette raison, que j'étais encore plus des amis de Chigi, puis que, quand il pourrait exalter d'Elci, ce dont je ne conviendrai pas, l'on ne faisait de si méchants tours à ses amis, au lieu qu'étant de parti contraire, l'on

avait moins de mesures à garder. Cette maxime la fit un peu rire. Et suivant ainsi la liste des Cardinaux et nommant le Cardinal Facchinetti, je lui demandais si S. M. eût été éloignée de cette Cour et que l'on lui dit l'exaltation du Cardinal Facchinetti, ce qu'elle aurait cru. Elle me dit qu'elle aurait cru que Barberin ne l'ayant pu être, il aurait donné sa place. Je lui témoignais que quoique le Cardinal Facchinetti fut un très bon sujet que l'on se pouvait dispenser de contribuer si fort à la gloire du Cardinal Barberin. Elle me dit qu'elle était bien aise d'être confirmée par moi de ce qu'elle croyait bien, et que je pouvais m'assurer que le Cardinal Azzolin ne ferait jamais rien contre les intérêts et la volonté de V. M.

A l'égard, Sire, de l'Inclusion qui était ce qu'elle désirait le plus savoir, j'ai cru ne devoir parler de tous les Cardinaux Papables que sur le pied d'indifférents, sans témoigner plus de chaleur pour les uns que pour les autres, et que selon leur conduite dans la suite de ce Conclave, je m'échaufferais plus ou moins pour eux, et pris toujours cette conversation sur le fondement que la désunion des Cardinaux Chigi et Rospigliosi m'avait tellement rompu mes mesures, que je n'avais qu'à prendre de V. M. de nouvelles instructions pour me conduire en cette nouvelle cour. La dite Reine me parut fort satisfaite de mon audience, qui dura plus de deux heures, et en partant me demanda encore, assez tendrement, si je n'étais pas aussi bon ami du Card^{l} Azzolin, sur quoi je lui dis que je n'avais rien de plus à lui répondre, que je la suppliais de demander au Cardinal ce qu'il en croyait, et d'ajouter foi à ce qu'il lui en écrirait, ce qui me parut ne lui déplaire nullement.

. . . . . .

Signé : le duc DE CHAULNES.

N° 4.

Astorga à la reine-régente. Rome, le 1er février 1670.

(Arch. de Simancas. Secreteria de Estado. Legajo 3123, N° 26. — Copie.)

Señora.

El Marques de Astorga en la carta inclusa de primero del corriente (que ha estado en las Reales manos de vuestra Magestad) da cuenta de que el Conclave se continuaba sin novedad, esperandose que presto se estrecharian los Tractados, para la exaltacion de Pontifice,

teniendo aquella grande obra el dichoso fin, que han menester el servicio de Dios, el bien de su Iglesia, y los intereses de la Monarquia. Y representa á vuestra Magestad que aquellos dias havia padecido grandes combates de los Cardenales, que forman el Partido del Esquadron, persuadiendole a que cooperase en lo que querian vender por servicio de vuestra Magestad resultando en utilidad de Franceses, y de quien hacia la proposicion; En que el se gobernó agradeciendo en la exterioridad su fingido zelo, y oponiendose reservadamente a tales designios, participandolo al Cardenal de Medicis para que, enterado dello, continuase el grande acierto, con que trata aquella importante materia.

Al Consejo parece, que vuestra Magestad puede servirse de que se responda al Marques que vuestra Magestad espera, que en negocio en que va tanto, se havrá gobernado con la sagacidad, y prudencia competentes, siguiendo las justas y piadosas maximas de vuestra Magestad expresadas repetidamente en sus Reales ordenes, que se reducen a dar a entender que lo que vuestra Magestad desea, y por su parte se solicita, es que Nuestro Señor conceda a su Iglesia un Pontifice tal qual conviene al bien de la Christiandad, advirtiendo al Marques que debiera haverse expresado mas en lo que insinua de las instancias de los Cardenales. que componen el Esquadron, en orden a que cooperase en lo que querian paliar por servicio de vuestra Magestad tanto mas, quando se entiende que estos tienen poca fuerça, y podria convenir prevenirle en este particular lo que se ofreciese a vuestra Magestad.

Vuestra Magestad mandará lo que fuere servida.

En Madrid a 7 de Marzo de 1670.

(Rubricas.)

Roma 1° de Febrero 1670.

El Marques de Astorga.

Señora,

Corre el Conclave sin novedad en los terminos que avisé a vuestra Magestad en carta de 18 del pasado, y aunque su duracion es mas de la que yo he deseado, devo prometerme que se estrechen los tratados fundamentales para la exaltacion de Pontifice, de suerte que con brevedad tenga esta grande obra el felix exito que han menester el servicio de Dios, el bien de su Iglesia, y por el consiguiente los intereses de la Monarquia del Rey nuestro Señor.

He padecido estos dias grandes combates de los Cardenales que forman el partido del Esquadron en orden a persuadirme a que cooperase en lo que querian vender por servicio de vuestra Magestad siendo assi que resultava en utilidad de Franceses por los tradados contraidos, y en beneficio de los que me hacian la proposicion, por entrar en el manejo que tan adverso nos fue el Pontificado pasado; yo me he governado en esta materia con la destreza de agradeçer su zelo, como si fuese bueno, y de oponerme reservadamente a sus fines, con el conocimiento de que son malos, y de todo he dado parte al Cardenal de Medicis que unido con los demos de la facçion de vuestra Magestad obra milagros en su Real servicio sin mostrar ynclinacion a sugeto alguno (como se lo he pedido hasta ver el que tiene mayor aura del Colegio, y siendo de los aprovados por vuestra Magestad en los despachos antiguos con que me hallo, esforzar su fortuna hasta colocarle en la mas suprema.

Esta, Señora, es una corta ynsinuacion de tanto como al presente ocurre, cuia especificacion omito por no embarazar ynutilmente a vuestra Magestad con relaciones que reservo para despues de acavado el Conclave, y por no exceder de esto mismo concluio este despacho, pudiendo asegurar a vuestra Magestad que ha de premiar Dios su recto y santo zelo a su Iglesia un Pontifice qual combiene para todo, de que sin dilacion, y con grande alborozo espero pasar la noticia a vuestra Magestad.

Nuestro Señor, etc.

N° 5.

Chaulnes au roi, Rome, le 11 février 1670.

(Paris, Arch. des Affaires Étrangères, Rome, Correspondance, tome 208, f. 209.)

EXTRAIT

. . . . . .

Pour rendre compte ensuite à V. M. de l'état de ce Conclave, j'aurai l'honneur de lui dire que les factions sont toujours fermes dans les mêmes unions, et celle de V. M. dans son poste. A l'égard du détail, je vois, Sire, plus d'embrouillement que jamais dans la discussion de ces affaires, desquelles le dénouement ne me parait que fort long, et très difficile par la diversité des partis qui se rencontrent en chaque ligne, qui se font encore plus de tort que leurs

propres ennemis, par les exclusions qu'ils fomentent les uns contre les autres. Ce que je puis faire savoir à V. M. de plus positif, et de plus de conséquence, est, Sire, que tout roule présentement sur la faction de Chigi, lequel est toujours dans la même union avec l'Espagne, mais bien plus dans la confidence avec Médicis, que dans celle de l'Ambassadeur d'Espagne, et comme le Cardinal de Médicis n'a pour objet que le Cardinal d'Elci, et qu'il ne veut pas perdre l'argent qu'il a distribué dans le Conclave, il n'y a rien qu'il n'ait fait cette semaine pour cette exaltation. Un volume ne contiendrait pas toutes ses relations et ses intrigues, dans lesquelles ayant su deux choses considérables, l'une, que l'on faisait dire à l'oreille que la France concourrait, et l'autre que par l'argent et les ruses cette affaire était plus avancée que jamais, plusieurs Cardinaux étant revenus à lui, je pris hier la résolution de ruiner cette négociation, et pour le faire avec quelque hauteur, je résolus d'en faire parler au Cardinal de Médicis qui se faisait le chef de cette entreprise, et (croyant qu'il était de la prudence de garder quelques égards avec lui) de le faire d'une manière qu'il n'eût pas à s'en plaindre.

Je rendis compte à V. M. par ma derniere dépêche, comme pour arrêter un peu le dit Cardinal, sur les premières lumières que j'eus de sa conduite, je lui avais fait connaitre indirectement par Maffei, à un de ses Conclavistes, que cette déclaration de chef de la faction d'Espagne, sans aucun titre ou d'Ambassadeur, ou de Protecteur, (dont avaient toujours été pourvus ceux de sa maison quand ils s'étaient déclarés) pouvait faire douter un peu des sentiments qu'il témoignait conserver pour V. M. (Le dit Cardinal ayant fait à l'extérieur plusieurs expressions à tous les Cardinaux Français, des égards qu'il avait toujours pour les volontés de V. M. faisant pourtant sous main le contraire), sur quoi le dit Cardinal ayant pris feu au rapport de son Conclaviste envoya quérir Maffei, et lui témoigna tout alarmé la surprise qu'il avait du rapport de son Conclaviste. La conclusion d'un fort long discours se pouvant restreindre à deux points, l'un, que M. le Grand Duc n'avait voulu entrer en cette affaire, que l'on n'avait pas parlé à Pise de donner à lui Cardinal de Médicis le secret d'Espagne (que je crois même qu'il n'a pas), qu'il ne lui avait été offert que dans le Conclave, et que l'ayant refusé d'abord, il avait été nécessité de le prendre sur une lettre de la Reine d'Espagne, l'autre qu'il donnerait en toute occasion des marques de son respect pour V. M. et pour chercher encore avec la satisfaction du Roi d'Espagne, celle de V. M.

Sachant donc, Sire, qu'il faisait tout le contraire, je profitai de son dernier compliment, du quel feignant d'être persuadé, j'écrivis hier à M. le Cardinal de Retz pour le prier d'aller trouver de ma

part le dit Cardinal, pour le remercier de toutes les honnêtetés que j'avais reçu de sa part, et lui dire que voulant y correspondre, et lui faire connaitre que je prenais autant de confiance en lui que l'Ambassadeur d'Espagne, je voulais lui confier un secret et lui dire que l'exaltation du Cardinal d'Elci ne pouvait être agréable à V. M. parce qu'elle ne pouvait avoir rapport à sa gloire, et que sachant tous les pas qu'il faisait pour cette affaire, je voulais qu'il me sût assez de ses amis, pour lui éviter beaucoup de peine, et dans la suite, peut-être beaucoup d'embarras.

J'écrivis en même temps au Cardinal d'Este de se plaindre en mon nom au Cardinal Chigi, de ce que nonobstant tout ce que je lui avait fait dire, même par lui Cardinal d'Este, ainsi que par d'autres, Mr le Cardinal de Médicis continuait avec tant de chaleur ses poursuites pour d'Elci, que si lui, Chigi, en avait parlé au Cardinal de Médicis, il avait assez à se plaindre de lui d'agir contre sa volonté, et que si il ne lui en avait pas parlé, j'avais à me plaindre de lui, Chigi.

Étant redevable à l'Ambassadeur de Mr le Grand Duc d'une visite, je pris aussi la résolution de la lui rendre hier, pour, dans la conversation du Conclave, pouvoir lui faire pénétrer la mauvaise conduite du Cardinal de Médicis, et les conséquences, ce que je fis de manière, dans le discours, que le dit Ambassadeur me remerciant, me dit qu'il verrait aujourd'hui le dit Cardinal, et qu'il ferait savoir à Mr le Grand Duc l'honnêteté avec laquelle j'en usais.

Le même soir je vis Ravizza et me plaignis aussi à lui de Chigi, sur les poursuites de Médicis pour d'Elci, par les mêmes raisons, ci-devant déduites.

Mr le Cardinal de Retz après avoir communiqué ma lettre au Cardinal d'Este, fut parler à Médicis et lui fit mon compliment, l'ayant accompagné de tout son savoir-faire, ce dont ledit Médicis fut frappé comme d'un coup de tonnerre. Il ne nia point les pratiques, mais il dit qu'il croyait que d'Elci était fort agréable à la France, parce qu'il avait vu entre ses mains, une lettre de ma part, la plus honnête du monde, à quoi (selon ce que j'avais dit une fois à lui Cardinal de Retz que cette raison m'avait été alléguée) il répondit que cette lettre était une réponse à une lettre fort honnête du dit Cardinal, mais qu'il lui voulait dire davantage, qui était : que le sujet de la civilité de ma lettre était ce qui paraissait le plus contre le Cardinal d'Elci, parce que je l'avais écrite sur le bruit qu'il était déjà Pape et que ce même bruit appuyé sur de bonnes circonstances, était ce qui lui pouvait nuire davantage, étant juste que les Couronnes ayent la part qui leur est due dans l'exaltation du Pape. Le Cardinal de Médicis qui avait été d'abord assez modéré par la surprise qu'il eut,

sentant dans la suite le mal du coup que l'on lui portait, s'emporta un peu plus contre plusieurs Cardinaux qu'il croyait portés par la France, et particulièrement contre Vidoni, à quoi le Cardinal de Retz ne répondit autre chose, si non que la faction du Roi étant indépendante n'avait point d'affection pour aucune faction et qu'elle trouverait partout de quoi remplir la gloire de V. M. Cette conversation étant finie par de grands soupirs du dit Médicis et des assurances qu'il ne ferait rien qui pût déplaire à V. M., laquelle j'assure, qu'en cette occasion comme en toutes autres l'on ne peut en user ni avec plus de zèle, ni avec plus d'application que fait M[r] le cardinal de Retz.

Il serait à souhaiter, Sire, que je pusse avoir le même compte à rendre à V. M. sur M. le Cardinal d'Este, de la négociation du quel avec Chigi, je n'ai pu avoir les mêmes satisfactions. Venant de recevoir sa réponse, qui porte qu'il a fait d'abord quelques excuses à Chigi de ne lui avoir pas parlé des deux billets, que lui, Cardinal d'Este, avait reçus de moi du 26 et 27 janvier, par les quels je lui mandais l'impossibilité de l'exaltation de d'Elci, et de concourir pour lui, dont il venait lui parler, lui faisant voir sur cela et les deux premiers billets, et la lettre présente. Il me mande ensuite qu'il s'est plaint à Chigi des poursuites qu'il faisait pour d'Elci (et c'était de celles de Médicis, dont je l'avais chargé de se plaindre), que Chigi nie d'en avoir fait pour d'Elci et que les rapports que l'on m'en avait fait partaient de la part de ceux qui le voulaient mettre mal avec moi, pour lui ôter les bonnes grâces de V. M., ce qui change toute la face de l'affaire. Mais ce que je vois est qu'il a voulu éviter de prononcer à Chigi le nom de Médicis pour ne le pas brouiller, peut-être, ce que même j'avais prévu en ayant donné la commission à M. le Cardinal de Retz, et de plus, Sire, dans la crainte qu'il ne se fâchât (comme il le pouvait, étant protecteur) de ce que je chargeais un autre que lui de cette commission. Je lui mandais que je ne voulais pas l'exposer, et que d'un protecteur à un autre, il serait difficile que cette affaire ne fit trop de bruit. Mais comme pour un de coup partie Chigi pourrait désavouer Ravizza, V. M. jugera mieux que moi des inconvénients qui peuvent arriver lorsqu'un Protecteur avoue qu'il ne parle pas de ce que l'on lui mande, quoi qu'il réponde par ses billets qu'il exécute tout ce dont on lui écrit. Je m'en expliquerai demain, Sire, avec lui pour prévenir ce qui pourrait arriver dans la suite. Mais je vois peu de sûreté pour les affaires qu'il ménagera que d'avoir plusieurs cordes à son arc, attendant cependant la réponse de Ravizza, qui sera plus positive, et sur la quelle je pourrai prendre de plus solides mesures.

Voilà, Sire, l'histoire du jour, qui commence à faire quelque fracas dans Rome, mais voyant que contre tout ce que j'ai fait dire à Chigi, et les assurances qu'il m'a fait donner plusieurs fois par Ravizza que l'on ne parlerait pas de d'Elci, l'on continuait les négociations, et même qu'elles avançaient, et qu'il y aurait du risque à laisser aller plus loin ces sourdes pratiques, j'ai cru qu'il était difficile que l'on les pût arrêter par des expédients qui fussent plus sûrs, et plus proportionnés à la gloire de V. M. Je dis, Sire, plus sûrs, parce que je me doute que tous les Espagnols et tous les Médicis ensemble se puissent relever d'un si rude coup, qui va changer la face du Conclave, toutes les lettres que j'ai reçues aujourd'hui, et que j'ai reçues portant qu'il va commencer aujourd'hui. Cependant, Sire, je crois très difficile de prévoir où l'on se pourra déterminer par les fortes exclusions contre tous les trois sujets de la faction de Chigi. Le Cardinal Celsi par ses mœurs, et par Barberin, Bonvisi par Barberin, l'Escadron et Rospigliosi, et Vidoni par Chigi, les Espagnols et Médicis, Barberin même n'y allant pas, mais sans exclusion. Si les difficultés ne sont pas si grandes dans les autres factions, le passage pour y aller est un défilé bien dangereux, dans le quel personne ne veut se hazarder. Ainsi, Sire, tout est présentement encore incertain, hors que je ne perds aucun moment à travailler avec soin sur tout ce qui peut être de la faction de V. M. à la quelle j'oserai représenter, pour l'honneur de sa faction, l'état misérable où se trouve le Cardinal Maldachin par la longueur du Conclave, Ursin n'étant en beaucoup meilleur état, dont j'écris plus au long à M. Colbert ainsi que sur le sujet de quelques Palais. . . . . .

. . . . . .

Signé : Le duc DE CHAULNES.

N° 6.

Azzolino à Zetina. Rome, le 16 *février* 1670.

(Archives Azzolino. — Autographe non signé.)

TRADUCTION.

Je vois de votre dernier billet ce que j'ai déjà vu de la conduite de l'ambassadeur, auquel je réponds pour la dernière fois :

Que c'est seulement sur ses instances et demandes que nous nous sommes déterminés pour Vidoni, quoique ni l'attitude de Chigi

envers nous, ni notre propre convenance ne nous donnaient aucun motif de rester dans les créatures de Chigi, excepté le service du Roi d'Espagne, et le désir qu'Astorga nous en avait exprimé;

Que je l'ai assuré que l'élection de Vidoni pouvait se faire, aussi par les autres parties (de la Ligue), *après* que l'ambassadeur nous eût assuré qu'il était acceptable à la faction d'Espagne et à Chigi, et qu'il nous eût dit avoir donné de tels ordres en faveur de Vidoni qu'il aurait honte de croire possible qu'ils ne fussent exécutés, et qu'encore il aurait par force maintenu Chigi dans ses créatures.

Maintenant au contraire je vois que l'ambassadeur, en venant aux roues, a reçu des ordres au lieu de les donner, et que c'est la faction d'Espagne qui commande à l'ambassadeur, car si lui commandait à la faction et voulait Vidoni, celui-ci serait déjà pape.

Donc, je répète : Vidoni ne peut être perdu que par la faute de l'ambassadeur, et il ne se perdra pas pour autre chose. Mais de cela il n'est pas nécessaire de parler. Dites seulement à l'ambassadeur que ni l'impossibilité morale, qu'il s'imagine, sans dire pourquoi, ni la mort même de Vidoni, ne pourront jamais faire possible l'élection de d'Elci, de Celsi ou de Bonvisi.

Et après ce que Son Excellence m'a signifié, nous prendrons désormais entière liberté de ne travailler que pour le service de Dieu comme bon nous semble. Mais que S. E. se souvienne de mes prédictions.

(Sans signature.)

N° 7.

Médicis à Astorga. Rome, du conclave, le 28 *février* 1670.

(Archives de Simancas. Secretaria de Estado, Legajo 3123, N° 32. — Copie.)

RAPPORT SUR LA PERSONNE DU CARDINAL VIDONI.

Relacion de lo que ha passado quanto a la persona del Cardenal Vidoni, assi en orden a la inclinazion que franceses le tienen como a la negociacion de los Cardenales esquadronistas para exaltarle con suma violencia al Pontificado. Y tambien de los motivos que ha tenido el Cardenal Guissi para no quererla, y de los que han obligado al Señor Embajador de España, y al Cardenal de Medicis y a los demas de la faccion a concurrir en lo que deseava el Cardenal Guissi, por huir los inconvenientes de lo contrario, y lograr las considerables conveniencias que se comprehenderan de lo que se sigue.

Sepase pues que haviendose visto el modo de proponer a Vidoni para el Pontificado pusso esto en justa sospecha, y en grave cuidado de investigar los motivos. Y assi con las diligencias hechas por el Cardenal de Medicis, y por el Embajador de España, se aclaro todo bien presto. Pues desde que Vidoni fue Nuncio en Polonia adquirio por medio de la Reyna el afecto de franceses, y esto se ha hido cultivando siempre hasta el dia de oy por el Rey Cassimiro, y por Monsieur de Visiers. En cuya consequencia la otra vez que vino aqui el Embajador Duque de Chaune, pazó estrecha confidencia con el y se empleason en ello los Cardenales Esquadronistas, no obstante lo qual ha mostrado siempre Vidoni al Señor Marques de Astorga el querer servir al Rey. Y ya estos Señores Cardenales se lo haviran elegido por Pontifice suyo.

En el progreso deste dilatado Conclave, bien facil ha sido el reconocer que los franceses querian a este en primero lugar a exclusion de qualquiera otro, comme les saliesse, pues se ha visto haver dejado a otros tres sugetos deseados de franceses, y concurrir en un vasallo del Rey de España sabe Dios a que fin.

Sepase tambien que la intempestiva exclusion de Delci no procedio de otra cossa sino del excessivo deseo de llegar a Vidoni pues la exclusion se hiço quando estava en el mayor vigor la platica de Vidoni promonida por los Esquadronistas por la utilidad propia, y por complaçer a franceses, y se ha sabido de personas confidentes y dignas de toda fé haver ofrecido el mismo Vidoni a Monsieur de Chaune algunos Capelos a su dispossicion, y otras gracias y esto en quanto a haverse asegurado que Vidoni hera todo frances. Y puedese argumentar con seguridad que Vidoni haura prometido muchas cosas a ostros mientras con papeles ha ofrecido al Señor Embaxador de España no tomar Ministros que no sean de su satisfaccion.

Los Cardenales del Esquadron que no han pensado jamas en otra cosa que en mantenerse en Palacio procuraron ganar el animo de Vidoni con promesas de llegarle con todo su poder al Pontificado, no obstante que sabian el descredito en que este sugeto estava, no solo con la prelatura sino con todo el pueblo de Roma, como se ha visto y ohido, pues à muchos les es notorio su natural avaro y las formas escandalosas con que se governo en su Iglessia antes que la renunciase; a que se añade tambien, la forma con que manejo la Legacia de Bolonia, de que resulto que el Papa Alexandro antes de su partida le hiço escrivir viva carta en que limitaua la authoridad de hazer gracias, y quiças los Cardenales del Esquadron por haerle conocido su natural esperaron el poderle ganar, y mayormente obligarle con que le procuraron con ventajosas condiçiones la renuncia

del Obispado, y otras gracias, del Papa Clemente; y dispusieron por complacerle que el no tuviese el travajo de hir a Polonia, a donde le queria inviar el Papa Clemente por Legado; y en fin obraron con el buen Pontifice que fueze empleado en muchas cosas.

Quando se agrauo el mal del Papa, estando Vidoni en Frascati, firmaron los Esquadronistas la Liga estrecha con el, y se diçe que fue con condiciones, y lo llevaron en sus carroças (cazzi por triomfo) por todo Frascati, y a efecto que el cayesse en que querian empeñarse por el; Hicieron esta publica demostracion a vista de toda la prelatura (que entonces se hallava divertiendose en Frascati) dejando a todos azombrados, demostraciones tan deshusadas.

Vino despues el Duque de Chaunes con los Cardenales franceses, y luego se vinieron con ellos, dentro del Conclave, hasiendo que quedase fuera por algun tiempo Imperial, aunque bueno para negociar con el Duque de Chaune; y concertar todo lo que ocurriese para el comun fin dellos; pues commençavan contrastarlos por las tramas descubiertas, y siempre ha sido publicamente manifestada la estrecha confidencia dellos con franceses, pues con ellos solo sin hablar jamas al Cardenal de Medicis, o a otro alguno de la faccion se estan en el Conclave, y solo con el Señor Embajador por medio de la Reyna de Suecia, y de Cetina, que estado unido a Esquadronistas como se conocio claramente quando ellos deseavan que entrase en el Conclave por conclavista de Aquaviva, o de alguno de los Esquadronistas, y el que llevava los papeles, y los recados a todo el comercio dellos, le han tenido con el pretexto de querer servir a Su Magestad pero si lo han hecho, y si las intenciones dellos han sido de servir a Su Magestad o que el Señor Embaxador sirva a ellos en fines tan perjudiciales a la Corona, los recados, llenados de Cetina, *y los villetes tan contrarios* dan la clara sentencia la qual ha sido corroborada viendose que despues de acavada la platica de Vidoni, no han venido mas a tratar de que servirian en los interezes del Rey (que Dios guarde) con escandalo y con admiracion de los verdaderos criados de Su Magestad. Estas violencias en llegar a Vidoni, y el pretender adquirir ellos solos el merito con el, negociando sin sabiduria de Guissi (de quien Vidoni es creatura), hicieron tanto los animos de todos los Cardenales de la faccion de Guissi, y del mismo, con mucha raçon pues es demasiada ofenssa, no solo no querer hacer Capital de los suyos, y de su elector, sino tambien ponerse en los bracos de sus declarados enemigos que se resoluieran a impedirle la exaltacion, tanto mas que por el descredito que tiene Vidoni, se vio de todos (quitando los interesados) aplaudida esta justa resolucion; y para fortificarse en el partido, pidio, Guissi al Cardenal de Medicis que persuadiese

al Embajador Marques de Astorga concurriese en sus intentos.

Abraçosse con todo gusto la negociacion pues al mismo tiempo que por intereses de la Corona, se discurria en el modo de impedir la exaltacion de sugeto sospechoso por tantas razones se nos ofrezia la coyuntura favorable.

Fue pues aceptado luego el partido, pero se quiso sacar tambien otro util, haciendole prometer a Guissi, que no concurriria en ningun sugeto que no fuese grato a la Corona; y assi sedieron las palabras reciprocas, y estables; cun que a un mismo tiempo se consiguieron muchas ventajas; la primera no tener a Vidoni, por ser sospechoso; la segunda la seguridad de no tener a otros que sean de disgusto; y la tercera el que siendo unidos los intereses, y los animos, se ha conseguido tambien una moral certeça de una union verdadera, con faccion tan potente. Y si se consiguiere por medio del Matrimonio que se espera concluir entre los Barberinos y Guissis, el unir estas dos cassas denajo de la proteccion del Rey ningun servicio podra hacer el Señor Embaxador mayor que este, que su cuidado, y providencia, ha monido; ni el Cardenal de Medicis juntamente con los Cardenales confidentes de la faccion, y se tendra viva la platica, y no sedejara de hacer diligencia que conduzga a tan favorable fin, que es quanto podemos decir en la materia. Conclave 28 de Febrero de 1670.

N° 8.

Christine à Azzolino. 2 *mars* 1670.

(Archives Azzolino. — Autographe non signé.)

La conférence dernière que j'eus avec le duc de Chaulnes depuis la négociation de l'ambassadeur de Venise me fit connaitre en lui un changement qui me déplut et me fit craindre que cette négociation ne produirait quelque effet préjudiciable aux affaires présentes. — Je fis donc tout ce que je pus pour louer sa conduite d'avoir refusé les propositions de l'ambassadeur d'Espagne. Je lui dis l'applaudissement qu'on lui avait donné dans le Conclave, et que c'était une folie et une impossibilité de penser faire un pape sans l'Escadron. Je lui remontrai l'impossibilité de Bonvisi et Celsi [et] lui persuadai de ne se laisser pas séparer de vous ni de Rospigliosi; que votre parti était le plus fort, le mieux et le plus sagement conduit; qu'il était glorieux au Roi de France de fortifier ceux qui avaient soutenu la liberté de l'élection contre l'oppression que Chigi et l'ambassadeur d'Espagne unis avaient prétendu faire.

Il goûta assez mes raisons [et] me promit là-dessus tout ce que je pouvais souhaiter, mais il s'obstina de me persuader que Bonvisi n'était pas si impossible que je me l'imaginais. Ce n'est pas qu'il ne me promit de tenir ferme, mais il me voulut persuader qu'il fallait se préparer de voir ou Bonvisi ou Vidoni pape dans ce Conclave, et que ce ne pouvait être [un] autre qu'un d'eux.

Je lui dis : « Vous me donnez une bonne nouvelle, car puisque cela est, je vous assure que ce sera Vidoni », et nous nous séparâmes ainsi.

Depuis vous savez tout ce que je vous ai écrit, mais j'ai su qu'il était sorti divers billets du Conclave, qui mandaient positivement que Bonvisi serait pape bientôt, et l'assurance que le duc de Chaulnes m'avait donnée que Chigi ne se retirerait pas sans un nouvel effort en sa faveur m'alarma un peu, nonobstant tout ce que vous m'avez écrit. J'ai su la négociation secrète de l'ambassadeur d'Espagne avec le Connétable Colonna, les allées et venues du marquis Nobili en la maison Colonna, et enfin j'ai su de science certaine que les ambassadeurs d'Espagne et de Venise s'étaient donné parole de faire par leur négociation tomber le Pontificat sur l'un des deux, parce que le Connétable a déclaré à Astorga et à l'ambassadeur de Venise aussi bien qu'à l'ambassadeur de France que pourvu qu'un de ces trois fût pape, il serait content; que pour l'être, il n'avait qu'à s'assurer de l'ambassadeur de France, et qu'ils avaient assez de voix pour forcer tout le reste. Tout cela, nonobstant vos lettres, qui pour moi sont des évangiles, m'alarma. Je sus outre cela que le duc de Chaulnes avait été dans la maison Colonna, où on lui avait fait voir la sœur de la connétable habillée en esclave. L'on l'avait enfermé avec les deux sœurs dans un cabinet, où toutes les cérémonies du B. étaient observées, et tout cela pour l'obliger à se donner à Chigi avec sa faction, et quoiqu'il n'y demeurât qu'un demi-quart d'heure, et qu'il sortit d'une manière à persuader les gens qu'il n'avait pas donné contentement, je voulus m'éclaircir de tout par lui-même et je l'envoyai quérir, et c'est de la conversation que j'eus avec lui que je vous veux entretenir dans cette lettre, mais il a été nécessaire de vous faire ce préambule afin de mieux attendre (1) tout.

Je lui dis donc que je l'avais envoyé quérir pour l'avertir qu'on le voulait tromper, et je pris prétexte sur ce qu'on lui avait dit sur le sujet du cardinal Rospigliosi. « Je sais qu'on vous a dit qu'on avait gagné Rospigliosi en faveur de Bonvisi et je vous [ai] envoyé quérir pour raisonner là-dessus avec vous et vous faire connaitre clairement

(1) La reine écrit souvent *attendre* pour *entendre* = *comprendre*.

que cela est faux. » Là-dessus nous entrâmes en matière, et il m'avoua tout ce que j'avais su, mais je lui dis qu'il fallait être fou pour s'imaginer de pouvoir faire un pape malgré Barberino et l'Escadron et Rospigliosi. Je lui fis connaitre l'impossibilité et la vanité de ce dessein, dont il demeura aussi d'accord que je voulus. Je lui fis voir que sans lui vous étiez assez forts pour soutenir cette exclusion, mais je lui fis voir que ceux qui veulent l'inviter à appuyer l'élection de Bonvisi et de Celsi, l'invitent à participer à leur honte d'appuyer une chose impossible, à désobliger tout ce qu'il y a de meilleur [et] de plus saint dans le S. Collège; que d'Elci, Celsi et Bonvisi étaient des gens perdus devant son arrivée ici; qu'il n'était pas assez fort pour relever ce parti; et que je le croyais trop prudent pour vouloir fortifier inutilement le parti des Espagnols contre ses amis, qui avaient soutenu la cause commune contre les Espagnols unis à Chigi; qu'il serait honteux qu'il vint souscrire à leurs décrets; qu'il ne fallait pas se flatter sur le sujet de Bonvisi; qu'il était absolument impossible de réussir et qu'il ne sera jamais pape; et qu'il pouvait bien désobliger Vidoni en penchant de son côté, mais qu'il ne pouvait pas faire Bonvisi pape, quand même les deux Couronnes se joindraient à (1) sa faveur; que pour donner à l'amitié du Roi de France ce que je lui devais, je le conseillais de ne s'exposer pas à participer à l'affront auquel s'exposent ceux qui portent Bonvisi, et de n'écouter pas les propositions de personne là-dessus. Il me répondit et me répéta tout ce qu'il avait fait, m'assura qu'il n'abandonnerait jamais le parti de l'Escadron; qu'il avait fait connaitre Bonvisi pour impossible; qu'il continuerait de le faire; qu'il avait refusé deux [fois] l'audience à Ravizza; qu'il ne (2) s'était retiré de la négociation que l'ambassadeur de Venise avait proposée; et enfin qu'il me donnait parole qu'il n'abandonnerait pas les amis; qu'il n'avait pas même voulu faire les efforts sur Rospigliosi en faveur de Bonvisi, quoiqu'il savait qu'il ne tenait qu'à lui de l'y disposer.

Je lui dis qu'il se trompait; que Rospigliosi ne condescendrait jamais à Bonvisi. L'Escadron était engagé avec lui contre Bonvisi d'une manière sans retour, et que toute l'espérance de Bonvisi était fondée sur des contes.

Il me dit là-dessus qu'on lui faisait voir que s'il se voulait jeter du côté de Bonvisi, on le ferait pape, mais qu'il croyait que c'était folie. « Mais, me dit-il, si on me disait : « Nous avons tant de vœux sans les Français! Si vous venez, il sera pape! Que me conseillez-vous? Je

(1) *à* pour *en*.
(2) La parole « ne » a été écrite par mégarde.

suis venu ici avec ordre de faire pape Bonvisi. Vous me les avez fait changer (je me sers de ses propres termes) et vous m'engagez à Vidoni et je fais tous mes efforts pour lui au lieu de le faire pour Bonvisi, pour qui j'ai mes ordres. Voulez-vous [que] j'aille exclure encore Bonvisi? Je le ferai et vous le promets, mais que dirai-je à mon maitre? Mettez-vous en ma place! »

Je lui dis : « Il faut que vous excluiez Bonvisi secrètement en lui faisant manquer vos vœux et que vous demeuriez dans l'exclusion convenue avec nos amis, que vous ne leur manquiez pas de parole, ou si vous faites autrement vous aurez la honte de vous voir faire d'Elci, car comment avez-vous pu soutenir son exclusion sans promettre celle de Bonvisi et de Celsi? Ne manquez pas à cette parole, car je me proteste que je ne vous réponds de rien. »

Il me promit positivement qu'il ne concourrait pas en Bonvisi, me pria de vous en [assurer] et après bien des discours il me promit si positivement l'exclusion de Bonvisi, que j'ose vous la promettre aussi de sa part, et quoique je vous aie écrit hier qu'il ne faut pas s'y fier, je vous ose aujourd'hui assurer qu'il n'y a rien à craindre, mais ce que je vous ai dit était seulement pour vous faire connaitre que je pense toujours au pis. Du reste, humainement parlant, le duc de Chaulnes ne se séparera pas de vous et je l'ai si fort confirmé là-dedans, que j'ose vous répondre de lui. Plût à Dieu que l'Ambassadeur d'Espagne fût un homme traitable comme lui! Je lui fis connaitre qu'après la lettre écrite à Vidoni, la parole donnée si souvent à vous et à moi, il ne pouvait s'en dispenser avec honneur.

Il me l'avoua, mais il m'exagéra la grandeur du sacrifice. Je découvris ce que je vous ai si souvent écrit, que ses ordres sont positifs pour Bonvisi depuis le dernier Conclave; qu'il (1) avait concerté avec le Roi de France tout ce qu'il fait avec les Espagnols; qu'il a promis de terribles choses au Roi de France, et j'en sais toutes les particularités. Il (2) me parla de Rospigliosi comme d'un homme qu'il n'avait pas voulu gagner, mais qu'il pouvait gagner quand il voudrait. Enfin après tout cela il me dit : « Nonobstant tout cela, je quitte Bonvisi pour Vidoni, qui ne m'a jamais rien promis, avec qui nous n'avons pris aucune mesure, et vous me faites faire tout cela contre les ordres de mon maitre. »

Je lui dis : « Vidoni ne vous a rien promis parce qu'il ne devait rien vous promettre, mais si vous n'eussiez promis l'exclusion de Bonvisi, comment auriez-vous soutenu celle de d'Elci, et n'auriez-

(1) Bonvisi.
(2) Chaulnes.

vous pas eu la honte de voir un pape fait malgré l'exclusion du Roi de France, si vos amis ne s'y fussent opposés? » Je lui dis là-dessus tout ce qu'il fallait dire et je vis que je le persuadais, et il me donna si positivement parole de ne concourir jamais en Bonvisi [et] de tenir ferme pour Vidoni, que je ne puis sans l'offenser ni lui faire tort en douter. Il me dit même qu'il avait écrit en France, qu'il avait été obligé de donner parole à l'exclusion de Bonvisi, et qu'il attendait la réponse par le prochain ordinaire et qu'il voyait bien que, puisqu'on ne lui avait pas répondu par un extraordinaire, que la Cour approuvait ce qu'il faisait, mais qu'il avait jeté toute la faute sur moi pour se justifier et lui (1) avait dit que c'était mon importunité pour Vidoni qui l'a forcé de changer ses instructions, mais qu'il espère d'en être absous. Il me donna donc précise parole de ne pas se séparer jamais de l'Escadron et de ne concourir jamais à Bonvisi, ni à aucun autre sans mon ordre exprès, de travailler uniquement pour Vidoni et de n'abandonner jamais l'Escadron ni Rospigliosi, et [il] arriva jusqu'à me dire que je le publie pour un infâme si [je] le voyais manquer à cette parole.

J'ai donc découvert à cette occasion que les trois d'Elci, Celsi et Bonvisi ont promis au Roi de France la nomination du cardinal pour [le] Portugal, la restitution de Castro et plusieurs autres choses, que je vous dirai de bouche, et cependant ce sont les papes des Espagnols, et ce fut la belle négociation de la Connétable et de sa sœur qui, pour faire ôter l'exclusion de d'Elci, ont promis tout cela, et il m'a dit en confiance que Chigi lui a fait promettre par Ravizza et ces femmes toutes ces choses, pourvu qu'il fît quelqu'un de ces trois pape.

Je lui fis connaître comme il faut l'infamie et le ridicule de tout cela. Il me dit : « Cependant je sais de science certaine qu'on me tiendra parole, et que si Vidoni est pape, vous serez la première à l'empêcher de me rendre justice làdessus. Voyez donc ce que je vous sacrifie! » Je lui dis : « Je vous avoue que quand je serais d'un sexe et [d'une] qualité à pouvoir être pape moi-même, je ne vous promettrais jamais de telles infamies, et vous me donnez une horreur pour ces gens qui vous l'ont promis, qui me semble si juste, que je m'applaudis moi-même d'en être capable, et n'attendez pas de semblables promesses de Vidoni. »

« Non, me dit-il, je ne le prétends pas aussi. Je me contente que vous me promettiez que si Vidoni est pape, que vous protégiez les intérêts du Roi de France auprès de lui. » Je lui dis : « Je ne sais pas si ma

(1) A la cour.

protection importera de rien auprès de Vidoni, quand il sera pape, mais je vous promets bien que je m'emploierai en toutes les occasions justes et raisonnables pour tout ce qui regarde le Roi de France, mais ne prétendez jamais rien de moi qui soit ni indigne, ni injuste, ni lâche. »

« Il me suffit que vous me promettiez cela, et j'estime plus cela que tout ce que les autres m'ont promis, et je vous promets que Vidoni sera pape, si l'Escadron tient ferme pour lui. »

Je lui dis : « N'allez pas vous imaginer que je vous promette rien qui engage! Que puis-je faire? Et que puis-je promettre? Je ne sais pas même si Vidoni sera mon ami ou mon ennemi; s'il souffrira que je le voie, ou non. Je ne prétends l'engager à rien, quand je vous promets mon amitié et mes bons offices. »

Il me dit : « C'est assez. Je ne veux rien de plus. Je vous en dispense de votre parole, s'il n'est votre ami, mais s'il l'est, souvenez-vous d'avoir promis de favoriser toujours les intérêts du Roi quand il aura raison. »

« Je lui dis : « Ne comptez jamais sur moi pour Castro! Le pape ne m'appellera pas dans son conseil làdessus, et je ne me mêle pas des affaires ou je ne dois pas entrer, mais si Vidoni, après être pape, vous donne satisfactiou làdessus, je le blâmerai avec la même liberté que j'ai blâmé Alexandre (I). »

Il me témoigna d'en être persuadé et me dit qu'i[l] se contentait de tout ce que je voulais et me permit de mettre telle forme qu'il me plairait, pourvu que je lui fusse favorable auprès de Vidoni, en cas qu'il fût pape.

Je lui fis làdessus toutes les honnêtetés, disant que je souhaiterais d'être assez bien dans les bonnes grâces du pape futur pour pouvoir être utile au Roi de France, mais que je n'espérais pas cela.

Après cela nous parlions des cardinaux hors de la faction de Chigi, mais il me témoigna qu'il ne fallait pas y penser; qu'en ce conclave ce ne pouvait [être] que Bonvisi ou Vidoni. Je lui dis que c'était une bonne nouvelle pour Vidoni et que je vous assurerai de sa fermeté et constance. Je vous aurais lassé par une longue et mauvaise lettre. Je vous demande pardon et vous prie de m'instruire [sur] ce que je dois faire de plus.

Je viens de voir votre lettre. Je suis bien aise de voir ce que vous me dites. Je m'en servirai comme il faut. Ne craignez rien! Répondez-moi de Rospigliosi, je vous répond de Chaulnes, et si vous tenez ferme, Vidoni va être pape assurément, car Chigi ne sortira jamais

(1) Alexandre VII.

de ses créatures, et ce [ne] peut être que Vidoni. — Zetina m'a dit qu'Acquaviva est très bien disposé et parle d'une manièr[re] d'honnête homme. Plût à Dieu qu'il pourrait réussir à illuminer l'ambassadeur d'Espagne, mais c'est une bête incorrigible.

Je dis aussi à Chaulnes qu'il serait honteux à lui de concourir à Bonvisi après l'avoir déclaré impossible, et qu'il était engagé en honneur de faire voir qu'il a dit la vérité. Il m'a promis tout ce que j'ai voulu et m'a tirée de l'inquiétude où j'étais. Il m'a promis aussi qu'au lieu de travailler pour gagner Rospigliosi en faveur de Bonvisi, il travaillerait à l'unir inséparablement à l'Escadron, et me l'a promis positivement. Je vous fais mes amitiés de tout mon cœur aussi bien qu'à Vidoni et à tous nos amis.

Je vous envoie une lettre de Zetina.

(Sans signature.)

N° 9.

Chaulnes au roi, Rome, le 4 mars 1670.

(Paris, Arch. des Affaires Étrangères, Rome, Correspondance, tome 209, f° 81.)

EXTRAIT

. . . . . .

La seule affaire à laquelle V. M. m'ordonne par mes instructions de travailler étant celle des chapeaux de Pologne et de Portugal, j'en ai parlé à la Reine Christine deux fois depuis mon arrivée, et comme j'appréhendais d'entrer dans un trop long détail des réponses qu'elle fit aux raisons que je lui alléguais pour le Roi de Portugal et M[r] l'Évêque de Laon, elle conclut tout franc qu'elle ne croyait pas que ce fût une affaire faisable en cette Cour, à moins que par des conjonctures qu'elle ne pouvait pas prévoir, et de grandes longueurs. Et comme ce qu'elle me dit me fut un avertissement de prendre encore plus de mesures avant l'élection du pape, elle m'écrivit un billet le 1[er] de ce mois pour l'aller voir. Ce qu'ayant fait, elle me parla de toutes les affaires courantes, c'est à dire de M[r] le Card[l] Bonvisi et de M[r] le Card[l] Vidoni; elle aimerait mieux le premier, si elle ne suivait plus volontiers les sentiments de M[r] le Cardinal Azzolin que les siens propres. Et me voulant pénétrer sur le sujet de M[r] le Card[l] Vidoni qui est présentement son ami intime, je ne m'ouvris pas à mon ordinaire pour lui donner quelqu'ombrage de M. le Card[l] Bonvisi, qu'elle prit bientôt, et comme toutes mes audiences se passent

peu sérieusement, elle me dit qu'elle voyait bien que le Card[l] Bonvisi était mon Mignon. Je lui dis que je ne contribuerais jamais à l'exaltation d'un Pape pour ses beaux yeux, et que le Cardinal Bonvisi avait assez de mérite pour s'attirer la protection de V. M. et assez d'honnêteté pour croire qu'il n'en serait pas ingrat. Sur quoi m'ayant demandé si je ne croyais que d'autres le seraient, je lui dis que ce serait tant pis pour eux, parce que V. M. avait si peu de choses à leur demander, que si ils se brouillaient avec elle pour si peu de chose, qu'ils en seraient les premiers punis lorsqu'ils auraient besoin de V. M. Comme la Reine Christine est vive et pressante lorsqu'elle veut savoir quelque chose, je n'eus pas de peine à me faire tirer les vers hors du nez. Elle me demanda d'abord ce que V. M. avait à souhaiter d'un nouveau Pape. Je lui dis : fort peu de chose, après les grâces qu'elle avait reçues de Clément Neuf. Eh bien donc, me dit-elle qu'est-ce encore que ce fort peu? Je lui dis que je suppliais S. M. de me dispenser de m'expliquer davantage, et de me permettre de me retirer, parce que je n'avais jamais l'honneur de la voir qu'elle ne me fit parler la moitié plus que je ne voulais. Sur quoi s'étant mise a rire, elle me dit qu'il fallait que le démenti ne lui demeurât pas. Je lui dis qu'à ce mot il se fallait rendre parce que je voyais bien qu'elle me ferait peut-être arrêter chez elle, si je ne lui obéissais pas. Que V. M. n'avait rien de conséquence a demander pour lui au nouveau Pape, mais que les intérêts des Princes, ses amis, lui étaient plus chers que les siens propres, et qu'elle était si fort engagée dans les justes prétentions des Rois de Pologne et de Portugal, pour avoir leur part dans les promotions, que c'était comme son affaire ; Que je ne parlais qu'en passant de celle de Pologne, parce qu'elle était incontestable, dont elle convint. Mais qu'à l'égard de celle de Portugal dont le droit était bien juste, mais non encore décidé, V. M. aurait à espérer d'un Pape une prompte et favorable décision. Et après quelque discussion, tant sur la nature de l'affaire que sur la personne de M[r] l'Évêque de Laon, la Reine Christine me dit, après avoir fait deux tours de chambre en rêvant : Eh bien il faut, M[r] l'Ambassadeur, que nous fassions l'affaire de M[r] l'Évêque de Laon. Je lui dis que V. M. espérait beaucoup d'elle en cette occasion, que j'avais ordre de lui en parler, mais que je ne l'aurais fait qu'après l'exaltation du Pape, si elle ne m'en avait pressé. Que c'était beaucoup qu'elle la voulait faire, et que je ne douterais pas du succès quand elle m'en voudrait assurer. Elle me dit qu'elle avait lieu de croire que M[r] le Card[l] Vidoni ne la désavouerait pas s'il était Pape, dont ayant témoigné de ne pas douter, et qu'elle pouvait même plus qu'elle ne disait (pour l'obliger à s'engager davantage), elle me dit qu'elle m'assurait qu'elle ferait l'affaire. Sur quoi lui ayant dit à

dessein de prendre un engagement direct d'elle à V. M. que je connaissais le mérite de Mr l'Évêque de Laon, mais qu'à l'égard de ses avantages et de son chapeau, ce n'était pas la chose du monde que j'eusse le plus à cœur, hors l'intérêt que V. M. y prenait, mais que je manderais à V. M. ce qu'elle m'ordonnait sur ce sujet. Elle me dit : je vous entends bien, et après avoir un peu rêvé, elle me dit : eh bien mandez au Roi de ma part que je m'engage d'avoir le chapeau de Mr l'Évêque de Laon (ayant toujours parlé de celui de Monsr de Toulouse comme étant incontestable) et que je lui en suis garante, si le Cardinal Vidoni est Pape. Sur quoi, je lui dis que ce serait d'agréables paroles à porter à V. M., sur lesquelles elle prendrait d'autant plus confiance, que je savais qu'elle avait des moyens pressants de ne rien risquer. Elle me dit, qu'il était vrai. Sur quoi je lui fis beaucoup de compliments sur cette parole qu'elle me donnait de si bon cœur. Je lui mandais ensuite, en riant, ce qu'elle ferait si le Cardinal Vidoni manquait à ce qu'il lui avait promis. Elle me dit, sans balancer, qu'elle le prendrait plutôt à la barbe, que de ne pas accomplir la promesse qu'elle aurait faite à V. Majesté.

Ce que je vois d'avantageux, Sire, en cet engagement de la Reine Christine n'est pas seulement cet engagement présent, en cas que le Cardl Vidoni soit Pape, parce que je le crois impossible après l'exclusion de l'Espagne, du consentement de Mr le Cardinal Chigi. Mais c'est l'engagement que j'aurai facilité de prendre d'elle à l'avenir, sur tous les autres qui seront de ses amis, ce qui peut se rencontrer facilement dans la part qu'il y a apparence que l'Escadron aura au Pontificat et par conséquent le Cardl Azzolin, et d'avoir fait déclarer la dite Reine en faveur de ce chapeau, elle qui n'en avait jamais parlé à Mr Foucher que comme d'une affaire presque impossible, et qui m'en avait ainsi parlé à moi-même. Et comme je n'ai point perdu cette occasion qui s'est offerte casuellement, je profiterai aussi de toutes les autres qui se pourront présenter pour l'exécution des ordres de V. M. . . . . .

. . . . . .

Signé : le duc DE CHAULNES.

N° 10.

Le cardinal Acquaviva au cardinal Azzolino, le 13 mars 1670.

(Arch. Azzolino. — Copie.)

Adesso è partito di quà l'Ambasciatore. Si è contrastato un pezzo, et io mi son sodisfatto. Non mi permette la mano di dir tutto. Li con-

trasti però sono stato in ordine allo Squadrone. Torno a dire che mi son sodisfatto. L'ho convinto, e l'ho persuaso a credere che lui non deve dar fede alle cose che vengono da costi. Dopo detto assai si è concluso che non si parli del passato, e che si venga a far il Papa, che hora è tempo che lorsignori osservino le promesse di venire all'elezione d'un soggetto, che egli ha disposto Chigi d'uscir dalle sue creature, che però si proponga ch'essendo cosa senza eccezione egli faciliterà. Sopra il modo di proporre si è disputato, dicendo che non vedevo chi dovea proporre, perchè Barberino havrebbe dubitato che Chigi havesse escluso li proposti, che però doveva proporre Chigi, et egli faceva la medesima difficoltà. In fine ha risoluto ch'io scrivessi che lorsignori proponessero a me un soggetto nel quale credessero che non vi potesse esser difficoltà considerabile per niuna parte. Che quando io havessi data parola a lui che tal soggetto non havesse incontrato opposizione, egli l'havrebbe fatto proporre da Chigi. Io ho fatto istanza che si allargasse, ma non volendo fare, mi son slargato io. Ho cominciato da Brancaccio, dicendo dell'amor commune, dell'amicizia di Chigi, ma qui non si è risposto, e mi sono accorso che non bisogna parlarne. Ho detto di Carpegna et ho ricordato le cose passate di Ginetti, Gabrielli et Albizzi. Hà detto che sà che sono esclusi da tutti. Ho detto di Spada, nominandolo come secondo in meriti dopo Brancaccio. Hà mostrato di starci, e gli è dispiaciuto più la difficoltà di Chigi che di Medici, al che io ho replicato esser maggiore la seconda, perchè dovendo questo persuader Chigi non l'havrebbe fatto con li modi, etc. Si è discusso se si potesse pigliare altro mezo termine, già che dovendoli lui proporre non se li potesse far proporre uno non voluto. Di Odescalco ho detto della gioventù in ordine ai vecchi, et egli ha riparato anche alle creature di Chigi per l'istesso motivo. Ho detto di Nerli, e dettili i fini di Medici e la gloria d'uscir con uno desiderato dalla sua Casa. M'hà detto che a questo sta più attento di quello ch'io mi creda. Del frate (1) ho detto di passaggio, perchè Borromeo mi disse un particolare in confidenza. Dunque, ho detto io: « Veda V. E. che le cose si ristringono ». A ciò egli mi ha replicato : « Scriva a questi signori, li preghi a mio nome ad aiutarmi. Che si non confidano con Medici, che hora scrivano a me che poi dopo intavolate le cose qui con lui io verrò dentro, et egli verrà alla Rota à trattar con me adrittura. » Hora sentino quanto passa. Io vorrei che si pensasse à facilitare, e già che si è fatto il primo passo si facesse anco il secondo, che il Papa fosse fatto da noi, mentre ne habbiamo l'apertura. Io non mi scorgo che Spada o Odes-

(1) Bona.

calco. Quando il primo non possa facilitarsi, crederei bisognasse dare nell'altro. Almeno se non è il migliore, è lo più facile e nostra concreatura. Io quanto a Brancaccio havevo preso animo da un discorso fatto con Sermoneta, ma con me veramente non è riuscito cosi. Se a loro signori paresse doverlo proporre con condizione e remissione a lui e 2:° per proporre il più facile e quello più plausibile, io lo potrei stringere un poco più perchè mi assicura Sermoneta ch'egli ne ha voglia, e che se havesse le spalle guardate interpretarebbe l'ultima lettera venuta da Spagna, nella quale si dice che pigli il meglio senza escludere o includere. Con me però, comme ho detto, si è mostrato alieno. Egli mostra buona intenzione e desiderio di finirla con il fare il più buono. Starò attendendo i loro sensi con farli sapere che se le cose pigliaranno buona piega, fra tre o quattro giorni sperarò poter rentrare, che sarà dopo haver parlato un'altra volta con lui, e riferita la risposta. Non lascio di dire che mi ha promesso che tutto questo negozio passarà con segretezza.

N° 11.

La reine-régente à Astorga. Madrid, le 2 avril 1670.

(Arch. de Simancas. — Secretaria de Estado. Legajo 3123, N° 34. — Minute.)

Por el contenido de vuestra carta de 1° del corriente, y de la relacion que remitis con ella, quedo enterada de lo que se havia ofrecido depues de la muerte de Su Santidad hasta aquel dia; del fin y maximas con que se havian unido las facciones de Francisco Barberino, esquadronistas y Rospillosi, y adherencia que Franceses tienen á este patido. De las razones que os havian movido á unir mi faccion con la del Cardenal Guissi, y á seguir despues su dictamen en la exclusiva del Cardenal Vidoni, si bien por nuestra parte no se le havia dado exclusiva avierta, si no solo desviadole; decis la que havian dado Franceses á los Cardenales Delci y Celsi, y que lo mismo podria rezelarse succederia á Bombisi, á quien Guisi havia manifestado desear ultimamente. Que por todo lo que á la sazon se reconocia no podia hacerse juicio fundado del sugeto en quien recaerá la eleccion, ni de lo que podra durar el Conclave; los Cardenales que se tiene por cierto seran tambien excluydos de Franceses; la proposicion que se os havia hecho por el Cardenal de Medicis en orden á dar exclusiva avierta á los Cardenales que no se tuviere por conveniente sean asumptos pero que vos no ignovariais en esto hasta

tener orden mia para ello : en que pedis se os advierta lo que haveis de executar, y assi mismo sobre la descripcion que en Carta de 7 de Diziembre hicisteis de los Sugetos Papables, especialmente por lo que mira al Cardenal Brancacho, el qual decis havia andado aquellos dias en platicas, como tambien el Cardenal Lita, pero que vos hauiais procurado que se desviasen con la destreza de no dejarlos quejosos; y concluis con que considerando que la union de Barberino con Guisi seria el mas eficaz medio para abrir el Conclave haviais puesto en platica tratados de cassamiento entre estas dos Casas. De todo lo referido, y lo demas que contienen la carta y papel citados, pareze que por via de advertencia no se puede dejar de deziros que no os haveis governado en esta materia por aquellas reglas de neutralidad y indiferencia que os esta prevenido en vuestras Instrucciones y despachos, en que solo he pretendido que sea creado Pontifice el Sugeto mas digno de governar la Yglesia sin excluir, ó incluir alguno de todo el Colegio, á que se opone el empeño en que haveis entrado con el Cardenal Guissi; y si bien vuestra mucha prudencia y atencion aseguran que lo que en esto haveis obrado habra sido con buen celo, mirando á que se consiga el servicio de Dios y á que el que hubiére de ser exaltado no sea desafecto de los intereses del Rey mi hijo como es de creer de vuestras grandes obligaciones.

Todavia no he podido aprovar el veros apartar tanto de las instrucciones y despachos con que os hallais, pues aunque el aumentar la faccion con otras facciones sea oficio del ministerio de embaxador, esto se entiende quando las facciones ó Votos que por su industria se negocian, vienen al partido para seguir las ordenes, que tiene, y no para que los votos de la faccion que govierna sirvan por fuerza á las maximas, intereses, exclusivas y inclusivas del casso de la faccion que se agrega, lo qual é tenido por conveniente advertiros para que lo tengais muy presente y encargaros mucho (como lo hago) que en todo caso manifesteis, no es, ni ha sido de mi intencion, excluir á Vidoni, ni á otro Cardenal alguno, y que á Barberino le confieis mucho de mi animo, como tambien á los esquadronistas, y porque combendrá se sepa que yo os he desaprovado la exclusiva de Vidoni, y declarado ser contra mi intencion, os ordeno lo deis assi á entender en la forma que mejor os pareciere y que me seria muy agradable oir que ó por via del Casamiento que decis se tratava, ó por otro camino, tenga efecto el acomodamiento de Guissi con Barberino de quien tengo particular satisfaccion, y motivos y informes vastantes para ello, lo qual sera bien procureis con particular cuidado. Apruevoos que comuniqueis á Don Pedro de Aragon sobre estas cosas, y

á él le encargo os participe lo que en razon dellas se le ofreciere, y se le avisa de lo que se os previene en este despacho. Y con los Cardenales Ragi y Aquaviva combendrá paseis buena inteligencia comunicandoles con toda confianza lo que tuvieredes por necessario para que esten con satisfaccion, y me yreis dando quenta de lo que se fuere ofreciendo.

. . . . . .

. . . . . N° 12. . . . . .

Chaulnes au Roi. Rome, le 8 avril 1670.

(Paris. Arch. des Aff. Étr. Rome, Corr. Tome 209, f° 65.)

EXTRAIT

. . . . . .

Auparavant de faire savoir à V. M. ma réponse, il est nécessaire que je prenne la liberté de lui dire que je n'ai pas trop lieu d'être satisfait de l'Escadron, par toutes les découvertes que j'ai faites sur sa conduite un peu extraordinaire, subsistant par des politiques assez difficiles à soutenir longtemps. Comme ce corps n'est composé que de six personnes : le Cardinal Azzolin, le Cardinal Ottoboni, le Cardinal Impérial, le Cardinal Borroméo, le Cardinal Omodei et le Cardinal Gualtieri, mais lesquels sont les plus habiles du Sacré Collège, sans contradiction, ils ne se maintiennent que par leur savoir faire, qui les nécessite souvent de jouer des tours d'adresse dans les quels ils peuvent quelques fois être découverts et se décrier. Leur intérêt est leur unique but, parce que dans leur intérêt ils trouvent leur gloire en ce qu'en contribuant à l'exaltation d'un Pape plus qu'aucuns autres, ils s'assurent de l'un et l'autre pour y parvenir. Ils s'éparpillent tous six dans toutes les factions. Le Cardinal Borroméo a commercé avec l'Espagne et avec le Cardinal de Médicis, le Cardinal Gualtieri avec le Cardinal Chigi par le Cardinal Carafa et le Cardinal Roberti, le Cardinal Azzolin avec la France et avec le Cardinal François Barberin. Et après avoir été en campagne tout le jour, ils tiennent de continuels conseils sur les desseins qu'ils veulent former et les résolutions qui leur plaisent le plus. Et si les conjonctures veulent qu'il ne soient pas les premiers arrivés, ils dorment peu jusqu'à tant qu'ils aient pénétré les intrigues, et sur les moindres pressentiments, prennent tous les devants pour s'attirer tout le mérite de l'action, en l'ôtant, s'il se peut, aux autres. Cette conduite, difficile à soutenir dans la longueur

du temps, a fait découvrir beaucoup de choses peu sincères et moins agréables aux autres factions, les ouvertures que le Cardinal Rospigliosi nous a faites, ainsi que le Cardinal Facchinetti, ayant reconnu insensiblement qu'ils n'étaient pas trop contents de l'Escadron. Ce qui nous a donné lieu de nous ouvrir les yeux les uns les autres, sur la conduite de l'Escadron, et de prendre nos mesures pour lui rendre, à un coup près, ce qu'il nous prêtait, sans pourtant, s'il se pouvait, qu'il pût s'en apercevoir, toutes leurs marches cachées n'ayant rien produit contre nous . . . . . .

. . . . . .

Signé : le duc DE CHAULNES.

N° 13.

Le duc de Chaulnes à Christine, le 16 *avril* 1670.

(Archives Azzolino. — Autographe.)

Pour suivre le cérémonial romain je donne avis à V. M. de l'honneur que j'ai enfin reçu, afin que selon le même cérémonial je puisse en être félicité. Cette visite s'est passée, Madame, comme elles se passent ordinairement entre les ambassadeurs, c'est-à-dire à qui mentira le plus. Il m'a parlé du cardinal Porto Carrero comme d'un homme fort docile et qui lui écrit, à ce qu'il dit, comme ayant fort peur de la Cour de Rome et du manège de ce conclave, ne s'assurant que sur les bonnes instructions que lui donnera M. l'ambassadeur, pour lequel il aura toute sorte de soumission. Je laisse à juger à V. M. si ce discours se doit mettre ou non parmi le nombre de nos menteries. Il me dit que le dit cardinal pourrait être ici dans trois jours. Nous avons fort parlé du conclave. Je l'ai consolé de la perte du cardinal d'Elci (1), et la solide conclusion de tous nos discours a été que je considérais trèsfort les intérêts de la Couronne d'Espagne, comme lui ne souhaite que la satisfaction de celle de France, et [je] suis assurément avec plus de vérité et de respect

Signé: Le Duc DE CHAULNES.

(1) Mort le 12 avril.

N° 14.

Christine à Azzolino, le 22 avril 1670.

(Archives Azzolino. — Autographe non signé.)

La visite de Porto Carrero se passa de la sorte. Après les civilités ordinaires, je le mis sur le discours de la Reine et du Roi d'Espagne. Je lui demandai des nouvelles du Cardinal d'Aragon. Il me répondit à tout cela dans les formes. Je fis une petite récapitulation des amitiés que Philippe IV m'a faites durant sa vie. Tout cela lui plut. [Il] me fit des honnêtetés avec excès sur l'amitié que j'avais toujours témoignée pour les intérêts de la Monarchie d'[Espagne.] Je lui dis là-dessus ce qu'il fallait dire. On entra à la fin en matière sur les affaires du Conclave. Je lui dis qu'il avait entre ses mains de quoi se rendre le plus glorieux cardinal qui fut jamais, que c'était de sa main que toute la Chrétienté attendait un pape qui fût digne de lui commander, que la longueur du Conclave était pernicieuse et scandaleuse, que l'obstination du Cardinal Chigi l'avait rendue telle; que, se voyant fortifié de ceux qui dans le Conclave et dans la cour maniaient les forces de la Monarchie d'Espagne, [il] en avait abusé en voulant tout ce qui était contraire au service de Dieu et de la Monarchie; que pour s'opposer à ses desseins Barberino, Rospigliosi et l'Escadron se trouvaient unis sans autre but que celui d'une digne élection, et qu'ils étaient heureux de trouver les intérêts de Dieu et de l'Église unis à ceux du Roi d'Espagne; qu'ils avaient eu jusqu'ici le malheur de voir mal reconnus leur zèle, leur dévotion et la rectitude de leurs intentions; que le premier qu'on avait proposé était d'Elci, lequel, outre ses qualités personnelles, qui étaient peu capables d'occuper un si grand poste, il se trouvait en lui un obstacle invincible, qui était l'exclusion de la France, notoire à tout le monde depuis le dernier conclave; que la manière impérieuse, avec laquelle on a négocié pour lui dès le commencement avait rendu sa personne odieuse à tous; qu'après on a fait des efforts extraordinaires, même scandaleux, en faveur de Celsi et Bonvisi tous deux ..... (1) de la France, depuis le conclave passé, de sorte qu'on a vu dans ce conclave la faction d'Espagne travailler au triomphe de la France, et les intérêts de la Monarchie soutenus avec vigueur des trois factions,

(1) Mot illisible : *patronnés?*

qu'on a faussement accusées de s'être liguées contre les intérêts de l'Espagne.

Il me témoigna d'être persuadé des vérités que je lui disais, d'en être informé, et d'espérer de remédier à toutes les fautes qu'on a commises, et ne fit pas de difficulté d'avouer que le Roi d'Espagne a été mal servi. Il m'assura qu'il serait un fidèle témoin et compagnon du zèle et du mérite de la ligue, qu'il n'avait autre intérêt que celui de l'Église et du Roi d'Espagne, et qu'il tâcherait de servir à l'une et à l'autre en homme qui fait profession d'honneur et de conscience, [et] me pria de vous en assurer, qu'il voulait suivre vos conseils [et] être de vos amis.

Là-dessus il entra en vos louanges en général et en particulier. Il fit justice au mérite de tous, en particulier au vôtre. Je lui dis là-dessus ce que vous devez attendre d'une personne qui vous connait et vous estime tous. Je lui dis que j'avais de la joie de voir que l'intention et le but vous uniraient ensemble, que je le priais de se mettre en état de commander à tout ce qui devait dépendre du Roi d'Espagne; qu'il était Espagnol, et que cette noble nation est née pour commander; qu'il est important pour le service de Dieu et du Roi d'Espagne qu'il commande; qu'Astorga a été mal servi [et] mal obéi; que jusqu'ici on a mal conçu l'intérêt et le service du Roi d'Espagne ou, si on l'a conçu, on ne l'a pas considéré; que c'était à lui à connaître et distinguer les vrais serviteurs du Roi d'Espagne et faire distinction des mercenaires à ceux qui le servent sans autre intérêt que celui de l'honneur et de la gloire, et rendre justice là-dessus.

Il m'écouta avec plaisir et application et me fit répéter ce qu'il n'entendait pas bien, m'en demandant pardon. Je trouvais occasion de lui demander s'il avait donné audience à Zetina. Il me dit qu'il était informé de tout le passé et que devant [d']entrer au conclave il parlerait encore souvent à Zetina. Il en dit mille biens et moi aussi je lui rendis justice. Je le priai de l'écouter et de permettre qu'il pût aller quelquefois lui parler à la roue de ma part. Il prit cela si bien que je ne puis vous l'exprimer. Je fis cela exprès afin de donner prétexte à Zetina de lui parler souvent, car je crains qu'Astorga ne l'empêche. Si j'ai mal fait, je vous demande pardon. Il me fit mille expressions de la part d'Astorga, qu'il était mon serviteur et qu'il me professait mille obligations, etc. Je lui dis en peu de paroles que j'avais toujours eu du malheur avec les ambassadeurs d'Espagne excepté avec Don Pedro (1), qui était mon ami intime, mais que j'espérais que les affaires changeraient depuis son arrivée; que j'étais

(1) Don P. d'Aragon, le prédécesseur d'Astorga.

résolue d'être de ses amies, et que je prendrai une entière confidence en lui, mais que je ne pouvais après ce qui était passé la prendre à nul autre qu'à lui, et le priai de s'informer de Zetina des justes raisons que j'en ai.

Je vis qu'il m'entendit. Il me fit mille protestations et honnêtetés et se retira après quelques autres discours, dans lesquels il me fit connnaitre qu'il a sans doute une entière autorité [et] qu'il a grande envie de l'exercer. Je crois pourtant qu'il gardera dans l'extérieur les honnêtetés autant qu'il pourra. Il me parait sage et raisonnable. Je crois qu'il ne manque pas de capacité, mais je ne crois pas qu'il en aie excessivement, et je ne sais s'il aura assez de fermeté pour soutenir son poste comme il faut en un conclave aussi terrible que celui-ci. Je crois ses intentions bonnes [et] honnêtes, et Zetina, qui l'a plus pratiqué, en dit mille biens, mais sans flatterie. Ce que j'ai vu en peu de moments est qu'il a grande envie d'acquérir de l'honneur en cette occasion. Il m'a avoué avec assez de franchise que le Roi d'Espagne a été très mal servi, et m'a tacitement fait connaitre qu'il changerait de style. Voilà ce que j'ai pu juger en si peu de temps. Je puis me tromper, mais je serais excusable, n'ayant eu qu'une heure de temps à l'examiner.

L'action du choix de son conclaviste me plait d'autant plus qu'on a fait mille intrigues et machines pour lui donner une créature d'Astorga, qu'il a refusé et pris son maître de chambre, que Zetina lui a destiné (1). Astorga n'a rien su de la visite qu'il me voulut faire. Il le sut par hasard et dès le moment qu'il le sut, il alla courant dans sa chambre, et on ne sait pas ce qui s'y passa. Zetina a dit tout cela à Pignatelli (2) dans mon antichambre et lui dit que Porto Carrero l'appelle souvent et prend plaisir à l'écouter et lui dit : « Je ne vous ai pas encore parlé assez. Il faut que nous reparlions. » Ils sont souvent interrompus par Astorga. Zetina a dit qu'il croit qu'Astorga a montré au Connétable ses dépêches, car il le voit très affligé. Je demandais à Pignatelli s'il savait ce que contenaient ces dépêches. Il me dit qu'il ne le savait pas, mais que Zetina croyait qu'elles contenaient des choses peu agréables au Connétable. Hier en table publique un certain demi-bouffon de l'ambassadeur d'Espagne dit qu'un certain astrologue de Venise a prédit qui serait pape. Astorga se le fit dire

(1) Un certain Don G. Martinez, protégé du cardinal d'Aragon.

(2) Stefano Pignatelli avait été un des onze camériers d'honneur de cape et d'épée de Clément IX. C'était un littérateur distingué, qui fut plus tard membre de la célèbre *Accademia Reale* de Christine. Il est probablement l'auteur de l'opuscule sur les *Maneggi di Conclave* qui passe généralement sous le nom d'Azzolino.

à l'oreille et répondit Cybo. Le Connétable, qui l'entendit, dit hautement : « Questo astrologo è molto mal informato. Sarà Papa uno che ha il nome di tre sillabe. » Je dis à Pignatelli : « Qui est-ce? Il y en a tant! » et fis semblant d'Altieri. Il me dit : « Non, le Connétable voulait dire Vidoni. » Je [dis] : « Comment le savez-vous? » Il me dit que [on] lui a dit que cela paraissait du chagrin avec lequel il le dit. Je répondis : » Je tiens Vidoni très difficile et quasi impossible et je [ne] crois pas que le Connétable pensait à lui. » Il me dit que Zetina l'a vu, afin de se témoigner informé et qu'il croyait que l'ambassadeur d'Espagne, se voyant pressé du Connétable, lui a dit qu'il ne peut plus refuser d'obéir à ses ordres, et que c'est le sujet de l'affliction que l'on remarque en lui. On croit même que tout ce que le Connétable fait avec [lui] n'est que pour l'engager de le protéger contre Vidoni, qu'il a si cruellement offensé, voyant qu'il est impossible de l'empêcher.

J'ai envoyé votre lettre à Zetina et lui ai donné des ordres conformes à vos intentions. Aussitôt que j'aurai réponse, je vous la ferai voir. Il me tarde de savoir un peu de nouvelles de vous, et cependant je vous salue de tout mon cœur et rends mes amitiés à Vidoni et à tous nos amis.

En ce moment je reçois le billet de Zetina que je vous envoie.

(Sans signature.)

N° 15.

Astorga à la reine-régente. Rome, 29 *avril* 1670.

(Arch. de Simancas. Secretaria de Estado. Legajo 3123, n° 39.

(Original signé.)

Señora,

En el escrutinio de oy por la tarde a sido exaltado à la santa Sede el Cardenal Emilio Altieri de la ùltima promocion del Papa Clemente y su maestro de camara. Es romano de 80 años fresco y entero y de buena salud respecto la hedad.

Su hermano el Cardenal Altieri fue fidisimo a la corona tanto que era llamado communmente el Cardenal Español.

A servido la nunciatura de Napoles trece años à fuerza de la aclamacion que tuvo de aquellos naturales y en quantos negocios a intervenido y manejado del servicio de vuestra Magestad desde que estoy

en esta corte a manifestado igual y grande afecto a los intereses del Rey mi señor y muchas veces se lamento conmigo de las acciones poco gratas à la corona que hizo su antecesor a lo ultimo de su Pontificado.

Su intencion es de lucir con todos su nobleza de animo de que nace ser amicisimo de dar gusto y en fin es uno de los sugetos que aboné en la relacion que hice a vuestra Magestad de Cardenales embarcados en carta de 7 de Diciembre del año pasado y Don Pedro de Aragon me tiene muy abonados.

Su nombre aora es Clemente decimo y a las relevantes prendas que le adornan y inclinacion à España que siempre a mostrado se le añade la obligacion de lo que a devido en su assumpcion al partido de vuestra Magestad de que está en el conocimiento que conviene y asi mismo gustosos los partidos y yo lo quedo de aver logrado el trabajo de mas de quatro meses y aun de todo el tiempo de esta embaxada tan en servicio de Dios y de vuestra Magestrad conque por todas razones doy a vuestra Magestad puesto a sus Reales pies la enhorabuena de este felicisimo suceso prometiendome repetir muchas de sus efectos y no obstante que mis relaciones del conclave an sido continuadas ofrezco a vuestra Magestad formar despacho en que recopile todo lo sucedido.

Guarde Dios la católica Real persona de vuestra Magestad como la christiandad ha menester.

Roma 29 de Abril de 1670.

Signé : El Marques DE ASTORGA, Conde de TRASTAMARA.

. . . . .

. . . . . N° 16.

La reine-régente à Astorga. Madrid, le 11 *mai* 1670.

(Arch. de Simancas. — Secretaria de Estado. Legajo 3123, n° 34. — Minute.)

Su carta de 12 de Abril me dais quenta de las difficultades y tivieza con que se procedia en es conclave y que haviendo movido platicas por el Cardenal Brancacho sus amigos franceses y los de su sequito se hallo obligado el Cardenal de Medicis a apartarle en la conformidad que contienen las copias que remitis de dos vilettes que os havia escrito el mismo Cardenal juzgandolo asi conveniente por lo que le teniais advertido y vos por loque se previene en los despachos que citais de 14 de Abril de 59 y 4 de Setiembre de 66 en que se reputa este sugeto por poco conveniente à la Corona.

Quedo enterada de todo lo que referis à este proposito sobre que ha parecido deciros que haviendoseos dado instruccion ordenandoos expresamente que en caso de sede vacante no siguieseis otra alguna maxima que dar a entender que mi ánimo solo era de que fuese exaltado al Pontificado el sugeto que mas combiniese al bien de la cristiandad sin que se incluyese ni excluyese a ninguno haviendo reforzado estas mismas ordenes continuadamente desde que se entendió la falta de salud conque quedava el Papa juzgandose (justamente) que ningun otro modio seria mas apropósito para que nuestro señor ayudase a este tan santo intento, he reparado en que fueseis á buscar las ordenes antiguas que acusais en vuestra carta para haverse dado al Cardenal Brancacho la exclusiva quando estas estaban alteradas por las modernas y haviendome causado desplacer la exclusion deste Cardenal sera bien lo publiqueis asi dando a entender (como os lo mando) que ha sido contra mi intencion pues demar de lo que conviene ajustados á las instrucciones modernas que llevasteis en esta materia es conveniente no dar motivo de desconfiar á la nacion napolitana por lo mucho que estimo tan buenos vasallos.

De Madrid á 11 de Mayo de 1670.

N° 17.

RELEVÉ

DES DOCUMENTS DES ARCHIVES AZZOLINO

Christine à Azzolino (96 autographes, 27 traductions)	123
Azzolino à Christine (autographes)	36
Azzolino à Vidoni (autographes)	69
Vidoni à Azzolino (copies)	54
Christine à Zetina (original signé)	1
Zetina à Christine (autographes)	18
Azzolino à Zetina (autographes)	46
Zetina à Azzolino (21 autographes, 3 copies)	24
Azzolino à Astorga (autographe)	1
Astorga à Christine (autographe)	1
Chaulnes à Christine (autographes)	8
Acquaviva à Azzolino (copies)	2
Azzolino et Imperiali au nonce à Madrid (minutes)	3
Relation du cardinal Imperiali (copie)	1
TOTAL	387

N° 18.

Chiffre employé par Christine, Azzolino et Zetina (1).

1	34 (*).	67 D'Este.
2	35 (*).	68 Rosetti.
3	36 Piccolomini.	69 Grimaldi.
4	37 Paluzzi.	70 Facchinetti.
5 (*).	38 Conti.	71 Ant. Barberino.
6	39 Rasponi.	72 Gabrielli.
7	40 Bonelli.	73 Brancaccio.
8	41 Corsini.	74 Orsini.
9 Aragona.	42 Vidoni.	75 Carpegna.
10 Porto Carrero.	43 Caraffa.	76 Ginetti.
11 Bonaccorsi.	44 Bonvisi.	77 Fr. Barberino.
12 Acciaioli.	45 D'Elci.	78 Cardinale.
13 Pallavicini.	46 Flavio Chigi.	79 Ambasc. di Francia.
14 Bona.	47 Azzolino.	80 — di Spagna.
15 Cerri.	48 Retz.	81 — di Venezia.
16 Altieri.	49 Di Hassia.	82 — di Firenze.
17 Nerli.	50 (?).	83 Atto Melani.
18 Bouillon.	51 Gualtieri.	84 Bigorre.
19 Sigism. Chigi.	52 Pio.	85 (*).
20 Medici.	53 Acquaviva.	86 (*).
21 Rospigliosi.	54 Santa Croce.	87 Conestabile.
22 Visconti.	55 Albizzi.	88 Conestabilessa.
23 Savelli.	56 Spada.	89 March. del Monte.
24 Celsi.	57 Borromeo.	90 Casa Colonna.
25 (*).	58 Imperiali.	91 Don Agost. Chigi.
26 Fransoni.	59 Ottoboni.	92 (?).
27 Nini.	60 (?).	93 Princ. di Palestrina.
28 (*).	61 Raggi.	94 (*).
29 Spinola.	62 Odescalchi.	95 Mgr Zetina.
30 Barbadigo.	63 Sforza.	96 Esclusione.
31 Delfino.	64 Cybò.	97 I Francesi.
32 Roberti.	65 Maidalchino (*).	98 I Spagnuoli.
33 Litta.	66 Carlo Barberino.	99 Don G.B. Rospigliosi.

(1) Les chiffres marqués d'un astérisque n'ont pas été employés. Il est cependant certain que 25 et 28 indiquent les cardinaux Mancini et Caracciolo, et 34 et 35 Bichi et Boncompagni.

Les chiffres douteux 50, 60, 92, 101 et 142 n'ont été employés qu'une seule fois chacun. Les deux premiers appartiennent aux cardinaux Ludovisi et Homodei; 92 et 101 indiquent des maisons romaines; 142, probablement le duc de Chaulnes.

100 (*).
101 (?).
102 Casa Chigi.
103 Papa.
104 Pontificato.
105 Partito.
106 Amico.
107 Elezione. Pratica.
108 Mgr Brancaccio.
109 Mgr Bonvisi.
110 (*).
111 (*).
112 Re di Francia.
113 Re di Spagna.
114 Regina.
115 Regina di Svezia.
116 (*).
117 Duca di Poli.
118 (*).
119 (*).
120 Duca di Chaulnes.
121 Creature d'Innocenzo.
122 Créature Chigi.
123 — d'Urbano.
124 — Rospigliosi.
125 Creature.
126 Fazione di Spagna.
127 Fazione di Francia.
128 Elezione.
129 Lega.
130 Voto.
131 Scrutinio.
132 Accesso.
133 Squadrone.
134 V. Maestà.
135 (*).
136 Mgr Ravizza.
137 Matrimonio.
138 Trattato.
139 Mgr Giannuzzi.
140 Stefano Pignatelli.
141 Principessa di Rossano.
142 (?).

N° 19.

Distribution des cellules dans le conclave de Clément X.

(D'après le plan de G.-B. Falda.)

1 Rasponi.
2 Cerri.
3 Rosetti.
4 Barbarigo.
5 Aragona.
6 Altieri.
7 Facchinetti.
8 Rospigliosi.
9 Carlo Barberino.
10 Borromeo.
11 Litta.
12 Corsini.
13 Gabrielli.
14 Ant. Barberino.
15 Grimaldi.
16 De Retz.
17 Brancaccio.
18 Azzolino.
19 Ottoboni.
20 Vidoni.
21 Nerli.
22 Fr. Barberino.
23 Franzoni.
24 Medici.
25 Orsini.
26 Sforza.
27 Paluzzi.
28 Gualtieri.
29 D'Este.
30 Albizzi.
31 Bichi.
32 Delfino.
33 Mancini.
34 Nini.
35 Savelli.
36 Bonaccorsi.
37 Cybò.
38 Raggi.
39 D'Elci.
40 Bona.
41 Moncada.
42 Ginetti.
43 Odescalchi.
44 Pallavicini.
45 Bouillon.
46 Hesse.
47 Santa Croce.
48 Acciaioli.
49 Piccolomini.
50 Caraffa.
51 Visconti.
52 Homodei.
53 Maidalchini.
54 Bonelli.
55 Celsi.
56 Boncompagni.
57 Carpegna.
58 Spada.
59 Fl. Chigi.
60 Ludovisi.
61 Sig. Chigi.
62 Caracciolo.
63 Imperiali.
64 Roberti.
65 Spinola.
66 Pio.
67 Conti.
68 Bonvisi.
69 Porto Carrero.
70 Acquaviva.

N° 20.

NOTE SUR LES SCRUTINS

Le premier scrutin eut lieu le 23 décembre avec 57 votants.

Barberino eut 17 voix, Odescalchi 10, Cybò 8, Bona 6. Aucun autre n'en eut plus de 4. Des quatre candidats de Chigi, d'Elci eut deux voix, Celsi une, Bonvisi et Vidoni aucune.

Les voix s'éparpillèrent dans ce conclave plus que jamais, et les listes de scrutin sont une vraie mosaïque de noms.

Barberino fut presque tout le temps à la tête avec une moyenne de 12 ou 18 voix. Il atteignit même une fois, le 15 janvier, 25 voix, mais ce ne fut qu'une simple démonstration pour faire comprendre qu'avec ses alliés il disposait de l'exclusion. En effet le jour suivant il retombait à 14.

Des autres cardinaux, Odescalchi arriva une fois (le 25 février) à 15, Litta à 14, Brancaccio, d'Elci et Caraffà à 12, Bona à 11, mais ce furent des faits isolés et sans suite.

Rospigliosi obtint le 10 mars 33 voix. Ce fut le maximum pendant la durée du conclave, jusqu'au scrutin final, et, comme les 25 voix de Barberino, ce ne fut qu'une démonstration de forces en vue de l'exclusion et non pas un essai d'inclusion.

Aucun des autres cardinaux n'arriva jusqu'à 10 voix, et après le 24 mars ce nombre ne fut plus atteint par personne.

Quelques cardinaux, comme Pio, Acquaviva, Ludovisi, Nini et Porto Carrero, n'eurent qu'une seule fois une ou deux voix. Les cardinaux d'Aragon, Savelli, Sigismondo Chigi, Acciaioli et Bonacorsi n'en eurent point du tout.

Azzolino eut une fois, le 12 février, 5 voix et deux fois 2. Quant à son protégé, Vidoni, il ne dépassa jamais le nombre de six, qu'il reçut le 27 décembre.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES PERSONNES CONTENUS DANS CE VOLUME (1)

Acciaioli, cardinal, 14, 46, 149, 152, 193.

Acquaviva, cardinal, 34, 36, 114, 129, 132, 163, 166-70, 186, 207-8, 210, 222, 246, 253, 255-7, 259.

Albizzi, cardinal, 40-3, 53, 66, 73-4, 98, 167, 182.

Aldobrandini (Olimpia), voir Rossano.

Alexandre VII (Fabio Chigi), 1, 4, 7, 12, 18, 30, 32, 41, 43-6, 51, 55, 58, 62, 65, 68, 80, 95, 211, 214, 245, 252.

Alphonse IV, duc de Modène, 30.

Alphonse VI, roi de Portugal, 61, 254.

Altieri (Emilio), cardinal (Clément X), 14, 47, 56-7, 111, 203-4, 220-6, 264-5.

Altieri (Paluzzi), cardinal, voir Paluzzi.

Annat, père, confesseur de Louis XIV, 187.

Antonio (don Nicola), agent de Naples, 73.

Aragon (Pascal d'), cardinal, 27, 34, 36-7, 206, 222, 261.

Aragon (don Pedro d'), vice-roi de Naples, 57, 73, 86-7, 192, 201, 206-7, 218, 258, 262, 265.

Astorga (marquis d'), ambassadeur d'Espagne, 2, 18, 20, 25, 69, 72-80, 82-3, 86-8, 90-7, 105-6, 109-10, 113-118, 130-4, 137-40, 143, 145-7, 155, 159-60, 161-3, 167-8, 170-1, 173-4, 177, 186, 188-90, 192-7, 201-3, 205-212, 215-6, 218-9, 221, 223-4, 226-30, 243-8, 250, 255-60, 262-6.

Ayala (comte d'), 197.

Baglioni, abbé, 71.

Bandiera, alchimiste, 185.

Barbadigo, cardinal, 95, 170.

Barberino (Antoine), cardinal, 29, 30-1, 33, 37-8, 71, 88, 92, 101, 104, 117, 129, 158, 170, 222.

Barberino (Charles), cardinal, 15, 30, 37-8, 52, 199.

Barberino (François), cardinal, 30, 37, 38, 52, 65-6, 69, 70, 77, 80-2, 92-3, 95, 97, 105, 108, 111-3, 120, 122, 124, 130, 140-3, 145-7, 149, 152-3, 157-9, 161, 165-6, 173, 175, 182, 190, 192, 195-6, 199, 203, 208, 215-221, 231, 233-4, 237, 243, 249, 256-259, 261.

Barberino (Maffeo), voir Urbain VIII.

Bargellini (Mgr), nonce à Paris, 4.

Beaufort (duc de), 5, 10.

Benedetti, abbé, 71.

(1) Les noms de Christine et d'Azzolino, qui figurent presque à chaque page, ont été omis.

Bernini (Louis), surintendant des bâtiments pontificaux, 24.
Bernini (Laurent) (le Bernin), 24.
Bichi, cardinal, 45, 153.
Bichi, prieur, ambassadeur de Toscane, 131.
Bigorre, abbé, 71, 231.
Bolea (don José de), secrétaire d'ambassade d'Espagne, 73.
Bona, cardinal, 15, 46, 56, 82, 109-11, 122, 149, 167, 184, 213-4, 220, 234.
Bonaccorsi, cardinal, 14, 47, 222.
Boncompagni, cardinal, 45.
Bonelli, cardinal, 44, 55, 107-8, 141, 170, 233.
Bonvisi (Mgr François), 54, 106, 119, 127, 147, 153-4, 179, 191, 232.
Bonvisi (Jérôme), cardinal, 45, 53, 54, 66, 71, 76, 78, 81-2, 87, 91, 93, 98, 106, 108-12, 119-20, 123-8, 131-3, 142, 145-59, 169, 173-4, 179-80, 186, 190-1, 225, 232-3, 235, 243-4, 247-54, 257, 261.
Bonzi, évêque de Béziers, 67, 151, 245.
Borromeo, cardinal, 41, 83, 88, 95, 117, 204, 256, 259.
Borromeo (Mgr), nonce à Madrid, 161-2.
Bouillon (de), cardinal, 12-3, 29, 33, 44, 46, 71, 81, 99-101, 104-5, 108, 119, 125-7, 129, 131, 136, 148, 158-160, 172-3, 178-9, 181, 200, 212, 221, 234.
Bourlemont (Mgr Louis d'Anglure de), 17, 20, 45, 57, 71, 79, 81, 149, 235.
Brahe (Tycho), astronome, 185.
Bramante, 22.
Brancaccio (don Carlo), 40.
Branccacio cardinal, 37, 39-40, 52, 67-69, 86-7, 112, 161, 167, 174, 184, 192-7, 215, 217-8, 222, 234, 256-8. 265-6.
Branccacio (Mgr), neveu du précédent, 168, 193-5.
Brigitte (sainte), 31.
Cabrera (don Juan de), 197, 206.
Caracciolo, cardinal, 27, 37, 45-6, 222.
Caraffa, cardinal, 44, 46, 55-6, 98, 108, 129, 186, 200, 233, 259.
Caraffa, abbé, agent français, 71.
Carpegna, cardinal, 39, 52, 67, 112, 117, 165, 167, 203, 215-6, 256.
Cattaneo, père jésuite, 116, 163.
Celsi, cardinal, 45, 53-4, 67, 76, 78, 81-2, 85-7, 91-5, 97, 103, 106, 108, 111-2, 123-4, 126, 133, 145, 155, 159, 169, 186, 217, 221, 225, 228-235, 243-4, 247, 249-51, 257, 261.
Cerri, cardinal, 14, 46.
Charles II, roi d'Espagne, 60, 261-3.
Chaulnes (duc de), ambassadeur de France, 2, 17, 62, 65-6, 70-3, 76, 79, 81, 88, 99-108, 110-11, 114, 117-21, 124-7, 130-2, 134-6, 139, 142, 145-59, 166, 170-1, 173-6, 179, 180, 182-3, 188-91, 195-6, 199, 200, 202, 210, 212-7, 220, 223-6, 231-7, 239-43, 245-56, 259-60.
Chaulnes (duchesse de) (Élisabeth Le Féron), 70.
Chiara Maria (sœur), supérieure des Carmélites (Vittoria Colonna), 187.
Chigi (don Agostino), prince, 96, 130, 153-4, 165.
Chigi (Fabio), voir Alexandre VIII.
Chigi (Flavio), cardinal, 2, 12-14, 25, 43-6, 52-4, 76-7, 79-88, 91-7, 99, 102-7, 109-13, 119-21, 123-6, 128-9, 131, 134-6, 140-3, 147, 149, 152-3, 155-8, 160-8, 170, 173, 180, 189-91, 193, 195-6, 207-21, 225-6, 228-9, 231-7, 240-4, 246-8, 251-2, 255, 257-9, 261.
Chigi (Sigismond), cardinal, 12-13, 25, 44, 46, 52, 78, 83, 86, 96, 159.
Chigi (princesse), née Borghèse, 76.
Clément IX (Jules Rospigliosi), 1-20, 27-8, 33-4, 37, 41-7, 51-2, 58, 61, 64, 66, 68, 70, 74, 77, 79-81, 159, 225, 229, 246, 254.
Clément X, voir Altieri.
Clément XIII (Carlo Rezzonico), 45.
Colonna (don Lorenzo), prince, connétable de Naples, 22, 75-6, 140, 165, 205, 209, 248, 263-4.

Colonna (Marie Mancini), épouse du précédent, 75-6, 94, 121-2, 147-8, 154-155, 158, 185, 188, 205, 216-7, 230, 248, 251.
Colonna (don Filippo), 187.
Colonna (donna Vittoria), voir Chiara Maria.
Conti, cardinal, 45, 129, 163.
Corsini, cardinal, 44-5, 85, 98.
Créqui (duc de), ambassadeur de France, 42.
Cuberville, écuyer, 76.
Cybò, cardinal, 41-2, 53, 82, 165, 264.
Delfino, cardinal, 45, 152, 204.
Donghi, cardinal, 13, 184.
Elci (Orzo, comte d'), 53.
Elci (Scipion d'), cardinal, 13, 44-5, 53-4, 65-6, 69, 76, 78-9, 81-2, 85-8, 91-3, 95, 97-9, 106, 111-2, 119, 122-124, 126, 129, 131-2, 134-7, 141, 145, 147-8, 155, 159, 161-2, 169, 187, 190, 192, 221-2, 225-8, 230-2, 234-6, 240-4, 249-51, 257, 260-1.
Elci (Mgr d'), neveu du précédent, 53-54.
Este (Alphonse IV d'), duc de Modène, 30.
Este (Renaud d'), cardinal, 29, 30, 33, 62, 66, 104, 131, 135-6, 158, 166, 222, 241-2.
Estrées (César d'), évêque-duc de Laon, 67, 151, 253-5.
Facchinetti, cardinal, 38-9, 52, 108, 112, 142, 166, 203, 216, 229, 233-4, 237, 260.
Farnese, cardinal, 229.
Febei (Mgr), maitre des cérémonies, 85.
Ferdinand II, grand-duc de Toscane, 12, 34, 101, 167, 240-1.
Ferrata (Ercole), sculpteur-architecte, 16.
Ferrier, père jésuite, 187.
Fontana (Carlo), architecte, 24.
Franzoni, cardinal, 45, 86, 158.
Fuente (marquis de la), 197, 206.
Gabrielli, cardinal, 39, 52, 112, 167, 183-4, 186, 199, 256.
Galilei (Galileo), 34.
Giannuzzi (Mgr), 116, 140, 186, 201.
Ginetti, cardinal, 39, 52, 57, 67, 167, 184, 203, 222, 256.
Giordano Bruno, 185.
Gonzales, père, 140, 163, 195, 201.
Grégoire XV, 28.
Grimaldi, cardinal, 27, 29, 31, 33, 40, 222.
Grimani (Antonio), ambassadeur de Venise, 18, 144-7, 155, 173, 189, 193, 199, 202, 210, 212, 223, 247-9.
Gualdo Priorato, comte, 8.
Gualtieri, cardinal, 21-2, 41, 166, 259.
Guzman (Ana Maria de), marquise d'Astorga, 72.
Henri VII, roi d'Angleterre, 22.
Henri VIII, roi d'Angleterre, 22.
Hesse (Frédéric de), cardinal, 18, 34, 35, 74, 129, 158.
Homodei, cardinal, 41, 259.
Imperiali, cardinal, 41, 55-6, 89, 97, 107, 161-2, 204, 246, 259.
Innocent X (Jean-Bapt. Pamfili), 18, 29, 30, 36, 41, 44, 52, 65, 95, 120.
Innocent XI (Benoit Odescalchi), voir Odescalchi.
Jean-Casimir, roi de Pologne, 55, 245, 254.
Kepler (J.), astronome, 185.
La Bussière, maitre de chambre de l'ambassade de France, 71-2, 191.
La Feuillade (duc de), 45.
Léon XIII, 222.
Leonora, astrologue, 184.
Léopold Ier, empereur, 74, 199.
Lionne (Hugues de), ministre de Louis XIV, 2, 32, 57, 62-4, 66, 71, 111, 127, 148-9, 151, 156-7, 179.
Litta, cardinal, 37, 45-6, 55, 67, 115-116, 122, 141, 158, 161.
Louis XI, roi de France, 59.
Louis XIV, roi de France, 2, 4, 5, 7, 11, 31, 33, 35, 44, 53-5, 58-68, 70, 79, 91, 106, 110, 114-5, 127, 131, 135, 142, 149, 151, 153, 156-7, 159, 171, 175, 179, 183 188, 196, 199,

200, 212, 224-5, 229, 232, 234-7, 250-2, 253-5, 259-60.
Louis Ier, landgrave de Hesse, 35.
Ludovisi, cardinal, 25, 41, 47, 53, 88, 129, 170, 222.
Maccniati (César), médecin, 24.
Macchiavelli, 128.
Machaut (de), abbé, agent français, 71.
Maffei (Ugo), abbé, agent français, 71, 130, 240.
Maidalchini, cardinal, 29, 32, 71, 74, 122, 129, 130, 158, 200, 223, 243.
Maidalchini, Donna Olympia, 32.
Mancini, cardinal, 29, 32, 75, 129, 158.
Mancini (Marie), voir Colonna.
Marazzoli, compositeur, 6.
Marie-Anne d'Autriche, reine-régente d'Espagne, 60, 135, 138-9, 162, 195, 197, 210, 218, 240, 257-9, 264-6.
Marie de Savoie, reine de Portugal, 61, 67.
Martinez (don G.), maître de chambre du cardinal Porto-Carrero, 263.
Masaniello, 47.
Massa (prince de), 100.
Massimo (Mgr), gouverneur du conclave, 24, 153.
Mazarin (Hortense), duchesse de, 75-6, 148, 150, 154-5, 188, 216-7, 248, 251.
Mazarin (Jules), cardinal, 30, 32, 38, 40, 42-4, 58, 62, 65-6, 71, 218.
Médicis (Ferdinand II de), grand-duc, voir Ferdinand II.
Médicis (Léopold de), cardinal, 12, 22, 34-6, 46, 53-6, 78, 81-2, 84-7, 92-4, 97-8, 102, 110, 113-5, 123-4, 129-140, 142-3, 147, 149, 157-67, 170-3, 186, 192-3, 195-6, 202-3, 205, 208-212, 214, 218-20, 222, 238-47, 256-257, 259, 265.
Melani (Atto), abbé, agent français, 71, 126-7, 148-9, 152-3, 157, 179.
Michel Wiegnowiecki, roi de Pologne, 61.
Moncada, cardinal, 27, 34, 36-7, 43, 222.
Morosini (François), capitaine-général de Venise, 5, 10.
Navailles (duc de), 5, 11.
Nerli, cardinal, 14, 46, 56, 109-11, 165-7, 186.
Nevers (duc de), 75, 94, 230.
Nini, cardinal, 14, 52, 129, 153.
Nithard, père jésuite, 194.
Nobili, marquis, 248.
Noillan (de), père, agent français, 71.
Odescalchi (Benoît), cardinal (Innocent XI), 37, 41-2, 52-3, 82, 163, 165-180, 184, 186, 193, 229, 256.
Odescalchi (Marc-Antoine), chanoine, 176-7.
Oliva, père jésuite, 195.
Ondedei, abbé, 40.
Oreglia, cardinal, 222.
Orfino (Muzio), astrologue, 184.
Orsini (Virginio), cardinal, 29, 31, 33, 74, 84-6, 88, 158, 170, 222, 243.
Ottoboni (Pierre), cardinal (Alexandre VIII), 3, 13, 26, 41, 68, 77, 88, 121, 169, 222, 259.
Palestrina (prince de), 75, 140, 201.
Pallavicini, cardinal, 14, 46-7, 129, 220.
Pallavicini, (donna Maria), 18.
Paluzzi (Altieri), cardinal, 45, 57, 221, 225.
Pamfili (don Camillo), prince de Rossano, voir Rossano.
Pamfili (Jean-Bapt.), voir Innocent X.
Paul IV, 56.
Pedro, dom, régent de Portugal, 61, 254.
Penaranda (comte de), 197, 206.
Philippe IV, roi d'Espagne, 261.
Piccolomini, cardinal, 45, 117, 141.
Pie II, 3.
Pie V, 28.
Pie X, 222.
Pignatelli (Stefano), lettré romain, 263-4.
Pimentel (Maria), marquise d'Astorga, 72.
Pio, cardinal, 34, 36, 84-5, 92-3, 97, 110, 114, 132, 138, 152-3, 165, 192, 211-2, 229.
Plittersdorf (baron J.-W. de), envoyé de l'Empereur, 74, 115-6.
Poli (duc de), 163.

Porto Carrero, cardinal, 13-4, 34, 36, 46, 69, 162, 168, 193-4, 201-3, 208-210, 223, 260-3.
Quartarano (Domenico), astrologue, 185.
Racci, cardinal, 34, 36, 158, 207-8.
Rasponi, cardinal, 45, 55-6, 141, 186, 200, 217.
Ravizza (Mgr), secrétaire de la Consulta, 54, 102-3, 116, 118-21, 124, 126-7, 149, 150, 156, 160, 190-1, 229, 241-3, 249, 251.
Recolo (don), astrologue, 183-4.
Retz (de), cardinal, 29-33, 81, 99-101, 104-5, 125, 134-6, 138-9, 142, 148, 156, 158, 160, 166, 172-4, 178-9, 190, 212-3, 220-1, 231, 240-2.
Ripa, père, agent français, 71.
Roberti, cardinal, 45, 158, 165, 196, 259.
Rosetti, cardinal, 39, 52.
Rospigliosi (Jacques), cardinal, 3, 12-4, 46, 64, 71, 77, 79-81, 93, 95, 102-6, 111-3, 119, 124-7, 140, 145-6, 148-150, 152-4, 157-9, 165, 173, 175, 178, 190, 195-6, 199, 209, 212-13, 215-221, 231, 234, 236-7, 243, 247-253, 257, 260-1.
Rospigliosi (don Jean-Bapt.), 18.
Rospigliosi (Jules), voir Clément IX.
Rospigliosi (don Thomas), 18.
Rospigliosi (don Vincent), bailli, 5, 11, 18.
Rossano (don Camillo Pamfili), prince de, 40.
Rossano (donna Olimpia Aldobrandini), princesse de, 22, 28, 40-1, 83, 116, 122, 178.
Rossignol, déchiffreur, 43.
Sacchetti, cardinal, 213-4.
Sanctis (de), abbé, agent français, 71.
Santa Croce, cardinal, 41-2, 53, 129, 156.
Savelli, cardinal, 37, 45, 73.
Savelli, prince, maréchal du Saint-Siège, 25, 75, 117, 196.
Savoie, voir Marie de.
Sermonta (duc de), 75, 257.
Sforza, cardinal, 34-6, 82, 158, 164, 212.
Sixte V, 56.
Souza (don François de), ambassadeur de Portugal, 18, 24.
Spada, cardinal, 41-2, 52-3, 129, 167, 170, 200, 256.
Spinola, cardinal, 37, 44, 125, 128, 141, 156, 158.
Spinola (Mgr), évêque de Sarzana, 100.
Strozzi, abbé, agent florentin, 131.
Tassis (marquis de), gentilhomme de Christine, 20.
Terranova (duc de), ambassadeur d'Espagne, 39, 41, 214.
Turenne, 33.
Urbain VIII (Maffeo Barberino), 1, 18, 28, 30, 38.
Valençay (bailli de), diplomate français, 44.
Velasco (Juana de), marquise d'Astorga, 72.
Vendôme (de), cardinal, 43, 61.
Vidoni (Pietro), cardinal, 19, 21-2, 26, 28, 37, 44, 46, 53-4, 66, 76, 78, 81-89, 91, 93, 95-8, 105-14, 116, 118, 120-1, 123, 125-9, 131-43, 147-8, 150-1, 155-6, 158-63, 165-6, 168-9, 171, 173-4, 180, 183-4, 186-7, 189, 193-4, 201-5, 207-8, 211-9, 221, 226, 232-4, 242-4, 247-55, 257-8, 264.
Visconti, cardinal, 34, 36, 51, 84-5, 92, 114, 132, 211-2, 229.
Vivonne (comte de), 5, 11.
Zetina (Mgr), agent espagnol, 73, 87-8, 90-2, 95-7, 105-6, 108-10, 113-6, 131-4, 137-40, 143, 162, 193, 201-2, 205, 210, 216, 227-8, 235, 243-4, 246, 253, 262-4.
Zrinyi (Pierre), comte, ban de Croatie, 198.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.

PRÉFACE .....

INTRODUCTION

I. Caractère général du règne de Clément IX. — Efforts du pape pour unir les Puissances catholiques contre les Turcs. — Appel à la France pour le secours de Candie. — II. Retour à Rome de Christine de Suède. — Relations cordiales avec Clément IX. — Azzolino à la secrétairie d'État..... 1

CHAPITRE PREMIER

LA MORT DE CLÉMENT IX

I. Chute de Candie. — Maladie du pape. — Vacances dans le Sacré-Collège. — Position isolée du cardinal Rospigliosi. — Rivalité des cardinaux Chigi et Azzolino. — II. Dernier consistoire de Clément IX. — Ses adieux à Christine. — Mort et funérailles du pape..... 10

CHAPITRE II

LES PRÉPARATIFS DU CONCLAVE

I. Les partis et les Couronnes pris au dépourvu. — La famille du pape. — Position d'Azzolino à la mort de Clément IX. — Ses préférences pour le cardinal Vidoni. — Azzolino et Christine offrent leurs services à la France et à l'Espagne. — Christine loue le palais d'Angleterre. — II. Installation du conclave. — Distribution des cellules. — Entrée des cardinaux. — Dispositions organiques du conclave..... 17

CHAPITRE III

LES FACTIONS

I. La faction de France. — II. Les Espagnols. — III. Barberino et « les vieillards ». — IV. Les indépendants et « l'Escadron volant ». — V. Flavio Chigi et les créatures d'Alexandre VII. — VI. La faction Rospigliosi. — Clément IX et Mgr Altieri..... 29

CHAPITRE IV

LES PAPABLES

I. Qualités requises chez un papable. — II. Revue des divers « sujets ». — Les vieillards tous papables. — Odescalchi et Spada. — Les candidats de Chigi : d'Elci, Celsi, Bonvisi et Vidoni. — Les papables de la faction Rospigliosi : Nerli, Bona et Altieri..... 49

CHAPITRE V

LES COURONNES

I. Politique de Louis XIV en 1669. — Son attitude envers le Saint-Siège. — L'Espagne et la maison d'Autriche. — II. Instructions de l'ambassadeur de France à Rome. — Inclusion et Exclusion. — La gloire de faire le pape. — Instructions de l'ambassadeur d'Espagne. — III. Le duc de Chaulnes et ses subordonnés. — Le marquis d'Astorga. — Menus avantages des cardinaux français et espagnols. — IV. Les grandes familles romaines..... 58

CHAPITRE VI

PREMIÈRES ESCARMOUCHES

I. Alliance de Chigi avec les Espagnols. — La Triple ligue entre Barberino, Azzolino et Rospigliosi. — Division du conclave en deux camps. — On attend les Français. — Médicis chef de la faction d'Espagne. — II. Soupçons de Chigi contre Vidoni. — Manœuvres de Médicis contre lui. — Pratiques pour d'Elci et Celsi. — Résistance des cardinaux. — Hésitations d'Astorga. — Zetina lui propose Vidoni. — Astorga envoie Zetina chez Christine. — III. Les initiales S. M. — Propositions d'alliance de Zetina. — Azzolino accepte. — La reine et Zetina se mettent d'accord. — Vingt-cinq voix pour Barberino..... 77

CHAPITRE VII

L'ARRIVÉE DES FRANÇAIS

I. Voyage du duc de Chaulnes et des cardinaux de Retz et de Bouillon. — Neiges et tempêtes. — Passage par Pise. — Entrée à Rome (16 janvier). —

II. Chaulnes constate le désaccord de Chigi et de Rospigliosi. — Cadeaux faits à l'ambassadeur. — Retz chez Christine. — Première audience de Chaulnes chez la reine. — III. Christine promet à Zetina de travailler pour Vidoni. — Chaulnes déclare Vidoni « le plus faisable. » — Plan d'opérations d'Azzolino. — IV. Difficultés d'exécution. — Indiscipline de la faction d'Espagne. — Nouvelles hésitations d'Astorga. — Médicis le détourne de Vidoni. — Le baron de Plittersdorf. — V. Chaulnes reçu par le Sacré-Collège. — Ses visites à la reine et au marquis d'Astorga. — Mgr Ravizza chez Chaulnes. — Pasquinades. — Réunions mondaines de la connétable Colonna..... 99

CHAPITRE VIII

L'EXCLUSION DE D'ELCI

I. Entrevue d'Azzolino avec Chigi. — Azzolino déclare Bonvisi impossible. — Chaulnes renonce à l'appuyer. — Cardinaux malades. — II. Mécontentement de Chaulnes contre Médicis. — Astorga annonçe qu'il abandonne Vidoni. — Irritation d'Azzolino et de Christine contre Astorga et Médicis. — Chaulnes déclare l'exclusion de d'Elci (10 février). — Médicis riposte par l'exclusion de Vidoni. — « La reine brûlerait plutôt le conclave! » — III. Astorga oblige Médicis à se rétracter. — Explication entre Médicis et Retz. — Rupture d'Azzolino avec Astorga (16 février.) — Barberino repousse les ouvertures de Chigi. — Le faux billet d'Azzolino à la reine. — Une ruse trop transparente..... 123

CHAPITRE IX

TENTATIVES POUR BONVISI

I. Le plan de l'ambassadeur de Venise. — Chaulnes refuse de l'accepter. — Intrigues de l'abbé Melani. — Hortense de Mazarin s'habille en esclave. — II. Christine et le chapeau de l'évêque de Laon. — Chigi se décide à proposer Bonvisi (5 mars). — Chaulnes reste passif. — Défaite de Bonvisi. — III. Indiscipline des créatures de Chigi. — Scène entre Chigi et Retz. — Les 33 voix de Rospigliosi (10 mars). — IV. Nouvelles espérances de Vidoni. — Azzolino écrit à Madrid..... 144

CHAPITRE X

ODESCALCHI

I. Chigi cherche un pape hors de sa faction. — Ses avances à Barberino. — Acquaviva, au nom d'Astorga, propose Odescalchi à l'Escadron. — Hésitation d'Azzolino. — Christine accuse Astorga de vénalité. — II. Astorga au tour du conclave (16 février). — Les pratiques pour Odescalchi. — Azzolino se rallie à lui. — Un billet malencontreux. — Conséquences de la méprise d'un conclaviste. — Chaulnes se déclare contre Odescalchi. — Il se plaint d'Azzolino à la reine. — Odescalchi écarté sans exclusion (20 mars). — III. Digne conduite du vaincu. — Le dévot aux vingt-quatre carrosses. — Pasquinades. — Christine

et la princesse de Rossano. — Azzolino explique son billet. — Chaulnes reçoit de nouveaux ordres en faveur de Bonvisi..... 164

CHAPITRE XI

TRÊVE DE PAQUES

I. Désarroi général. — Albizzi et Gabrielli. — Les astrologues à la rescousse. — Prédilection de Christine pour l'astrologie et l'alchimie. — II. Tentatives en faveur de Nerli, de Rasponi et de Caraffa. — Pâques. — Retraite de Christine à Regina Cœli. — Visite de Chaulnes à Astorga. — Résultat négatif de l'entrevue. — Chaulnes propose à Christine une médiation entre Astorga et lui. — Défaut de sincérité dans les rapports de Chaulnes avec la reine. — Il renoue ses relations avec Ravizza et Mgr Bonvisi..... 182

CHAPITRE XII

BRANCACCIO ET LES ESPAGNOLS

I. Démarches de Brancaccio auprès de Médicis et de Chigi. — Azzolino le recommande à Christine. — Barberino plaide sa cause. — Médicis prononce l'exécution contre lui (11 avril). — II. Jour de naissance d'Azzolino. — L'ambassadeur de Venise au tour du conclave (11 avril). — Il demande aux cardinaux une prompte élection. — Lettre de l'Empereur dans le même sens. — Chaulnes promet au Sacré-Collège une action de Louis XIV contre les Turcs. — III. Illusions de Vidoni. — Le repentir d'Astorga. — Altieri paraît sur la scène (18 avril). — Étoiles d'or et d'argent. — Trait de mœurs. — Les fleurs à la mode..... 192

CHAPITRE XIII

APPARITION DE PORTO CARRERO

I. Le conseil d'État d'Espagne désavoue Astorga (29 mars). — La reine-régente lui ordonne de déclarer que l'Espagne n'exclut ni Vidoni, ni aucun autre cardinal (2 avril). — Arrivée du courrier extraordinaire à Rome (20 avril). — II. Entrée à Rome du cardinal Porto Carrero (19 avril). — Son audience chez Christine. — Il entre au conclave (23 avril). — III. Astorga annonce à la faction d'Espagne les ordres reçus. — Rébellion de Médicis. — Chigi rompt avec les Espagnols. — Il s'offre aux Français. — Chaulnes et Astorga se concertent pour l'élection d'un cardinal de la faction de Rospigliosi. — Chigi essaie de se rapprocher d'Azzolino. — Il se réconcilie avec Barberino et Rospigliosi. — On lui promet l'exclusion de Vidoni. — IV. Azzolino et Christine tenus à l'écart des négociations. — Défiance de Chaulnes. — Le chant des sirènes. — Astorga consulte don P. d'Aragon..... 206

CHAPITRE XIV

L'ÉLECTION D'ALTIERI

I. Altieri choisi par Rospigliosi et Chaulnes. — Surprise d'Azzolino. — Vaine résistance d'Altieri. — Élection de Clément X. — II. Vanteries d'Astorga et de Chaulnes. — Chigi le vrai triomphateur..... 220

APPENDICES

Documents :

N° 1. — Le cardinal Azzolino à l'ambassadeur d'Espagne, Rome, janvier 1670..... 227
N° 2. — Christine au cardinal Azzolino, Rome, 18 janvier 1670..... 230
N° 3. — Chaulnes à Louis XIV, Rome, 21 janvier 1670..... 235
N° 4. — Astorga à la reine-régente, Rome, 1er février 1670..... 237
N° 5. — Chaulnes à Louis XIV, Rome, 11 février 1670..... 239
N° 6. — Azzolino à Mgr Zetina, Rome, 16 février 1670..... 243
N° 7. — Le cardinal de Médicis à Astorga, 28 février 1670..... 244
N° 8. — Christine à Azzolino, Rome, 2 mars 1670..... 247
N° 9. — Chaulnes à Louis XIV, Rome, 4 mars 1670..... 253
N° 10. — Le cardinal Acquaviva à Azzolino, Rome, 13 mars 1670..... 255
N° 11. — La reine-régente à Astorga, Madrid, 2 avril 1670..... 257
N° 12. — Chaulnes à Louis XIV, Rome, 8 avril 1670..... 259
N° 13. — Chaulnes à Christine, Rome, 16 avril 1670..... 260
N° 14. — Christine à Azzolino, Rome, 22 avril 1670..... 261
N° 15. — Astorga à la reine-régente, Rome, 29 avril 1670..... 264
N° 16. — La reine-régente à Astorga, Madrid, 11 mai 1670..... 265

Relevé des documents des archives Azzolino..... 266

Chiffre..... 267

Distribution des cellules..... 268

Note sur les scrutins..... 269

Table alphabétique des noms de personnes..... 271

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^ie^

Rue Garancière, 8

A LA MÊME LIBRAIRIE

Christine de Suède et le cardinal Azzolino. Lettres inédites (1666-1668), avec une introduction et des notes, par le baron DE BILDT, ministre de Suède et Norvège à Rome. Ouvrage contenant deux gravures et un fac-similé. Un vol. in-8°. . . . . 8 fr.

Le Grand Électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg. *Sa politique extérieure* (1640-1688), par A. WADDINGTON, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Tome I^er^ (1640-1660). Un vol. in-8°, avec un portrait et une carte . . . . . 8 fr.

Le Roi Stanislas et Marie Leczinska, par la marquise DES REAULX. Un vol. in-8°, avec quatre portraits et fac-similé . . . . . 7 fr. 50

Histoire de la guerre de Trente ans (1618-1648), par E. GRANIER, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Deux vol. in-8° . . . . . 18 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Thiers.)

Succession d'Espagne : Louis XIV et Guillaume III. Histoire des deux traités de partage et du testament de Charles II, d'après la correspondance inédite de Louis XIV, par Hermile REYNALD. Deux vol. in-8°. . . . . 15 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

Journal du Congrès de Munster (1643-1647), par François OGIER, aumônier du comte d'Avaux, publié par A. BOPPE. Un vol. in-8°, avec un portrait . . . . . 6 fr.

Le Duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII, par H. DE LA GARDE. Un vol. in-8°. . . . . 6 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV, d'après des documents inédits, avec de nouveaux portraits, plans, documents et notes, par J. LAIR, membre de l'Institut. 3^e^ édition. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 10 fr.

Nicolas Fouquet, procureur général, surintendant des finances, ministre d'État sous Louis XIV, par J. LAIR. Deux vol. in-8° avec deux portraits . . . . . 16 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

Mazarin et Colbert, par le comte Gabriel-Jules DE COSNAC. Deux vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Richelieu et la monarchie absolue, par le vicomte D'AVENEL.

Tome I. *Le Roi et la Constitution. — La Noblesse et sa décadence.* 2^e^ édition. Un vol. in-8° . . . . . 7 fr. 50

Tome II. *La Noblesse et sa décadence* (suite). — *Administration générale, Finances.* 2^e^ édition. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Tome III. *Administration générale* (suite). — *Armée, Marine et Colonies, Cultes, Justice.* 2^e^ édition. Un vol. in-8° . . . . . 7 fr. 50

Tome IV. *Administration générale, Justice* (suite et fin). — *Administration provinciale et communale.* 2^e^ édition. Un vol. in-8°. 7 fr. 50

(Ouvrage couronné par l'Académie française, grand prix Gobert.)

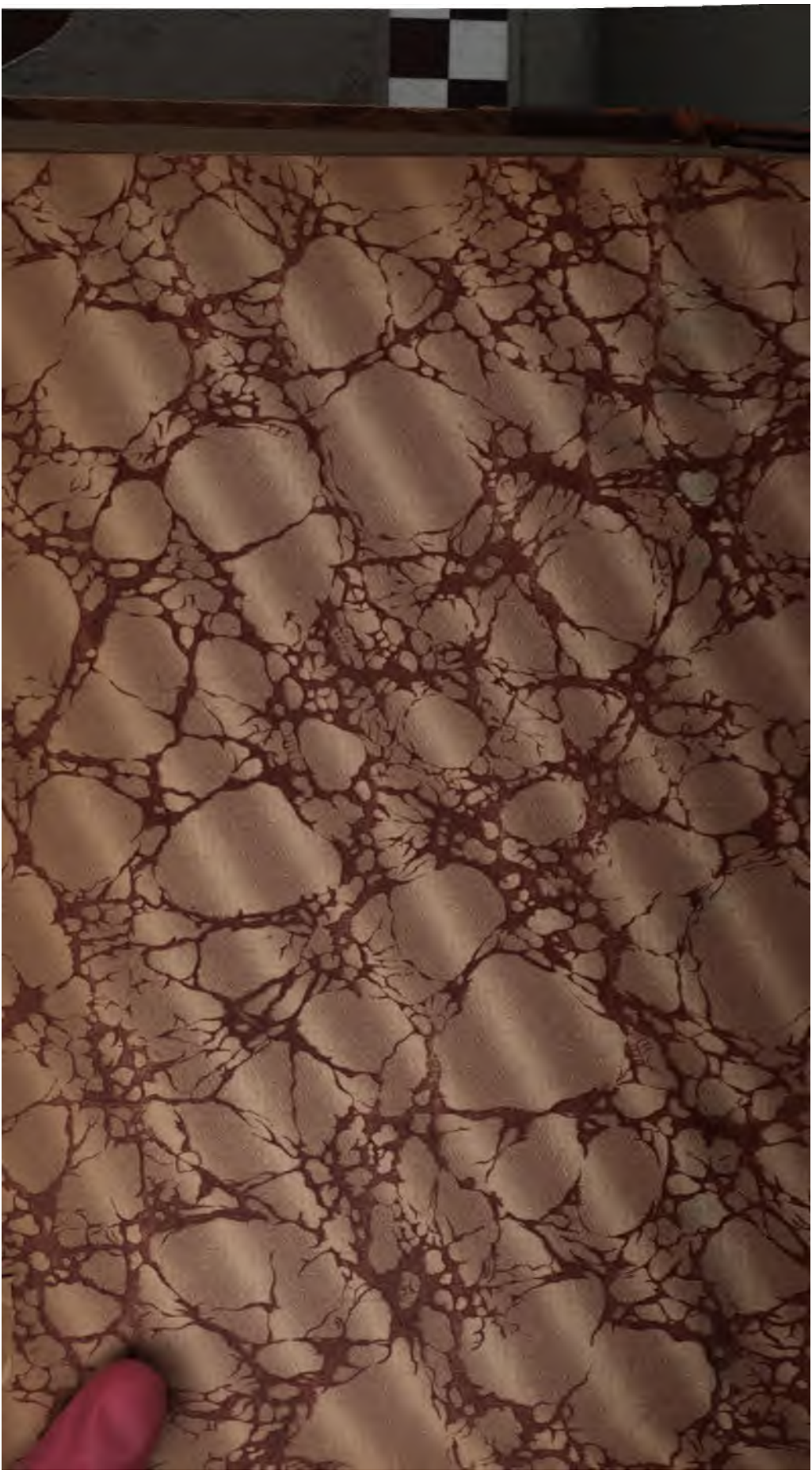
Les Mémoires de Saint-Simon et le Père Le Tellier, confesseur de Louis XIV, par le R. P. BLIARD, de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-8° . . . . . 7 fr. 50

Louise de Kérouaille, duchesse de Portsmouth (1649-1734), par H. FORNERON. Un vol. in-18, avec un portrait d'après P. LELY et un fac-similé d'autographe . . . . . 3 fr. 50

Pierre le Grand. — *L'Éducation. — L'Homme. — L'Œuvre*, d'après des documents nouveaux, par K. WALISZEWSKI. 6^e^ édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 8 fr.

Marysienka. Marie de La Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski (1641-1716), par K. WALISZEWSKI. 4^e^ édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C^ie^, 8, RUE BARANCIÈRE. — 7379.



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE

C 4528.5
Christine de Suede et le conclave
Widener Library
002809806
3 2044 081 790 768